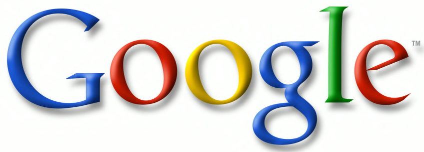
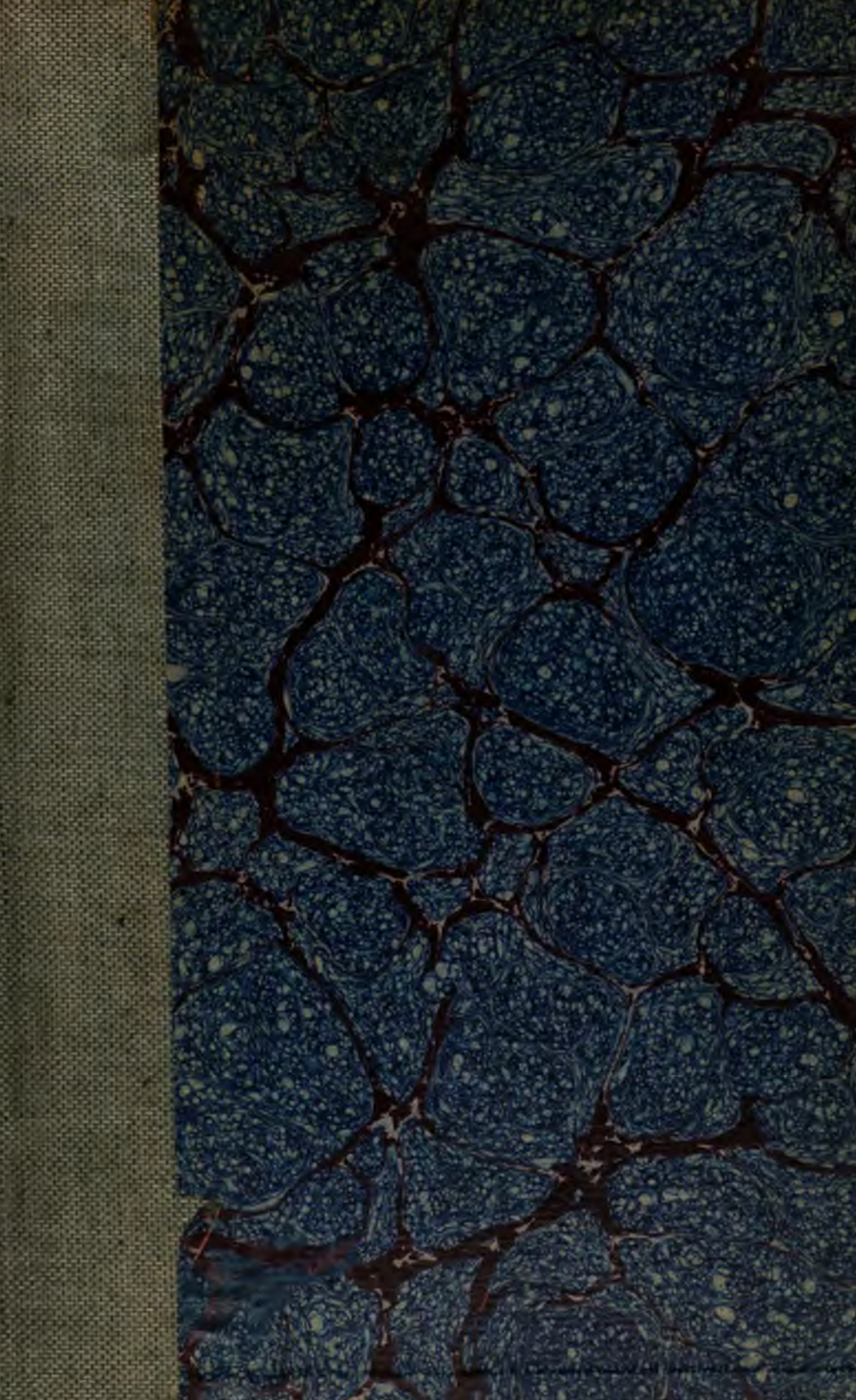






HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Lemierre.



PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,
Rue d'Erfurth, no 1.

HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES,

DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS.

PAR A. J. B. BOUVET DE CRESSÉ,

PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.
1824.

HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE CINQUIÈME.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA MARINE, DEPUIS L'INVENTION PRÉSUMÉE DE LA BOUSSOLE, JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XIV.

FRANÇAIS.

L'INVENTION de la boussole venait d'ouvrir dans l'Occident une carrière immense au commerce, aux arts, aux sciences et à la politique.

Né à Gênes, de parens navigateurs, Christophe Colomb était navigateur lui-même, géographe et astronome. Génie vaste, il avait entrevu que la mer devait lier l'Europe et les Indes; âme ferme

et intrépide, il entreprit de le prouver en franchissant l'espace qui les séparait; mais une pareille expérience était au-dessus des forces d'un particulier ordinaire. Il s'adressa donc à sa patrie, qui le traita de visionnaire; à Charles VIII, qui, préoccupé d'autres soins, ne l'écouta pas; à l'avare Henri VII, qui le chassa; à Emmanuel, dont le conseil recueillit le projet de l'étranger, et voulut lui en dérober l'honneur; à Ferdinand enfin, et à Isabelle, qui soutint, huit ans, ses espérances, et qui finit par l'éconduire encore après cette longue attente.

Il se disposait à quitter l'Espagne, lorsque deux protecteurs zélés l'y retinrent, et, lui conciliant la faveur de la reine, lui firent obtenir, par elle, trois petits vaisseaux. Colomb trouva, non sans peine, quelques aventuriers qui voulurent bien partager sa fortune, et il appareilla pour sa hasardeuse expédition.

Il faut se reporter à l'état de la navigation à cette époque, pour comprendre toute l'impression d'inquiétude et de terreur qu'une course aussi obstinée qu'infructueuse, pendant plus de deux mois, et sur une mer qui semblait n'avoir pas de bornes, dut répandre sur les équipages alarmés. Il fallut à Colomb, non-seulement une mesure peu commune d'intime conviction pour

persister dans son entreprise, mais encore d'adresse et de fermeté, tantôt pour dissiper les terreurs de ses compagnons abattus, et tantôt pour résister aux vœux, aux prières et aux menaces de ces mêmes hommes mutinés, qui voulaient le forcer à revenir sur ses pas.

Au moment où il allait se voir contraint de leur céder, et le soixante-dixième jour depuis son départ, sa longue persévérance fut enfin couronnée par la vue de l'île de Guanahani, l'une des Lucaies, et la première des découvertes américaines; car, ce ne furent point les Indes qu'il rencontra, mais un nouvel hémisphère interposé entre elles et l'Europe.

Un étonnement, mêlé d'admiration, fut le sentiment général que produisit ce succès inespéré; le Portugal y joignit celui d'une généreuse émulation. Il équipa des vaisseaux destinés à obtenir, par une autre route, de semblables résultats. Vasco de Gama doubla, le premier, le cap redouté des Tempêtes, qui, dès lors, d'un meilleur augure, prit le nom de cap de Bonne-Espérance, et, après une navigation de six mille lieues, il aborda réellement aux Indes.

Là des établissemens, devenus bientôt formidables aux premiers potentats de l'Asie, changèrent et altérèrent tous les rapports politiques

et commerciaux reconnus jusqu'alors, et, donnant aux Portugais une prépondérance sur le commerce, que l'exiguité de leur territoire semblait leur refuser, leur assignèrent aussi une place nouvelle entre les puissances de l'Europe. Mais revenons à Charles VIII, dont l'expédition imprudente, au-delà des Monts, date justement de l'époque de la découverte de l'Amérique.

On peut se représenter le roi de France, sortant du château d'Amboise, après la mort de Louis XI, comme un jeune homme échappant aux liens d'une discipline sévère, qu'il rompt pour la première fois. Dans sa position, chacun forme des projets selon son état. Charles était roi : il rêva guerres, combats, conquêtes, et prétendit bien ne pas se contenir dans le cercle étroit où son père avait vécu. Alexandre, Charlemagne, héros dont il se faisait raconter les exploits, étaient les modèles qu'il se proposait d'imiter; mais, par où commencer? quel peuple assujettira-t-il? l'Italie, de tout temps, si fertile en événemens célèbres, fut la contrée qui lui offrit une arène où il crut pouvoir déployer son courage, et placer ses trophées à côté de ceux des Césars.

Deux maisons d'Anjou issues de celle de France, avaient, depuis deux siècles, occupé le trône de Naples, échu à la première par conquête, et à

la seconde par adoption. Alphonse v, roi d'Aragon, par une suite de victoires mêlées d'intrigues, en avoit renversé le roi René, héritier de la seconde maison d'Anjou, et oncle de Louis xi, et y avait placé Ferdinand, son fils naturel. Fidèle à sa politique de ne pas rendre ses parens trop puissans, Louis ne secourut pas René, et ce prince, orné des vertus douces qui l'ont fait surnommer le Bon, préféra à un royaume sans cesse agité, une vie tranquille dans la société des savans, et l'exercice des arts agréables qu'il cultivait avec succès. Il partageait ses loisirs entre la Provence et l'Anjou, qu'il rendit heureux. En mourant, il laissa le royaume de Naples, dont il n'était plus que titulaire, au comte du Maine, son nevéu. Celui-ci mourut sans enfans, et fit aussi un testament par lequel il adoptait pour ses héritiers Louis xi, le Dauphin, et leurs successeurs au trône de France.

Cet héritage, qui ne pouvait s'obtenir sans guerre, ouvrit à l'imagination de Charles viii un vaste champ d'espérances, dont il croyait le succès infaillible. L'Italie était partagée en principautés et en républiques jalouses, et perpétuellement armées les unes contre les autres. Le jeune monarque ne doutait pas que, se présentant à la tête d'une nombreuse armée, au milieu de ces

rivaux, tous n'accourussent à lui pour obtenir sa médiation ou ses secours; qu'il ne fût leur arbitre ou leur vainqueur; et que plusieurs même des chefs mercenaires qui servaient alternativement les petites puissances qui les soudoyaient, ne vinssent grossir ses bataillons, pour avoir part à ses conquêtes. Aucune ville alors, aucune citadelle ne pourrait retarder sa marche triomphante; Rome même serait forcée de lui ouvrir ses portes. Arrivé sur les frontières de Naples, quels princes aurait-il à y combattre? Le vieux Ferdinand, le plus vicieux et le plus méprisé de tous les hommes; Alphonse, son fils, détesté par sa cruauté; et enfin un jeune Ferdinand, fils d'Alphonse, à peine sorti de l'adolescence.

Charles VIII avait l'intime conviction que, à son approche, les seigneurs et les peuples se déclareraient pour lui, préférant l'honneur de vivre sous le sceptre d'un prince français, héritier des princes angevins, leurs souverains légitimes, à la honte de courber la tête sous le joug d'une race bâtarde.

Ce n'est pas outrer les intentions du jeune monarque, que de dire qu'à son projet sur Naples, il ajoutait celui de s'emparer de Constantinople, et de chasser les Turcs de l'Europe. Le trône Ottoman était occupé par Bajazet II; il lui avait été

disputé par Zizim, son frère : celui-ci, vaincu dans une bataille, s'était réfugié chez les chevaliers de Rhodes, d'où il était passé en France. Innocent VIII, fondant sur le prince turc le succès d'une croisade, le demanda à Charles VIII, qui l'accorda, sous la condition expresse, que le prince musulman lui serait rendu quand il le redemanderoit.

Cette clause seule suffirait pour manifester l'intention du jeune monarque, mais on sait, de plus, qu'il attira à sa cour André Paléologue, neveu et héritier du dernier empereur de Constantinople; qu'il eut avec lui de fréquentes conférences; qu'il lui accorda des gratifications considérables, et on a la probabilité qu'il signa avec le prince grec un traité, par lequel ce dernier lui transportait tous ses droits sur l'empire du Croissant. Cette conquête était donc la chimère de Charles; mais il ne devait y songer qu'après qu'il aurait atteint son but principal, la couronne de Naples.

Le projet sur Naples (*) fut discuté dans un

(*) La conquête du royaume de Naples tentait l'ambition de Charles VIII. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdagne et le Roussillon, et lui fait une remise de trois cent mille écus qu'il devait, sans faire attention que douze villages qui joignent un état, valent mieux, dit un historien,

grand conseil tenu au Plessis-les-Tours. Graville, amiral de France, remontra avec force les difficultés de l'entreprise. «La commencera-t-on par mer? dit-il, nous n'avons point de vaisseaux. Par terre? il faudra traverser les états de douze ou quinze principautés ou républiques, et les soumettre ou les gagner, avec le risque de les trouver

qu'un royaume à trois cents lieues de chez soi. Enivré de sa chimère, et perdant de vue ses vrais intérêts, Charles descend en Italie. Il entre dans Rome en vainqueur, à la lueur des flambeaux, et fait des actes de souverain, dans cette métropole du monde chrétien. Réfugié dans le château Saint-Ange, Alexandre VI capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples, et le couronne empereur de Constantinople.

La terreur du nom français ouvre à Charles VIII les portes de Capoue et de Naples. Il y entre revêtu des ornemens impériaux. Étonnés d'une conquête si rapide, le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, travaillent à la lui faire perdre.

Il fallut qu'il repartît pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine et par une victoire : on fut obligé de livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance. L'armée des confédérés était forte d'environ quarante mille hommes; celle de Charles n'était que de huit mille combattans. Les Français, dans cette journée, furent vainqueurs; mais ils perdirent Naples en aussi peu de temps qu'il avait été conquis, et Charles, de retour dans ses états, ne pensa plus à reprendre un royaume qui lui avait tant coûté.

Dict. Hist.

ensuite traîtres ou inconstantes. Tout le monde parle d'aller, et personne ne parle du retour. On n'est point effrayé de l'idée d'enfermer un roi de France à trois cents lieues de son royaume, entre tant de princes et de villes si opposés d'intérêt et de politique. C'est cette opposition même, dit-on, qui fera notre sûreté; mais est-il sans exemple que, après de grandes tempêtes, dans ce pays, le calme s'y soit tout-à-coup *rétabli*? et si ces Italiens, nation *ombrageuse* et versatile, viennent à s'accommoder, resserrés alors au milieu d'eux, et à leur merci, que deviendrons-nous? »

Graville fit encore d'autres objections très-sensées, tirées de la jalousie des Anglais, de la haine de Maximilien, devenu empereur, et de la politique du roi d'Espagne.

Charles VIII avait pris son parti, et il s'y trouva confirmé par l'empressement de tous les princes d'Italie à rechercher son alliance. L'un offrait des vivres, l'autre des troupes, quelques-uns seulement le passage. Les Vénitiens, les plus dangereux de ceux qu'il ne fallait pas avoir contre soi, promettaient *la neutralité*, mais de mauvaise grâce, comme gens qui se défiaient, et dont, par conséquent, il fallait se défier. Le pape seul se déclarait assez ouvertement contre l'expédition, qu'il avait désirée, lorsque le roi Ferdinand

refusait de lui faire hommage du royaume de Naples.

Le pontife exigeait cette soumission, fondée sur l'usage. Tant que l'Aragonais persista dans son refus, le pape ne fut pas fâché que les armes de la France menaçassent son hommagé, afin de le contraindre à faire acte de vassal; mais sitôt que Ferdinand eut promis de se soumettre, Alexandre envoya à Charles un légat, pour essayer de le détourner de son entreprise, et, n'ayant pu l'en dissuader, il se déclara ouvertement pour Ferdinand. Le roi, pour modérer son zèle, lui donna l'inquiétude d'un concile général.

Quoi qu'il en soit, Charles VIII commence son expédition, comme fera tout monarque français qui voudra réussir, en excitant l'enthousiasme de la nation. Il indique un grand tournoi à Lyon; la noblesse y accourt de toutes les provinces; et c'est au milieu des plaisirs de cette fête militaire que le jeune monarque annonce la campagne d'Italie, et déclare qu'il la commandera en personne.

Non-seulement toute cette brillante jeunesse, mais les guerriers même blanchis sous le harnois, voulurent y prendre part. Il ne resta de seigneurs, que quelques-uns des plus âgés, que le roi chargea du gouvernement avec la princesse

Anne de Beaujeu, sa sœur. Parti dans le mois d'août, il fut attaqué de la petite-vérole à Ast, point indiqué pour le rendez-vous général de l'armée.

Pendant sa convalescence, le duc d'Orléans, qu'il avait mis à la tête des opérations les plus importantes de l'expédition, vint lui annoncer des succès qui ouvraient aux Français le chemin de Naples. Le nouveau roi, *Alphonse*, dans le double dessein de retarder la marche des troupes de Charles, et de tirer son gendre Galéas, sa fille, et leur fils âgé de quatre ans, des mains du farouche Ludovic-le-Maure, leva une armée, dont le but était de s'emparer du Milanais, et l'embarqua sur des vaisseaux que lui fournit le roi d'Aragon.

Commandée par le prince Frédéric, cette flotte était destinée à porter des troupes sur les côtes de la Toscane, d'où elles auraient pénétré dans le duché de Milan, qu'elles devaient occuper; mais le duc d'Orléans, quoique à la tête de forces maritimes bien inférieures à celles de l'ennemi, manœuvra si habilement que, sans grands combats, il força le frère du roi de Naples à abandonner la mer, et à renoncer à ses desseins.

Ces premiers succès furent suivis de la prise de Rappallo, que les Français assiégèrent par terre. Voulant, à tout prix, se rendre maître de

cette place, le duc d'Orléans fit approcher ses galères le plus près qu'il put de la côte, dans l'intention de prendre les Napolitains en flanc, et lui-même les incommoda beaucoup avec l'artillerie de son vaisseau, qui portait des canons (*) d'un calibre très-fort pour ce temps-là.

En succédant à Charles VIII, Louis XII ne pouvait perdre de vue les états d'Italie sur lesquels il avait des prétentions, et comme roi de France, et comme duc d'Orléans; aussi, en montant sur le trône, ajouta-t-il à son titre héréditaire ceux de roi des Deux-Siciles et de duc de Milan.

La Marine, sous ce prince, offre peu d'événemens remarquables; toutefois nous nous garderons bien de passer sous silence Ravestein, Préjean et Primaudet.

Louis XII, pour faciliter le succès de ses entreprises, avait toujours sur la Méditerranée des vaisseaux prêts à mettre à la voile. Il fit sortir des ports de Provence une flotte de seize

(*) L'usage du canon était nouveau et peu connu dans la Méditerranée; cette machine meurtrière, inventée en Allemagne, avait été d'abord employée en Italie par les Vénitiens; mais les Français en rendirent l'effet plus terrible, qu'il n'avait encore paru, en employant des boulets de fer, qui l'emportaient en solidité sur ceux de pierre, dont on se servait auparavant. GUICCIARDIN.

bâtimens de haut-bord, parmi lesquels s'en trouvait un, la *Charente*, monté par douze cents soldats, non compris l'équipage, et qui portait, outre deux cents pierriers, quatorze pièces de gros calibre. D'après les ordres qu'il avait reçus, Ravestein, commandant de l'expédition, devait faire voile vers les côtes de Turquie, pour se joindre aux Vénitiens, et les aider à protéger les mers du Levant contre les courses des Barbaresques.

Quand ce général avait fait son armement maritime, un grand nombre de chevaliers s'étaient joints aux troupes qui le composaient. Sur la foi de la croisade que l'on publiait, ils croyaient aller combattre les infidèles; mais, lorsqu'ils virent que le but qu'on s'était proposé d'atteindre, était manqué, et qu'ils étaient exposés à s'en retourner sans avoir rien fait d'honorable pour leur réputation, ils pressèrent le chef de la flotte, lequel y était assez disposé de lui-même, à prêter l'oreille aux insinuations des Vénitiens, qui lui présentaient la conquête des îles de l'Archipel, comme aussi glorieuse qu'utile, mais utile pour eux seuls. Toujours de l'égoïsme!

Ravestein attaque l'île de Mételin. Mal secondé par les Vénitiens, il est repoussé. Une tempête affreuse l'accueille dans sa retraite, et disperse

ses vaisseaux. Celui qu'il monte se brise sur les rochers de l'île de Cythère. De six cents chevaliers qui se trouvent sur son bord, deux cents sont engloutis. Les autres, avec leur général, s'accrochant aux récifs, grimpent comme ils peuvent dans l'île, exposés à la faim et à la rigueur du froid qui se fait sentir au commencement de l'hiver.

Ils y étaient depuis vingt jours, lorsqu'une embarcation vénitienne, passant devant Cérigo, eut connaissance de leur détresse. Le capitaine ne put recevoir que le seul Ravestein; mais il rendit à tous le service d'avertir des vaisseaux génois qui se trouvaient dans le voisinage, et qui vinrent les délivrer. Croira-t-on que cet acte d'humanité du Vénitien fut regardé par le sénat comme un crime d'état, et que le capitaine de la barque, en récompense de sa belle action, courut risque de la vie?

Quelques années après, les désastres d'Italie rendant inutile sur la Méditerranée la présence des galères françaises, Louis XII ordonna au vice-amiral Préjean de les mener dans l'Océan. « Ce fut, dit un historien (1), la première fois que le détroit de Gibraltar vit entrer de ces sortes de

(1) Mézeray.

vaisseaux dans la grande mer, lesquels néanmoins, à raison des rames dont ils se remuent, avec beaucoup d'agilité, durant le calme, sont très-propres à battre les grands navires, qui, durant presque tout l'été, ne sauraient se tourner faute de vent. »

Primaudet, capitaine breton, joignit vingt vaisseaux aux galères. Les deux escadres, anglaise et française, eurent entre elles quelques engagemens qui ne furent pas décisifs. A quelque temps de là, le Breton n'ayant, un jour, que vingt navires, fut rencontré par quatre-vingts des ennemis. Ce combat, suivant Mézeray, mérite d'être cité. « Après que Primaudet, dit-il, en eut fracassé et coulé à fond près de la moitié, les ennemis, ne pouvant plus se défendre contre les coups de main des Bretons et des Normands, deux nations qui, pour se sentir moins adroites dans la marine que ne le sont les Anglais et les Flamands, vont d'ordinaire tout d'un coup à l'abordage avec une terrible furie, jetèrent du feu d'artifice dans son vaisseau. C'était le plus beau qui fût sur mer, et que la Reine avait fait bâtir, et nommer la *Cordelière*. »

Primaudet aurait pu se sauver dans un esquif de son bord embrasé; mais, préférant l'honneur à la vie, il se dirige contre l'amiral anglais la *Ré-*

gente, l'aborde, l'accroche, s'y cramponne, lui communique les flammes dont il est consumé, et, le feu ayant gagné la sainte-barbe, tous deux sautent avec un bruit horrible. Près de deux mille hommes périrent, dans cette occasion, par le fer, par le feu ou les eaux. Préjean, dans une autre rencontre, repoussa jusque en Angleterre les Anglais qui l'avaient attaqué, y descendit avec eux, et mourut des blessures qu'il y reçut.

Henri VIII et Charles-Quint s'étaient ligués pour faire, sur deux points différens, une invasion en France; mais François Ier ayant traité séparément avec l'Empereur, ce dernier s'était retiré en Flandre. Tranquille de ce côté, le roi de France envoya offrir la paix à Henri VIII, qui traîna en longueur la négociation, pendant qu'il assiégeait Boulogne, dont il se rendit maître par la lâcheté du commandant de la place.

Le refus opiniâtre de Henri VIII d'accorder la paix à un ancien ami qui la demandait, piqua vivement François Ier, et lui fit prendre une résolution vigoureuse. Il donna l'ordre au baron de La Garde, général des galères, de les faire passer de la Méditerranée dans l'Océan. Elles franchirent le détroit de Gibraltar, au nombre de vingt-cinq, auxquelles se joignirent cent cinquante gros vaisseaux ronds, douze plus petits,

dix ou douze caraques génoises bien équipées, et toutes munies de troupes suffisantes pour le combat et le débarquement. La flotte acheva de s'approvisionner au Havre de Grâce et appareilla sous les yeux du roi; mais les caraques ayant éprouvé déjà des avaries, en passant devant l'embouchure de la Seine, faute d'avoir pris des pilotes du pays, trois ou quatre d'entre elles coulèrent à fond.

Autre imprudence personnelle à François Ier: ce prince voulut donner une fête aux dames sur le vaisseau amiral le *Carraçon*, dont les embrasures étaient percées pour cent canons. Les cuisiniers qui travaillaient au repas, y mirent le feu par défaut de précaution, et ce beau navire fut brûlé, à la vue de toute l'armée, sans qu'on pût le secourir.

Cet accident n'empêche pas l'amiral d'Annebaut de se mettre en mer, et d'aller chercher l'ennemi pour le combattre. Il se présente à l'escadre anglaise, tâche de l'attirer dans ses eaux, opère même des descentes, pour la faire sortir des petits havres où elle se retire; mais elle reste le plus près de terre possible, défendue qu'elle est par les écueils et les batteries de la côte.

Les Français descendirent dans l'île de Wight, qui n'avait pas alors de forteresse. Ils délibérèrent

d'en bâtir une, qui les aurait rendus maîtres du détroit, et peut-être de Portsmouth, un des plus beaux postes maritimes de la Grande-Bretagne. Cette possession aurait encore procuré l'avantage d'embarrasser l'empereur, et de gêner son passage, lorsqu'il aurait voulu se transporter d'Espagne en Flandre. Comme ils étaient prêts à mettre leur projet à exécution, protégés par leur flotte, le roi ordonna subitement aux galères de repasser dans la Méditerranée, sur le bruit qui se répandit que Doria, amiral de l'empereur, pensait sérieusement à attaquer Marseille. Cette alarme se trouva fausse; mais elle eut l'effet que le rusé Charles-Quint en espérait, qui était d'empêcher les Français de fonder un établissement dont les suites auraient été probablement aussi désagréables pour lui que pour Henri VIII.

Pendant que la flotte française tenait en échec les Anglais sur mer, trente-quatre mille hommes, aux ordres du maréchal de Biès, bloquaient Boulogne, et achevaient la campagne en ravageant et en mettant à feu et à sang la petite contrée d'Oye, fertile en grains et en bestiaux, et d'où les Anglais, maîtres alors de Calais, tiraient toutes leurs provisions. Ce fut là l'exploit unique de forces de terre considérables, comme celui d'une flotte formidable avait été l'incendie

de quelques misérables villages sur la côte d'Angleterre.

Après avoir été amis, ennemis, brouillés, réconciliés, Henri VIII et François I[er] firent enfin la paix, et, pour ainsi dire, sur les marches de leur tombeau. La difficulté qui la retarda de quelques mois, était la possession de Boulogne. Le Français voulait que cette ville lui fût rendue; l'Anglais s'obstinait à la garder. Cependant il promit de la restituer dans huit ans, à condition que, pendant le cours du même temps, on lui paierait une somme de deux millions d'écus d'or, à des échéances stipulées, et une pension viagère de cent mille écus.

Cette pension ne fut pas onéreuse à la France; Henri VIII mourut, sans que peut-être il en ait été payé un denier. Quand sa mort fut annoncée à François I[er], il dit : « Mon aîné est parti, mon tour ne tardera pas. » Depuis long-temps, en effet, il dépérissait à vue d'œil, miné qu'il était par une fièvre de langueur, causée par une maladie (*) qui, huit ans auparavant, avait pensé l'en-

(*) François I[er] mourut à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe. Passionné pour les femmes, ce prince avait eu autrefois pour maîtresse la belle Ferronnière. Jaloux et vindi-

lever à ses peuples, dont il fut loin de faire le bonheur et de mériter les regrets (*).

Peu de règnes ont commencé sous des auspices

catif, le mari de cette femme avait été prendre du mal dans un lieu de débauche, pour le donner à son adultère compagne, et par elle à son royal amant. Tout lui réussit comme il le désirait, et François 1er s'éteignit, après avoir souffert pendant neuf années consécutives. *Dict. Hist.*

(*) On reprochera toujours avec raison à François 1er d'avoir permis d'employer contre les calvinistes le secours des armes. Cette permission fut accordée à la sollicitation de Jean Ménier, baron d'Oppède, premier président du parlement d'Aix, homme violent et sanguinaire, qui fit revivre un arrêt de ce parlement, rendu cinq ans auparavant, contre une population de plusieurs milliers de Vaudois, qui étaient établis sur les confins de la Provence et du Comtat Vénaissin, espèce de colonie d'un reste des disciples du fanatique Valdo, réfugiés depuis trois cents ans dans les gorges des montagnes qui séparent le Dauphiné du Piémont, et entrés depuis peu en communion avec les calvinistes.

« Tout était horrible et cruel dans la sentence qui fut prononcée contre eux, dit le véridique de Thou, et tout fut plus horrible et plus cruel encore dans l'exécution. Vingt-deux bourgs ou villages furent brûlés ou saccagés, avec une inhumanité dont l'histoire des peuples les plus barbares présente à peine des exemples. Les malheureux habitans, surpris pendant la nuit, et poursuivis de rochers en rochers, à la lueur des feux qui consumaient leurs maisons, n'évitaient souvent une embûche que pour tomber dans une autre : les

plus favorables que celui de Henri II; peu aussi ont été moins heureux, car ce prince fut tou-

cris pitoyables des vieillards, des femmes et des enfans, loin d'amollir le cœur des soldats forcenés de rage, comme leurs horribles chefs, ne faisaient que les mettre sur la trace des fugitifs, et marquer les endroits où ils devaient porter leur fureur. »

La reddition volontaire n'exemptait ni les hommes du supplice, ni les femmes des plus affreuses violences. Il était défendu, sous peine de mort, de leur accorder aucune retraite. A Cabrières, une des villes principales de ce canton, on égorgea plus de sept cents hommes, de sang froid, et toutes les femmes restées dans les maisons, furent enfermées dans un grenier plein de paille, auquel on mit le feu. Celles d'entre elles qui tentaient de s'échapper par les fenêtres, étaient repoussées à coups de crocs et de piques; enfin, selon la teneur de la sentence, les maisons furent rasées, les bois coupés, les arbres des jardins arrachés, et, en peu de temps, ce pays, si fertile et si peuplé, devint désert et inculte.

Ainsi se préparèrent les fureurs qui ont couvert la France d'échafauds, de bûchers, de gibets et de ruines ensanglantées. On n'était point encore accoutumé à ces horribles proscriptions, devenues si communes sous les règnes suivans. Les cris des malheureux, si cruellement traités, parvinrent aux oreilles du roi; mais ils y parvinrent trop tard. Il se repentit d'avoir donné son consentement à l'exécution de cet arrêt sanguinaire, qu'il suspendit quelque temps. Mais n'avait-il pas encouragé ces barbaries, en autorisant les supplices par sa présence? Il est rare que les subalternes n'excèdent pas, quand les chefs donnent eux-mêmes l'exemple.

jours en guerre, excepté les trois dernières années de sa vie, passée au milieu de faux calculs (*),

Un auteur contemporain a dit que le calvinisme s'est répandu en France, parce que François 1er permit ses progrès, et n'y prit pas garde. Mézeray lui répond : « Quoi donc? faire six ou sept édits rigoureux pour l'étouffer; convoquer plusieurs fois le clergé, assembler un concile provincial, dépêcher, à toute heure, des ambassadeurs à tous les princes de la chrétienté, pour en assembler un général; brûler les hérétiques par douzaines, les envoyer aux galères par centaines, les bannir par milliers; dites-nous, je vous prie, est-ce là permettre, ou ne point prendre garde? Sont-ce de simples résolutions, ou des effets? » C'est là réellement la trop véritable histoire des cruautés qui s'exercèrent en France sur les réformés, et l'on peut ajouter, à la honte de Henri VIII, que celles dont les catholiques furent alors les victimes en Angleterre, leur ressemblaient, si elles n'étaient pas plus atroces encore [1]. On peut croire à tous ces crimes de la politique ou du fanatisme, et, s'il était quelqu'un qui osât en douter, qu'il lise ce qui s'est passé, il y a quelques années, dans les départemens du Gard, de Vaucluse, et des Bouches-du-Rhône *.

(*) Jamais, jusqu'à Henri II, les impôts n'avaient été si multipliés, si onéreux, si variés. Il se fit illusion s'il crut rendre service à son peuple, qu'il trompa, en se trompant lui-même,

* Voir une brochure très-bien écrite, intitulée : Nîmes, Marseille et ses environs ; par DURAND.

[1] ANQUETIL.

d'agitations, de fatigues et de tourmens continuels. Toutefois Boulogne bloquée et restituée; les fortifications dont les Anglais avaient couvert le pays, ruinées; l'Artois envahi par une armée française, aux ordres de l'amiral Coligny; Lens pris, pillé, et la frontière ravagée; Calais enfin, emporté de vive force par le duc de Guise, consolaient la France des longues erreurs de François 1er.

Quelques années après ces divers événemens, d'autres eurent lieu sur la Méditerranée et sur l'Océan. Le baron de La Garde, revenant de Civita-Vecchia, où il avait conduit les cardinaux de Tournon et de Lorraine, qui allaient à Rome, fut jeté par la tempête, avec dix galères qu'il commandait, à San-Fiorenzo, dans l'île de Corse, où il apprit que onze vaisseaux espagnols, transportant cinq mille hommes à Gênes, avaient été forcés par le même ouragan à mouiller dans une rade voisine. La proximité de cette flotte ennemie fit naître au général français l'envie de l'attaquer, quoiqu'elle fût plus forte que la sienne, et il tomba sur elle, à l'improviste, avec

lorsqu'il couvrit la France de tribunaux. Il ne fit que multiplier les suppôts affamés de la Justice, que le bon roi Louis XII appelait *porte-sacs*, et qu'il ne voyait jamais sans frémir.

ANQUETIL.

tant d'impétuosité qu'elle prit la fuite, croyant avoir affaire à des Turcs. La Garde la suivit, lui coula deux vaisseaux, et, de mille Espagnols qui les montaient, une partie fut noyée, l'autre resta prisonnière de guerre.

Ce fut vers le même temps que, à la hauteur de Douvres, le Pas-de-Calais fut témoin d'un combat plus glorieux encore pour la marine française. Des armateurs de Dieppe, instruits qu'une flotte flamande était en mer, chargée de riches marchandises des Indes, font voile vers la Manche, où ils la rencontrent. Les Flamands ont plus de vaisseaux et d'artillerie que les Normands; ces derniers sont plus forts d'équipages, et d'ailleurs comptent moins sur l'ordre de bataille que sur leur courage. Toutefois, ils délibèrent avant que d'en venir aux mains. Les uns s'opposent à un engagement général, et opinent pour qu'on attaque seulement l'arrière-garde cnnemie, dans l'espérance que le centre et l'avant-garde prendront la fuite pour sauver plus facilement les deux tiers du convoi; les autres, au contraire, demandent un combat dans les formes.

Les opinions étaient ainsi partagées, lorsque celui qui commandait les Normands décida la question. Forçant aussitôt de voiles, il se dirige

vers le principal vaisseau flamand, et, son exemple est, à l'instant, suivi par tous ses compagnons. Chaque capitaine ordonne l'abordage; les grapins balancés accrochent l'ennemi; les lances se croisent, et, de part et d'autre, on montre et la plus rare opiniâtreté, et le plus grand acharnement. Des deux côtés l'avantage est égal; on se bat bord à bord. Rendue inutile par le serrement des navires, qui s'oppose à toute manœuvre, l'artillerie des Flamands ne peut foudroyer leurs adversaires; la victoire enfin est incertaine, lorsque, pour la décider, des grenades, lancées d'un point élevé, mettent le feu aux bâtimens dieppois.

Que faire dans cette affreuse perplexité, et après une lutte soutenue, avec bravoure, pendant six heures consécutives? Les flammes dévorent un vaisseau normand, et se communiquent à cinq autres de la même nation. Six navires flamands éprouvent le même sort, dans l'impuissance où ils sont, faute de temps, de couper les amarres des grappins. Tous alors paraissent plus occupés du soin de leur conservation, que de l'ambition de vaincre. La flotte normande est entièrement consumée; mais, dans cette fatale conjoncture, les équipages, ne prenant conseil que de leur désespoir, sautent en foule dans

lès vaisseaux ennemis, et préfèrent la captivité à une mort certaine. Cet acte d'intrépidité sublime, incontestablement dû au désir, bien naturel, de sauver sa vie aux dépens de sa liberté, devient l'occasion de la victoire.

Aussi étonnés de la hardiesse des Normands, qu'effrayés de leur nombre, les Flamands, attentifs au salut de leurs marchandises, ne songent à se défendre, que quand ils n'ont plus la faculté de le faire, et, sur dix-huit bâtimens, dont se compose leur flotte, ils en abandonnent cinq, qui entrent triomphans dans le port de Dieppe. La nuit seule mit fin à ce combat, un des plus honorables qui se soient jamais livrés entre particuliers, et qui coûta mille hommes aux Flamands; les Français n'en perdirent que quatre cents (*).

La marine française s'était presque toujours montrée active sous les rois de la troisième race, et si alors elle n'a point obtenu le degré de perfection qu'on lui a vu atteindre dans la suite, elle n'est cependant pas restée sans réputation; mais entièrement négligée depuis la fin du règne

(*) Les détails de cette brillante affaire se trouvent dans une ancienne relation annexée au *Mare Liberum* de Grotius, appartenant à la bibliothèque du Panthéon (Sainte Geneviève).

de Henri II jusqu'à celui de Louis XIII, elle se ressentit des troubles intérieurs du royaume qui furent un obstacle majeur à son accroissement et même à son entretien. Aussi, laissant de côté Charles IX, la prise du Havre, les Anglais croisant sur les côtes de l'Aunis, Henri III, l'expédition des Açores, et la conjuration contre Boulogne, révélée par Poulain, nous passerons au siége de la Rochelle, que soumit le cardinal de Richelieu, après la plus vigoureuse résistance, et la belle et noble conduite de son maire, le brave et intrépide Guiton (*).

(*) Tout à leur religion et à la liberté, les Rochellois voulurent avoir un chef aussi déterminé qu'eux. Ils élurent pour leur maire, leur capitaine et leur gouverneur, Jean Guiton, lequel, avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, prit un poignard, et dit en présence des principaux habitans de la ville: « Je serai maire, puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure, tout exprès, sur la table où nous nous assemblons dans la maison de ville. »

Guiton soutint ce caractère jusqu'à la fin. Un jour qu'un de ses amis lui montra une personne de sa connaissance tellement exténuée par la faim, qu'elle n'avait plus qu'un souffle de vie: « Etes-vous surpris de cela? lui dit-il. Il faudra bien

Cette ville n'était encore que menacée, lorsqu'on vit paraître un manifeste qui reprochait à la France une multitude de torts à l'égard de

que nous en venions là, vous et moi, si nous ne sommes pas secourus. » Un autre citoyen lui faisant observer que le manque de vivres faisait périr tout le monde, et que la mort achèverait bientôt d'emporter tous les habitans : « Eh bien! répondit froidement Guiton, il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes. »

« Nous trouvâmes cette ville en un état qui faisait horreur et compassion à tous ceux qui y entrèrent. Les rues et les maisons étaient infectées de corps morts qui y étaient en grand nombre, sans être ensevelis ni enterrés. Car, sur la fin de ce siége, les Rochellois, ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des hommes vivans, étaient devenus si languissans et si faibles, qu'ils n'avaient pas le courage de creuser des fosses, ni d'emporter les corps hors des maisons. Le plus grand présent qu'on pouvait faire à ceux qui restaient, était de leur donner du pain, qu'ils préféraient à toutes choses, comme étant le remède infaillible qui pouvait les empêcher de mourir, quoique ce remède même devenait à quelques-uns mortel, par la grande avidité avec laquelle ils le mangeaient, et s'étouffaient en même temps.

» Le roi ayant fait son entrée dans La Rochelle, M. le duc d'Angoulême voulut aller voir ce fameux Guiton, qui avoit tenu tête si long-temps au plus grand prince de l'Europe. Quelques officiers, du nombre desquels j'étais, l'y accompagnèrent. Il était petit de corps, mais grand d'esprit et de cœur. Et je puis dire que je fus ravi de voir dans cet homme toutes les marques d'un grand courage. Il était magnifique-

la Grande-Bretagne. Il sortit en même temps de ses ports une flotte formidable qui se présenta devant la Rochelle, qui, n'étant point prévenue

ment meublé chez lui, et avait grand nombre d'enseignes qu'il montrait l'une après l'autre, en marquant les princes sur qui il les avait prises, et les mers qu'il avait courues. Il y avoit quantité d'armes chez lui; et entr'autres j'y aperçus une fort belle pertuisane qu'il avait prise à un capitaine dans un combat. Je ne me *fus pas plutôt échappé* de lui dire qu'elle était belle, *que*, comme il était extrêmement *généreux*, il me *la donna* aussitôt, et me força de la prendre avec une centaine de piques, dont il me fit aussi présent. Il fit une très-belle réponse à M. le cardinal de Richelieu, lorsqu'il alla lui rendre ses civilités. Car, Son Eminence lui parlant du roi de France et de celui d'Angleterre, il lui dit qu'il valait mieux se rendre à un Roi qui avait su prendre la Rochelle, qu'à un autre qui n'avait pas su la secourir. Mais il fut ensuite bien mécontent de ce cardinal. Car, n'ayant rendu la ville au Roi, qu'après la parole qu'on lui avait donnée, de lui conserver les marques de sa dignité; et l'un de ses priviléges étant, que lorsqu'il marchait dans la Rochelle, il étoit toujours accompagné de douze hallebardiers, portant ses livrées; son Eminence lui envoya dire un jour, que le Roi étant dans la ville, *il* était contre les règles qu'il gardât ces marques d'une dignité qu'il n'avait plus, puisque le Roi était alors seul maire, et maître de la Rochelle. Cet ordre nouveau piqua étrangement Guiton, qui se vit ainsi trompé et déchu de ses honneurs, contre l'assurance qu'il en avait eue; et il me dit, que s'il avait cru qu'on eût dû lui manquer ainsi de parole le Roi n'aurait pas trouvé un seul homme en entrant dans la

de cette brusque rupture, refusa, malgré les instances de Soubise, l'entrée de sa rade aux Anglais. Ceux-ci tournèrent, dès lors, leurs vues sur l'île de Rhé, la bloquèrent, débarquèrent des troupes et assiégèrent les forts qui la défendaient.

Moins d'habileté dans Toiras, son gouverneur, moins d'intrépidité dans les soldats soumis à ses ordres, moins d'activité et de vigilance dans le ministre, l'île de Rhé, mal pourvue de vivres

Rochelle, parce qu'il aurait soutenu jusqu'à la fin. Peut-être même que le Roi aurait été obligé de lever le siége, à cause de l'hiver et des tempêtes qui s'élevèrent aussitôt après la réduction de la ville. Car le beau tems finit le jour même de la réduction; et, le 7 de novembre ensuivant, la mer fut si furieuse durant la nuit, qu'elle rompit quarante toises de la digue du côté de Marillac. Le vaisseau du chevalier de la Fayette, poussé d'un coup de vent dans le port, rompit trois ou quatre machines sans s'endommager. Cinq ou six vaisseaux anglais échouèrent à la côte d'Angoulin. Ainsi, on peut dire que, si Guiton se fût entêté de soutenir seulement encore un mois, comme il l'aurait pu, nous étions en grand danger de perdre en un jour tout le fruit de tant de travaux et d'un si long siége. Car le mauvais temps, joint à la rupture de la digue, aurait procuré infailliblement du secours aux assiégés : et il n'y eut qu'un coup visible de la main de Dieu qui les obligea de se rendre, dans ce moment si favorable, aux armes du roi.

Mémoires de Pontis.

et de munitions, tombait au pouvoir de l'Angleterre, et sa prise rendait impossible celle de la Rochelle, parce que l'ennemi aurait fait une place d'armes et un dépôt, d'où seraient partis des secours prompts pour la ville assiégée.

Sur ces entrefaites, le roi, qui était venu animer par sa présence la valeur de ses troupes, tomba malade, et fut obligé de s'arrêter dans le château de Villeroi. Dès lors tout roula sur le cardinal, qui, à force de soins et de peines, avait rassemblé les bateaux et les navires qui se trouvaient dans les ports voisins. Ses efforts furent couronnés du succès. Malgré les escadres anglaises, malgré leurs vaisseaux de haut-bord, qui, semblables à des bastions, investissaient l'île de toutes parts, Richelieu, sur de faibles pinasses qui échappèrent à la vigilance des Anglais, y fit passer une armée entière, laquelle, sous les ordres de Schomberg et de Marillac, les battit, les chassa, les força de se rembarquer et de regagner leurs ports, et Louis XIII, guéri, arriva encore assez à temps pour jouir de cet agréable spectacle.

Cependant ce prince, que sa santé toujours chancelante rappelait à Paris, fut engagé, par de si beaux commencemens, à se reposer de la suite de l'exécution sur son ministre seul. Il lui

conféra les pouvoirs les plus étendus, et les généraux de terre et de mer reçurent l'ordre de lui obéir comme au roi lui-même. Le blocus formé par une circonvallation de trois lieues, et commencé en automne, après la retraite des Anglais, se convertit au printemps en un siége régulier, dont on espéra moins cependant que des mesures prises pour empêcher l'entrée des secours. Les plus puissans devaient venir par mer. Richelieu leur opposa une digue qui ferma le port; digue fameuse, dont l'exécution, célébrée alors comme un prodige, ne demanda que cinq mois, sous la direction de Métézeau (*).

Elle avait sept cent quarante-sept toises de longueur, douze d'épaisseur à sa base, et quatre, à sa partie supérieure, élevées au-dessus

(*) Métézeau (Clément), natif de Dreux. Cet habile ingénieur, capable des plus grandes entreprises, est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle, ouvrage, en quelque sorte, téméraire, contre lequel les plus célèbres ingénieurs avaient échoué, et qu'il exécuta avec le plus grand succès. Il fut secondé dans son projet par Jean Tiriot, maître maçon de Paris, appelé depuis le capitaine Tiriot. On grava dans le temps le portrait de Métézeau, avec ces vers au bas:

Dicitur Archimedes terram potuisse movere;
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

Dict. Hist.

des plus hautes marées. Une ouverture de quelques toises avait été laissée au milieu de la digue, pour diminuer la violence des courans, et on l'avait embarrassée par des vaisseaux qui y avaient été coulés bas. Comptant, pour renverser cet ouvrage, sur les simples efforts des vents et de la mer, les Rochellois ne s'opposèrent point à sa construction, mais les vents et la mer le respectèrent, et une nouvelle flotte anglaise, commandée par Denbigh, beau-frère de Buckingham, inhabile à surmonter cet obstacle, se vit forcée à une honteuse retraite.

Ambitieux de venger cet affront et le sien propre, à l'île de Rhé, Buckingham prépare un nouvel armement, et, à l'aide de navires maçonnés intérieurement et remplis de pierres et de poudre, qu'on devait pousser contre la digue ou y attacher, il se flatte de la détruire; mais, au moment où il allait monter le vaisseau-amiral, il fut assassiné, d'un coup de couteau, par un homme qu'il avait offensé.

Comme tout était prêt, la flotte n'en mit pas moins à la voile, et partit pour sa destination. Demandé par Richelieu, Louis revint de nouveau animer ses troupes, et il eut encore le plaisir de voir les Anglais reprendre le large, après quelques tentatives inutiles et de vaines démons-

trations. Les négociations mêmes qu'ils entamèrent, abattirent le courage des Rochellois, qui, depuis long-temps réduits par la famine aux dernières extrémités, eurent enfin recours à la clémence du roi. Ce prince, malgré son caractère sévère, les traita assez favorablement; ils conservèrent la liberté de leur culte; mais leurs fortifications furent démolies, le cardinal ne voulant pas que cette ville, « le repaire de l'hérésie, » comme on la nommait, pût jamais servir de défense à la rebellion.

Vainqueur des Anglais et de ses propres sujets, Louis XIII revint à Paris, avec Richelieu, qui partageait justement l'honneur d'un triomphe arraché autant à la bravoure des ennemis, qu'à l'envie (*) des courtisans. La mémoire de cet événement fut consacrée par une inscription (**),

(*) Les généraux français eux-mêmes n'auraient pas été fâchés d'échouer dans cette expédition, parce qu'ils sentaient l'empire que le succès allait donner au cardinal de Richelieu. Bassompierre, l'un d'entre eux, disait : « Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle. »

ANQUETIL.

(**) Fusis terrâ marique Anglis,
Victâ subditorum rebellantium pervicaciâ,
Vero veri Dei cultu restituto,
Oceano compedibus vincto,
Rupellâ in deditionem acceptâ,

que la France, mieux conduite, aurait pu renouveler, si au lieu de s'occuper de conquêtes lointaines, elle avait, dans des temps de gloire et de prospérité, travaillé efficacement à établir une marine propre à imposer à la fière Albion, qu'elle a tant de fois combattue et vaincue.

RUSSES.

La découverte du Nouveau-Monde n'offre point d'événemens plus étranges que ceux dont la Grèce, l'Asie et l'Europe furent le théâtre aux diverses époques que nous allons parcourir.

Des marchands anglais avaient remonté la Dwina, qui a son embouchure dans la mer Glaciale, et, conduits à Moscou, le czar les avait reçus avec autant de distinction que s'ils eussent été des ambassadeurs, lorsque Sélim II, empereur des Turcs, voyant avec jalousie l'accroissement de la puissance russe, résolut d'arracher Astrakan de leurs mains, et de l'attaquer par terre et par mer.

Dubium majori clementiâ, an fortitudinis exemplo,
Regibus ac principibus frustrà conjurantibus,
Victor exercitus,
D. O. M. et Lud. XIII, Galliarum Navarræque regi,
Illustrissimo, pio, justo, triumphatori,
Hoc monimentum sacravit
Principi decus, hostibus terror, posteris exemplum.

Les forces destinées à cette expédition consistaient en cinq mille cavaliers turcs et trente mille janissaires. Trois cents galères firent voile de Constantinople vers Azof. Elles avaient à bord cinq mille janissaires, trois mille pionniers, un grand nombre de Tartares, et quantité d'outils propres à remuer la terre. Les galères devaient remonter le Don depuis Azof, et dès qu'elles seraient parvenues à l'endroit où ce fleuve se rapproche le plus du Wolga, les travailleurs avaient ordre de creuser un canal de communication entre les deux fleuves, pour faciliter aux Turcs un passage de la mer Noire dans la mer Caspienne.

Ce plan d'expédition était sagement concerté : Sélim, maître d'Azof, avait un grand intérêt à s'emparer d'Astrakan, et à faire creuser ce canal. L'entrée de la mer Caspienne lui procurait celle de la Perse, par le nord de ce royaume. L'armée de terre, après une marche très-pénible, arriva enfin à Azof : Guéréi, kan des Tartares de la Crimée, s'y rendit avec ses trois fils, à la tête de ses troupes.

Après un repos de dix jours, l'armée réunie se mit en marche. Elle traversa les Steppes du Kouban, du Kouman, et arriva devant Astrakan, dont elle fit la circonvallation. La flotte, qui était

entrée dans le Don, aborda à l'endroit même où devait commencer le canal entre les deux fleuves. Déjà les pionniers avaient mis la main à l'œuvre, lorsque leurs travaux furent interrompus par le général Pierre Séméonovitz Sérébrianoï, qui venait de Moscou, à la tête de forces considérables, pour secourir Astrakan. Il tomba sur les Turcs et les défit. Un petit nombre de fuyards portèrent à Azof la nouvelle de cet événement malheureux.

Astrakan était assiégé par les troupes de terre. Sa garnison, qui comptait plus sur son courage que sur le nombre, préféra de faire une sortie vigoureuse pendant la nuit, au tourment de flotter entre la crainte et l'espérance. La sortie réussit à souhait : les assiégés tuèrent plusieurs milliers d'ennemis, et la garnison rentra dans la place, n'ayant perdu que très-peu de monde.

Instruite du sort de sa flotte, et consternée de l'échec qu'elle venait de recevoir, l'armée turque tomba dans le découragement. L'hiver approchait, les vivres tiraient à leur fin, et la crainte d'une famine fit renoncer aux projets de conquête. Les Tartares, dispersés dans le pays d'Astrakan, étaient plus portés pour les Ottomans que pour les Russes, et tâchaient de ranimer leur courage abattu. Ils s'étaient offerts de

leur procurer des vivres, et ils manquèrent de parole. Les Turcs furent obligés de détruire tous les retranchemens qu'ils avaient élevés, et de se retirer sans avoir obtenu le plus léger succès.

Voyant qu'ils n'avaient plus rien à espérer des Turcs, et voulant rendre leur défection envers les Russes moins punissable, ces Tartares conseillèrent aux Ottomans de passer par la Steppe de Moschav, comme étant la route la plus courte et la plus facile pour se rendre à Azof. Ce funeste conseil occasiona la perte des Turcs; ils furent détruits par la fatigue, le froid et la disette. Trois mille hommes seulement retournèrent à Constantinople.

Ce fut vers le même temps que les Livoniens, qui avaient à redouter le voisinage de deux ennemis puissans, Sigismond et Ivan, engagèrent Gustave Vasa à rompre la paix de soixante-dix ans, qu'il avait conclue avec les Russes. Il la rompit, et assiégea la ville d'Orechek. Les Russes vinrent à son secours. Les Suédois furent obligés de lever le siége et de se rembarquer. Les Russes prirent sur eux un vaisseau que montaient cent soixante hommes, et s'avancèrent ensuite vers la Finlande. Ils ne rencontrèrent aucun obstacle, jusqu'à Vibourg, et ravagèrent impunément les pays par où ils passèrent.

Un auteur allemand (1) dit, à ce sujet, que Sigismond offrit à Gustave d'entrer en alliance contre les Moscovites, en lui promettant de ménager tellement les villes anséatiques, pendant cette guerre, qu'elles ne le troubleraient aucunement; qu'ensuite Gustave marcha vers la Finlande avec des troupes nombreuses, et resta sous les armes, et la même année et la suivante. Mais voyant que ni les Livoniens ni les Polonais n'attaquaient de concert les Moscovites, comme on en était convenu, Gustave fit la paix et s'en retourna en Suède (*).

Près de cinquante ans s'étaient écoulés, au milieu de troubles et de guerres continuels; la famine et des voleurs avaient porté la désolation au sein même de la capitale de l'empire, lorsque Boris, après avoir vu ses états délivrés de ces deux fléaux, s'occupa des moyens propres à réparer ces pertes. Toutes les communications avaient été interrompues entre les provinces, et les marchands étaient ruinés. Il fallait ranimer

(*) Ici les historiens russes ne sont pas d'accord avec Puffendorf, car ils prétendent que l'armée suédoise livra une bataille, et que les Moscovites remportèrent une victoire complète.

LE CLERC.

(1) PUFFENDORF.

l'industrie sans ressources, et favoriser le commerce intérieur et extérieur de l'état. Boris ne négligea rien pour procurer ces avantages à la nation. Les ports de Riga, de Dorpat et de Revel, furent ouverts aux navires des villes anséatiques, dont plusieurs obtinrent l'exemption d'être soumis à l'inspection des douanes, toujours abusives et vexatoires quand l'impôt qu'elles prélèvent est immodéré. Rome et la Grande-Bretagne députèrent auprès du Czar, pour le prier de permettre que les Italiens et les Anglais eussent la liberté de faire le commerce en Russie et en Perse. Cette demande n'éprouva aucune difficulté, et les envoyés reçurent des présens considérables. Boris était assez ambitieux pour désirer qu'on publiât sa magnificence dans les pays étrangers.

Toutefois, en ouvrant les ports de la Baltique aux peuples commerçans, le Czar crut devoir fermer les frontières de la Russie aux peuples nomades, qui l'avaient ravagée tant de fois, et Bogdan Belski fut chargé de faire bâtir une ville et une forteresse qui pussent servir de boulevart contre les irruptions des Tartares Nogaïs et des Circassiens. Cette ville fut appelée Borissova, du nom de son fondateur, et l'on entoura Smolensk d'un mur de pierres, pour la défendre

contre les entreprises des Polonais et des autres peuples limitrophes.

Nous touchons à une époque bien glorieuse pour la Russie; mais, avant de parler de Pierre 1er, qu'on doit, à juste titre, regarder comme le créateur, le réformateur et le législateur de son empire, nous terminerons ce paragraphe par quelques lignes sur un de ses prédécesseurs dont le père et l'aïeul, comme le remarque Voltaire, ont fait tous leurs efforts pour civiliser les peuples qu'ils étaient appelés à gouverner.

Guidé par les conseils d'un ministre ami du calme, Alexis fit la paix avec tous ses ennemis, et ne s'occupa que des avantages de la nation. Il tourna son attention du côté des sciences, des arts, des manufactures et du commerce. Il avait conçu le projet d'équiper et d'entretenir des flottes sur la mer Noire et sur la mer Caspienne, et de faire venir de Hollande des constructeurs habiles, des hommes enfin capables d'instruire ses sujets dans l'art de la marine. Son premier vaisseau, dû aux soins de David Butler, fut appelé *l'Aigle*.

Les historiens s'accordent à faire l'éloge du caractère d'Alexis, et disent unanimement qu'il était bon époux, bon père, bon parent, bon ami, bon souverain. Il était vif à l'excès; mais

sa douceur naturelle calmait bientôt ses impatiences : rendu à lui-même, il réparait ses torts par des bienfaits envers les personnes qu'il avait maltraitées dans un premier mouvement, et donnait des marques non équivoques d'amitié à tous ceux qui l'environnaient. Son âme élevée était véritablement digne du trône; et son cœur humain, compatissant, généreux, souffrait lorsqu'il devait signer des sentences de mort. Il dit un jour à Narichkin, qui lui en présentait une : « Je ne suis pas Czar pour faire périr mes sujets; je dois, au contraire, les conserver et accorder grâce à tous ceux qui ne sont pas convaincus d'assassinat. » Lecture faite, voyant que le coupable était un déserteur, il mit au bas de la sentence : « J'accorde grâce, » et signa.

ANGLAIS.

Après avoir secoué le joug que l'Espagne faisait depuis long-temps peser sur ses provinces, la Hollande avait été obligée, pour conserver son indépendance, de chercher un appui chez les autres nations, et ne pouvant, à cause des troubles de la Ligue, s'adresser à la France, elle eut recours à la Grande-Bretagne.

Les propositions faites à Élisabeth sont favo-

rablement accueillies, et la nouvelle république reçoit avec joie et reconnaissance le gouverneur que lui envoie la reine d'Angleterre. Piqué d'une alliance qui laisse, pour toujours, impunie la révolte de ceux qu'il appelle ses sujets, Philippe II confisque les vaisseaux anglais qui sont dans ses ports. Les Anglais, de leur côté, usant de représailles, s'emparent des bâtimens espagnols que le hasard leur fait rencontrer, et François Drack, un des plus grands hommes de mer de son temps, cinglant vers Saint-Domingue, y débarque, pille le fastueux palais du gouverneur (*), et charge sur son escadre l'artillerie et les plus riches effets qui se trouvent dans la place. Vainement Philippe, instruit de ce succès, envoie contre lui une flotte de plus de soixante-dix navires, aux ordres de Sainte-Croix; ce dernier arrive trop tard : Drack a levé l'ancre, et est arrivé heureusement en Angleterre.

(*) Ce palais était la résidence ordinaire des gouverneurs de l'île. Au dessus de la principale entrée se trouvaient deux chevaux en bas-relief, dressés sur les jambes de derrière, et appuyant celles de devant sur un globe, comme s'ils avaient voulu sauter par-dessus; de leur bouche sortait cette inscription : « Non sufficit orbis. » On voyait auprès les armes d'Espagne, avec cette devise : « Nec spe, nec metu. »

Hist. gén. de la Marine.

Outré de dépit, le fils de Charles-Quint jura de se venger, et arrêta dès lors la conquête de la Grande-Bretagne. Trois ans suffirent à peine aux préparatifs de l'armement le plus formidable qui ait jamais paru sur l'Océan, et qu'on surnomma l'INVINCIBLE. Il se composait de cent trente-deux bâtimens, du port de cent cinquante-neuf mille cent vingt tonneaux, sans compter celui de trois pinasses, de quatre galères, de quatre galéasses et des caravelles, armés de trois mille cent soixante-cinq pièces de canon, et ayant à bord huit mille sept cent soixante-six matelots, deux mille quatre-vingt-huit forçats, et vingt-deux mille sept cent neuf hommes de garnison.

Outre l'artillerie de chaque vaisseau, les Espagnols avaient encore embarqué un grand nombre de bouches à feu, des coulevrines et des pièces de campagne propres au service de terre, avec cent vingt mille boulets, cinquante-six mille quintaux de poudre, douze mille quintaux de mèches, sept mille mousquets et carabines, et dix mille hallebardes et pertuisanes. Ils étaient d'ailleurs si persuadés de pouvoir opérer une descente en Angleterre, que leur flotte était pourvue de planches, de chariots, de roues d'affûts, de chevaux, de mulets, de piques, de pieux, de bêches, de pa-

niers, et généralement de tout ce qui est nécessaire pour manœuvrer sur terre. Les provisions de bouche étaient également abondantes. On dit même que la profusion fut telle, que les transports étaient chargés d'une quantité de vin capable de suffire pendant une année entière à la consommation d'une armée de quatre cent mille combattans.

Instruite par ses espions des desseins de Philippe, Élisabeth (*) avait ordonné à Drack de se

(*) *Voici* de quelle manière on sut que ces préparatifs étaient destinés contre l'Angleterre :

« Walsingham apprit, de Madrid, que Philippe avait déclaré dans son conseil, qu'il avait envoyé un exprès à Rome, avec une lettre écrite de sa main, pour informer le pape du véritable dessein de ses préparatifs, et pour lui demander sa bénédiction, et ce, pour des raisons qu'il ne voulait pas déclarer avant l'arrivée du courrier. Sur cet avis, Walsingham, à l'aide d'un prêtre vénitien, qu'il entretenait à Rome comme son espion, se procura une copie de la lettre originale, qui fut tirée du cabinet du pape par un gentilhomme de la chambre, qui prit les clefs dans la poche du pape, tandis qu'il dormait. »

François Drack.

Élisabeth, d'après cette lettre du roi d'Espagne, n'ignorait pas tous les motifs de l'armement qu'il préparait pour la détrôner : aussi prenait-elle, de son côté, toutes les précautions possibles pour se mettre en état de défense ; et chacun d'eux couvrait ses préparatifs de divers prétextes. Outre les prétentions sur lesquelles Philippe se fondait, étant le plus

mettre en mer, avec une escadre de quarante galères, pour interrompre ces préparatifs, détruire les vaisseaux ennemis, leurs munitions et leurs provisions dans leurs propres ports, ou partout où il les rencontrerait, avant qu'ils fussent arrivés à Lisbonne, rendez-vous de l'armée. Le général anglais s'était dirigé vers la baie de Cadix, et y avait pris, brûlé ou coulé à fond une centaine de bâtimens, dont un galion, de douze cents tonneaux; passant ensuite au cap Saint-Vincent, il s'y était emparé du château, avait détruit, par le

prochain prince catholique, descendu de la maison de Lancastre, troisième fils d'Édouard III, il faisait encore valoir un autre motif propre à faire illusion au public; c'était son grand zèle pour le rétablissement de la religion catholique dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne : par là, il avait engagé le pape Sixte-Quint dans ce projet, dont l'exécution devait être autant glorieuse qu'avantageuse à l'un et à l'autre, et dont néanmoins Philippe devait faire toute la dépense. Quant à Sixte, il n'avait à y contribuer, de son côté, que ce que les papes ont accoutumé de fournir en semblables occasions, savoir, des vœux, des prières et des excommunications. Ce fut donc pour favoriser l'entreprise du roi d'Espagne, que ce pontife fulmina contre Élisabeth une bulle par laquelle il déliait ses sujets du serment de fidélité, et donnait ses royaumes au premier occupant. Ce premier occupant, c'était Philippe II, qui était déjà prêt à profiter de la faveur du saint Siége. Quels compères!

PONCET DE LA GRAVE.

feu, les barques des pêcheurs, et tellement dévasté le pays, que Philippe avait été obligé de retarder d'un an l'expédition projetée.

Tout était prêt en Angleterre pour bien recevoir l'ennemi. Deux forts avaient été bâtis sur les deux rives et à l'embouchure de la Tamise, pour en défendre l'entrée; une flotte considérable, qui pourtant était bien loin d'approcher de celle d'Espagne, pour le nombre et la grandeur des vaisseaux, pouvait, à volonté, lever l'ancre et combattre; Howard la commandait en chef, et avait sous lui Drack, Hawkins et Sorbisher, excellens officiers, d'une valeur et d'une habileté reconnues; Seymour croisait sur les côtes de Flandre, avec quarante vaisseaux anglais et hollandais, pour empêcher la jonction du prince de Parme avec les Espagnols; une armée de quarante mille hommes, dont trois mille aux ordres de Leycester, était prête à marcher au premier signal; et, outre ces troupes, on avait organisé dans chaque province un corps de milice bien armé, pour se porter partout où le besoin le demanderait; les ports étaient fortifiés, et des signaux, établis dans toutes les directions, devaient, à l'instant, faire connaître les points menacés; enfin, il avait été résolu que si les Espagnols parvenaient à descendre sur le terri-

toire, on dévasterait tout devant eux, et qu'ils n'auraient pour subsister que ce qu'ils tireraient de leurs bords. Ces mesures prises, on attendit l'ennemi.

Cependant la flotte espagnole a quitté la rivière de Lisbonne, et est arrivée en vue de l'île dont elle pense faire la conquête. Des courriers sont aussitôt expédiés au duc de Parme, pour l'inviter à presser son départ, et déjà l'on naviguait dans les eaux de Plimouth, lorsque le général espagnol, voyant les Anglais, à la voile, au-devant du port, commit la faute impardonnable de passer outre. Ce chef d'une expédition majeure, qui demandait des talens réels et une longue expérience dans la marine, était Alphonse de Gusman, duc de Médina Sidonia (*), noble et riche personnage.

Inhabile aux opérations de terre et de mer,

(*) Ce fut moins pour son expérience que pour sa qualité, que le commandement de la flotte espagnole fut donné à Médina Sidonia par Philippe II. Cet homme, d'une naissance illustre, il est vrai, n'avait aucun des talens nécessaires pour en diriger les opérations Ce fut sans doute une grande faute que commit le roi d'Espagne, mais qui fut forcée pour l'exécution de l'expédition projetée, parce que plusieurs des comtes et marquis, qui s'étaient rendus sur les vaisseaux en qualité de volontaires, se seraient retirés s'ils avaient eu à servir

cet amiral avait si mal choisi ses matelots et ses pilotes, que sa flotte fut sur le point de périr, avant même que d'avoir doublé le cap Finistère. Quand il voulut passer au-delà de Plimouth, Recalde, son lieutenant, fit tout ce qu'il put pour l'engager à tomber sur les Anglais; mais autant un homme instruit va au-devant et profite d'un bon conseil, autant celui qui ne l'est pas s'en éloigne. Médina n'écouta point Recalde; aussi n'est-il justifié que par ceux qui assurent que ses instructions lui défendaient d'agir sans le duc de Parme (*).

Témoins de cette fausse manœuvre, les Anglais, qui s'étaient attendus à être attaqués, en conçurent de l'audace, et suivirent l'ennemi. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, et à la portée du mousquet. Les Espagnols, pour ne

sous un commandant d'une naissance inférieure à la leur. Ce fut conséquemment une considération à laquelle ce monarque fut malheureusement obligé de céder, et qui causa le salut d'Élisabeth et la perte de la flotte espagnole.

PONCET DE LA GRAVE.

(*) Philippe II avait donné à ses généraux l'ordre formel de prendre la route de Calais, et de s'y arrêter autant que le vent et le temps le permettraient, pour ouvrir, après l'arrivée du duc de Parme et de sa flotte, une lettre dans laquelle ils trouveraient ce qu'ils avaient à faire. De plus, il leur

point diviser leurs forces, se mirent en bataille, et formèrent un croissant. Il y eut d'abord quelques escarmouches, dans lesquelles une galéasse

était particulièrement enjoint d'échapper à la vue * des Anglais, et de ne point offrir la bataille à leur flotte, si, par hasard, ils la rencontraient, mais de se tenir sur la défensive.

Ce fut avec ces instructions que la flotte espagnole quitta la rivière de Lisbonne et fit voile pour la Corogne. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de son départ; les uns disent que ce fut le 19, d'autres le 29 mai, et quelques-uns le 1er ou le 3 juin 1588. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Espagnol se mit en route, le cœur gonflé d'orgueil, et l'esprit occupé du succès le plus brillant que sa vanité pût lui suggérer. Ses vaisseaux étaient embellis de tous les ornemens qui pouvaient récréer la vue, et chargés en même temps de tous les instrumens de guerre, qui annoncent la destruction et qui inspirent l'horreur. Ils étaient à peine en mer, qu'ils furent accueillis d'une violente tempête qui les sépara aux environs du cap Finistère. Trois galères furent jetées dans un port de France, par la manœuvre du nommé David Guwin, esclave anglais, que quelques rameurs maures aidèrent dans son projet; quatorze autres furent portées entre Ushant et Scilli; mais un vent du nord les ramena saines et sauves, avant qu'elles pussent être surprises par les vaisseaux anglais. Elles rejoignirent la flotte à la Corogne, et dans les ports voisins où elle répara les dommages considérables qu'elle avait soufferts.

* Si le commandant général eût suivi les instructions du roi son maître, et eût rangé la côte de France, il serait arrivé au Pas de Calais sans que les Anglais en eussent rien su, et les vaisseaux enne-

espagnole fut fort endommagée. Ne voulant point engager le combat avant l'arrivée du duc de Parme, Médina fit sa retraite en bon ordre; mais le grand galion de Sicile, ayant été désemparé de son mât, et ne pouvant pas suivre le reste de la flotte, tomba au pouvoir de Drack, qui y trouva une partie de la caisse militaire.

Ici se succèdent, et avec une étonnante rapidité, des événemens de plus en plus désastreux pour les Espagnols. Leur vice-amiral, chargé de poudre et d'autres munitions, brûle sans qu'on puisse lui porter du secours. Les deux armées se rencontrent, à la hauteur de Portland, et se battent. Un vaisseau vénitien périt corps et biens; plusieurs bâtimens de moindre dimension éprouvent le même sort; un engagement terrible a lieu devant l'île de Wight, et les Anglais, dont le succès double l'énergie, pénètrent jusques au centre de la flotte ennemie, qui, quoique supérieure

mis, qui étaient alors à l'ancre dans le port de Plimouth, n'auraient pu empêcher la descente. On dira peut-être que la flotte du duc de Parme était tenue en échec par trente vaisseaux hollandais; mais il n'en fallait qu'un pareil nombre des Espagnols, pour les chasser de la rade de Dunkerque, se l'ouvrir, la conserver libre, et parvenir à la jonction des flottes et des armées; et, si elle se fût effectuée, la descente en Angleterre devenait très-facile, et la conquête de cette île infaillible.

PONCET DE LA GRAVE.

en nombre, abandonne le champ de bataille.

Les Espagnols ont mouillé devant Calais, résolus d'y attendre le duc de Parme; mais les Anglais ont sillonné les mêmes eaux, et les ancres britanniques tombent, en leur présence, sur la côte de France. Chargé de défendre l'entrée de la Tamise avec vingt vaisseaux, Seimer a rejoint les siens, et dès lors on décide que *l'Invincible* périra par les flammes. Effrayés, les Espagnols prennent des brûlots (*) pour des machines infernales, semblables à celles qui, trois

(*) Cet armement espagnol, prétendu invincible, loin d'alarmer nos côtes et jeter la terreur dans les esprits, parut bientôt si méprisable, que notre jeune noblesse vint en foule, en qualité de volontaires, servir sur la flotte, tandis que d'autres, équipant des vaisseaux à leurs frais, accoururent de toutes parts, jaloux de partager l'honneur de la défaite d'un armement dont ils semblaient pressentir la ruine.

Il y avait deux jours que les flottes étaient à l'ancre devant Calais, lorsque l'amiral eut ordre exprès de la reine de détacher de sa flotte huit des plus mauvais bâtimens, de les remplir de poix, de goudron, de feu grégeois et de résine, de les enduire de soufre et d'autres matières combustibles, de charger leurs canons à boulets et à chaînes, d'y mettre le feu, et de les lâcher sur l'ennemi.

Ces bâtimens se trouvèrent prêts sur les deux heures du matin : on profita du vent et de la marée; Young et Prowse les conduisirent et les dirigèrent vers le milieu de la flotte

ans auparavant, ont réduit en cendres le pont que le duc de Parme a fait construire sur l'Escaut, et, se rappelant le dernier siége d'Anvers, ils coupent leurs câbles et gagnent le large. Les Anglais abordent et pillent une de leurs galéasses, privée de son gouvernail dans cette retraite précipitée, y trouvent cinquante mille écus, et l'auraient brûlée, sans le gouverneur de Calais, qui fit tirer sur eux, et les obligea de s'écarter.

Harcelés, canonnés, démâtés, les vaisseaux espagnols ne gardent aucun ordre de bataille, et laissent couper leur ligne; vainement ils essaient de gagner Gravelines, point indiqué pour

espagnole, et, lorsqu'ils furent arrivés à une distance convenable, ils y mirent le feu et se retirèrent. A l'instant le ciel et l'océan parurent embrasés; la consternation de l'ennemi augmenta à mesure que ces bâtimens couverts de flammes approchaient; bientôt elle fut extrême.

Il y avait sur la flotte beaucoup d'officiers et de soldats, qui avaient assisté au siége d'Anvers, qui avaient été témoins de l'effet des terribles machines qu'on y avait employées; ils soupçonnaient nos brûlots d'en être chargés, et s'écrièrent : « Coupez vos câbles, abandonnez vos ancres; » et, dans un moment, la mer fut couverte de vaisseaux dispersés. Une grande galéasse, qui avait perdu son gouvernail, vogua, pendant quelque temps, au gré des flots; mais, le jour suivant, elle fut jetée dans les sables devant Calais, où Amias Preton s'en empara.

Journal de Camden.

le lieu du rendez-vous; Drack les attaque, l'artillerie les foudroie, la déroute est complète, la tempête fait le reste.

Tel fut le sort de ce formidable armement: un mois suffit pour le dissiper, et sa destruction ne coûta à l'Angleterre qu'un vaisseau et environ cent hommes, tandis que l'Espagne en perdit quatre-vingts, et treize mille cinq cents soldats et matelots (*).

Lorsque la nouvelle de ce désastre fut connue à Londres, tout le peuple se livra à la joie. Chaque citoyen alluma des feux devant sa maison, et illumina ses fenêtres. La reine monta sur un char éclatant d'or et de pierreries, et se promena dans toutes les rues de la capitale, accompagnée du parlement et des officiers de sa cour. On avait dressé, de distance en distance, des arcs

(*) Un courtisan de Philippe lui ayant appris, d'un ton consterné, la perte de sa flotte, le monarque répondit froidement: « J'avais envoyé combattre les Anglais, et non pas les vents; que la volonté de Dieu soit accomplie!.. » A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle prendre son parti en brave. On rapporte de Philippe, qui vécut et mourut comme Sylla, de maladie pédiculaire, qu'il dit aux médecins qui n'osaient le faire saigner: « Quoi! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux hérétiques! » *Dict. Hist.*

de triomphe sous lesquels elle passa. Les rues étaient tapissées et ornées de tableaux. De temps en temps, et à des intervalles réglés, on faisait flotter autour du char d'Élisabeth les étendards, les enseignes et les drapeaux qu'on avait pris sur les Espagnols. Les bourgeois de Londres étaient en haie dans les rues où elle passait; chaque corporation était distinguée par ses couleurs.

La reine arriva, au milieu des acclamations de tout le peuple, à l'église de Saint-Paul. L'évêque de Londres la reçut à la porte, accompagné de tout son clergé, et, lorsqu'elle fut entrée dans le temple, on remercia Dieu d'avoir délivré l'Angleterre d'un si grand danger. Le Doyen de Saint-Paul prononça un discours sur ce texte : « Si Dieu ne garde la Ville, celui qui la garde fait en vain sentinelle. »

Cependant Philippe II, persistant dans la résolution qu'il a prise de détrôner Élisabeth, arme de nouveau contre l'Angleterre. Ses escadres insultent les côtes de la Grande-Bretagne; mais, trouvant que c'était trop peu faire pour prendre sa revanche, il assemble, de nouveau, dans le golfe de Cadix, une flotte composée de plus de soixante-cinq vaisseaux de haut-bord, de deux galéasses, et d'un grand nombre de galions et de frégates.

Attentive aux desseins du roi d'Espagne, Élisabeth met en mer cinquante-six vaisseaux de guerre et cinquante transports remplis de troupes et de munitions, aux ordres de d'Essex et de Howard, que rejoignent vingt-quatre gros vaisseaux hollandais, et six de moindre dimension. On se rencontre, on combat; l'Espagnol est battu sur tous les points, et Cadix assiégé tombe au pouvoir du vainqueur.

DANOIS.

Assiégée par les Suédois, Copenhague avait reçu de la Hollande un secours de deux mille hommes et des provisions, qui furent le salut de cette ville. Un combat sanglant venait d'être livré, et plusieurs vaisseaux avaient été brûlés ou coulés à fond. Ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, c'est que, des deux côtés, tous les chefs d'escadre furent blessés. Chaque parti s'attribua la victoire : les Hollandais se prévalurent du passage du Sund et du ravitaillement de Copenhague; les Suédois alléguèrent que si l'ennemi fût resté maître du champ de bataille, il les serait venu attaquer à leur mouillage. Toutefois, il est certain que les Hollandais auraient aisément détruit la flotte suédoise, si telle eût

été leur volonté. Quelques-uns ont blâmé Opdam de ne l'avoir pas fait; il en reçut même des reproches en Hollande. On doit croire alors que son dessein n'était pas de ruiner les Suédois, mais de les empêcher de se rendre maîtres du Danemarck, ce qu'il exécuta habilement, en secourant la capitale.

Quelques années de paix ont arrêté l'effusion du sang humain; mais bientôt les hostilités recommencent. Christiern, fils de Frédéric, qui, par des alliances sagement calculées avec ses voisins, s'était mis en état de tout entreprendre et de ne rien craindre, déclare la guerre à la Suède, qu'une assez longue suite de prospérités avait rendue florissante. Il confisqua d'abord tout ce qui, dans son royaume, appartenait aux Suédois, mesure injuste, pour ne rien dire de plus, en ce que les peuples seuls en sont les victimes, et joignit sa flotte à celle des Hollandais.

Ce fut sur mer que se tira le premier coup de canon. Deux vaisseaux danois attaquèrent sur l'Elbe un vaisseau suédois, et, après un combat opiniâtre, l'un des agresseurs fut coulé à fond, et l'autre obligé de gagner le large.

Les flottes de Danemarck et de Hollande n'étaient que de quatorze vaisseaux, de deux brûlots, d'une barque d'avis et de cinq galiotes. A

peine eurent-elles mis à la voile, qu'elles se retirèrent sous le canon de Copenhague, pour s'opposer aux Suédois qui menaçaient la Zélande d'une descente. Il était temps pour elles, car, sans cette retraite, elles auraient essuyé une tempête violente qui fit éprouver à l'armée navale de Suède des pertes considérables.

Divers combats sont livrés; le bronze tonne sur la Baltique, et les Suédois vaincus abandonnent le champ de bataille. La relation suivante, envoyée par Tromp aux États-Généraux, suffit pour donner une idée de cette affaire, et de celles qui lui succédèrent.

« Nous avons eu le bonheur de sortir de la rade, à la faveur d'un vent frais, et nous nous sommes rendus à l'armée navale, qui était à l'ancre, entre Stede et Falsterboe. Le vent étant est-sud-est, nous levâmes l'ancre avec toute l'armée, et mîmes le cap au sud. Nous continuâmes notre route jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous mouillâmes au sud-ouest, quart à l'ouest de Stede. A la pointe du jour, nous demeurâmes avec un vent sud-ouest, et, après avoir passé Falsterboe, nous découvrîmes l'armée navale ennemie, forte de cinquante voiles, grandes ou petites, au rapport de nos gardes avancées.

» Comme l'après-midi le vent commença à

fraîchir, et que les ennemis en avaient l'avantage, ils s'en servirent pour s'éloigner de nous, de sorte que nous avions bien de la peine à les suivre. La nuit, nous les poursuivîmes à toutes voiles; mais, ayant changé de route, ils se dérobèrent à notre vue, à la faveur des ténèbres, ce qui m'obligea de détacher sept frégates pour les chercher et les reconnaître de nouveau.

» Environ le midi, nous les découvrîmes au sud-est de notre armée navale, et nous donnâmes aussitôt le signal à tous les navires de la flotte de faire force de voiles, pour aller à eux; nous les poursuivîmes jusqu'à l'entrée de la nuit. Avant midi, nous les aperçûmes encore au sud de Oeland, et nous les approchâmes de si près, sur les onze heures, qu'ils furent contraints de se ranger en bataille.

» Sur le midi, les deux armées s'engagèrent. Le vent était ouest-nord-ouest, et nous avions l'avantage. A peine le combat était-il commencé, que le vaisseau les *Trois Couronnes*, monté de cent trente-quatre pièces de canon, et commandé par l'amiral-général suédois, fut renversé, et sauta en l'air peu de temps après, sans que je sache par quel accident, puisqu'à peine lui avais-je lâché quelques bordées.

» Alors, toute l'armée navale ennemie fit mine

de prendre la chasse. Je fis d'abord donner le signal pour l'attaquer de toutes parts, et fondre sur elle avec le gros de notre armée. Ce mouvement l'arrêta tout court. Nous virâmes le bord au sud, et je m'approchai du flanc de l'amiral ennemi, chef de l'escadre du pavillon jaune, monté de quatre-vingt-seize pièces de canon. Je le chargeai vigoureusement, lui et les autres vaisseaux qui le soutenaient.

» Nous étant chargés réciproquement, l'espace d'une heure et demie, le grand mât de l'amiral fut entièrement renversé. Je le contraignis de baisser pavillon, et de demander quartier, que je lui accordai, à cause de la vigoureuse résistance, et de la bravoure qu'il venait de faire paraître, et je fis détacher une chaloupe pour l'aller prendre, mais ce fut trop tard; car un de mes brûlots l'ayant accroché, sans considérer qu'il avait baissé pavillon, et que je n'avais point donné le signal pour monter à l'abordage, le réduisirent en cendres, de sorte que ce beau vaisseau périt avec tout son équipage, qui était de six cent cinquante matelots, si on en exepte cinquante, qui furent sauvés par le moyen d'une chaloupe.

» L'armée navale ennemie, après la fatale perte de deux amiraux, voyant que la fortune

nous favorisait, et que la victoire était sur le point de se déclarer pour l'armée danoise, crut qu'il était temps de prendre le large, de sorte que tous les vaisseaux qui la composaient prirent confusément la chasse, et se dérobèrent, à force de voiles, à la poursuite des vainqueurs. Ils laissèrent derrière le vaisseau le *Neptune*, monté de quarante-quatre pièces de canon et de cent quatre-vingt-dix-huit hommes d'équipage, qui furent pris.

» Il y en eut encore un autre de pris, aussi considérable que celui-là. Les ennemis ont fait leur possible à deux différentes reprises, pour me réduire en cendres; mais leurs brûlots ont toujours été repoussés. Les alliés n'ont été que fort peu endommagés, et n'ont perdu aucun vaisseau; le mien n'a souffert que dans les voiles et les cordages. Mon premier capitaine est mort dans le lit d'honneur; le second a eu le bras droit emporté. J'ai eu cent morts ou blessés sur mon bord. »

SUÉDOIS.

Des guerres opiniâtres et sanglantes, des traités violés, de la mauvaise foi entre les contractans signalent le règne des prédécesseurs de Gustave Wasa, homme supérieur par son mérite per-

sonnel, l'honneur de sa nation et de son siècle, qui n'eut point de vices, peu de défauts, de grandes vertus, et encore de plus grands talens (1).

Ce prince, après avoir triomphé de ses ennemis, rendu la paix à ses états, et fait refleurir le commerce, laissa, à sa mort, la Suède aussi redoutable à ses voisins que respectable à ses alliés. Ses arsenaux étaient fournis de tout ce qui est nécessaire à la guerre; ses places frontières fortifiées pouvaient braver impunément l'invasion étrangère, et de nombreux vaisseaux étaient toujours prêts à sortir de ses ports.

Éric fut loin d'avoir l'habileté de son père; maladroit dans sa politique, il indisposa contre lui la noblesse, priva un de ses frères de sa liberté, et fit mourir plusieurs de ses domestiques. S'étant flatté d'épouser Élisabeth, reine d'Angleterre, il partit avec quatorze vaisseaux pour terminer ce mariage; mais assailli, en route, par une tempête affreuse, il fut forcé de rentrer dans un de ses ports. Sous son règne, le commerce, âme des états, fut chagriné loin d'être protégé; la navigation sur la Baltique cessa d'être indépendante; défense fut faite aux Suédois d'avoir des relations avec la Moscovie,

(1) Raynal.

et, pour donner plus de poids à ces déraisonnables idées, on mit une flotte en mer.

Éric attaque les Danois sans déclaration de guerre. Douze de ses vaisseaux rencontrent une flotte danoise, qu'ils surprennent et battent, quoiqu'elle soit de beaucoup supérieure en nombre. Cette flotte perd son général, sept capitaines, neuf cents matelots et six cents hommes de garnison.

Outré de cette insulte, Frédéric déclare la guerre à la Suède, et met en mer une flotte de cinquante-deux voiles, dont douze vaisseaux de Lubeck faisaient partie. Éric arme de son côté; la tempête disperse ses bâtimens, et il ne reste de toute sa flotte, pour faire tête à l'ennemi, qui l'entoure, que le *Sans-Pareil*, portant deux cents canons de fonte en batterie, qui seul se bat contre les navires de Frédéric et de Lubeck, et coule à fond l'amiral de cette ville.

Cerné de toutes parts, le *Sans-Pareil* se défend avec intrépidité; le feu prend à son bord; et les Danois, dans l'intention de soustraire aux flammes un si beau bâtiment, se précipitent pour éteindre l'embrasement; mais la flamme ayant gagné les poudres, il saute, et ce malheur entraîne la perte de quatre cents hommes.

Sur ces entrefaites, les débris de la flotte sué-

doise s'étaient ralliés, et les troupes d'Eric voulurent d'abord recommencer le combat; toutefois, ne voyant aucune apparence de succès, elles furent obligées de se retirer.

Le trait suivant fait trop d'honneur à la Suède, pour que nous le passions sous silence : un vaisseau s'étant réfugié à l'embouchure d'une rivière, l'officier qui le commandait se défendit avec le plus rare courage; mais ne pouvant vaincre, attaqué qu'il était par terre et par mer, et ne voulant pas se rendre, il mit le feu à la sainte-barbe, et sauta avec le bâtiment.

Gustave Adolphe monte sur le trône de Suède, âgé seulement de seize ans. C'était un prince rempli de brillantes qualités, qui se signala sur terre par de mémorables exploits, auxquels néanmoins la marine n'eut guère de part. Sa valeur éclata d'abord contre le Danemarck, la Moscovie et la Pologne coalisés, qui lui avaient déclaré la guerre en même temps; il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le roi de Pologne à quitter la Livonie.

Après avoir heureusement terminé cette guerre, il s'allia avec les Protestans d'Allemagne contre l'Empereur et la Ligue Catholique; la France, elle-même, accéda à ce traité. Encouragés par ce qu'ils voient, les états protestans présentent des

requêtes à l'empereur, et lèvent des troupes, tandis que Gustave avance, en augmentant toujours son armée. Sous prétexte qu'il manque d'argent, ses ministres veulent le détourner de cette guerre : « Les gens du pape, que je vais attaquer, leur répond-il, sont riches et efféminés. Mes armées ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui paiera mes troupes. »

Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières; il défendit, sous les peines les plus sévères, de faire le moindre tort aux habitans. Ce héros sensible distribua du pain aux pauvres. Sa maxime était que « pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force. »

Gustave parcourut, dans moins de deux ans et demi, les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui; toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à prendre son parti, et à le soutenir; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander. Dépossédé, l'électeur Palatin vint combattre avec son protecteur; Gustave Adolphe enfin, pour trancher le mot, et

rendre hommage à la majesté de l'histoire, fut le Napoléon de l'époque.

La flotte de Gustave, à son avénement au trône, était dans un si mauvais état, qu'elle ne put empêcher celle de Danemarck de causer beaucoup de dommage à la Suède. Aussi Gustave ne se servit-il de vaisseaux que pour transporter des troupes; il fit embarquer, pour l'expédition de Riga, qui lui ouvrit ses portes, vingt-quatre mille hommes, sur une flotte de soixante-seize voiles, et, l'année suivante, il mit en mer deux cents navires, que montaient vingt-six mille combattans.

Gustave mourut au champ d'honneur, et couronné des mains de la victoire. Son mot favori était : « qu'il n'y avait point d'hommes plus heureux que ceux qui cessaient de vivre en faisant leur métier. » Il eut cet avantage. Il dit encore dans une autre occasion : « Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il porte, lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de se battre comme un simple soldat. » Il répondit à Gassion, qui lui faisait observer que les Français verraient avec déplaisir leur souverain courir les dangers d'un combat : « Les rois de France sont de grands monarques; moi, je suis un soldat de fortune; un bon Chrétien d'ailleurs ne

peut pas être un mauvais soldat. » Le corps de ce vaillant prince émule des héros qui l'avaient précédé, et modèle de ceux qui sont venus après lui, fut trouvé au milieu de morts et de mourans, sur le territoire de Lutzen (*), où depuis Eugène Beauharnais, objet éternel des regrets de la France, son invincible patrie, et Mortier, tou-

(*) Vers ces lieux où le Nord, dont l'empire commence,
Au voyageur déjà souffle son inclémence,
Est un champ qu'illustra le glorieux trépas
De ce jeune héros qui, parmi les combats,
Vit soudain se changer, par un destin contraire,
Le char de son triomphe en un char funéraire.

C'est dans les plaines de Lutzen qu'en 1632 Gustave Adolphe, combattant contre Walstein, général des armées de l'empereur d'Allemagne, remporta cette fameuse victoire qui lui coûta la vie.

Il ne fut pas atteint, dans les derniers rangs de son armée, d'un plomb parti de loin et lancé au hasard, mais il tomba percé de coups, en combattant en personne au fort de la mêlée.

On a dit de lui « qu'il était mort l'épée à la main, le commandement à la bouche, et la victoire dans l'imagination. » Roi d'un état puissant, il exposa trop souvent sa vie comme simple capitaine; rare exemple à offrir à ceux qui, n'étant que capitaines, exposent *la leur* aussi peu que s'ils étaient rois !

JOSEPH LÉONARD, *Début Poétique* (1823), *de « Un Souvenir entre mille*, ou la Bataille de Lutzen.

jours digne de sa réputation, se sont couverts de gloire.

ESPAGNOLS.

L'invention de la boussole et de la poudre à canon, et plus encore la découverte de l'Amérique, qui conduisit à la conquête du Mexique et à celle du Pérou, ajoutèrent de riches et immenses contrées aux domaines de la couronne d'Espagne. Heureux les rois de cette péninsule, si, se contentant d'être seulement ingrats, ils ne se fussent pas montrés injustes envers de hardis et courageux aventuriers, qui avaient été leurs bienfaiteurs; oui, leurs bienfaiteurs : que ce mot ne blesse personne, car personne n'a le droit d'en paraître même offensé. Les fers de Christophe Colomb s'élèvent contre Ferdinand, et la conduite de Charles-Quint à l'égard de Cortès, « qui lui avait donné plus de provinces que ses ancêtres ne lui avaient laissé de villes, » est une tache à la mémoire du père de Philippe II.

Le mariage de Ferdinand avec Isabelle, en joignant les états de Castille à ceux d'Aragon, firent monter l'Espagne au plus haut degré de la puissance. Le roi et la reine vivaient ensemble, non comme des époux, dont les biens sont communs, sous les ordres du mari, mais comme

deux monarques étroitement unis pour leurs intérêts privés.

Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro, et mit fin aux hostilités par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade tentait son ambition; il le subjugua, après une lutte opiniâtre, qui dura huit ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il envahit dans la suite. Insatiable, il envoya en Italie Gonzalve de Cordoue, surnommé, à juste titre, le Grand Capitaine, qui s'empara d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français occupaient l'autre.

Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui propose la conquête de la Guyenne. Le jeune roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour prendre possession de la Navarre, dont le souverain légitime, frappé des risibles foudres du Vatican, se trouve sous le poids illégal d'une ridicule excommunication.

Vainement Ferdinand, pour justifier son usurpation, allègue une prétendue bulle qui donne la Navarre au premier occupant; plus vainement encore l'Espagne lui décerne les titres fastueux de Sage et de Prudent. Si l'Italie le surnomme

le Pieux, la France et l'Angleterre ne voient en lui qu'un prince ambitieux et perfide, sans honneur et sans probité.

Tranquille en Europe, après avoir constamment marché de succès en succès, Charles-Quint passe en Afrique, à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, et commence la campagne par le siége de la Goulette, dans lequel se trouvent plus de trois cents pièces d'artillerie de rempart. Il le prend, défait l'amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend à la liberté vingt-deux mille esclaves chrétiens, et rétablit Mulei-Hassen sur son trône.

Ce triomphe de Charles-Quint sur les Barbaresques de Tunis le porta à tenter une expédition contre Alger; mais il échoua dans son entreprise, n'ayant pas voulu suivre les avis que lui donna André Doria, un des plus habiles marins de son temps. « L'année est trop avancée, lui dit-il, et, si vous persistez dans votre dessein, vous compromettez et votre flotte et votre armée. » Charles n'écoute que la gloire; les lauriers de Tunis le font penser à ceux qu'il peut cueillir à Alger, et il se met inconsidérément en mer, précisément dans une saison que tout autre aurait choisie pour rester ou pour rentrer dans le port.

Cette témérité lui coûta cher : les troupes avaient bien opéré leur descente assez près d'Alger; et s'y étaient même fortifiées, malgré l'opposition des Maures, quand tout-à-coup les vents et les orages, accompagnés, nuit et jour, de pluies continuelles, vinrent porter la désolation dans son camp. Les tranchées sont inondées, les fortifications ruinées, et la terre tellement amollie, que, glissant à chaque pas, les soldats sont réduits à l'impuissance de se tenir fermes et debout sur leurs pieds. La poudre, humide et avariée, rend inutile le service des armes à feu. Les huttes, les tentes, les épaulemens cèdent à la violence des autans, et l'infanterie, qui ne peut ni attaquer ni se défendre, est ou taillée en pièces par les Maures, ou périt misérablement, victime du mauvais temps et des vents déchaînés. Jouet continuel des vagues agitées, les divers bâtimens qui composent la flotte se heurtent et s'entr'ouvrent, ou vont se briser contre les rochers de la côte; d'autres tombent, et sont engloutis corps et biens. Cent quarante vaisseaux de haut-bord, et quinze galères, des équipages entiers, des corps de troupes, des chevaux et la presque totalité des munitions de guerre et de bouche deviennent la proie des flots. Le désastre est complet, et c'est avec la plus grande

peine que Charles regagne l'Espagne, après avoir éprouvé des pertes considérables.

Nous ne parlerons pas de Philippe II, ce prince dont le nom odieux a déjà trop sali notre plume, et qui laissa reprendre par le bacha Sinan, sous le règne de Sélim II, Tunis, le Nouveau Fort et La Goulette. Nous dirons seulement que ce fut à la même époque que Resquésens, ayant succédé au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, fit presser le siége de Leyden, que celui-ci avait commencé l'année précédente. Les lignes des assiégeans étaient soutenues de soixante-deux forts. La place, qui est au milieu d'une plaine coupée par plusieurs ruisseaux, et par des canaux remplis des eaux de l'Issel, de la Meuse, du Rhin et de la mer, est forte par sa seule situation.

Instruit que la ville était réduite aux dernières extrémités, le prince d'Orange pensa sérieusement à la secourir. Il ne trouva d'autre moyen que celui de rompre toutes les digues élevées pour empêcher le débordement des eaux. A l'instant la plaine et le camp des Espagnols se trouvèrent inondés. Le prince d'Orange introduisit dans cette nouvelle mer cent soixante barques plates, commandées par l'amiral Boisot, homme d'expérience et de courage, capable de conduire les plus difficiles entreprises. Elles étaient ma-

nies de vivres, et portaient plus de douze cents soldats, sans compter huit cents matelots zélandais, tous résolus de périr, s'il le fallait, pour le salut de leurs compatriotes.

Cette armée navale passa au travers des arbres, des bourges et des villages, et fit pénétrer dans la ville assiégée un secours de cent bateaux chargés de blé, dont elle avait un pressant besoin. Les Espagnols se mirent en état de lutter contre cet océan imprévu. Ils remuèrent la terre avec leurs poignards et leurs épées, et en remplirent leurs casques et leurs cuirasses, pour en faire des digues capables d'arrêter l'impétuosité des flots; mais ils ne purent résister aux grandes marées de la pleine lune. On était alors à la mi-septembre. Un vent violent, qui s'éleva, poussait encore les eaux, et favorisait les assiégés; ce qui força les Espagnols à lever le siége, après avoir jeté dans les fossés leur grosse artillerie.

Cette fuite ne fut pas le plus grand malheur des assiégeans : les Hollandais les suivaient avec leurs vaisseaux, et jetaient sur eux des crocs et des mains de fer attachées à des perches, ou à des cordes qu'ils balançaient et lançaient de loin. Par cette manœuvre, ils les blessaient cruellement, ou les attiraient à eux.

Un officier de Leyden, aussi habile poëte que

brave guerrier (la lyre et l'épée sont sœurs), fit sur cette retraite les vers qu'on va lire :

Non opus est gladiis, ferroque, vigentibus armis;
Solæ pro Batavo belligerentur aquæ.
Tolle metus, Hispane; fuge, et ne respice terras,
Pro quibus Oceanus pugnat, et ipse Deus (1574). (*)

PORTUGAIS.

Emmanuel succède à Jean II; les Portugais continuent à parcourir les côtes de la Barbarie, dans l'intention de trouver quelque occasion favorable d'étendre leur domination. Zéjam leur dresse des embûches, qu'ils ont l'imprudence de ne pas éviter; il persuade au roi que, au moyen d'intelligences ménagées depuis long-temps, il est en mesure de lui livrer Azamor et plusieurs autres villes, s'il veut seulement envoyer une escadre croiser devant cette place. Ébloui par ces offres trompeuses, le crédule monarque donne dans le piége. Jean de Menezès part de Lisbonne, paraît devant Azamor et l'assiége.

Confiant dans les promesses du prince maure,

(*) L'Océan débordé rend le glaive inutile;
Hâtez-vous, Espagnols, fuyez loin de ces lieux :
En vain vous avez cru la victoire facile;
La Hollande a pour elle et la mer et les Dieux (1824).
BOUVET DE CRESSÉ.

le général portugais en attendait l'effet, quand Zéjam, paraissant tout-à-coup à la tête des assiégés, fond sur les troupes d'Emmanuel, les bat, les force à une retraite honteuse, et coule à fond ou brûle, à l'aide de feux grégeois, la flotte portugaise.

Tout monarque qui a de l'élévation dans l'âme, lorsqu'il est insulté, et que l'étranger à osé violer son territoire, doit tirer de cette injure la plus éclatante vengeance; aussi, c'est ce que fit le roi de Fez. Arzile, occupée par les Portugais, est attaquée; le gouverneur oppose aux assaillans la plus vigoureuse résistance; mais, serré de près, il est sur le point de se rendre, lorsque Menezès, averti à temps, accourt avec la flotte qui, heureusement, n'est pas éloignée. Toutefois, la ville est prise, et la garnison se réfugie dans la forteresse.

Informé du triste état et du pressant danger où elle se trouvait, Menezès crut qu'il serait indigne de sa gloire de n'être venu précisément que pour voir périr de braves gens, et mit en usage tous les ressorts de la prudence et de la valeur pour les secourir.

Ne pouvant entrer dans le port, à cause des vases qui l'encombrent et le rendent dangereux, et de la tempête qui augmente encore le péril, il embarque, sur de petits bâtimens plats, des

troupes composées de criminels condamnés aux galères, auxquels il promet la liberté; de mercenaires à qui il donne de l'argent, et de plusieurs autres qui, poussés par le désir d'acquérir de la gloire et de la fortune, se sont engagés pour cette expédition. La citadelle est ravitaillée; désespérant d'emporter le fort, les Barbares se retirent; mais ils réduisent la ville en cendres.

Toutefois Emmanuel n'avait point oublié la trahison de Zéjam, qui n'avait cherché à le tromper que pour se rendre lui-même maître d'Azamor. Quatre cents vaisseaux, de toute grandeur, mettent à la voile. La descente s'opère; la place est assiégée et prise, et les Portugais remportent ensuite plusieurs victoires sur les Maures voisins.

Ce fut à quelques années de là, que les Portugais découvrirent Bornéo. Ils y descendirent, mais, trop faibles pour s'y faire respecter, même par la force des armes, ils envoyèrent au roi de l'île quelques présens parmi lesquels se trouvait une tapisserie. A la vue des figures qu'elle représentait, ce prince s'écria que c'étaient des hommes enchantés, qui ne manqueraient point de le tuer pendant la nuit, et, malgré toutes les explications qu'on s'efforça de lui donner pour le rassurer, il ne voulut souffrir ni la tapisserie dans son palais, ni les Portugais dans son port.

Terminons par un de ces traits qui prouvent que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Attaqué par Humdyun, empereur des Mogols, et son voisin, du côté du nord, Bandur eut recours à l'assistance du vice-roi dans les Indes, et lui offrit la liberté de bâtir un fort à Diu, avantage que les Portugais désiraient depuis longtemps, et qu'ils n'avaient jamais pu se procurer.

Cette permission produisit une aventure aussi étrange que cette faveur était importante. Jacques Botello, officier fort entendu dans les affaires des Indes, ayant mécontenté le roi de Portugal, pour avoir offert ses services à la France, entreprit de regagner les bonnes grâces de son souverain, par une action désespérée et presque incroyable. Sachant combien la cour de Lisbonne désirait posséder un fort à Diu, il se procure une copie du traité, et, porteur du plan de la citadelle projetée, il fait voile pour le Tage, avec une barque de seize pieds de long, large de neuf, et profonde seulement de quatre et demi. Son équipage se compose de quatre matelots et de cinq domestiques, dont trois sont Portugais, et les deux autres Indiens.

Son départ fut secret. Il donna d'abord pour prétexte à ses compagnons un voyage qu'il vou-

lait faire à Cambaye; mais, aussitôt qu'il fut en pleine mer, il s'ouvrit entièrement à eux. Ce ne fut qu'à force de promesses qu'il parvint à surmonter leur étonnement et leur crainte. Ce fut avec d'aussi faibles moyens qu'ils se livrèrent à la fureur des flots. Découragés, les matelots résolurent de se défaire de leur maître, dont la témérité mettait leur vie dans le plus imminent danger. Toutefois, leur conspiration n'ayant abouti qu'à tuer un des trois Portugais, ils périrent eux-mêmes dans la première chaleur avec laquelle Botello fut obligé de défendre ses jours. Sa situation en devint beaucoup plus difficile. Sans pilote pour le gouvernail, sans équipage pour la manœuvre, il s'obstina à continuer sa navigation, avec les quatre hommes qui lui restaient, et, triomphant, par un bonheur inoui, de tous les obstacles, il arriva heureusement au port de Lisbonne.

L'issue de cette tentative plus que hardie causa tant d'admiration à la cour, que Botello recouvra la faveur du prince; mais on ne jugea pas à propos de lui accorder d'autre récompense. On brûla même sa barque, afin qu'il ne restât aucune trace de la possibilité de faire un voyage si long et si dangereux sur une aussi frêle embarcation.

HOLLANDAIS.

Désormais affranchie du joug que l'Espagne avait la ridicule prétention de vouloir lui imposer, la Hollande se rit des efforts de Philippe II, du duc d'Albe et de l'Inquisition. La liberté triomphe et produit des miracles. Ces miracles sont une marine forte, des matelots exercés, et des chefs dignes de commander à des braves.

État indépendant, les Provinces-Unies disputent avec succès l'empire de la mer aux plus formidables puissances de l'Europe. Leurs flottes parcourent l'Océan dans toutes les directions, et le bronze, appui du pavillon, commande le respect aux nations ennemies, qu'elles savent combattre et vaincre.

Vainement Lubeck, Hambourg, et d'autres villes commerçantes des environs de la Baltique ont entrepris de troubler le commerce des Hollandais et porté l'audace jusqu'à piller leurs vaisseaux, Harlem, Amsterdam, Hoorn, Flessingue et Middelbourg vomissent des flottes armées et équipées, qui cherchent celles des villes alliées, qu'elles mettent en fuite dans toutes les rencontres.

Maîtres de la mer, les Hollandais consacrèrent

leur triomphe par un monument assez singulier, mais confôrme à la simplicité de leurs mœurs. Placés au haut des mâts, de petits balais indiquaient qu'ils avaient balayé la mer, des tyrans dont la jalousie voulait détruire leur commerce, qui dans la suite devint très-florissant et s'étendit même dans les Indes (*).

Presque toujours en guerre avec les Espagnols et les Portugais, les Provinces-Unies sortirent

(*) Les Hollandais s'affranchirent du joug des Espagnols par le secours de la France, de l'Angleterre et des princes protestans d'Allemagne, qui contribuèrent à former et à soutenir leur république naissante; mais, sans la navigation, ces alliés ne les eussent pu sauver des fers qu'ils n'avaient qu'à demi rompus. En effet, par sa navigation, cette république est devenue très-puissante; elle commerce dans tous les endroits de l'univers, et sa marine est si solidement établie, que le chevalier Temple, dans ses exactes recherches sur l'état de la Hollande, dit qu'il s'y trouve plus de vaisseaux que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Du seul port d'Amsterdam il sort, tous les ans, plus de quinze cents vaisseaux frétés pour le Nord et la Baltique; on a vu, en trois jours, mettre à la voile, des rades de la Hollande, quinze cents bûches, espèce de flibots pour la pêche du hareng. Cette pêche en occupe environ trois mille, tous les ans. Chaque année il part des ports des Provinces-Unies, à peu près quarante vaisseaux pour Archangel; le commerce avec la Norwége en occupe annuellement plus de trois cents, la Baltique mille ou douze cents, et les états du Grand-Sei-

souvent victorieuses de luttes opiniâtres. Elles comptent avec un juste orgueil plusieurs marins

gneur, de trente à trente-cinq, mais toujours convoyés, à cause des corsaires.

Le grand crédit de la banque d'Amsterdam, dont le fonds monte à plus de trois mille tonnes d'or *, contribue beaucoup au soutien d'une si brillante marine. Bâtie comme Venise, au milieu des eaux, cette ville fameuse **, qui renferme dans ses magasins tout ce que la Chine, les Indes et les quatre parties du monde ont de plus exquis, est une des plus belles et des plus riches de l'univers, dont elle semble être l'entrepôt. Elle est coupée par de magnifiques canaux, ornés d'arbres des deux côtés, et son port est rempli d'une multitude extraordinaire de vaisseaux, ce qui fait que les cheminées des maisons, les pointes des arbres et les flammes des navires laissent à douter si c'est une ville, une forêt ou une flotte.

La Hollande n'est rien par elle-même; c'est une contrée stérile, où tout manque; mais, par le moyen de la navigation, elle se ménage l'abondance, et fournit aux besoins des autres pays. Elle est sans forêt et presque sans bois, et il n'y a pas d'endroits où l'on travaille plus à l'architecture navale. Elle

* Une tonne d'or vaut cent mille florins.

** Urbs benè nota propè, atque procul, distantibus oris,
Dotibus innumeris suspicienda bonis;
Dives agri, dives pretiosæ vestis, et auri,
Ut pleno cornu copia larga beet.
Quod Tagus, atque Hermus vehit, et Pactolus, in unum
Verè hùc congestum dixeris esse locum.

célèbres, parmi lesquels le premier rang appartient, sans contredit, à Tromp (*) et à Ruyter.

n'a point de vignes, et elle est l'étape des vins et des eaux-de-vie de toutes les parties du monde. Elle est sans mines et sans métaux; on y trouve cependant presque autant d'or et d'argent que dans la Nouvelle-Espagne et dans le Pérou, autant de fer qu'en France, d'étain qu'en Angleterre, de cuivre qu'en Suède. Elle produit peu de blé, mais elle en fournit aux provinces qui en manquent. Il semble que les épiceries croissent chez elle, que les huiles s'y recueillent, que le sel s'y forme, que les soies, les drogues, pour la médecine et la teinture, soient des productions de son cru; en un mot, elle renferme dans son sein toutes les richesses de l'ancien et du nouveau continent.

Hist. gén. de la Marine.

(*) Élevé à la dignité d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, Tromp défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne, en 1639, et gagna trente-deux autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653.

Les états généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le temple de Delft, avec les héros de la république; ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux, mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de Grand Père des Matelots; et, parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de Bourgeois.

Dict. Hist.

VÉNITIENS. — GÉNOIS. — TURCS.

Depuis long-temps, jalouses l'une de l'autre, Venise et Gênes se faisaient une guerre continuelle, et les succès, ordinairement variés, ne servaient qu'à ranimer la fureur des deux nations.

Les Vénitiens s'étaient ligués contre les Génois avec le roi d'Aragon et les Grecs. Leur armement n'était alors que de quarante galères; le roi d'Aragon leur en donna trente, sous la conduite de Ponce, et les Grecs quarante.

Aux approches de l'armée confédérée, celle des Génois, qui était de soixante-quatre navires, se retira du côté de Péra. S'y voyant suivie de près par l'ennemi, et se trouvant dans la nécessité de combattre, elle se ménagea l'avantage du lieu, n'ayant pas celui du nombre. Elle s'écarta de la pleine mer, pour n'être point enveloppée, et se mit en bataille, non loin de la côte, dans un endroit où le défaut d'espace rendait inutile la multitude des vaisseaux. Devant elle étaient les Vénitiens et les Aragonais; les Grecs la prenaient en flanc. Toutes ses forces étant réunies et en état d'agir, elle se trouva alors avoir beaucoup d'avantages sur celles des ennemis, qui étaient partagées, et qui ne pouvaient attaquer ensemble.

Ébranlés au premier choc, les Grecs prirent la fuite, et les Génois n'ayant plus à lutter que contre les Vénitiens et les Aragonais, l'engagement devint opiniâtre. On se battit pendant près de deux heures, sans que d'aucun côté on pût se flatter d'avoir l'avantage. Sur le soir, il s'éleva un vent sud, contraire aux Génois, et qui aurait dû les forcer à se retirer; mais leur courage bravant les obstacles, ils tinrent ferme contre l'ennemi et contre les vents. De part et d'autre, on fit des prodiges de valeur, et l'affaire continua, malgré l'obscurité qui la rendait effroyable.

Les plaintes des mourans, les gémissemens des blessés, les cris des soldats, le choc des galères, joint à l'horreur des ténèbres, était quelque chose d'affreux. Pendant ce combat nocturne, toutes les galères mêlées s'entre-choquaient mutuellement. L'allié et l'ennemi était confondu. La mort volait de toutes parts, et souvent on la recevait de son ami.

Comme on était en hiver, la nuit fut fort longue, et le carnage horrible. Le matin, le jour naissant éclaira le plus triste spectacle qu'on eût jamais vu. Le canal était couvert de dards et de flèches, de débris de vaisseaux, de corps flottans, de rames brisées, de galères errantes sans pilote et sans gouvernail, d'hommes, enfin, luttant contre les flots ensanglantés.

Le général aragonais ayant été tué, ses troupes se retirèrent. Affaiblis par la perte d'un grand nombre de leurs plus braves soldats, les Vénitiens imitèrent son exemple. Les Génois remportèrent, dans cette occasion, une victoire d'autant plus glorieuse, que, ayant à se défendre contre trois nations confédérées, ils avaient encore eu contre eux le vent et les flots.

Les Vénitiens perdirent dans cette affaire quatorze galères, les Aragonais dix, et il y eut, des deux peuples, deux mille morts, et dix-huit cents prisonniers. Il en coûta aux Génois treize galères, beaucoup de monde et sept cents gentilshommes.

Les Vénitiens avaient trop de fierté pour ne pas venger l'affront qu'ils avaient reçu. Ils firent partir une flotte, aux ordres de Nicolas Pizani, qui fit voile du côté de Péra, où il s'empara de quelques vaisseaux génois richement chargés; mais cet avantage était trop peu de chose pour un général qui croyait ne pouvoir effacer le souvenir d'une bataille perdue que par le gain d'une autre. Pizani, avec vingt galères bien armées, alla se joindre à l'armée aragonaise, qui en avait quarante. Celle des Génois, commandée par Antoine Grimaldi, était de quarante-trois galères. Les deux flottes se rencontrèrent à la hauteur de

l'île de Sardaigne, et se disposèrent à en venir aux mains.

L'ordre de bataille fut singulier de la part des Vénitiens. Pour se mettre dans la nécessité de vaincre ou de périr, ils lièrent leurs galères ensemble, afin qu'aucune ne pût fuir, et qu'on eût la faculté de manœuvrer aussi solidement que sur terre. Toutefois ils en réservèrent dix, pour voltiger au besoin, selon la chance du combat.

Le moment de la bataille arrivé, les Génois, qui croyaient n'avoir affaire qu'aux Aragonais, furent fort étonnés de voir les pavillons des Vénitiens, dont ils ignoraient la jonction; mais il n'y avait plus à reculer, et il fallut absolument combattre. Les Génois furent complétement défaits; ils perdirent trente-deux navires, et eurent toutes les peines du monde à tirer leur général de la mêlée.

Grimaldi retourna à Gênes avec les tristes débris de sa flotte, tandis que les vainqueurs couronnèrent leur triomphe par la prise de deux villes de l'île de Sardaigne.

Humiliés de cette défaite, les Génois, ne se trouvant pas en état de se relever par eux-mêmes d'une disgrâce si accablante, offrirent à Jean Visconti, seigneur de Milan, de se mettre sous sa puissance, pourvu qu'il les aidât à se venger des

Vénitiens. Visconti les écouta favorablement, et leur donna des secours pour armer de nouveau. Les Vénitiens firent aussi des alliances, pour s'opposer à la ligue des Génois, et mirent en mer une puissante flotte, sous la conduite du général Pizani.

Commandant en chef des forces navales de Gênes, Pagan Doria évitait les Vénitiens, qui le cherchaient, et pendant que Pizani errait d'un côté, Doria faisait voile de l'autre, semait partout l'épouvante dans le golfe Adriatique, ravageait l'Istrie, et portait l'alarme jusqu'aux portes de Venise.

Mais il est temps d'arriver au siége de Rhodes. C'est en vain que Soliman a écrit au grand-maître, Villiers de l'Ile-Adam : « Les brigandages que vous exercez continuellement contre nos fidèles sujets, et l'injure que vous faites à notre impériale majesté, nous engagent à vous commander que vous ayez à nous soumettre incessamment l'île et la forteresse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel et la terre, par les vingt-six mille Prophètes, et les quatre Musaphi, qui *sont tombés* du ciel, et par notre grand Prophète Mahomet, que vous pourrez sortir de l'île, et les habitans y demeurer, sans qu'il vous soit fait le moindre tort; mais si

vous ne déférez pas promptement à nos ordres, vous passerez tous par le fil de notre redoutable épée, et les tours, les bastions et les murailles de Rhodes seront réduits à la hauteur de l'herbe qui croît au pied de toutes ses fortifications. »

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le conseil et on résolut, si le Grand-Seigneur attaquait l'île, de n'y répondre qu'à la française, à coups de canon. D'ailleurs, on pouvait compter sur la fidélité des Rhodiens, et cette fidélité avait son principe dans la justice et la modération des chevaliers, ce qui est le lien le plus sûr entre le souverain et le peuple, toujours bon, jamais dupe, quoi qu'en disent ses détracteurs.

La flotte turque avait mis à la voile, précédée par trente galères. Celui qui les commandait, en passant le long des côtes de l'île Lango ou de Cos, y débarqua quelques troupes pour la ravager, mais ces pillards, à leur descente, furent chargés si vigoureusement par Préjean de Bidoux, gouverneur de cette île, que, après avoir perdu quelques soldats, ils furent contraints de se rembarquer.

Ce commandant ayant appris, des prisonniers qu'il avait faits, que ces galères et tout le corps de la flotte, qui les suivait, allaient droit à Rhodes, après les avoir vus passer, envoya demander au

grand-maître la permission de se rendre auprès de lui, pour servir la Religion pendant le siége. Villiers de l'Ile-Adam, qui connaissait sa capacité et sa longue expérience dans le métier de la guerre, fut également touché de son zèle et de son courage. Il lui envoya, avec joie, les ordres qu'il sollicitait, et ce généreux chevalier les ayant reçus, se jeta dans un brigantin, et, à la faveur de la nuit, il entra dans le port de Rhodes, sans avoir été découvert par les Turcs, qui tenaient la mer. Le grand-maître l'embrassa tendrement et le combla de louanges, et, pour ne pas laisser ses talens et surtout sa vigilance sans emploi, il le chargea de visiter les différens postes de la place, et de commander toutes les batteries, conjointement avec le bailli de Manosque.

Les Turcs sont en vue de Rhodes, le grand-maître quitte son palais, et établit son quartier-général auprès de Sainte-Marie de la Victoire, pour être plus à portée de secourir les postes qui seraient attaqués.

Pendant les treize premiers jours, les Turcs ne font aucun mouvement; leurs galères, les vaisseaux plats et les barques transportent, sans interruption, leurs troupes des ports de Fischo et de Macry dans l'île, et on travaille en même temps à mettre à terre la grosse artillerie et les

provisions de guerre et de bouche. Cette opération terminée, on tient un grand conseil sur l'emploi ultérieur de l'armée. Plusieurs officiers sont d'avis qu'on doit attaquer d'abord le château de Lindo et les autres forts que les chevaliers ont fait construire pour arrêter les descentes, et ils représentent que les garnisons de ces places pourront surprendre les convois, et tailler en pièces les cavaliers qui s'écarteraient pour aller au fourrage.

Le bacha Péri ou Pyrrus est loin de partager ce sentiment : « Nous perdons un temps précieux, dit-il, à nous rendre maîtres de ces petites places; marchons droit à la capitale, et donnons à nos convois des escortes si fortes que les Rhodiens n'osent les attaquer. » Il dit, et, le général se déclarant pour cette opinion, Rhodes est investie.

La tranchée s'ouvre d'abord hors de la portée du canon. Les Turcs s'avancent insensiblement; mais l'artillerie de la place démonte leurs batteries. Tout ce qui paraît dans la plaine est balayé, et, dans de fréquentes sorties, les chevaliers tuent tout ce qui ne prend pas la fuite, nettoient la tranchée et détruisent le travail de l'ennemi. Inutilement les Turcs creusent de nouveaux fossés et dressent de nouvelles batteries; les mantelets,

les gabions, les épaulemens, croulent sous le feu des assiégés. L'épée achève ce que le bronze a épargné; et chaque jour voit les assaillans taillés en pièces dans leurs propres redoutes.

Superstitieux, les soldats turcs, d'après ces premières affaires, n'auguraient rien d'heureux pour le succès du siége, et Péri, que Soliman avait chargé en particulier de l'instruire exactement de tout ce qui se passerait, se crut dans l'obligation de lui donner avis du découragement de son armée. Il lui mande donc que sa présence seule peut imposer à la rebellion, et ranimer le courage de troupes.

Le sultan part, arrive, et déclare qu'il est venu pour punir une armée rebelle, et pour faire décimer des soldats, qu'il traite de lâches. Ce fut alors que Péri, qui avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit de ce prince, lui représenta que c'étaient les Janissaires, et même les plus braves de ce corps, qui avaient paru les plus mutins; qu'il ne les pouvait châtier sans décourager les autres, et que, dans un siége aussi difficile, et de cette importance, il fallait dissimuler leur faute, ou se contenter de la leur faire sentir par des reproches.

Après avoir concerté avec son ministre la conduite qu'il devait tenir envers ses troupes, Soli-

man ordonne qu'elles paraissent devant lui désarmées; et il les fait environner par les quinze mille hommes qu'il a amenésdans l'île. On lui avait préparé un trône élevé et magnifique. Il y monte d'un air fier et superbe, et y demeure quelque temps assis, immobile et muet. Jetant ensuite de tous côtés des regards terribles, ces mots foudroyans sortent de sa bouche :

« Si j'avais à parler à des soldats, je vous eusse permis de paraître devant moi avec vos armes; mais, puisque je suis réduit à adresser la parole à de malheureux esclaves, plus faibles et plus timides que des femmes, et qui ne peuvent pas soutenir seulement le cri des ennemis, il n'est pas juste que des hommes si lâches déshonorent nos armes et les marques de la valeur.

» Je voudrais bien savoir si, quand vous avez abordé dans cette île, vous vous êtes flattés que ces Croisés seraient encore plus lâches que vous, et que dans la crainte de vos armes, ils vous apporteraient les leurs, et présenteraient servilement leurs mains et leurs pieds aux fers dont il vous plairait de les charger.

» Pour vous désabuser d'une erreur si ridicule, sachez que, dans la personne de ces Chevaliers, nous avons à combattre l'élite des Chrétiens, des hommes courageux, élevés, dès leur plus tendre

jeunesse, dans la profession des armes, des lions cruels et féroces, avides du sang des Musulmans, et qui ne céderont jamais leur repaire qu'à une force supérieure. C'est leur courage qui a excité le nôtre : en les attaquant, j'ai cru trouver une entreprise et des périls dignes de ma valeur.

» Est-ce de vous, troupes lâches et efféminées, que je dois attendre une conquête, vous, qui, avant que d'avoir vu l'ennemi, fuyez sa présence, et qui auriez déjà déserté, si la mer, dont vous êtes environnées, n'y mettait un obstacle? Mais, avant qu'une pareille disgrâce m'arrive, je ferai une justice si sévère des lâches, que leur supplice retiendra dans le devoir ceux qui seraient tentés de les imiter (1). »

A peine ce prince eut-il cessé de parler, que, sur un signal qui fut fait aux soldats armés qui entouraient les autres, ils tirèrent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. A l'aspect de ces armes nues, dont la pointe est tournée contre eux, ces malheureux se jettent à genoux, et implorent, à grands cris, la clémence du Sultan.

Péri alors, et les autres généraux, de concert avec Soliman, s'approchent respectueusement de

(1) Vertot.

son trône, et le supplient, dans les termes les plus humbles et les plus soumis, de pardonner à des hommes égarés qui, dans d'autres occasions, l'ont servi fidèlement, mais qu'un méchant génie et une terreur panique ont malheureusement séduits. « Oui, ajouta Péri, ils sont prêts à laver leur faute dans leur sang, et ma tête répondra toujours à votre Hautesse de leur sincère repentir. »

Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans leur devoir, cependant, pour soutenir, à leurs yeux, le caractère d'un prince irrité, et pour engager le soldat à effacer le souvenir de sa lâcheté par quelque action hardie, et d'une valeur extraordinaire : « Je suspends, à votre prière, répondit-il au bacha, la punition des coupables; c'est à eux à aller chercher leur grâce dans les bastions et sur les boulevarts de nos ennemis. » Il dit, et congédia l'assemblée.

Soliman trouvant Rhodes couverte, et, pour ainsi dire, enterrée sous les remparts, élève deux cavaliers qui commandent et la ville et les fortifications. Les soldats et les pionniers apportent, par ordre du général, des terres et des pierres, qu'ils placent entre les portes d'Espagne et d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étaient vus, à découvert, par le

canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux d'hommes qui périrent dans cette occasion; mais Mustapha, pour avancer le travail, ne faisait pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables, et on vit, à la fin, paraître des masses énormes surpassant en hauteur, et à plus de dix à douze pieds, les murs de la place.

Le service des attaques se partage ensuite entre le général et les autres bachas. Mustapha se charge de celle des boulevarts d'Angleterre, Péri de celle du poste d'Italie, et l'ingénieur en chef, Achmet, des bastions d'Espagne et d'Auvergne; mais, comme ils paraissent défendus par une artillerie formidable et par un grand nombre de chevaliers, Soliman veut que ce dernier bacha soit soutenu par l'aga des Janissaires.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué; les Turcs dressèrent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyait pas qu'étant sans terreplein, elle pût résister long-temps à la violence du canon. Le grand-maître s'y transporta aussitôt, et la fit appuyer, en dedans, par de la terre, des poutres, des fascines. L'artillerie, placée devant la porte du palais, dans un lieu élevé, fouettant à découvert les batteries ottomanes, les canonniers de l'Ordre les ruinèrent, et détruisirent leurs gabions et leurs mantelets.

De nouvelles pièces ennemies sont mises en batterie; elles ont bientôt le sort des premières: le canon de la ville foudroie tout, et celui du Sultan, au contraire, mal servi, et pointé sur un endroit aussi élevé, battant toujours sur une même ligne, passe par-dessus le rempart, et tire à coups perdus.

Rebuté du peu d'effet que produisent ses batteries, le Sultan ordonne de les changer de place, et de les pointer contre la tour Saint-Nicolas. Cette manœuvre a lieu pendant la nuit, et le jour, de profonds fossés reçoivent le canon et les gabions, et les mettent à l'abri du danger. Replacés sur une plate-forme, aussitôt que les ténèbres ôtent aux assiégés la faculté de distinguer les objets, cinq cents boulets vomis, coup sur coup, contre la partie de la muraille qui regarde l'ouest, l'ébranlent, l'entr'ouvrent et la font crouler dans le fossé.

Achmet s'applaudissait de l'effet de cette batterie nocturne, et il se flattait d'emporter la tour Saint-Nicolas au premier assaut; mais il fut bien étonné de voir paraître derrière les ruines un rempart terrassé, avec son parapet, et bordé d'artillerie qui en défendait les approches. Il fallut se résoudre à renouveler les attaques contre cette seconde muraille.

Averti de cet incident, Soliman envoie reconnaître les lieux, et apprend que cette tour est l'endroit de la place le plus fort, non-seulement par sa situation sur un rocher à l'abri de la sape et de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y a ajoutés depuis le dernier siége, et que, sous l'empire de Mahomet II, son aïeul, le bacha Paléologue avait été obligé d'abandonner cette attaque.

Battue en brèche, jour et nuit, pendant un mois entier, et quoique ses batteries répondissent au feu de l'ennemi, Rhodes entr'ouverte va céder aux efforts des Turcs. Un assaut général est indiqué, et Soliman, pour inspirer une nouvelle ardeur à ses troupes, promet le pillage de la place, si on peut l'emporter l'épée à la main.

Cependant le grand-maître, qui n'était pas sans inquiétude sur l'issue du siége, visitait tous les quartiers de la ville, pour reconnaître la disposition de ses troupes, et les exhorter à une généreuse défense. Puis, s'adressant aux chevaliers qu'il trouvait dans leurs postes : « J'offenserais votre courage, leur disait-il, si, par de simples paroles, j'entreprenais de le fortifier, et je vous dirais inutilement ce que votre valeur vous a tant de fois inspiré en pareilles occasions. Considérez seulement, mes chers frères, que nous allons combattre pour la religion et pour la défense des

autels, et qu'une glorieuse victoire doit être la récompense de notre valeur, ou Rhodes, le plus fort rempart de la chrétienté, nous servira de tombeau. » Avec les bourgeois, son langage, toujours persuasif, était approprié aux circonstances : « Songez, ajoutait-il, que, outre la défense de la foi, vous avez pris les armes pour votre patrie, pour vos femmes, pour vos filles, et pour tous vos enfans. Combattez généreusement, mes amis, pour les sauver de l'infamie dont les Barbares les menacent. Leur liberté, la vôtre, votre sang, votre honneur et vos biens sont entre vos mains, et dépendent de votre courage. »

Ce peu de mots, prononcés avec une ardeur héroïque, attendrirent si fort les cœurs, que tous, habitans et chevaliers, Grecs et Latins, protestèrent hautement de n'abandonner leurs postes qu'à la mort, et, s'embrassant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils se dirent comme le dernier adieu, sans songer à autre chose qu'à vaincre ou à mourir.

Mais, lorsque, au son des cloches, indice certain du danger qui menace la ville, on voit, de tous les points, accourir sur la brèche le grand-maître, le prieur de Saint-Gilles, et le bailli Martinengue, encore convalescent d'une blessure qu'il a reçue dans une action précédente, suivis

des chevaliers et des habitans de l'île, chacun alors ne prenant plus d'ordre que de son courage, et plus encore de son désespoir, tous fondent avec fureur sur les Turcs. Des deux côtés la valeur est égale; on se bat corps à corps; le carnage est affreux, et les fossés se remplissent de blessés, de mourans et de morts. Enfin, c'en est fait, l'étendard de la Croix s'incline devant le Croissant; Rhodes capitule.

Soliman a fait dire au grand-maître « que la conquête ou la perte des empires sont des jeux ordinaires de la fortune, » et, pour tâcher d'attirer à son service un aussi grand capitaine, il a ajouté: « Vous venez d'éprouver d'une manière bien dure le peu de fond qu'il y a à faire sur l'amitié et l'alliance des princes chrétiens, qui vous ont si indignement abandonnés; si vous voulez embrasser ma religion, il n'y a ni charges, ni dignités, dans toute l'étendue de mon empire, dont je ne sois disposé à vous gratifier. »

Français, Villiers de l'Ile-Adam refusa les offres de Soliman (*).

(*) Villiers, de l'Ile-Adam, mourut en 1534, à soixante-dix ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet: « C'est ici que repose la Vertu victorieuse de la Fortune. » *Dict. Hist.*

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Fils et père de deux grands rois, Henri IV et Louis XIV, Louis XIII était mort peu regretté de ses sujets, comme il en avait été peu aimé pendant sa vie (*). La marine, sous son règne, n'avait guère brillé de quelque éclat, qu'au siége de la Rochelle, et lors de l'expulsion des Anglais devant l'île de Rhé; mais, encore quelques années, et nous la verrons florissante et respectée dans les deux hémisphères.

Louis XIV paraît : avec lui commence le grand siècle, et c'est escorté d'hommes du premier mérite, dans tous les genres, qu'il sut mettre et conserver à leur place, que ce prince se présente aux regards de la postérité. Constamment heureux, il eut à la tête de ses armées, Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Château-Re-

(*) Louis XIII avait un caractère sombre et soupçonneux; on le gagnait par des démonstrations d'attachement exclusif. L'amitié chez lui n'était pas toujours une suite de l'estime. Il aima sans estimer; il estima sans aimer; et, comme l'estime est impérieuse, elle donna à Richelieu, sur son maître, l'ascendant dont il jouit toujours, malgré les efforts de ceux que Louis aimait.

ANQUETIL.

naud, Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, Jean-Bart, commandèrent ses escadres. Colbert, Louvois, Torcy, étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon surtout, lui annonçaient ses devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour organes. Vauban fortifiait ses citadelles; Riquet creusait ses canaux; Perrault et Mansard construisaient ses palais; Pujet, Girardon, Le Poussin, Le Sueur et Le Brun les embellissaient; Le Nôtre dessinait ses jardins; Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère, Boileau, éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs; Montausier enfin, et Fénélon élevaient ses enfans (1). La révolution générale qui se fit, sous son règne, dans les arts, dans les esprits, dans les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle ranima l'Italie languissante. Ces peuples divers doivent de la reconnaissance et de l'admiration à Louis XIV (*).

Ministre zélé et jaloux de la gloire de son pays, sûr d'ailleurs de l'acquiescement ferme et éclairé

(*) *Dict. Hist.*

(1) Maury.

du monarque qui seul pouvait procurer la vie aux spéculations commerciales, Colbert (*) avait fait conclure une alliance protectrice entre la Hollande et la France.

Ce fut aussi dans les mêmes vues qu'on prit la

(*) En 1680, 1681, 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les Français eux-mêmes n'auraient osé espérer. Louis XIV, qui portait dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son âme, avait formé le projet de donner à la France l'empire de la mer. Colbert était digne d'exécuter ce projet. L'activité du ministre seconda les vues du prince. Bientôt le port de Toulon, sur la Méditerranée, le port de Brest, sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque et le Havre de Grâce furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction une méthode plus régulière et plus facile. C'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes, si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens ou inutiles à l'état par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des provinces qui ne pouvaient les nourrir, fut enrôlée; on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la marine parut; des lois justes disciplinèrent ce peuple immense et féroce; lois nécessaires sur la mer, où la société polit moins les mœurs, et où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne dont plusieurs étaient montés de cent canons. D'Estrées, Duquesne, Tourville, Château-Re-

résolution de purger la Méditerranée des corsaires barbaresques qui l'infestaient. Cette opération fut confiée à Beaufort, qui battit deux fois leur flotte, la resserra dans leurs ports, et s'empara de Gigeri, au royaume d'Alger, où l'on se proposait de former un établissement. Le défaut de vivres et de munitions fit avorter ce projet.

Tout entier à l'idée de restaurer la marine, Colbert y donnait tous ses soins, et la France pouvait compter, à la mer, soixante vaisseaux de ligne, et quarante frégates, de construction récente, lorsque ses escadres s'ouvrirent une nouvelle carrière de gloire sur un élément qui leur était encore peu familier.

A peine formés à la tactique navale, les Français résistèrent seuls à Ruyter, qui, pour seconder les efforts des Espagnols contre Messine et Agouste, était entré dans la Méditerranée. Duquesne déconcerta leurs desseins au combat de

naud, Jean-Bart et Forbin portaient de tous côtés la gloire de notre marine. Duguay-Trouin commençait à s'élever; les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachaient partout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la marine française conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

THOMAS.

Stromboli et à celui d'Agouste, qui coûta la vie à l'amiral hollandais. Enfin Vivonne, quoique inférieur en vaisseaux à la flotte ennemie, l'ayant attaquée comme elle sortait de Palerme, acheva de la détruire.

Vers le même temps Tourville (*), ayant armé en course un vaisseau, en société avec d'Hocquincourt, ces deux braves chevaliers firent des prises considérables, et ce qui est encore plus glorieux, ils donnèrent des preuves du courage le plus intrépide, car ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent trente-six galères à une honteuse retraite, tandis que dans d'autres mers un gentilhomme languedocien se rendait fameux par une conduite toute particulière.

Montbars est son nom. Le hasard ayant fait,

(*) Tourville fit ses premières armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra, en 1661, un combat terrible à des corsaires turcs; il continua à s'exercer et à s'instruire, dans la même école, jusqu'en 1667, que le roi l'attacha à la marine royale.

Quoique perdue, la bataille de la Hogue augmenta la gloire de Tourville : cette bataille se donna le 29 mai 1692. Tourville, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures.

THOMAS.

dès l'enfance, tomber entre ses mains une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avait fait tant de mal, une haine qu'il portait jusqu'à la frénésie (*).

Attaqué par cinq gros vaisseaux de Tripoli,

(*) On raconte, à ce sujet, qu'étant au collége, et jouant dans une pièce le rôle d'un Français qui avait un démêlé avec un Espagnol, Montbars se jeta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'aurait étranglé si on ne l'avait à l'instant soustrait à sa brutalité. Son imagination enflammée lui représentait sans cesse des peuples innombrables égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respirait que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur.

Ayant entendu parler des *Frères de la Côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom espagnol, il s'embarqua pour les aller joindre. On rencontra dans la route un vaisseau espagnol, qui fut attaqué et aussitôt abordé; c'était l'usage alors de commencer le combat par l'emploi du grappin, préférablement au jeu des batteries.

Le sabre à la main, Montbars éperdu fond sur les ennemis, se fait jour au milieu d'eux, et, se portant de l'arrière à l'avant du navire, renverse tout ce qu'il rencontre. Vaincus, les Espagnols se rendent, et le farouche Languedocien, laissant à ses compagnons toute la joie que leur procure un riche butin, contemple avec une volupté atroce les cadavres amoncelés d'hommes qu'il a juré de détruire.

Le reste de la vie de Montbars fut digne de cette première action. Il fit éprouver, sur terre et sur mer, tant de malheurs

Téméricourt se défendit avec tant de courage et d'intrépidité, qu'après en avoir démâté deux, et tué beaucoup de monde, les ennemis, désespérant de le prendre, abandonnèrent le combat, et le laissèrent libre de continuer sa route. Mais, peu à près, surpris par une tempête affreuse, qui le jeta sur les côtes de Barbarie, son vaisseau s'y brisa, et lui-même tomba entre les mains des Maures.

Conduit à Tripoli, et de là à Andrinople, Mahomet III, qui se trouvait dans cette dernière ville, demanda si c'était lui qui, seul, avait combattu les cinq vaisseaux de Tripoli? — Moi-même, répondit Téméricourt. — De quel pays es-tu? — Français. — Tu es donc un déserteur? continua le Sultan, car il y a une paix solennelle entre le roi de France et moi. — Je suis Français, répartit Téméricourt; mais, outre cette qualité, j'ai celle

aux Espagnols, qu'on le surnomma l'*Exterminateur*. Hâtons-nous cependant de dire à sa louange, que jamais il ne tua un homme désarmé, et qu'on n'eut point à lui reprocher ces brigandages et ces dissolutions qui ont rendu la plupart des aventuriers détestables, cruautés gratuites qu'on ne rencontre que trop souvent, à la honte de l'humanité, dans les annales des flibustiers *.

* Ainsi appelés du nom de flibots, canots ou petits bâtimens propres pour la pêche, avec lesquels ils commencèrent à faire leurs courses.
Hist. gén. de la Marine.

d'être chevalier de Malte, profession qui m'oblige à exposer ma vie contre les sectateurs de votre prophète et de la foi musulmane.

Sur ces entrefaites l'attention de Louis XIV s'était portée sur les régences barbaresques de la Méditerranée : elles infestaient cette mer, et mettaient des entraves au commerce français, qui seul pouvait guérir les plaies que la guerre avait faites à l'état. Chargé de les réprimer, Duquesne s'en acquitta avec gloire et succès. Alger, deux fois bombardée par lui à l'aide des galiotes à bombes, que venait d'inventer l'ingénieur Renaud, remit entre ses mains les esclaves chrétiens qu'elle possédait encore, reste précieux échappé à la férocité des Barbares, qui, dans la rage que leur inspirait le spectacle de destruction répandu autour d'eux, essayèrent de reporter, à leur tour, la terreur dans l'âme de leurs ennemis, en poussant sur leurs bords, à l'aide de mortiers et de pièces de gros calibre, les membres épars des malheureux captifs et du consul lui-même.

Ce fut dans cette occasion que Choiseul, près d'être attaché à la volée d'un canon, et conduit au lieu où devait se faire cette horrible exécution, fut reconnu par un capitaine algérien, que Lhéry avait autrefois pris dans ses courses, et

qu'il avait, conjointement avec ses officiers, au nombre desquels était pour lors Choiseul, traité avec les plus grands égards.

Touché de voir le Français dans cet état, l'Algérien fit tout ce qui dépendait de lui pour que sa grâce fût accordée. Il sollicita, il pressa avec instance, mais, n'ayant pu rien obtenir, comme il vit qu'après l'avoir attaché on allait mettre le feu au canon, il se jeta sur lui à corps perdu, l'embrassa étroitement, et, s'adressant à l'artilleur : « Tire, lui dit-il; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Témoin de ce spectacle, le roi d'Alger en fut attendri; la générosité de l'officier excita la sienne, et Choiseul fut sauvé. Grand et noble exemple de reconnaissance qui prouve que chez les âmes bien nées la mémoire du cœur n'est jamais perdue (*)!

Gênes ne tarda pas à éprouver un désastre semblable à celui d'Alger. Pendant la dernière guerre la république avait fourni secrètement des secours aux Espagnols, et c'était dans ses arsenaux que les pirates, quoique leurs ennemis, trouvaient, par l'avidité des commerçans, les munitions dont ils avaient besoin. Tout récemment,

(*) Massieu, sourd-muet, élève de Sicard.

à la demande de Louis XIV, qui désirait avoir un magasin de sel à Savonne, pour l'approvisionnement de Casal, qu'il venait d'acheter du duc de Mantoue, elle avait répondu, par un refus formel, dans l'appréhension que le monarque, qui semblait s'arroger alors tout ce qui était à sa bienséance, n'en prît peut-être occasion de s'assurer de la ville elle-même.

Dans cet état mutuel de défiance, un armement de quatre galères, que la république prétendit n'avoir fait que pour la sûreté de ses rivières, et que Louis soupçonnait être un secours préparé au roi d'Espagne, qui avait avec lui quelques difficultés, et qui avait déjà envoyé une garnison dans la ville, fut le signal de la vengeance.

Seignelai, fils de Colbert, et ministre de la marine, se présenta devant Gênes, à la tête d'une escadre formidable, que commandait sous lui Duquesne, et, mal satisfait des réponses évasives des magistrats, aux demandes faites au nom du roi, il ordonna un bombardement qui dura dix jours, et qui détruisit une partie des édifices fameux qui avaient mérité à la ville le nom de Gênes la Superbe.

La fierté naturelle aux républicains, et l'appui des Espagnols firent supporter aux habitans cette attaque avec courage; mais la menace d'une se-

conde entreprise vit mollir leur résolution, et les porta à rechercher la médiation du pape. Le crédit du souvrain pontife semblait devoir être bien faible à la cour de France. Toutefois, le roi, qui fut bien aise de faire quelque chose d'agréable pour Innocent XI, dans l'espoir de l'amener lui-même, par ces égards, à des sentimens de modération, accueillit ses propositions, et rendit ses bonnes grâces à la république, moyennant qu'elle désarmerait ses galères, que la garnison espagnole évacuerait Gênes, et que le doge, nonobstant la loi fondamentale de l'état, qui lui interdisait de sortir du territoire de la ville, serait envoyé, accompagné de quatre sénateurs, porter à Versailles l'assurance de sa soumission. Ils furent reçus avec une majesté tenant de la hauteur, mais aussi avec toute sorte de politesse et de bienveillance marquée.

Comme on les promenait dans les jardins et les appartemens, dont on leur faisait remarquer la magnificence, Seignelai ayant demandé au doge ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles : « C'est de m'y voir, répondit-il. »

Ce serait commettre une injustice majeure, de ne point citer, au moins sommairement, quelques braves qui, pour n'avoir pas été chargés de commandemens supérieurs, ont cependant

immortalisé leur nom par des actions d'éclat, et rendu à la patrie les plus éminens services : nous appelons donc l'attention du lecteur sur Cogolin, également cher à Thétis et aux Muses, et sur Coetlogon, qui paya de sa personne dans onze batailles navales, et dont la vieillesse, quelques jours avant sa mort, fut honorée du bâton de maréchal de France. Tels sont encore, dignes de l'admiration de la postérité, les Crainville, les Villaut, les Navailles, les Lamellinière, les Preuilly, les Gabaret, les Montortier, les Blenac, les Lezine, les Raimondi, les Amfreville, les Relingue, les La Bresche, les Duvivier, les Lalande, les Nesmond, les Pannetier, les Villette, les Bagneux, les Larrey, les Bernard, les Courserac, les Tourouvre, les Roquefeuille, etc., et ce Croisie, de Bayonne, qui, revenant de course avec *l'Embuscade*, en fut séparé par une tempête.

Manquant d'eau et de vivres, Croisie, décidé à s'en procurer, de gré ou de force, au premier endroit, aborde à Barios, bourg de Galice, et éloigné de trois lieues du cap Ortiguero. Le lendemain, il envoie demander aux alcades la permission de faire de l'eau, promettant de se retirer ensuite, sans causer aucun dommage.

Sa demande est accordée. Croisie détache sa

chaloupe avec vingt-cinq hommes, que les Espagnols accueillent, au moment où ils mettent pied à terre, par une grêle de balles, qui tuent deux Basques et en blessent quelques autres.

Résolu de tirer vengeance de cette perfidie, Croisie débarque avec quatre-vingts hommes, va droit à un retranchement qu'il aperçoit sur la côte, et ordonne de ne faire feu qu'à bout portant.

Trois cents Espagnols étaient derrière ce même retranchement, et ils avaient, pour les soutenir, trente cavaliers, et les milices, que le tocsin avait rassemblées.

Après avoir essuyé le premier feu de l'ennemi, les Basques attaquèrent le retranchement, l'emportèrent, tuèrent vingt-quatre Espagnols, en blessèrent cinquante, firent quarante prisonniers, et poursuivirent le reste avec tant d'ardeur, que les cavaliers, sautant à nu sur leurs chevaux, abandonnèrent leurs selles, leurs mousquetons et leurs rondaches.

Arrivés au village, les vainqueurs en enlevèrent le bétail et les vivres qui s'y trouvaient. Croisie voulait le brûler, mais, cédant aux prières du curé, et touché des larmes des femmes et des enfans, il pardonna, à condition que les habitans s'engageraient, comme ils le firent par un traité,

à fournir aux Français, que le mauvais temps obligerait de relâcher à la côte de Barios, tous les secours dont ils auraient besoin. Cette convention arrêtée, d'après les meilleures formes possibles, Croisie regagna son bord et revint à Bayonne.

Six ans s'étaient écoulés depuis le bombardement de Gênes, lorsque quelques frégates portèrent le roi Jacques en Irlande, où la population catholique et Tyrconel lui étaient demeurés fidèles. Château-Renaud avec une flotte de douze vaisseaux de ligne, lui avait aussi amené un renfort de six à sept mille Français, commandés par Lauzun, rentré en grâce auprès de Louis XIV, pour avoir conduit en France la reine d'Angleterre et le prince de Galles.

A son retour, et en sortant de la baie de Bantry, Château-Renaud fut attaqué par Herbert, qu'il battit complétement. Cet avantage toutefois ne put empêcher Schomberg, que la révocation de l'édit de Nantes avait banni de la France et attaché à la fortune de Guillaume, de descendre en Irlande avec une armée qui, sans faire de grands progrès, tint en échec pendant tout le reste de l'année celle du roi Jacques. Ce prince avait eu d'abord des succès; mais des rigueurs impolitiques, et le dessein mal dissimulé de punir

ceux qui l'avaient offensé, nuisirent à sa cause, en multipliant les résistances.

Guillaume lui-même était descendu en Irlande, et son armée se trouvait en présence de celle de Jacques, à Drogheda, sur la Boyne, au nord de Dublin. Les troupes du prince d'Orange se montaient à trente-six mille hommes, dont faisaient partie plusieurs régimens de Français réfugiés. Les milices irlandaises étaient presque aussi nombreuses, mais beaucoup moins aguerries; elles n'avaient même des qualités qui font le vrai soldat, que ce qui entraîne la perte des batailles, une grande intrépidité, une dangereuse et sotte présomption, et nulle subordination.

Le roi néanmoins témoigna pour le combat une ardeur égale à celle de Guillaume. Ses généraux lui conseillaient la retraite, et l'invitaient à attendre l'effet de la promesse de Louis XIV, qui devait envoyer des frégates dans le canal de Saint-Georges, pour détruire les convois qui entretenaient l'armée de Guillaume, et le réduire ainsi peu à peu, sans coup férir. Il fut sourd à ces représentations, et le courage de la poignée de Français que commandait Lauzun, n'ayant pu suppléer à l'inexpérience du reste, l'honneur de la journée, après quelques vicissitudes, qui firent pencher un instant la balance en faveur

de Jacques, telles que la mort de Schomberg, resta, en définitif, aux troupes les plus exercées.

Les affaires du roi, malgré ce désavantage, n'étaient pas désespérées, et la réunion de ses garnisons pouvait lui former une nouvelle armée égale à celle de Guillaume; mais Jacques, qui, plus d'une fois, avait fait preuve de capacité et de valeur, sembla en manquer alors, ou du moins de ce courage d'esprit que réclamait la circonstance. Il quitta l'Irlande pour retourner en France, et laissa à ses partisans le soin de défendre une cause qu'il abandonnait personnellement : exemple contagieux, que Lauzun ne tarda pas à suivre!

Cependant le ministre de la marine, l'ardent Seignelai, tout dévoué à Jacques II, avait espéré le salut du prince de l'incident qui semblait devoir consommer sa ruine, la descente de Guillaume en Irlande.

Au moment où l'usurpateur y mettait le pied, Seignelai s'était promis de lui interdire le retour en Angleterre, et, à cet effet, il se proposait de diriger les opérations d'une flotte de quatre-vingts vaisseaux de ligne, qui, sous lui, commandée par Tourville et Château-Renaud, devait sortir du port de Brest, dont la construction était encore une création de son génie.

Il comptait, à l'aide d'un si formidable armement, détruire les flottes de Hollande et d'Angleterre, cerner ensuite l'Irlande, à l'est et à l'ouest, et tenter enfin dans la Grande-Bretagne elle-même une descente aisée, que devaient seconder les partisans nombreux de Jacques en Écosse. Une indisposition empêcha le ministre de monter sur la flotte, et Tourville fut chargé de remplir ses intentions.

Destinées à former une masse imposante de forces maritimes, des escadres sont sorties de Toulon, de Brest et de Rochefort. Les ports d'Irlande et les eaux de la Manche sont couverts de vaisseaux français.

Le vice-amiral de France a reconnu à Beachy, sur la côte de Sussex, et à l'est de l'île de Wight, la flotte des alliés, forte de soixante voiles. L'amiral anglais voulait se retirer; mais les Hollandais, qui se croyaient toujours invincibles sur mer, quoique Ruyter ne fût plus, s'engagèrent malgré lui, et n'eurent pas lieu d'être contens de la manière dont il les seconda.

Tourville crut toucher au moment d'exécuter à la lettre la première partie de ses instructions, celle relative à la destruction de la flotte combinée d'Angleterre et de Hollande. La présence d'esprit de l'amiral hollandais la sauva. Il donna

ordre à tous ses vaisseaux maltraités de jeter l'ancre; et cette manœuvre, faite à propos, les empêcha de dériver, par l'effet de la marée, sur les bâtimens français qui auraient achevé de les détruire, et qui, eux-mêmes, faute d'avoir négligé de prendre cette précaution, furent entraînés au loin.

On s'était battu pendant dix heures : Tourville, Château-Renaud, d'Estrées et Nesmond signalèrent leur courage dans cette journée, et montrèrent une habileté qui procura à la France un honneur auquel elle n'était pas accoutumée. Les Anglais et les Hollandais, jusques alors maîtres de l'Océan, et de qui les Français avaient appris, depuis si peu de temps, à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus.

Cette affaire éclatante eut lieu la veille du combat de la Boyne, et coûta quinze vaisseaux à l'ennemi, qui fut contraint de chercher son salut dans la fuite.

L'amiral anglais se retira dans la Tamise, les Hollandais dans leurs ports, et l'on vit arriver ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt ans, ce qui avait paru si peu vraisemblable, l'empire de la mer soumis au cabinet de Versailles.

Les flottes ennemies se cachaient devant les flottes françaises. L'audacieux fils de Colbert fit

venir les galères de Marseille sur l'Océan. Les armateurs de Saint-Malo et du nouveau port de Dunkerque s'enrichissaient, eux et l'état, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connut plus sur toutes les mers que le pavillon de la France.

A peine mouillé au Hâvre, pour réparer ses avaries, Tourville regagna les côtes d'Angleterre, pour achever d'y remplir sa mission. Il brûla à Tingmouth, près de Torbay, douze petits bâtimens, et y tenta une descente avec dix-huit cents hommes; mais, n'ayant remarqué sur la côte aucune apparence de mouvement en faveur de Jacques, il présuma que l'intérieur n'était pas mieux disposé, et rentra à Brest, chargé de dépouilles et de trophées, qui excitèrent un enthousiasme général. Cet enthousiasme, Seignelai ne le partagea pas, et reprocha même assez durement au vainqueur, non point de n'avoir pas été brave et habile, mais de n'avoir pas été plus téméraire, et d'avoir perdu une occasion qui ne se retrouverait plus.

Déjà Guillaume, en effet, avait donné ses ordres pour réparer les pertes de sa marine, et, jugeant même bientôt que le péril était passé, il ne quitta l'Irlande qu'après avoir tenté le siége de Limerick, que fit échouer la valeur du capitaine fran-

çais Boisseleau, qui y commandait. Ainsi la victoire de Beachy, qui avait fait presque oublier aux Irlandais les désastres de la Boyne, trompa leurs espérances, et Marlborough, qui vint remplacer Guillaume, soumit, avant la fin de l'année, Cork, Kinsale et tout le midi de la contrée.

La cause du roi Jacques étant perdue, et son parti ruiné sans retour, Limerick, espérant en vain voir accourir son prince pour sa défense, se rendit au général anglais, et la capitulation de cette place fut une espèce de charte qui régla les droits et le sort définitif des catholiques d'Irlande. Quinze mille d'entre eux, par attachement pour Jacques, ou par aversion pour Guillaume, refusèrent d'en profiter, et, s'exilant volontairement, montèrent sur la flotte qui ramenait les Français, et se choisirent une nouvelle patrie dans les états de Louis XIV.

Nous touchons à une époque bien fatale à notre marine : on presse l'époque nous allons parler du désastre de la Hogue, où, sans être flétris, disparurent les lauriers de Beachy.

Quoique forcé à soutenir une guerre difficile contre presque toute l'Europe, le roi de France n'avait pas encore désespéré de replacer Jacques sur son trône : un débarquement de vingt mille hommes devait être protégé par une flotte de

soixante-cinq voiles, lorsque toutes les réunions des escadres seraient effectuées. Une partie, aux ordres de d'Estrées, était dans la Méditerranée; les vents et les tempêtes l'empêchèrent de joindre à temps, et la protection que l'on s'était promis de donner aux troupes irlandaises, rassemblées dans le Cotentin, se réduisit à quarante-quatre vaisseaux commandés, à la vérité, par Tourville.

Jacques II avait ou croyait avoir sur la flotte anglaise des intelligences qui lui conseillaient de la faire attaquer avant sa jonction avec les Hollandais. Ce fut le motif qui fit sortir Tourville de Brest, en toute hâte, et avec l'ordre mal conçu d'aborder l'ennemi, quelle que fût sa force, et sans qu'on eût prévu le cas de la réunion des deux flottes.

Aussitôt que le roi en eut connaissance, et qu'il sut que l'armée combinée montait précisément au double de celle de Tourville, on lui dépêcha jusqu'à dix corvettes pour contre-mander les premiers ordres; mais elles ne parvinrent pas, ou parvinrent trop tard. Le lord Russel, qui commandait les Anglais, était sorti de Portsmouth peu de jours après que Tourville avait mis en mer, et bientôt les deux flottes se rencontrèrent.

On prétend que l'intention n'était pas d'en venir aux mains : les instructions absolues de Tourville ne lui permirent pas de profiter de ces dispositions; et, malgré le désavantage du nombre et du vent, il fallut qu'il se déterminât au combat le plus inégal. Il le fit avec une résolution qui étonna l'ennemi : le premier, il lâcha sa bordée à l'amiral anglais, et l'action, commencée, ainsi à dix heures du matin, ne cessa entièrement qu'à dix heures du soir.

Malgré la longueur de l'engagement, et une supériorité qui permit aux Anglais de doubler la ligne des vaisseaux français, aucun d'eux n'amena, aucun ne fut entièrement désemparé. Plusieurs cependant avaient eu à lutter contre trois ou quatre bâtimens à la fois. Le *Soleil-Royal*, que montait Tourville, fut de ce nombre; et, dans l'impossibilité de le réduire, six brûlots, qu'il eut le bonheur d'éviter ou d'écarter, furent successivement dirigés sur lui.

Voyant leurs efforts inutiles, les vaisseaux anglais, qui avaient doublé la ligne, regagnèrent leur flotte, et osèrent le faire, en passant dans les intervalles des vaisseaux français, dont ils essuyèrent toute la bordée. Ce fut le dernier acte de ce combat naval, le plus glorieux pour la France, en ce qu'il parut indécis jusques au moment de

la retraite : elle seule décela l'avantage réel obtenu par les Anglais.

Les vaisseaux français, inégalement maltraités, ne purent faire route de concert, et se dispersèrent en divers ports de la Normandie et de la Bretagne. Ceux qui accompagnaient Tourville, pressés par l'ennemi, auquel la lenteur de leur marche ne leur permit pas de se dérober, se virent contraints de relâcher dans les ports sans défense de la Hogue, et de Cherbourg, où les Anglais les brûlèrent, au nombre de treize, à la vue du camp des Irlandais, et sous les yeux mêmes de Jacques II.

Les Anglais essayèrent de profiter de la consternation répandue par leur victoire, pour tenter un débarquement sur quelques-uns des ports de France; mais leur tentative fut inutile; et, à peine leur escadre fut-elle rentrée, que les vaisseaux français, revenus d'une première stupeur, recommencèrent à désoler leur commerce.

Loin de souffrir d'un échec qui ne peut être imputé qu'à ses instructions, la gloire de Tourville en reçut un nouvel éclat, et Louis XIV, juste appréciateur d'une habileté et d'un courage vraiment extraordinaires, qui avaient balancé des forces avec lesquelles celles de son amiral ne pouvaient entrer en comparaison, crut ne pou-

voir moins faire pour lui, que de le comprendre dans la promotion qui procura à Villeroi, à Boufflers, à Noailles et à Catinat, le bâton de maréchal.

Nous venons de dire que les Anglais avaient inutilement cherché à débarquer sur nos côtes; nous pouvons ajouter que, en général, si l'on en excepte la prise de Pondichéry, par les Hollandais, nos opérations maritimes parurent ne se ressentir en rien de la funeste journée de la Hogue. Toutes prospérèrent aux Français tandis que les ennemis échouèrent dans leurs entreprises sur la Martinique, sur Terre-Neuve et spécialement sur Saint-Malo, qu'ils se proposèrent de détruire de fond en comble, en employant des moyens dont la seule idée fait frémir (*).

La flotte anglaise se trouvait à Torbay; on avait désarmé une partie de ses vaisseaux. Il en

(*) Les Anglais étaient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs qui désolaient leur commerce. Ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen de leur *Machine infernale.*

Ils parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 au 1er décembre, l'air étant seréin, la mer calme; ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devait être attachée sans être aperçue : elle n'était plus qu'à cinquante pas, lorsqu'un coup de vent la détourna, et la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit; l'ingénieur qui le conduisait se hâta d'y mettre le

était de même de la flotte française rentrée dans ses ports, et tout semblait présager, de part et d'autre, une longue inaction, lorsque tout-à-coup un armement formidable menace Saint-Malo.

A la tête de la Manche, où aboutit le grand Océan, cette ville, par sa situation avantageuse, est, plus qu'aucune autre de ces parages, à portée de nuire au commerce de l'Angleterre et de la Hollande. Le plus grand nombre de ses habitans étaient, et sont encore aujourd'hui, des armateurs aussi intrépides, aussi actifs que peuvent l'être ceux de Boulogne, de Dieppe, de Calais, de Dunkerque et de Flessingue.

Comme alors les droits de l'amirauté en France étaient modérés, et que le profit des prises appartenait presque tout entier aux corsaires et aux lettres de marque, les Malouins donnaient tous leurs soins à la course, et ils réussissaient au-delà de leur espérance et de leurs désirs.

feu; mais l'eau avait déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible, toute la ville en fut ébranlée, et les vitres et les ardoises de plus de trois cents maisons se brisèrent. L'on doit rendre grâce à l'Etre bienfaisant qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

THOMAS.

Il n'était guère de jour où quelques-uns d'entre eux ne rentrassent à Saint-Malo avec chacun un navire capturé. Les registres de l'amirauté de cette ville prouvent que depuis 1688 jusques en 1697, ses armateurs avaient pris aux Anglais et aux Hollandais cent soixante-deux vaisseaux d'escorte, et trois mille trois cent quatre-vingt-quatre bâtimens marchands : aussi Saint-Malo, eu égard à son peu de circonférence, et à l'exiguité de son port, d'un difficile accès, était, à cette époque, la place la plus riche de l'Europe.

Excité par les plaintes des négocians anglais, Guillaume entreprit de détruire une ville si fatale à leur commerce. Il donna ordre à vingt-cinq vaisseaux, du second et troisième rang, de rester armés; et ce qu'il voulait employer pour atteindre son but était, moyen infernal! un énorme brûlot, vaisseau d'environ trois cent cinquante tonneaux, plus long cependant que ne le sont communément ces sortes de bâtimens, et ayant quatre-vingt-dix pieds de quille.

Maçonné en dedans, et en briques, il était chargé de cent barils de poudre recouverts de fascines, de paille, de poix, de soufre et de carcasses remplies de boulets, de chaînes, de grenades, de canons de pistolets chargés, et de toute

sorte de combustibles, enveloppées d'étoupes et de toiles goudronnées. Des barres de fer remplissaient les vides de ces horribles carcasses; cet atroce volcan enfin était ouvert par six endroits, comme par six bouches, d'où devait sortir un feu si violent, qu'il aurait été capable de consumer et de dévorer les corps les plus durs et les moins susceptibles de destruction.

L'escadre destinée à mettre Saint-Malo hors d'état de nuire à l'avenir au commerce de l'Angleterre, a paru devant cette ville, qui a répondu au canon de la flotte. Les habitans ont pris les armes; les garnisons des forts les plus exposés ont été augmentées, et des courriers ont été expédiés au roi et au duc de Chaulnes, gouverneur de la province, et à Brest.

Les Anglais se sont emparés du fort de la Conchée, l'ont fait sauter, et se sont approchés de la place; mais, le canon et les mortiers les forçant à s'éloigner, on crut sérieusement qu'ils allaient se retirer, lorsque, profitant de la nuit, ils revinrent à la charge, et dirigèrent sur la ville une soixantaine de bombes, dont vingt seulement portèrent, sans causer de dommage. Pendant deux jours, leur manœuvre fut la même; ils s'emparèrent d'une île déserte, et, exploit bien digne d'eux! ruinèrent une église et un couvent abandonné.

L'ennemi, toutefois, ne faisait ces démonstrations que pour mieux cacher l'intention qu'il avait d'attirer dans Saint-Malo la noblesse des environs, persuadée qu'on en allait faire le siége, et les commandans de la province, afin de tout abîmer en un instant.

Cependant le vaisseau fatal s'avance à pleines voiles, vers la partie du mur où il doit être attaché. Le cœur des Anglais en tressaille de joie. Déjà, sans que les vigies l'aient signalé, ou que les sentinelles placées sur les remparts aient annoncé sa présence, il touche le fort Royal, et le crime le plus affreux va se commettre, sans un coup de vent qui détourne la machine de sa route, et la fait toucher sur un rocher à fleur d'eau, qu'elle ne peut éviter et franchir.

Voyant que le bâtiment est entr'ouvert, et que l'eau, qui d'abord n'a fait que suinter, pénètre dans les soutes, l'ingénieur chargé de diriger l'entreprise, met précipitamment le feu à la machine. Heureusement, il était trop tard; l'artifice ne prit que partiellement, les poudres étaient mouillées, et il n'y eut que celles du milieu et du dessus qui s'embrasèrent. Elles eurent cependant assez de force pour faire sauter le brûlot avec tant de violence, que son cabestan, du poids au moins de deux mille livres, enlevé,

par l'explosion, à une hauteur prodigieuse, écrasa entièrement une maison de la place.

La terre en frémit à trois lieues à la ronde; il se fit un bruit si effroyable qu'il ébranla tous les édifices, brisa toutes les vitres, et renversa les toits de plus de trois cents habitations; enfin, malgré l'accident arrivé à cette diabolique invention, ses ravages auraient été incalculables, si le rocher qu'elle toucha ne lui eût donné une inclinaison contraire à celle qu'elle devait avoir, pour que les trois cent cinquante carcasses dont elle avait été chargée tombassent sur la ville.

Ce coup important manqué, mais qui flétrit à jamais la mémoire de Guillaume, la flotte anglaise appareilla, et regagna le port d'où elle était partie.

Quel n'eût pas été l'effet de cette terrible machine, si le Dieu qui protége la France n'avait pas veillé à la conservation de Saint-Malo? Les Anglais honteux n'eurent d'autre récompense de leur expédition, que l'exécration des peuples indignés de tant de barbarie et de tant de forfaits calculés dans le cabinet d'un prince usurpateur du trône de la Grande-Bretagne.

Le non succès de la tentative contre Saint-Malo ne fut pas le seul échec que reçurent les Anglais. Ils éprouvèrent des pertes plus réelles

encore, de la part de Tourville, qui avait cerné, près du cap Saint-Vincent, à la pointe du Portugal, une flotte marchande de quatre cents voiles, qui se rendait dans la Méditerranée, et qu'escortaient vingt-sept vaisseaux de guerre.

L'amiral Rooke, qui la commandait, n'eut pas plus tôt reconnu celle de Tourville, forte de soixante-onze vaisseaux, qu'il prit le parti de la retraite, mais non sans laisser deux de ses bâtimens entre les mains des Français. De la flotte marchande vingt-sept furent pris, quarante-cinq brûlés, et la dispersion des autres les mit à la merci des armateurs.

Tourville ne jugea point à propos de suivre Rooke à Madère : côtoyant l'Espagne, il fit un mal considérable à l'ennemi dans les ports de Cadix, de Gibraltar et de Malaga.

Vers le même temps, Noailles, qui, toujours combattant, s'était avancé pied à pied en Catalogne, avait osé passer le Ter en présence de l'ennemi, l'avait battu à Verges, sur les bords du fleuve, et s'était emparé, à la suite de sa victoire, de Gironne, de Palamos et d'Ostalric. Il marchait sur Barcelone, et l'approche de Tourville, du côté de la mer, lui donnait le plus juste espoir de s'en rendre maître, lorsque l'arrivée de Russel avec quatre-vingt-huit vaisseaux

de ligne, fit évanouir les espérances du général français. Tourville n'avait que soixante vaisseaux à opposer aux forces anglaises, et le cabinet de Versailles, devenu circonspect depuis la catastrophe de la Hogue, avait fait donner à son amiral l'ordre de rentrer à Toulon.

Les Anglais promenaient une autre escadre sur les côtes de France baignées par l'Océan, et essayaient d'y effectuer des descentes. La plus considérable fut celle qu'ils tentèrent à Brest. Mais Vauban, que la cour, instruite de leur dessein, venait d'y envoyer, avait fait de telles dispositions, et les reçut si vigoureusement, qu'ils se rembarquèrent aussitôt.

Leurs bombes et leurs machines infernales n'eurent pas un meilleur succès à Dunkerque et à Calais. Ils firent plus de mal au Havre, et détruisirent presque entièrement Dieppe; mais les armateurs français leur rendirent ces pertes au centuple, et une tempête, dans la Méditerranée, sembla conspirer avec eux. Sept ou huit vaisseaux de l'escorte d'un convoi considérable se brisèrent contre des rochers, et tout le convoi fut dispersé.

Dans le même temps Du Causse, gouverneur de Saint-Domingue, ruinait, à l'aide des flibustiers, les sucreries de la Jamaïque; et Jean-Bart,

près du Texel, avec six frégates et deux flûtes, attaquait huit vaisseaux hollandais qui s'étaient emparés d'un convoi de grains destiné pour la France, en enlevait deux à l'abordage, mettait le reste en fuite, et ramenait glorieusement la flotte dans nos ports.

Tous ces projets de destruction de la part des Anglais tournèrent à leur honte : aussi Vauban ne s'était-il point compromis, en écrivant à Louis XIV « que Sa Majesté n'avait rien à craindre; qu'il avait rendu tous les passages qui étaient sous le château, à l'épreuve de la bombe; qu'il avait placé avantageusement quatre-vingt-dix mortiers et trois cents pièces de canon; que tous les vaisseaux étaient hors de la portée des bombes ennemies, et toutes les troupes en bon ordre; qu'il y avait dans la place trois cents bombardiers, trois cents gentilshommes, quatre mille hommes de troupes régulières, et un régiment de dragons nouvellement arrivé. »

Les Anglais perdirent dans leur débarquement sur la côte de Brest quatre cents hommes, parmi lesquels se trouvèrent le général Talmarsh et quarante officiers. Un grand nombre de soldats se noya; une bombe tomba sur une galiote remplie de monde, et la fit sauter avec tout ce qu'elle contenait.

Cette entreprise coûta deux mille hommes aux Anglais et aux Hollandais; ils brûlèrent pendant la nuit un de leurs vaisseaux, et un autre, de soixante canons, échoua. Les Français n'eurent que quarante-cinq hommes de tués, grâce aux sages mesures prises par Vauban, et à l'adresse admirable avec laquelle il sut faire marcher ensemble, pour la défense des batteries et des retranchemens, les troupes de terre et celles de la marine, sous les ordres de Langeron.

Voilà pour Brest : venons à Dieppe, et commençons le récit abrégé de son bombardement, par la lettre de Beuron à Louis XIV, qui prouve combien les rois, qui ne peuvent pas tout voir par eux-mêmes, sont exposés à être trompés par des rapports fallacieux, et toujours intéressés.

« Les ennemis ont continué à jeter une grande quantité de bombes, depuis hier midi jusqu'à aujourd'hui quatre heures du matin, et à tirer le canon sur toutes les troupes qui paraissaient. Cette nuit, à onze heures et demie, ils ont envoyé une machine à dessein de la faire entrer dans le port, que j'ai fait barrer; elle a joué contre le galet, mais sans aucun effet; la ville, dont les maisons sont construites en bois, et fort serrées les unes contre les autres, a souffert un peu dans le quartier où le feu a commencé par une

bombe qui est tombée sur une seule maison; les autres quartiers en ont été exempts. » Cette relation, entièrement fausse, ne trompa pas longtemps : des lettres particulières découvrirent bientôt la vérité, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par les pièces suivantes :

« Vous avez été fort heureux, porte une lettre d'un habitant, de vous être échappé; je voudrais bien en avoir fait autant. Si vous eussiez été ici, vous eussiez dit que les Diables étaient déchaînés; les Anglais sont des enragés avec leur feu : il y a une quantité prodigieuse de maisons renversées et brûlées; celles qui étaient près de la mer sont entièrement ruinées; ils ont brûlé plusieurs villages, et, pour surcroît de malheur, ils nous ont envoyé tous les gueux de la province pour nous ronger. L'hôtel-de-ville n'a pas été mieux traité que le reste. La ville et la campagne sont tout-à-fait ruinées. »

Une autre lettre commence ainsi : « La ville de Dieppe est entièrement ruinée; il ne reste pas une seule maison qui n'ait été fort endommagée; toutes les églises sont détruites; le collége des pères de l'Oratoire est comme une perte de cent mille écus tournois. »

Si la machine infernale dirigée contre Saint-Malo n'avait pas prouvé ce que peut le Génie du

mal, on serait tenté de croire mensonger le récit de pareilles atrocités. Et en effet, dans quel but criminel a-t-on employé des inventions diaboliques et destructives des hommes et des villes, comme si des êtres tranquilles dans leurs foyers, et étrangers aux querelles des rois, devaient être les victimes de leur ambition, et périr par le feu ou les armes homicides de leurs semblables?

Au bombardement de Dieppe, succéda celui du Havre; un tiers de ses maisons furent brûlées. Burnet dit qu'une bonne partie de la ville fut détruite; le jésuite Daniel, au contraire, prétend qu'il n'y en eut pas plus de vingt de consumées par les flammes; mais Delarey assure que, pendant six jours, les Anglais jetèrent dans la place plus de quatre mille bombes.

Retranché sur mer à la plus sévère défensive, Louis XIV n'avait opposé aux insultes des Anglais, que la voie des représailles sur Bruxelles, pendant que les chefs de quelques petites escadres et des nuées de corsaires continuaient à inquiéter leur commerce.

De Gennes, Forbin, Nesmond, entre les premiers; Duguay-Trouin, et Cassart (*), parmi les autres, firent des prises considérables.

(*) Né avec le plus grand génie pour la mer, Cassart n'a-

C'était aussi à cette époque, que Jean-Bart, fameux armateur de Dunkerque, et qui demeu-

vait pas moins d'intrépidité que de talens. Il se distingua long-temps par la quantité et la richesse de ses prises.

En 1712, il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre et de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea, dans une même campagne, plusieurs colonies du Portugal, de la Hollande et de l'Angleterre. Mais il avait des défauts qui quelquefois tiennent au courage; un caractère dur, et une ame trop inflexible. Il choqua la cour, et la cour le laissa dans l'oubli.

Un jour que Duguay-Trouin était à Versailles dans l'anti-chambre du roi, où il s'entretenait avec plusieurs courtisans, tout-à-coup il aperçoit dans un coin un homme seul, et dont l'extérieur annonçait la misère; c'était Cassart. Duguay-Trouin quitte les seigneurs dont il était entouré, et va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour avec qui il était. « Comment! s'écria Duguay-Trouin, avec qui j'étais? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. »

Monté sur une frégate de quarante canons, Duguay-Trouin tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais, de cinquante à soixante-dix canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin se voyant dématé, il prend la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vaisseau ennemi pour s'en emparer.

Déjà tout était prêt; la méprise d'un officier, qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaisseau de soixante-six canons vint le combattre

rait dans cette ville, rivalisait avec les Malouins dans la guerre à outrance qu'ils faisaient aux

à la portée du pistolet, tandis que trois autres le canonnaient de toutes parts.

Ses gens effrayés quittent leurs postes, et vont se cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, et leur présente le pistolet et l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin des poudres; il y descend, fait éteindre les flammes. Il fallait encore obliger ses soldats à combattre; il se fait apporter des barils pleins de grenades, et les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leurs postes; mais lui-même en remontant, est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenait eût été coupé par une balle, soit que, dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur : il ordonne à l'instant qu'on le remette.

Ses officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin frémissant et désespéré, ne savait quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant sur sa fin, vint le frapper et le renversa; il fut près d'un quart d'heure sans connaissance. Le capitaine anglais touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils.

L'escadre anglaise ayant relâché à Plimouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'amirauté : sa prison ne fut pas longue. Duguay-Trouin était aussi aimable que courageux; il avait su plaire à une jeune Anglaise : ce fut elle qui brisa ses fers, et l'Amour rendit un héros à la France.

THOMAS.

bâtimens marchands que, chaque jour, ils capturaient et conduisaient dans nos ports (*).

Cependant Louis XIV voulait renouveler encore en faveur de Jacques II, des tentatives d'invasion. Sous l'apparence d'une autre destination, des flottes furent équipées dans tous les ports, et des troupes rassemblées à Calais. Jacques, au moment de l'exécution, se rendit aux environs de cette ville, et Berwick, son fils naturel, qu'il avait eu d'Arabella Churchill, sœur de Marlborough, osa s'aventurer incognito en Angleterre, où il pratiqua de nombreuses intelligences. Mais Guillaume avait pressenti le but de ces armemens déguisés, et la subite apparition de Russel dans la Manche, à la tête d'une flotte de cinquante vaisseaux, suffit pour éventer un projet que les vents contrarièrent d'ailleurs, et pour ruiner les dernières espérances du roi détrôné.

Les ordres de Guillaume portaient que tous les vaisseaux qui se trouveraient prêts à mettre en mer sur les rivières de la Tamise et de Medway, ainsi que ceux qui étaient à Nore, Spithead,

(*) Jean-Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de simple pêcheur devint chef d'escadre; il fit les plus grandes choses, parce qu'il ne craignit jamais rien.

THOMAS.

Plimouth et ailleurs, se rendraient promptement aux Dunes, et, pour plus grande diligence, on commandait à ceux de Portsmouth et de Plimouth de prendre les équipages des vaisseaux marchands, et d'en emmener autant qu'ils pourraient, pour en fournir aux bords qui en manqueraient.

Les magistrats du pays de Kent et des environs de Portsmouth, durent également s'assurer de tous les matelots errans, et les envoyer aux commissaires de marine, dans les lieux les plus voisins de ceux où on les aurait pris. Le commandant en chef sur la rivière de Medway eut ordre de faire partir incessamment les navires qui y étaient, et à Nore, pour se rendre aux Dunes, ainsi que tous les vaisseaux de guerre, brûlots, et autres bâtimens équipés.

Les chaloupes dépendantes des vaisseaux de Nore et de Blacstakes furent chargées d'engager les mariniers, les bateliers et les ouvriers travaillant sur la rivière de Medway : outre cela, on expédia des ordres aux généraux d'enrôler tous ces gens, sans distinction, à l'exception de ceux employés au service actif de la marine, de l'artillerie et des vivres; et, comme il y eut une défense à tous les marchands de sortir des ports, on prit un tiers de l'équipage de ceux qui étaient

frétés pour les pays étrangers, afin de mettre plus promptement la flotte en état de s'opposer aux desseins des Français.

Le résultat de ces immenses préparatifs fut le bombardement de Calais. Trois cents projectiles remplis de poudre, et des carcasses furent lancés sur la place et au milieu des vaisseaux du port. Le ravage qu'ils firent fut épouvantable. Plusieurs quartiers de la ville devinrent la proie des flammes, tandis que sur d'autres points s'exerçaient les mêmes cruautés. Des *galiotes* jetèrent plus de deux milles bombes dans les villes de Saint-Martin et d'Olonne, les incendièrent, mais n'osèrent descendre ni dans l'un ni dans l'autre endroit, et c'est ainsi que finirent ces exécrables tentatives, que nous ne craignons pas d'appeler du nom de crime de lèse-humanité; expéditions infâmes, dont le souvenir seul inspire l'indignation et pénètre d'horreur!

Quelques années après, l'amiral Rooke s'étant présenté devant Belle-Ile avec sept mille hommes, y débarqua ses troupes et investit la citadelle; mais la résistance vigoureuse qu'il éprouva l'obligea bientôt à se rembarquer. Ayant entrepris ensuite une descente à Grouaix, la garnison et les milices de l'île lui firent une réception telle, que ses chaloupes furent forcées de regagner leurs

vaisseaux sans avoir pu débarquer un seul homme.

Peu satisfait d'avoir échoué dans ses tentatives contre les côtes de France, Rooke cingla vers Gibraltar, poste important, qui, par une négligence impardonnable, n'avait alors que cent ou cent cinquante défenseurs. La force de leur position leur permit néanmoins de résister pendant trois jours aux bordées de la flotte, qui tira quinze mille coups de canon, et aux efforts de deux mille cinq cents Anglais ou Allemands, qui débarquèrent sous les ordres du prince de Hesse-Darmstadt. Mais ils ne purent tenir plus longtemps, et les Anglais s'emparèrent, au nom de la reine Anne, de ce roc, jusqu'alors jugé imprenable.

Ce fut là, dit Saint-Philippe, la première pierre qui tomba du vaste édifice de la monarchie espagnole; pièce plus importante que sa qualité ne semblait l'annoncer.

Instruit de cette perte, Philippe v affaiblit son armée de huit mille hommes pour investir sur-le-champ la même place, tandis qu'une flotte de cinquante vaisseaux, conduite par le comte de Toulouse, fils naturel de Louis xiv et de madame de Montespan, s'approchait pour seconder les opérations de terre. Mais, d'une part, les Portugais profitèrent de cette diversion pour recouvrer les pertes qu'ils avaient faites; et, de l'autre, Rooke,

avec soixante-cinq vaisseaux et plusieurs galiotes à bombes, vint traverser les efforts de la flotte, qu'il attaqua, à onze lieues au sud de Malaga.

Les Anglais, malgré la supériorité du nombre et du vent, ne remportèrent aucun avantage. Les Français ne perdirent pas un seul vaisseau, et le vice-amiral hollandais sauta. Le corps de bataille des alliés plia et fut contraint à la retraite, après avoir épuisé presque toutes ses munitions.

Les Français, dont la perte était de quinze cents hommes, et qui ignoraient celle, plus considérable, des Anglais, et surtout leur disette de poudre, négligèrent de rengager le lendemain un combat qui n'eût pu être douteux.

Ce fut le dernier exploit maritime d'une certaine importance dont les Français purent s'applaudir. Une trop faible portion de l'escadre fut envoyée à Gibraltar, pour y être de quelque utilité: surprise même, l'année suivante, par une flotte deux fois plus nombreuse, elle fut réduite, après un combat inégal, à s'échouer ou à se brûler elle-même; ce qui fit convertir dès lors le siége de Gibraltar en un blocus tout aussi inutile.

A quelque temps de là fut exécuté le projet d'attaquer le port et la ville de Toulon par terre et par mer. Le duc de Savoie et le prince Eugène devaient, suivant le plan concerté entre eux,

bloquer la place par terre, tandis que les escadres anglaise et hollandaise tenteraient une descente par mer, avec des forces considérables.

Une conférence entre les alliés était nécessaire. Pour y parvenir, le duc de Savoie et le prince Eugène donnèrent à leurs troupes l'ordre d'avancer vers Toulon, et l'amiral anglais, Cloudesly, qui devait les aider dans cette expédition, mit à la voile pour les côtes d'Italie, et parut à la hauteur de Gênes. La flotte mouilla devant Final. Elle consistait en quarante-trois vaisseaux de guerre, et cinquante-sept bâtimens de transport. On tira de Gênes l'artillerie et les munitions de guerre destinées aux opérations du siége. Cloudesly et Eugène ont eu une entrevue, et le passage du Var, où les Français s'étaient retranchés, a été résolu.

Quatre vaisseaux de guerre anglais, et un hollandais, aux ordres de Jean Noris, étaient accompagnés de six cents hommes, matelots, et soldats de marine placés sur des chaloupes non pontées. Ils débarquèrent à l'embouchure du Var, et, s'étant avancés jusqu'à une portée de fusil des palissades, ils firent sur les Français un feu si terrible, que leur cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie, qui ne s'attendait pas à être attaquée, abandonnèrent les retranchemens.

Cloudesly, qui avait suivi Jean Noris, au lieu de l'action, remarquant le désordre des Français, ordonna à ce dernier d'occuper les fortifications que, frappé d'une espèce de terreur panique, l'ennemi venait de quitter, et, une demi-heure après cette affaire, Eugène, qui s'était attendu à une résistance très-opiniâtre, passa le Var, sans trouver le moindre obstacle, et marcha sur Toulon.

La flotte prit ensuite la route des îles d'Hières; l'armée de terre tarda peu à arriver à la Valette, gros bourg à une petite lieue de distance de la ville qu'on voulait assiéger. Des lignes furent tracées depuis la Valette jusqu'à la mer, pour pouvoir facilement communiquer avec l'armée navale, et en recevoir de l'artillerie et des provisions. L'amiral Showal, suivi de quelques-uns des principaux officiers de la flotte, vint dans le camp et eut une conférence avec le duc de Savoie et le prince Eugène, près des avant-postes, où ils dînèrent.

Les historiens anglais ne parlent pas de ce qui se passa à cette conférence; mais les auteurs français rapportent que le prince Eugène et plusieurs officiers généraux furent d'avis de se retirer promptement, et que le duc de Savoie insista sur l'exécution de l'entreprise. Il ne put cepen-

dant engager Cloudesly à exposer la flotte des alliés dans le port, avant que les forts qui le défendaient fussent occupés par les troupes de terre.

Craignant d'être bombardés, les Français avaient envoyé leurs galères à Marseille, et, pour empêcher toute leur flotte d'être brûlée, ils coulèrent à fond vingt de leurs vaisseaux de guerre, dont dix au moins à trois ponts, et ils le firent avec si peu de précaution, que ces vaisseaux ne furent jamais depuis en état de servir.

Bientôt après, quatre vaisseaux du troisième rang anglais, et cinq hollandais vinrent joindre l'amiral. Il en fut de même des navires précédemment envoyés à Gênes et à Livourne, et des bâtimens de transport, chargés de munitions et de provisions pour l'armée. L'amiral nomma quelques frégates pour protéger la communication par mer, pour favoriser les barques du duc de Savoie, qui allaient et venaient, et pour tenir en échec les Français, Ville-Franche et Monaco ; on en avait, outre cela, employé d'autres à différens services.

La flotte débarqua cent pièces d'artillerie, pour les batteries, avec deux cents barils de poudre et des boulets; on mit à terre un grand nombre de matelots pour la manœuvre du canon ; enfin on approvisionna le camp de tout ce

qui est nécessaire à l'investissement d'une place forte que l'on veut assiéger.

De part et d'autre le feu commence : la flotte mouille dans la rade, et obtient même quelques légers succès ; mais les assiégés, faisant une sortie qui leur réussit, détruisent les projets des confédérés. Ils incendient un magasin de cordages, et, poursuivant leur avantage, ils coulent quelques bâtimens, et mettent hors d'état de servir huit vaisseaux de ligne. Les élémens aussi semblent combattre pour eux ; le vent devient tout-à-coup si violent, que Byng perd ses ancres, et aborde, non sans de grandes et nombreuses avaries, un vaisseau de guerre hollandais qu'il met hors d'état de tenir la mer.

Convaincus de l'impossibilité de prendre Toulon, le duc de Savoie et le prince Eugène firent retirer leur artillerie de devant la place, pour la rembarquer, et prirent toutes les précautions nécessaires pour transporter sur les vaisseaux les malades et les blessés.

Les dispositions pour la marche de l'armée de terre venaient d'être faites, lorsque la flotte s'approcha le plus qu'elle put de la ville. Cinq galiotes, soutenues par les frégates légères et les chaloupes des vaisseaux de guerre, commandées par le contre-amiral Dilkes, s'avancèrent dans la

direction du fort Saint-Louis, et, malgré le feu continuel des Français, bombardèrent la ville et le port avec beaucoup de succès depuis midi jusques au lendemain cinq heures du matin; mais la garnison et les habitans leur opposèrent une artillerie si bien servie et causèrent à la flotte tant de dégât, qu'elle fut obligée de se retirer en toute hâte. La même nuit, l'armée des alliés quitta le camp de la cavalerie, et, marchant sur cinq colonnes, reprit la route qu'elle avait tenue en venant à Toulon.

Telle fut l'issue d'une expédition qui avait entraîné des dépenses énormes, et qui ne tendait à rien moins qu'à la destruction totale du port le plus considérable que la France possède sur la Méditerranée. Consterné du mauvais succès de ses armes, Cloudesly passa le détroit, et regagna les côtes de l'Angleterre.

Toulon, Marseille et la Provence venaient d'être sauvées; le Dauphiné était hors de danger, lorsque l'Europe apprit avec étonnement que Louis XIV, malgré le dépérissement de ses forces navales, et malgré les escadres anglaises qui couvraient la mer, avait encore assez de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne.

Ce projet fut proposé par des Écossais atta-

chés au fils de Jacques II. Le succès était douteux; mais le roi de France envisagea une gloire certaine dans l'entreprise seule. Il a dit lui-même que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits, et tenter de rétablir, du moins sur le trône d'Écosse, le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne, c'était une idée pleine de grandeur, et qui, après tout, n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Écossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé, au berceau, des trônes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Édimbourg avec quelques secours de la France.

Louis XIV, qui, dans ses prospérités passées, avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le temps même de ses

revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante-dix bâtimens de transport furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, commandait les troupes, et Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flotte.

La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Écosse que trois mille hommes de troupes réglées; l'Angleterre était dégarnie; ses soldats étaient occupés en Flandre, sous le duc de Marlborouck; mais il fallait arriver, et les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre.

Cette entreprise fut entièrement semblable à celle qu'on vit depuis, en faveur du petit-fils de Jacques II. Elle fut prévenue par les Anglais; le ministère de Londres eut même le temps de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Édimbourg des hommes les plus suspects; enfin, le prétendant s'étant présenté aux côtes d'Écosse, et n'ayant point vu les signaux convenus, tout ce que put faire Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque; il sauva la flotte; mais tout le fruit de l'armement fut perdu. Il n'y eut que Matignon qui gagna à cette entreprise. Ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y

vit les provisions de maréchal de France, récompense de ce qu'il voulut, et de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frère. Il y a de l'imbécillité à supposer qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les temps : on a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier; mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur!

Les troupes que la reine Anne avait envoyées en Écosse y étaient arrivées, et contenaient, par leur présence, ceux qui étaient bien intentionnés pour leur prince légitime. En vain les seigneurs de sa cour proposèrent de lui faire mettre pied à terre, assurant qu'aussitôt les Écossais se soulèveraient de toutes parts en sa faveur. Forbin, qui répondait sur sa tête de la personne de Jacques, ne voulut jamais y consentir. Il jugea, par la tranquillité du pays, que non-seulement la reine avait pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir la révolution dont on se flattait, mais même qu'il devait être suivi de près par la flotte ennemie, et qu'il convenait plutôt de s'éloigner de la côte que de s'en approcher.

L'événement fit connaître avec quelle sagesse

il prit ce parti, car, dès le lendemain, l'amiral Byng parut avec quarante-deux vaisseaux de ligne, forçant de voiles pour l'atteindre. La partie n'étant point égale, Forbin prit la route du nord, et ses vaisseaux, plus frais et plus légers que ceux des Anglais, échappèrent facilement à la poursuite de ces derniers. Un seul, le *Salisbury*, retardé dans sa marche, tomba au pouvoir de l'ennemi.

Ainsi se termina l'entreprise formée contre l'Écosse. Elle échoua d'abord par le retard que les matelots mirent à rejoindre leurs bords respectifs, et par la négligence de ceux qui devaient les mettre en route ; par l'indisposition de Jacques III et les alarmes de son médecin, qui achevèrent de tout perdre, dans une saison surtout où l'inconstance ordinaire des vents ne permet aucun délai.

Les Anglais, en effet, n'entrèrent dans Édimbourg que le jour où la flotte partit de Nieuport, et huit jours après qu'elle aurait dû être arrivée. Il n'était donc plus possible aux Écossais de tenir parole, et cette tentative inutile ne fit que rendre plus pesant pour eux le joug de la nation britannique.

Passons à un des plus beaux faits d'armes maritimes qui aient honoré la fin du règne de

Louis XIV, le siége et la prise d'une des principales villes du Brésil, Saint-Sébastien de Rio-Janéiro.

Absolument hors d'insulte de tous les côtés, cette place était fortifiée par des redans et des batteries dont les feux se croisaient. Vers la plaine, un camp retranché, et un fossé plein d'eau, en défendaient les approches. Trois hautes montagnes la commandaient, et ces montagnes, garnies de retranchemens, étaient encore hérissées de canons.

Rien n'arrête Duguay-Trouin. Vaillamment secondé par les braves compagnons de son entreprise, Courserac, Goyon et Duclerc, il force l'entrée étroite du Rio-Janeiro, protégée par trois cents pièces d'artillerie, plusieurs vaisseaux de guerre et des îles fortifiées, met à rançon la ville de Saint-Sébastien, revient chargé de richesses, lui et ses équipages, et fait la fortune des armateurs français qui partagent les dépouilles conquises sur les Portugais, dans la plus riche colonie du Brésil.

Cette hardie expédition mit le sceau à la gloire de Duguay-Trouin, si connu par vingt actions d'éclat, les récompenses de Louis XIV, et le mot heureux adressé à ce prince qui se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses exploits : « J'or-

donnai à la *Gloire* de me suivre. — Elle vous fut fidèle, repartit le roi. »

Les lettres de noblesse accordées à Duguay-Trouin portent « qu'il avait pris plus de trois cents navires marchands, et vingt vaisseaux de guerre. » Mais, de tous ses hauts faits, le plus connu, le plus honorable sans doute, est celui que nous venons de rapporter, puisque, en onze jours, il fut maître de la place, de tous les forts qui l'environnaient, et que la perte des Portugais montait à plus de vingt-cinq millions.

Au retour de Duguay-Trouin, on accourait en foule sur son passage, tant on était curieux de voir de près celui dont le nom était dans toutes les bouches (*) !

(*) Le long des routes le peuple s'attroupait autour de lui, et le regardait avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule était ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer. Elle demanda ce qu'on regardait; on lui dit que c'était Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha, et perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné : « Monsieur, lui dit-elle, ne soyez pas surpris, je suis bien aise de voir un héros en vie. »

Lorsqu'au retour de ses campagnes il arriva à Saint-Malo, ce fut un mouvement général dans la ville. Les mères le montraient à leurs enfans; et dans cet âge où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenait à l'admirer, même avant de le connaître.

THOMAS.

Une pension de deux mille livres venait d'être la récompense de sa valeur, mais le héros écrivit au ministre pour le prier de faire tomber cette pension sur Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée. « Je suis trop récompensé, ajoutait-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. » Rare et noble exemple de désintéressement, qui, nous le disons à la honte du siècle, trouverait peu d'imitateurs! toutefois, il en est encore,

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer (1).

PENN DONNE SON NOM A LA PENSYLVANIE (*).

Propriétaire souverain du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware,

(*) C'est en 1681 que le célèbre William Penn jeta les fondemens de cette colonie, à laquelle il donna son nom, et dont les succès étendus et rapides sont dus au génie avec lequel il conçut l'ensemble du plan de cet établissement; à la prévoyance, à la sagesse, à la justice des moyens qu'il employa; aux principes de prudence et de moralité qui le dirigèrent.

La couronne d'Angleterre avait fait espérer cette cession à l'amiral Penn, en paiement d'une somme considérable qu'elle lui devait, et qu'il réclamait d'elle. Il mourut avant

(1) Boileau.

Penn donne son nom à la Pensylvanie, et assure de grands avantages à ceux qui s'y établiraient. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Écosse accep-

que cette promesse fût réalisée, et la pétition que, après la mort de son père, fit Penn pour obtenir l'exécution de cette promesse, fut long-temps contrariée par les agens de lord Baltimore, propriétaire du Maryland, et ne fut signée de Charles II que vers la fin de l'année 1681.

Déjà quelques points des bords de la Delaware étaient habités. Ils avaient fait partie de la province de New-Yorck, occupée par les Hollandais; ils avaient été ensuite possédés par les Suédois, et ils étaient, depuis 1664, reconquis par la couronne d'Angleterre.

La patente qui accorde à William Penn cette concession, porte pour motif, dans son préambule, les mérites et les services de l'amiral Penn, et le louable désir de son fils d'agrandir l'empire britannique, en encourageant tous les établissemens qui pouvaient lui être utiles, et en civilisant les nations sauvages.

Les limites du terrain concédé par Charles II à William Penn, étaient, à l'est, le fleuve de la Delaware, commençant à douze milles au nord de Newcastle, jusqu'au quarantième degré de latitude, en cas, disait la patente, que le fleuve s'étendît aussi loin au nord. De là, par une ligne droite, tirée vers l'ouest, à angle droit sur la première, dans l'étendue de cinq degrés; et de là, une autre, perpendiculairement au midi : enfin, une troisième ligne droite, tirée parallèlement à celle du nord, et commençant au point milieu du territoire de Newcastle, marquant les limites du sud.

Le commerce, dont la nouvelle province pouvait être

tent ses offres, et partent aussitôt sur des bâtimens chargés de toutes sortes de provisions, qui doivent leur être distribuées en débarquant. Des commissaires sont envoyés pour installer ces familles, et il leur remet, en même temps, pour les chefs des peuplades voisines, une lettre dont la diplomatie moderne n'offre pas un second exemple, et qui produisit tout l'effet qu'il avait droit d'en attendre (*).

Après avoir pris congé de sa femme et de ses

susceptible, devait être soumis aux lois anglaises, et fait seulement avec l'Angleterre. William Penn devait avoir un agent à Londres, responsable des dérogations qui pourraient être faites dans la colonie, aux lois commerciales anglaises; mais cette même patente ordonnait que si quelque cas douteux s'élevait entre William Penn, ses héritiers, et les négocians de sa colonie d'une part, et le gouvernement de l'autre, relativement aux prérogatives du commerce anglais, la décision fût toujours favorable aux propriétaires et habitans de la Pensylvanie, enjoignant aux ministres de leur donner, en tout, aide et protection.

La Rochefoucauld-Liancourt.

(*) William Penn arriva sur les bords de la Delaware, en 1682, suivi d'un assez grand nombre de familles de Quakers. Ne pensant pas, comme la plupart des fondateurs des colonies européennes, que sa qualité d'Européen, et la concession du roi d'Angleterre, lui donnassent le droit de s'emparer du territoire des nations sauvages sans leur consentement, il crut devoir traiter avec elles pour l'acquérir,

enfans, Penn alla visiter la nouvelle colonie, et ce fut à l'endroit où est maintenant Philadelphie, sous un vieux orme, qu'il eut, avec des chefs de Sauvages, cette entrevue fameuse qu'a si bien exprimée sur la toile le pinceau d'un artiste cé-

et mit dans ses marchés l'esprit de justice, la simple et stricte probité, qui les lui rendirent plus faciles, et qui lui concilièrent l'amitié et la confiance, non-seulement des Indiens, mais aussi des Hollandais et des Suédois, au milieu desquels il s'établissait.

La conduite des Quakers, avec lesquels il était arrivé, était semblable à la sienne; aussi, les nouveaux établissemens, loin d'être troublés par les Indiens, étaient aidés de tous leurs secours, et les bons et justes procédés de William Penn envers ces peuples, ont laissé parmi eux une telle reconnaissance, qu'aujourd'hui que ces malheureux Indiens, toujours repoussés en arrière par les habitans de la Pensylvanie, ont trop souvent à se plaindre des procédés aussi injustes que barbares des Américains policés, ils conservent encore la tradition si fidèle de la franchise et de la loyauté de William Penn, qu'ils ne montrent jamais une entière confiance dans leurs traités avec l'état de Pensylvanie, avec les autres états, même avec l'Union, que quand quelques Quakers sont présens aux conférences, « parce que, disent-ils, les descendans de William Penn ne souffriraient pas qu'on les trompât. (1) » Quel éloge! Partisans des maximes ultramontaines, Jésuites de nos jours et des temps anciens, Pères de la Foi, tartufes de Montrouge et de Saint-Acheul, qui de vous vaut un Quaker!

(1) La Rochefoucauld-Liancourt.

lèbre (1). Les Indigènes s'étant rangés autour de lui, Penn déroula le parchemin sur lequel il avait fait écrire le traité, et en fit expliquer les divers articles par un interprète; il paya ensuite le prix d'achat des terres cédées par les Sauvages, et leur fit des présens.

A quelques jours de là, ayant convoqué les colons, le législateur leur fit accepter une constitution en XXIV articles, connue sous le nom de Charte de Penn, et c'est elle qui, depuis, a servi de base à celle qui régit les États-Unis.

Sur un terrain acquis de trois frères, Suédois d'origine, Penn bâtit une ville qu'il nomma Philadelphie, devenue l'une des plus belles et des plus riches cités du monde, et il ne négligea rien pour assurer la prospérité des colons, et pour resserrer l'amitié qui les unissait avec les Naturels.

Les Indiens s'étant repentis d'avoir fait une cession de terres aux Européens, Penn déchira le traité, en déclarant que le sol serait commun, et qu'il ne regarderait les deux peuples que comme un seul corps divisé en deux parties. Content de son ouvrage, et comblé des bénédictions de toute une population dont il avait fait le bonheur, il revint en Angleterre, où,

(1) WEST.

récompense ordinaire de ceux qui ont été utiles aux autres, l'attendaient l'injustice, l'ingratitude, l'envie, l'intolérance et la persécution.

PIERRE Ier, SURNOMMÉ LE GRAND (*).

Devenu maître absolu de l'empire, Pierre ne songea plus qu'à exécuter ses plans de réforme (**). Déjà il avait jeté les bases de son organisation militaire, le hasard porta son attention sur la marine. Il faisait la visite d'un magasin, lorsqu'il aperçut une chaloupe anglaise parmi des effets abandonnés. Ne connaissant pas même l'usage des voiles qu'il y voit attachées, il se le fait expliquer, et veut que ce vieux bâtiment rétabli puisse naviguer en sa présence. On va chercher un pilote

(*) Etiam in minimis Magnus.
PLIN.

(**) Tous les efforts des prédécesseurs de Pierre le Grand, pour civiliser la Russie, n'avaient servi, jusqu'à ce moment, qu'à faire connaître que ce désir était inné dans la famille des Romanows. L'entreprise était difficile et même dangereuse : il n'est pas donné à tout le monde de détruire impunément les usages les plus antiques, ni les préjugés les plus enracinés, que maintient la plus superstitieuse ignorance. Cet obstacle devait être insurmontable pour un esprit ordinaire; il fallait le génie vaste et transcendant de Pierre Ier, pour ne pas succombe.

Mém. sur la Russie.

hollandais, appelé autrefois en Russie par Alexis, et qui vivait dans la misère et dans l'oubli. Par lui la chaloupe est radoubée, surmontée de voiles et de mâts, et elle flotte aux yeux du Czar étonné. Ce prince voulut y monter lui-même, et fut bientôt en état de la diriger.

Las de la conduire sur une rivière étroite, il la fit transporter sur un lac; puis il donna l'ordre de construire un navire, et enfin deux frégates. Il fit ensuite le voyage d'Archangel, et navigua sur la mer Blanche, avec un convoi de bâtimens anglais. Toutes ses pensées étaient alors tournées vers la marine; il ne voyait de gloire et de prospérité pour la Russie, que dans la navigation et le commerce. Déjà son impatiente imagination créait des flottes et des escadres; il n'avait pas encore un vaisseau de ligne, et il avait nommé Lefort son amiral.

Tout entier à ses projets, Pierre fait construire sur le Voronetz une flotte destinée à la mer Noire, et, désirant savoir ce dont elle était capable, voulant aussi essayer les troupes de terre, qu'il venait de créer, il déclare la guerre aux Turcs. Ses vaisseaux, toutefois pesans, et d'une construction vicieuse, ne peuvent suivre son armée, ni concourir au siége d'Azof. Cette place résiste long-temps, et le Czar est contraint de se retirer,

après avoir vu son armée diminuée de trente mille hommes (*).

Quelque grande que soit cette perte, Pierre n'est pas homme à se laisser décourager par un contre-temps; il fait venir des canonniers et des matelots d'Allemagne et de Hollande, et équipe une flotte plus nombreuse, dans laquelle se font remarquer deux vaisseaux de guerre dont il commande lui-même la manœuvre. Ses troupes exécutent alors, pour la première fois, des attaques régulières, et elles obligent enfin Azof à capituler.

Ce premier succès comble de joie le jeune monarque, qui fait rentrer son armée en triomphe dans Moscow, au milieu des acclamations du peuple; lui-même, caché dans la foule, joint ses applaudissemens à ceux de la multitude, et, pour que rien n'altérât les plaisirs de cette fête, il avait écrit, d'Azof, qu'on eût à enfermer dans un couvent son épouse Eudoxie, qui lui était devenue insupportable, à cause de son opposition aux nouveautés qu'il introduisait dans l'état, et de

(*) Pierre 1er avait été lâchement abandonné par Jacob, le plus instruit de ses ingénieurs, qui, passant du côté des assiégés, rendit, pour le moment, la réduction de la place impossible. La campagne suivante fut plus heureuse, et Jacob reçut le prix de sa trahison, la mort, juste récompense de sa félonie. *Précis Hist., Géog. et Polit. de la Russie.*

sa jalousie, trop justifiée par les désordres auxquels il se livrait.

Il fallait bien que la nature eût formé Pierre Ier pour être le créateur, le réformateur et le législateur de son empire, puisque, en montant sur le trône, il sentit que la civilisation de la Moscovie devait être son ouvrage, et qu'il fit lui-même son éducation. Celle qu'il avait reçue était, de beaucoup, au-dessous de son génie; mais ce prince, heureusement pour ses peuples, avait un tempérament robuste, qui le rendait propre à tous les exercices et à tous les travaux. Sa taille était avantageuse et bien formée, sa figure mâle et noble, et l'énergie de son âme se peignait dans ses yeux. Il avait le fond de tous les vrais talens, un esprit juste, une conception aisée, une hardiesse, une fermeté et une activité surprenantes, pour sentir la nécessité et l'utilité des conseils qu'il demandait, ou que lui donnaient des étrangers, ses favoris. Cela est si vrai, qu'un projet dont la seule idée aurait effrayé des âmes communes, ne l'arrêta jamais; tant il était naturellement porté à tout entreprendre et à tout faire exécuter! Ajoutons encore, qu'à ces qualités il en joignait deux autres, l'amour de la justice, et un tact sûr pour bien connaître les hommes, et distinguer ceux en qui il devait mettre sa confiance.

Curieux de s'instruire dans l'art de gouverner, pour parvenir plus sûrement à l'exécution de son projet favori, la civilisation de la Russie, Pierre prend la résolution de voyager incognito dans les autres états de l'Europe (*). Il traverse la Lithuanie, dépendante alors des Suédois, et se rend par la

(*) Une conspiration découverte au moment de son départ fut sur le point de mettre à jamais obstacle à ce voyage et de priver la Russie de la gloire et de la splendeur dont elle jouit aujourd'hui. Le jour même où elle devait avoir lieu, deux des conjurés pressés par les remords de leur conscience, viennent se jeter aux pieds du monarque, lui font l'aveu de leur détestable projet, et s'abandonnent à sa générosité. Instruit par eux, du lieu, de l'heure, et de la manière dont cet abominable dessein doit s'exécuter, Pierre fait appeler l'officier de garde, lui ordonne d'aller le soir même, entourer en silence la maison où les autres conjurés sont rassemblés; au coup de onze heures précis, de fondre sur eux, et de les mettre aux fers. Le soir arrivé, Pierre, sur les dix heures et demie, curieux de voir comment les choses se passent, monte dans sa carriole, et, accompagné d'un seul page, se rend au lieu indiqué. A son arrivée, ne voyant ni n'entendant rien, il s'imagine que déjà l'expédition est finie; il entre dans la maison, et pénétrant dans une chambre où il aperçoit de la lumière, il y trouve les conjurés autour d'une table, occupés à boire : il les salue amicalement et leur dit qu'étant encore de trop bonne heure pour se coucher, il était sorti pour prendre l'air; qu'ayant aperçu chez eux de la lumière, et entendu qu'on se divertissait, il n'avait pas voulu passer sans prendre part un instant à leurs plaisirs; qu'il les priait

Prusse en Hollande, où, comme simple charpentier, il va s'instruire à Sardam dans l'art de construire un vaisseau, et de là, pour se perfectionner, passe en Angleterre.

Dans l'intention de visiter l'Italie, il dirige ensuite sa marche par Vienne; mais à peine est-il arrivé dans cette ville, qu'il y reçoit l'avis d'une nouvelle sédition occasionée par les strélitz. Il reprend, à la hâte, la route de Moscow, et y fait, à son arrivée, un exemple terrible des rebelles. Plus

de ne le pas trouver mauvais; et là dessus, il se met à boire avec eux. Un de la troupe dit alors : « Il est temps; » un autre, qui voulait attendre que le Czar fût ivre, répond : « Pas encore. »

Pierre, pénétrant leur dessein, assène à l'un des interlocuteurs un coup de poing sur la tête : « Scélérats que vous êtes, s'écrie-t-il, s'il n'est pas encore temps pour vous, il l'est pour moi. »

Sur ces entrefaites, onze heures sonnent, la garde entre, et les conjurés sont arrêtés. Le Czar, qui croit avoir donné l'ordre pour dix heures et demie, frappe violemment, dans sa colère, le chef du détachement. « Voilà, lui dit-il, pour t'apprendre, une autre fois, à être plus exact. » Interdit, l'officier montre son ordre, et Pierre, revenu de son erreur, l'embrasse aussitôt, descend jusqu'à l'excuse, avoue son tort, et le proclame hautement un brave homme.

Précis hist., géog. et polit. de la Russie.

de deux mille d'entre eux sont mis à mort, et leur corps est à jamais supprimé (*).

Pierre le Grand, après cette exécution, conclut

(*) Il fallait des exemples de sévérité pour inspirer l'effroi à un corps enclin à la révolte. Le crime des strélitz était grand, le châtiment le fut aussi. Le souverain, qui ne pouvait accorder sa confiance à ses Boyari, fut contraint d'interroger lui-même les coupables, qui rendirent sa vengeance terrible, par leur obstination à garder le silence sur les auteurs de la sédition et sur des détails importans.

Deux mille strélitz, leurs chefs, plusieurs officiers et quelques popes furent condamnés à la mort. Les plus coupables furent roués, et deux femmes-de-chambre, confidentes de la princesse Sophie et de Marfa, sa sœur, furent enterrées vives. Elles faisaient passer, dans des pains, et par une vieille femme, les lettres que Sophie écrivait aux chefs des strélitz.

Plus de trois cents Nobles eurent la tête tranchée par des Nobles.

Le prince Romodanofski, qui avait commandé autrefois les quatre régimens rebelles; Mentchikof, et tous les Boyari, qui avaient assisté à l'interrogatoire et au jugement des criminels, furent obligés d'exécuter eux-mêmes l'arrêt de mort. Lefort et le baron de Blumberg en furent dispensés.

Pierre se conduisit, dans cette circonstance, à l'égard des Nobles, à peu près comme le czar Ivan Vasiliévitz s'était conduit dans une conjoncture moins terrible que celle-ci.

Les coupables virent sans effroi l'appareil des supplices : un trait frappant va le prouver. Un des rebelles était de tour pour avoir la tête tranchée, et celles de ses complices cou-

une suspension d'armes avec les Turcs, et, de ce moment, la discipline militaire, la réforme dans les finances deviennent les principaux objets de ses soins. Celle du clergé fixe à son tour son attention; il supprime la dignité patriarcale et institue des écoles publiques où sont enseignées les langues étrangères. Il abolit la peine de mort,

vraient entièrement la longue poutre qui servait de billot; il les écarte et dit : « *Padité prochs, mnié mesta nïet.* »

Témoin de cet acte de fermeté ou d'insensibilité, le Czar suspend la hache, et pardonne. La clémence est une vertu dans un prince, et un acte de vertu conduit toujours à un autre. C'est ainsi que les temps modernes ont vu Napoléon Bonaparte épargner un Polignac, et rendre un époux à une femme enceinte, la princesse de Hatzfeld *.

Si Pierre le Grand avait cru devoir étonner et subjuguer pour jamais l'esprit de sa nation par l'appareil et par la multitude des supplices, il comprit qu'il n'avait plus besoin d'exemples terribles; que la vie des hommes devait être comptée pour beaucoup, dans un pays surtout où la population demandait tous les soins d'un législateur. Il fit, et fit bien, grâce à plus de sept mille strélitz condamnés à mort, et qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Moskow. Ils furent dispersés, avec leurs familles, dans la Sibérie, dans le royaume d'Astrakan, et dans le pays d'Asof. LE CLERC.

* BOUVET DE CRESSÉ, *Specimen Virtutum* (1810). — « Hæc nunc tua est epistola : hanc comburi jube; cùm nulla sit, judex nullus. »

« Eh bien! vous tenez cette lettre; jetez-la au feu : cette pièce anéantie, je ne pourrai plus faire condamner votre mari. »

22e *Bulletin officiel*, 8 *novembre* 1806.

sous laquelle il était défendu à tous les sujets russes de sortir de la Russie, et leur ordonne même, au contraire, de visiter les différens états de l'Europe, pour s'y instruire dans les sciences et les arts. Il réforme le calendrier abolit quantité d'usages et d'abus que l'ignorance et la superstition avaient enracinés. Son grand courage et sa fermeté savent braver les obstacles, les murmures et les plaintes.

Depuis long-temps l'établissement de plusieurs ports sur la Baltique faisait l'objet de ses vœux; la difficulté était de s'y frayer un chemin. Bientôt quelques prétendus mécontentemens contre la Suède deviennent des délits graves, et la guerre est déclarée à Charles XII.

Pierre d'abord perd la mémorable bataille de Nerwa; mais, loin de se décourager, reparaissant, l'année suivante avec des troupes plus nombreuses encore, il s'empare de l'Ingrie, de la Courlande, et d'une partie de la Livonie. C'est alors qu'il jette les fondemens de Saint-Pétersbourg, de Cronstadt et de Cronstlot qui vont bientôt devenir le berceau de cette marine respectable qu'entretient aujourd'hui la Russie.

Charles XII, pour s'opposer aux succès et aux entreprises de Pierre I[er], entre en Russie à la tête de toutes ses forces; mais il ne peut long-temps

résister à un rival que ses défaites multipliées ont enfin instruit à vaincre. Lowenhaupt est coupé, battu; ses bagages, ses munitions et toutes les provisions de l'armée restent au pouvoir du vainqueur. Enfin Charles perd la fameuse bataille de Pultawa; son armée entière y est faite prisonnière de guerre: lui-même, dangereusement blessé, ne sauve sa vie, ou au moins sa liberté, que par la fuite la plus précipitée, et est réduit à se réfugier en Turquie.

Pierre alors ne trouve plus d'obstacles, et bientôt la Livonie entière, Wibourg, Kerkolm, tombent en son pouvoir; il est libre enfin de presser les travaux de Pétersbourg avec la plus grande vigueur.

Cependant les Turcs, à l'instigation de Charles XII, tournent leurs armes contre la Russie. Le Czar, n'écoutant que son courage, veut leur épargner une partie du chemin; il vole au devant d'eux, et s'avance, mais imprudemment, dans la Moldavie : son armée y est enveloppée et il est à son tour menacé du même sort que vient d'éprouver Charles devant Pultawa. Le génie tutélaire de la Russie veille sur son régénérateur, et Catherine, sa fidèle amie, lui prouve, dans cette affreuse extrémité, qu'elle est digne de lui.

Délivré de la guerre contre les Turcs, Pierre dirige tous ses efforts contre la Suède : Charles y était déjà rentré; mais, réduit par ce même ennemi, qu'il a long-temps méprisé, à un état de faiblesse extrême, il était devenu beaucoup moins redoutable; aussi notre héros se rend-il maître de toute la Finlande. Il avait déjà pris le titre d'empereur; ses sujets alors lui décernèrent celui de Grand, noble et glorieux surnom que lui a confirmé la postérité.

Les occupations militaires ne remplissent pas seules le temps de Pierre Ier : il se livre également aux soins de l'administration intérieure, et, tandis qu'il bat ses ennemis et recule ses frontières, il crée sa marine, encourage l'agriculture, établit des fabriques, des manufactures, attire des artistes et des artisans étrangers, fait fouiller les mines de la Sibérie, érige un sénat, fonde une académie des sciences, et pourvoit généralement à tout.

Le premier voyage de Pierre en Europe avait été interrompu par la révolte des strélitz; depuis long-temps il en projette un second : le moment de l'exécuter est arrivé. Il se rend en France par le Danemarck et la Hollande, et en ramène encore un très-grand nombre de savans et d'habiles artistes.

En proie aux vifs chagrins que lui causent la conduite et la fuite de son fils Alexis, prince héréditaire, il est contraint de le faire arrêter et de le mettre en jugement. Ce fils dénaturé, qui, à l'instigation des prêtres, ses perfides et dangereux directeurs, avait osé conspirer contre l'auteur de ses jours, est condamné à mort : l'exécution n'a pas lieu, parce qu'elle est prévenue par une attaque d'apoplexie qui lui épargne la honte de monter sur un échafaud (*).

Pendant les divisions qui déchiraient alors la Perse, Pierre, dans le dessein d'attirer dans ses états le riche commerce de soie de cet empire, porte ses armes sur les bords de la mer Caspienne, s'empare de Derbent et force Thamasis à lui demander la paix.

Les grands hommes malheureusement ne sont pas immortels; déjà le héros du Nord, le fondateur de Pétersbourg, le législateur de la Russie est près de payer le tribut à la nature. Attaqué de la pierre, sa santé s'altère de jour en jour : enfin il expire le 8 février 1729, trop tôt, sans doute, pour pouvoir effectuer tous les vastes projets

(*) Alexis avait épousé la fille de Louis Rudolf, prince de Brunswick, princesse aimable qu'il rendit la plus malheureuse de toutes les femmes; elle mourut avant lui, et lui laissa un fils qui succéda à Catherine 1re, et une fille.

qu'il avait conçus, et perfectionner le grand œuvre de la civilisation de ses peuples si heureusement commencé (*).

DERNIÈRES ANNÉES DE LOUIS XIV.

Louis XIV n'était plus ce monarque puissant dont la grandeur avait étonné le monde; aux beaux jours de sa magnificence succédaient des

(*) Pierre le Grand se maria deux fois; il épousa en premières noces Eudoxie Fédrowna Lapuchin, dont il se dégoûta et qu'il répudia ensuite; il en eut Alexis Tzarowitsch, qui fut le père de Pierre III, successeur de Catherine Ire. Il épousa en secondes noces, l'an 1711, Catherine Alexiewna, paysanne livonienne, dont d'abord il avait fait sa maîtresse, et qu'il fit ensuite couronner solennellement impératrice de Russie. Elle lui donna deux princes, Paul et Pierre, qui tous deux moururent en bas âge, et cinq princesses. La première, Anne Petrowna, mariée à Charles Frédéric, duc de Holstein Gottorp, fut mère de Pierre III, avec lequel commença, après le règne d'Élisabeth, la dynastie des Holstein, aujourd'hui sur le trône; la seconde, Élisabeth Petrowna, devint impératrice. Les autres moururent en bas âge.

Catherine Ire, Alexiewna, succéda à Pierre Ier. C'était dans ce dessein qu'il l'avait fait couronner; néanmoins comme il mourut sans avoir manifesté son désir par un testament, elle dut son élévation au trône au zèle ardent que lui témoignait dans toutes les circonstances le général Menzhsikow, dont

jours de calamité; il ne pensait guère à renouveler en plein parlement l'indécente scène de 1655; un reste de pudeur importune, mais naturelle aux rois, qui sont hommes comme ceux

avant Pierre, elle avait été la maîtresse, et qui, devenu ensuite son favori, régna, dit-on, sous son nom.

Catherine suivit de point en point les plans qu'avait tracés son auguste époux; elle fit une alliance défensive et offensive avec la cour de Vienne, établit un conseil privé, qu'elle composa de sept membres pris parmi les principaux boyards, dont elle se réserva la présidence, et conclut enfin le mariage d'Anne, sa fille aînée, avec le duc de Holstein Gottorp. Cette princesse mourut subitement le 17 mai 1727, dans sa quarante-troisième année, et la deuxième de son règne; elle avait institué, pour lui succéder, Pierre Alexiowitsch, petit-fils de Pierre Ier, et fils de l'infortuné Alexis.

Catherine était de la plus basse extraction; les historiens varient sur son origine; ce que l'on sait de positif, c'est qu'elle était livonienne, du district de Dorpt; qu'elle fut élevée par la munificence du ministre luthérien de Marienbourg, nommé Gluck; qu'elle épousa un dragon suédois, nommé Jwan; qu'après la prise de Marienbourg, elle fut du nombre des prisonniers de guerre; que remarquée par le général Tscherémétow, elle en devint la maîtresse; que Menzickow la lui enleva, et que ce fut chez ce dernier que Pierre Ier la vit et se l'appropria.

Ses charmes et sa beauté furent ses moindres avantages; ce furent les agrémens de sa conversation et la solidité de son esprit, qui lui enchaînèrent le vainqueur de Pultawa, et le déterminèrent à lui faire partager un trône dont elle s'était

que l'adulation a faits leurs sujets, l'empêchait de répéter cette ridicule assertion : « L'état c'est moi ; » trop heureux alors d'être l'état et lui. La consternation flétrissait tous les cœurs, et déjà même l'on agitait dans Versailles si la cour se retirerait à Chambort ; tout enfin tremblait en France, excepté Louis, Villars et l'armée.

Des détachemens ennemis ravageaient la Champagne, la Picardie, l'île de France, et menaçaient l'intérieur du royaume ouvert de toutes parts. La capitale n'était pas sans craintes.

Cependant, quoique douteuse encore, la paix avec l'Angleterre était plus que probable ; et une décision définitive semblait ne dépendre que des conférences d'Utrecht. La malveillance seule traversait ces négociations qui tenaient l'Europe en suspens.

Trois hommes, d'une influence majeure dans leur gouvernement, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur,

rendue digne, et qu'elle avait su lui conserver à la journée de Pruth.

C'est ainsi que la fille d'un simple esclave fut élevée sur un des premiers trônes de l'univers, et donna des lois à ceux qui lui avaient fait porter des chaînes.

Précis hist., géog. et polit. de la Russie.

Marlborough, Eugène et Heinsius, s'opposaient à toute conciliation, et s'opiniâtraient à vouloir écraser Louis XIV; mais Marlborough, infidèle aux instructions ministérielles qu'il avait reçues de ne rien entreprendre, ayant investi Bouchain par une manœuvre habile dont Villars n'avait pu prévenir l'effet, et ayant forcé la place à se rendre, fut disgracié; et Eugène, qui, soit velléité de conserver le plus long-temps possible son titre fastueux de généralissime, soit plutôt désir coupable de venger, en versant le sang des peuples, une injure personnelle, était passé en Angleterre et y avait fait jouer tous les ressorts de l'intrigue pour perpétuer les hostilités, ne reçut à Londres que l'accueil dû à son nom et à ses exploits, et le rejet le plus net et le plus absolu de ses insidieuses propositions.

Tandis que quatre-vingts *Excellences*, comme on l'a dit plaisamment, sous les noms de plénipotentiaires, d'ambassadeurs, de députés, de chargés d'affaires, et autres plus ou moins honorables, étaient rassemblées à Utrecht, où la France n'avait pour défendre ses intérêts contre cette nuée de prétendans, que trois ministres, MM. d'Huxelles, de Polignac, Ménager, et la bonne volonté de la Grande-Bretagne, Villars, retiré derrière des lignes, couvrait Arras et Cambrai.

Eugène, à la tête d'environ cent mille hommes, s'emparait du Quesnoy, qui ne se rendit qu'après la défense la plus honorable et seize jours de tranchée ouverte.

Les Hollandais, peuple calculateur et lent à s'ébranler, par une espèce de prodige, avaient été cette année au-delà de leur contingent.

L'armée des Alliés s'était accrue d'un renfort de douze mille Anglais que lui avait envoyés la reine Anne, contrainte encore, par sa position, à garder des mesures, et qui même, de ses propres fonds, fournissait à la solde d'un grand nombre de troupes allemandes.

Eugène brûlait les faubourgs d'Arras, s'avançait sur l'armée française, et proposait au duc d'Ormond de livrer bataille. Ce général avait ordre de sa souveraine, non-seulement de ne rien hasarder, mais même de ne point combattre.

Il se sépara des Alliés, et se retira vers Gand, aussitôt que fut publiée la suspension d'armes entre la France et l'Angleterre.

Le roi, en preuve de ses intentions pacifiques, remit Dunkerque aux Anglais, qui y firent entrer sept mille hommes.

Le duc d'Ormond voulait emmener avec les troupes de sa nation, toutes celles qui étaient à sa solde, mais il ne put se faire suivre que de

quatre escadrons du Holstein et d'un régiment liégeois. Le reste, payé par la Hollande, passa sous les drapeaux de l'empereur.

C'étaient les contingens du Brandebourg, qui, dans la suite, jouera un si grand rôle; du Palatinat, de la Saxe, de la Hesse, du Danemarck et du Hanovre.

Ainsi, quoique cette défection des Anglais eût affaibli l'armée d'Eugène, il restait, de vingt mille hommes, plus fort que les Français; sa position était meilleure, ses magasins plus abondans, et il avait en outre pour lui le prestige favorable de neuf années de victoires.

Villars ne put empêcher ce prince d'assiéger Landrecies, place peu importante, et qui ne pouvait pas tenir long-temps devant des forces supérieures.

Pour assurer le succès de l'entreprise, et empêcher les Français de secourir la ville, les assiégeans fortifièrent leur camp de longs retranchemens gardés par quarante bataillons aux ordres de Fagel, pendant qu'Eugène, avec la grande armée, observait jusqu'aux moindres mouvemens de Villars.

A voir tant de préparatifs, on croyait encore assister aux siéges mémorables de Lille, de Cambrai, de Douai, de Tournai et de vingt autres

forteresses fameuses des Flandres espagnole et française. Plus de cent mille hommes en effet de troupes accoutumées à vaincre entouraient Landrecies, que commandait du Barail, originaire du pays Messin. Précautions, mesures, manœuvres inutiles! Le moment était arrivé où la fortune allait trahir son favori, où l'irréconciliable ennemi de sa terre natale devait échouer devant une bicoque, et fuir honteusement dès le commencement du siége!

Louis XIV avait dit à Villars, prêt à partir pour l'armée : « Je vous remets les forces et le salut de l'état. Je connais votre zèle et la valeur de nos troupes; mais enfin la fortune peut leur être contraire. S'il arrivait, ce malheur! à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour ma personne? »

Villars hésitait à répondre, craignant d'affliger un vieillard par des conseils vigoureux qui pourraient lui paraître au-dessus de son courage, lorsque le roi reprit : « Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas bien promptement à une question aussi délicate; mais, en attendant que vous me disiez votre pensée, je vais vous apprendre la mienne.

» Presque tous les courtisans veulent que je

me retire à Blois, et que je n'attende pas que l'armée ennemie approche de Paris, ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Je ne consentirai jamais à laisser approcher ainsi l'ennemi de ma capitale. Je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites, pour que la plus grande partie de la mienne ne puisse se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière; elle est difficile à passer, et il s'y trouve des places qu'on peut rendre bonnes. En cas de malheur donc, je compte me rendre à Péronne ou à Saint-Quentin, ramasser tout ce qui me restera de troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble ou sauver l'état. »

Il avait dit aussi au maréchal d'Harcourt, que, en cas d'un nouvel échec, il convoquerait la noblesse de son royaume, qu'il la conduirait au combat, malgré son âge de soixante-quatorze ans, et qu'il périrait à sa tête.

Certes, il était impossible de pousser plus loin la magnanimité, et cette généreuse résolution de Louis XIV, prouve irrévocablement qu'il était toujours le digne chef de l'état. Mais pourquoi la noblesse, et la noblesse toute seule? Pourquoi pas la nation entière. Un appel à la loyauté française, le renvoi du père Letellier, la cauteleuse Maintenon éloignée des conseils, la rentrée des

Protestans, et avec eux d'immenses capitaux, fruits de leur industrie; le mépris le plus franc pour les maximes ultramontaines, la bulle réduite à sa juste valeur, le silence imposé aux querelles de religion, les disputes de la Sorbonne vouées au ridicule, quelques coups de cloche dans les compagnes, et, en moins d'une semaine, l'armée se grossissait d'un million de combattans. Cette recette est sûre du Rhin au Pas-de-Calais, des frontières de la Hollande aux rives de l'Adour.

Cependant Dieu protége la France, l'étoile d'Eugène pâlit, et les bords de l'Escaut vont être témoins du salut de la patrie.

Quoique inférieur en forces aux alliés, Villars n'en forma pas moins le dessein de secourir Landrecies. Il fit marcher son armée par colonnes, et alla la mettre en bataille en face de l'ennemi qui crut qu'une action générale, pour le lendemain, était inévitable.

Quelque habile que fût Eugène, Villars le trompa, et lui donna le change sur ses projets ultérieurs. Pensant avec raison que son armée recélait des espions, il avait affecté de dire qu'on défilerait par la droite. Eugène ne tarda pas à en être informé, et régla ses opérations d'après cette connaissance des mouvemens présumés de

Villars, qui, faisant prendre à ses troupes une route opposée, se dirigea sur les lignes étendues depuis l'Escaut jusqu'à la Scarpe, au-dessous de Denain et de Marchiennes.

Ces lignes, que les Impériaux appelaient insolemment le chemin de Paris, se composaient d'un double retranchement, de deux lieues de longueur, qui aboutissait au camp de Denain, et au milieu duquel passaient les convôis qui venaient de Marchiennes, sans courir le risque d'être pris. Elles furent attaquées brusquement, et forcées.

Le camp d'Albemarle ne peut tenir contre l'impétuosité française. L'armée du roi se précipite et tombe avec fureur sur les troupes du général hollandais qui se laisse enlever sous les pieds même du cheval de Villars. Le carnage est affreux; l'horreur, l'épouvante et la mort sont dans tous les rangs. Les vaincus et les vainqueurs se mêlent et se confondent. Tout est pris, tué, culbuté ou noyé dans l'Escaut. Les provisions de guerre et de bouche, avec les équipages, deviennent la proie du soldat.

Louis XIV apprit à Fontainebleau cette éclatante victoire qui sauvait la France, rétablissait ses affaires et préparait la paix. La nouvelle lui en fut apportée du champ de bataille par le marquis de Nangis.

Ce n'était encore là cependant que le prélude des nombreux revers qu'allaient essuyer les alliés. Saint-Amand se rendit à discrétion. On y trouva beaucoup de blé et des munitions de toute espèce destinées au siége de Landrecies.

Situé dans des marais impraticables, le poste de Marchiennes était le plus important et le plus difficile à prendre. C'était le dépôt, disons mieux, le magasin général des alliés, et pour leur armée, et pour les besoins des villes nouvellement conquises. Villars fit tout préparer pour s'en emparer de vive force. Le commandant ne voulut pas attendre qu'on donnât l'assaut; il ouvrit les portes de la forteresse, et demeura prisonnier de guerre avec la garnison qui fut conduite à Valenciennes.

On trouva dans la place une énorme quantité d'artillerie de tout calibre, des chevaux, des marchandises, un butin immense, quinze cents matelots, enfin tout le matériel et la réserve de l'armée ennemie.

Cette reddition porta un coup mortel à la grande ligue. Les pertes des alliés furent bientôt plus rapides que leurs progrès ne l'avaient été, et la France forçant la victoire à rentrer sous ses drapeaux, signalait l'étendue de ses ressources et de sa puissance, puisque seule contre tant

de princes acharnés à sa ruine, après tant d'armées défaites, tant de places occupées, elle était à la veille de voir se terminer par des triomphes, une guerre de dix ans, opiniâtre, cruelle et malheureuse.

Ces divers événemens, qui couvraient de gloire Villars et Montesquiou, étaient pour les alliés des pertes irréparables qui humiliaient leur orgueil, blessaient leur jactance, diminuaient leurs forces, et, les rendant plus souples et plus dociles, les disposaient à la paix.

Eugène avait levé le siége de Landrecies, et des troupes s'acheminaient tristement vers Tournay, pour y chercher des vivres, car un convoi de cinq cents chariots chargés de pain, et leur escorte étaient tombés au pouvoir des Français.

Montesquiou assiége Douai; Villars commande l'armée d'observation; Eugène tente plusieurs fois, mais toujours inutilement, de secourir la place, et de venger l'affront qu'il a reçu devant Landrecies: Douai ouvre ses portes après vingt-quatre jours de tranchée. Le Quesnoi, Bouchain imitent cet exemple.

Ces disgrâces, arrivées coup sur coup par la faute d'Eugène, le firent hautement accuser dans sa propre armée, d'imprévoyance et de présomption. On alla même jusqu'à lui repro-

cher d'avoir considéré la France comme une nation à demi écrasée et réduite à recevoir ses lois, quelque dures qu'elles fussent. Le triomphe de Villars au contraire était complet, puisque le succès avait rendu nulle la jalousie de ses officiers supérieurs, tous anciens compagnons de ses travaux, mais qui, cette année, semblaient, par un dénigrement perpétuel de ses plans, taxés par eux d'inexécutables, avoir pris à tâche de faire échouer ses opérations.

Il ne fallut pas moins que le caractère tranchant et décidé du général en chef, pour se raidir contre l'opposition, et ne pas céder à des considérations d'égards qui eussent été funestes aux intérêts de la patrie.

Chaque avantage remporté par Villars hâtait la paix d'Utrecht. On espérait y parvenir depuis que la négociation était entamée avec la reine Anne, dont les ministres ne négligeaient ni les intérêts de la Grande-Bretagne, ni la sûreté publique. Cependant il se trouvait encore bien des obstacles de la part des alliés. La victoire de Denain les rendit plus traitables, et leur fit regretter de n'avoir pas accepté les conditions offertes à Gertruidemberg. Les articles de la paix furent bientôt arrêtés. Celui qui demanda le plus de discussion regardait les renonciations.

L'Angleterre exigeait, pour préliminaire, que jamais les couronnes de France et d'Espagne ne pussent se réunir sur une même tête. Il s'agissait donc de faire renoncer Philippe v, pour lui et sa postérité, à la couronne de France, et que les ducs de Berri et d'Orléans fissent une pareille renonciation à la couronne d'Espagne, sur laquelle ils avaient des prétentions communes, du chef d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, aïeule du duc d'Orléans, et bisaïeule du duc de Berri. Celui-ci avait de plus les droits qu'il tenait de Marie-Thérèse, son aïeule, femme de Louis XIV.

Ces renonciations étaient jugées d'autant plus nécessaires, que Philippe v, avant de passer en Espagne, avait pris, pour la conservation de ses droits à la couronne de France, des lettres patentes, telles que Henri III les avait en allant régner en Pologne. D'ailleurs Philippe v, dès le commencement de son règne, avait donné une déclaration interprétative du testament de Charles II, pour assurer les droits du duc d'Orléans à la couronne d'Espagne, et ceux du duc de Berri faisaient un article du testament même.

Le ministre de France opposait « que, par les lois fondamentales du royaume, le prince le plus proche de la couronne est l'héritier nécessaire;

qu'il succède non comme héritier simple, mais comme maître de l'état; non par choix, mais par le seul droit de naissance; qu'il ne doit la couronne ni à la volonté de son prédécesseur, ni au consentement de qui que soit, mais à la constitution de la monarchie, à Dieu seul; qu'il n'y a que Dieu qui puisse la changer, et que toute renonciation serait inutile.»

Bolinbrocke répondit : « Vous êtes persuadés, en France, qu'il n'y a que Dieu qui puisse abolir cette loi sur laquelle le droit de votre succession est fondé; mais vous nous permettrez aussi de croire dans la Grande-Bretagne, qu'un prince peut renoncer à ses droits par une cession volontaire; et que celui en faveur de qui cette renonciation se fait, peut être soutenue avec justice dans ses prétentions par les puissances qui ont accepté la garantie du traité. Enfin, continua Bolinbrocke, la reine m'ordonne de dire que cet article est d'une si grande conséquence, tant à son propre égard qu'à celui de toute l'Europe, qu'elle ne consentira jamais à continuer des négociations de paix, à moins qu'on n'accepte l'expédient qu'elle a proposé, ou quelque autre aussi solide.»

Louis XIV, qui avait si souvent dicté des conditions, n'était plus en état de rejeter, pas

même de discuter celles qui lui étaient prescrites. Il fallut consentir aux renonciations. Le ministère de France y paraissait si opposé que celui d'Angleterre offrit, pour Philippe v, l'alternative ou de garder l'Espagne et les Indes, en renonçant actuellement pour lui et sa postérité au trône de France, ou d'y conserver tous ses droits, en cédant la couronne d'Espagne au duc de Savoie, et recevant en échange les royaumes de Naples et de Sicile, la Savoie, le Piémont, le Montferrat et le duché de Mantoue; et, au cas que lui ou quelqu'un de ses descendans parvînt à la couronne de France, tous ces états échangés y seraient réunis, à l'exception de la Sicile qui passerait à la maison d'Autriche.

Louis xiv n'oublia rien pour engager son petit-fils à accepter le dernier parti; mais Philippe avait reçu trop de preuves de l'attachement des Espagnols, pour les abandonner. Il ne balança pas; et, le 5 novembre 1712, il fit, en plein cortès, sa renonciation à la couronne de France. Le jour suivant il en donna avis à son frère le duc de Berri, par une lettre communiquée à la junte, et qu'il accompagna d'un modèle de renonciation à la couronne d'Espagne, pour les ducs de Berri et d'Orléans.

La renonciation faite, au nom de ces deux

princes, dans les cortès d'Espagne, y avait toute la force et l'authenticité possibles. Il n'en était pas ainsi de celle de Philippe en France. Il fallait qu'elle y fût ratifiée avec le même appareil que les deux autres l'avaient été à Madrid. Louis XIV offrait de faire enregistrer au parlement une déclaration contenant les renonciations respectives; mais les Anglais, et surtout leurs alliés, pour rompre la négociation, et pour continuer la guerre, exigeaient la sanction des états-généraux de France.

Ils savaient combien les renonciations et les sermens avaient déjà été illusoires. Louis XIII les avait faits, lors de son mariage avec Anne d'Autriche; Louis XIV les avait renouvelés à la paix des Pyrénées, en épousant Marie-Thérèse. Cela n'avait pas empêché l'invasion de la Franche-Comté et d'une partie des pays espagnols, après la mort de Philippe IV. Quelle forme plus sacrée pouvait-on donner aux nouvelles renonciations, sans la sanction des états?

Louis, accoutumé à concentrer tout l'état dans sa personne, ne concevait pas qu'on pût réclamer une autorité confirmative de la sienne. Cependant la paix devenait tous les jours plus nécessaire, et il fallait contenter les alliés. Un comité composé de MM. de Beauvilliers, de Chevreuse, de Charost, de Humières, de Saint-Simon et de

Noailles, fut chargé de chercher un moyen de parvenir au but qu'on voulait atteindre, sans l'assemblée des états.

On proposa de convoquer les princes du sang, les ducs et pairs, les ducs vérifiés ou héréditaires non pairs, les officiers de la couronne, les gouverneurs des provinces et les chevaliers de l'ordre qui représenteraient la noblesse. Mais le corps de la noblesse ne pouvait être régulièrement représenté que par des députés nommés par elle-même; le clergé ne se croirait pas représenté par les pairs ecclésiastiques, si la noblesse ne se croyait pas l'être par les ducs et les officiers de la couronne. Le tiers paraîtrait à l'instant, et les parlemens, qui en sont la principale partie, ne seraient pas satisfaits de l'unique personne du chancelier, qui d'ailleurs ne serait regardé que comme officier de la couronne. On en concluait que cette assemblée ne serait qu'une fausse image d'états, qui, sans en avoir le poids et l'autorité, n'en blesserait pas moins le roi qui n'en voudrait ni la réalité, ni l'apparence.

Les discussions du comité ne décidant pas l'affaire, Bolinbrocke la termina sur la forme avec les alliés, comme il avait déjà fait sur le fond avec le ministre de France. Il leur fit donc approuver le projet de déclaration que le roi

avait offert au sujet des renonciations. Il leur fit voir que si la France était jamais assez puissante pour revenir contre ses engagemens, rien ne l'arrêterait; mais que l'intérêt des puissances réunies de l'Europe serait la plus sûre des garanties, la force étant toujours entre les princes l'interprète des traités.

La forme des renonciations convenue, les ducs de Berri et d'Orléans se rendirent, le 15 mars 1713, au parlement, où se trouvèrent le duc de Bourbon, le prince de Conti, prince du sang; les deux légitimés, le duc du Maine et le comte de Toulouse; cinq pairs ecclésiastiques, et ce qu'il y avait de pairs laïques en état d'y assister. Le chancelier, n'ayant point eu ordre du roi de s'y rendre, ne fut pas fâché de s'en dispenser, connaissant mieux que personne la valeur de cette cérémonie.

Le duc de Shrewsbury et Prior, plénipotentiaires d'Angleterre; le duc d'Ossone, plénipotentiaire d'Espagne à Utrecht, étaient placés dans une des lanternes ou tribunes, ayant chacun une copie des pièces dont on allait faire le rapport, pour en suivre la lecture.

Les gens du roi ayant exposé le sujet de l'assemblée, le doyen du parlement lut la lettre de cachet et les lettres patentes du mois de décem-

bre 1700, qui conservaient à Philippe v et à sa branche, quoique absente et non regnicole, les droits à la couronne de France. On lut tout de suite sa renonciation, qui fut mise en marge des registres, pour annuler les lettres patentes. De là on passa aux renonciations des ducs de Berri et d'Orléans à la couronne d'Espagne pour eux et pour leur postérité mâle et femelle.

Les conclusions du procureur-général et l'arrêt du parlement furent lus et approuvés; les magistrats sortirent pour prendre la robe rouge, revinrent se placer aux hauts siéges, et l'arrêt fut prononcé en pleine audience et portes ouvertes.

Le roi d'Espagne ayant pris dans ses qualités celles de roi de Navarre et de duc de Bourgogne, le parlement mit dans l'enregistrement, sans approbation de titres.

Les renonciations ayant été acceptées, la paix ne tarda pas à être conclue entre la France et les alliés, excepté l'empereur. Elle fut signée à Utrecht le 11 avril, et publiée à Paris le 25 mai 1713.

Une chose peu importante, mais assez singulière, c'est que l'abbé de Polignac, un des plénipotentiaires français à Utrecht, obtint le chapeau de cardinal à la nomination de Jacques III, comme roi d'Angleterre, dans le temps que

l'abbé signait les articles qui excluaient ce prince du trône, dont on assurait la possession à la branche protestante de Hanovre.

Par un accord particulier de la reine Anne avec Louis xiv, cette princesse convint de faire payer sept cent cinquante mille livres de douaire à la reine Marie d'Est, veuve du roi Jacques ii; et, pour éviter toutes difficultés sur les quittances qu'elle n'aurait pas pu signer reine d'Angleterre, de France, etc., il fut convenu qu'elle signerait simplement Marie, reine.

Revenons à la paix d'Utrecht et aux traités qui en furent la suite.

Par ces traités Victor Amédée recouvrait la Savoie et le comté de Nice. Il obtenait en outre la cession de la Sicile avec le titre de roi.

Les intérêts du Portugal avaient été stipulés de manière qu'il aurait la navigation de l'Amazone, et les forts qui avoisinent cette rivière dans un espace indiqué. On remarqua alors une clause singulière, c'est qu'il ne serait permis aux vaisseaux de guerre français d'entrer dans les grands ports de Portugal qu'au nombre de six, sans que les autres nations fussent, par le traité, assujéties à la même réserve.

On accordait aux Hollandais une barrière considérable qu'ils avaient toujours désirée, et

l'on prenait sur la maison d'Autriche de quoi les satisfaire, et les rendre maîtres des plus fortes villes de la Flandre.

L'électeur de Brandebourg eut l'utile et l'agréable : l'utile, par la cession de la haute Gueldre, du pays de Kessel, de la principauté de Neufchâtel, du Valengrin et de ses dépendances ; l'agréable, en ce que la France et l'Espagne le reconnurent roi de Prusse, avec tous les honneurs rendus aux têtes couronnées.

Quant à l'Angleterre, sa gloire et ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir et combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar et de Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits que n'avaient pas les Français qui avaient placé Philippe V sur le trône. On doit encore compter parmi les articles honorables pour le ministère anglais d'avoir fait consentir Louis XIV à la liberté de ceux de ses propres sujets qui gémissaient dans les fers pour opinions religieuses. C'était dicter des lois, mais des lois bien respectables.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la Flandre espagnole. On lui

assurait le royaume de Naples et la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, et quatre ports sur les côtes de Toscane. Le conseil de Vienne, se croyant lésé, ne voulut point souscrire à ces conditions.

Ainsi finit la guerre entre la France, l'Espagne, la Savoie, le Portugal, la Prusse, la Hollande et l'Angleterre. On a dit que la reine Anne rendit alors un grand service à Louis XIV : on en convient; mais aussi que pouvait-elle gagner de plus en continuant la guerre? L'Angleterre, en effet, qui n'avait aucun droit à la succession de Charles II, acquérait, des domaines de ce prince, deux beaux ports sur la Méditerranée; forçait les Français à détruire eux-mêmes une citadelle qui lui portait ombrage; s'emparait de la plus riche pêche de la mer; recevait en Amérique un pays illimité dont elle avait la faculté d'étendre les bornes à son gré, et d'où elle pourrait envahir dans la suite le commerce des fourrures, et gênait enfin celui des Français dans les états d'Europe, par les faveurs qu'elle faisait accorder au sien.

Elle aurait pu, en ne cessant pas si promptement les hostilités, et en ne retirant pas ses troupes, faire obtenir à l'empereur les conditions qu'il exigeait pour conclure aussi la paix; mais

ces conditions ne regardaient que des arrangemens dans le continent, qui intéressaient peu les Insulaires.

La Grande-Bretagne avait ce qu'elle désirait : c'était à son allié à se tirer d'embarras comme il l'entendrait; n'ayant plus besoin de lui, elle l'abandonna.

A cette tactique, constamment suivie avant, durant et après les conférences d'Utrecht, qui pourrait méconnaître l'astucieuse Angleterre!

Pendant que cette puissance fait ainsi jouer les ressorts de son adroite politique, la France, de son côté, ne néglige rien pour amener l'Autriche à une suspension d'armes. On lui offrait à peu près ce qu'elle pouvait raisonnablement désirer. Mais, soit opiniâtreté d'Eugène, soit aveuglement dans le conseil de l'empereur, ce dernier n'entra, et ne voulut entrer pour rien dans aucune des négociations. Si, d'abord, il s'était prêté aux vues de la reine Anne, nul doute qu'il aurait pu avoir Landau et peut-être Strasbourg. Il s'obstina à la guerre et n'eut rien.

Déjà cent mille hommes, sous les ordres d'Eugène, se trouvaient réunis derrière les lignes d'Etlinghen. Villars les menaçait, sans le moindre dessein de les attaquer; et, ayant réussi par ses feintes, à y attirer l'ennemi, il s'étendit ra-

pidement sur la gauche du Rhin, depuis Lauterbourg jusqu'au-delà de Landau qu'il investit, après s'être emparé de tous les passages du fleuve au-dessus de Mayence, ou les avoir masqués.

L'armée fit seize lieues en vingt-quatre heures. Le général français encourageait le soldat par ses paroles, et le soutenait encore de son exemple, en marchant lui-même à pied. Cette diligence lui livra Spire, Worms et d'autres villes sur le Rhin.

Le 10 juin, Landau fut investi par le maréchal de Bezons, qui commandait le siége; la tranchée fut ouverte le 25, et la place capitula le 20 août.

La prise de Landau facilita celle de Fribourg. Le comte du Bourg, chargé de l'attaque, demandait des outils, des pioches, des fascines. « Rien de tout cela, répondit Villars, des hommes! » Aussitôt il met pied à terre, charge et culbute l'ennemi, dont une partie se jette dans Fribourg, l'autre dans les gorges de la forêt Noire. Les fuyards sont poursuivis par un détachement qui pénètre jusqu'au Danube. L'empire tremble, et croit à l'irruption prochaine de l'armée française.

Frappé d'une sorte de stupeur, le conseil de Vienne pressait inutilement les secours promis par les cercles; les secours n'arrivaient point. Les succès multipliés de Villars, et la rapidité de

ses progrès adoucirent enfin le ministère de Charles VI, et lui firent comprendre que jamais, sans l'Angleterre et la Hollande, il ne prévaudrait contre la France. Il résolut donc de délivrer les peuples de l'empire des malheurs inévitables que la guerre entraîne après elle, et l'on fit des propositions de paix.

Les conditions n'en furent pas discutées. Charles consentit au rétablissement de l'électeur de Bavière; et la France abandonna d'autant plus volontiers le soin de réconcilier l'Autriche avec l'Espagne, qu'elle savait que Philippe ne voulait entendre à aucun accommodement avec l'empereur, et que seul, ce dernier n'était pas en état de faire beaucoup de mal à son ennemi.

Après avoir ainsi terminé la guerre, il restait encore à Villars la gloire de signer la paix avec Eugène. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom et par ordre de leurs souverains. Ils portèrent dans les débats toute la franchise de leur caractère.

Le château de Rastadt fut partagé en deux pour recevoir ces illustres plénipotentiaires qui, quoiqu'ils se fussent fait la guerre long-temps et avec chaleur, réglaient tête à tête les articles du traité avec le même sang-froid, la même tran-

quillité d'esprit, que s'ils avaient été amis toute leur vie; et c'était certes un grand et beau spectacle de voir ces chefs des premières armées du monde, se confier entièrement sur la bonne foi l'un de l'autre, et n'avoir chacun pour leur escorte que cent hommes de cavalerie et un pareil nombre de grenadiers.

Ce fut le 26 novembre que Villars entra à Rastadt, une heure avant Eugène. Ils se donnèrent en s'embrassant des témoignages réciproques d'estime et de bienveillance. Les premières paroles que Villars adressa à Eugène sont celles-ci : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis. Vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles. » Et en effet, ces guerriers célèbres eurent continuellement dans leurs cours respectives des ennemis secrets, des personnes jalouses de leurs triomphes, et des cabales à combattre.

Les officiers des deux nations, à l'exemple des généraux, vivaient ensemble dans la plus parfaite union. Après un mois et demi de conférences, sans que le public eût pu pénétrer le succès et la fin de la négociation, tant le secret était bien gardé! les plénipotentiaires et leur suite quittèrent Rastadt, mais avec l'espoir fondé d'y revenir bientôt achever ce qu'ils avaient si heureusement commencé.

Effectivement Louis XIV ne tarda pas à charger Contades de porter ses ordres à Villars, qui les attendait à Strasbourg, et le maréchal l'envoya, de suite, à Eugène, pour le prier de se rendre à Rastadt. Ainsi, toutes contestations se trouvant désormais sans objet, et les obstacles aplanis et levés, Villars et Eugène mirent le sceau à leur renommée en signant un traité de paix solide et durable entre l'Autriche, la France et les princes de l'empire, qui, par un entêtement vraiment germanique, voulaient que les hostilités continuassent encore.

Les parties contractantes se firent réciproquement des restitutions. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le duc d'Anjou au trône, que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées.

La Lombardie et la Flandre échurent à la maison d'Autriche; la Prusse obtint une portion de cette même Flandre; les Hollandais dominèrent dans une autre; et la France conserva Landau, et toute la rive gauche du Rhin, sa limite naturelle.

Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne demeura partagé entre quatre puissances; celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas même une métairie.

La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un temps. Il fut, quelques années, maître de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est si souvent et si facilement arraché.

Le duc de Savoie posséda la Sicile pendant quatre ans, et ne la garda que pour soutenir contre le pape, le droit singulier, mais ancien, d'être pape lui-même dans cette île, c'est-à-dire, au dogme près, d'y décider souverainement en matière de religion (*).

Quoique la paix extérieure eût comblé les vœux de Louis XIV, ce prince n'en était pas moins en proie, chez lui, aux plus grandes inquiétudes. Pour comble de malheur, leur source était sa-

(*) La vanité de la politique parut plus fortement encore après les conférences d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est hors de doute que le nouveau ministère de la reine Anne voulait préparer, en secret, le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône. Cette princesse commençait à écouter la voix de la nature, et songeait sérieusement à laisser sa succession à ce frère que protégeait Louis XIV, et qu'elle avait proscrit malgré elle : sa mort arrêta ses bonnes intentions. La maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère, et qu'elle n'aimait pas, lui succéda ; ses ministres furent persécutés ; le parti du prétendant fut défait, et la rebellion qui, si Anne eût vécu plus long-temps, aurait été une révolution légitime, vit les échafauds se teindre du sang de ses partisans. VOLTAIRE.

crée, et c'était au nom du ciel que des hommes factieux, hypocrites, cruels, intolérans, allaient troubler l'état. Les querelles du jansénisme, que l'on croyait assoupies, se rallumèrent, à cette époque, avec un nouveau scandale et une fureur jusque là sans exemple (*).

Pendant que la France voyait avec le plus vif chagrin s'élever dans son sein des disputes au

(*) Attentif au bonheur de la nation, et persuadé que des contestations, en fait de religion, ont toujours de mauvaises suites, le roi demanda au pape une constitution. Cent et une propositions de Quesnel furent condamnées, et une bulle expresse défendit à tous les fidèles de garder et de lire son ouvrage. Hélas ! ce n'était qu'une bulle, et une bulle dictée par la mauvaise foi ultramontaine. Elle fut enregistrée au parlement, le 14 février 1714, et soutenue de lettres-patentes données à son sujet.

De quarante-neuf prélats convoqués, quarante avaient accepté l'acte de Clément XI, avec des modifications.

Quelque sages qu'eussent été les précautions prises par Louis XIV pour rendre la tranquillité au royaume, ses lettres patentes, l'arrêt du parlement et l'acceptation des quarante évêques, furent frappés de nullité dans l'opinion publique. On vit tout-à-coup paraître une foule d'écrits anonymes, pour ou contre Rome, et cette multiplicité de pamphlets, loin de ramener le calme, ne servit au contraire qu'à alimenter la fureur des partis.

Envoyée en Sorbonne avec une lettre de cachet, la bulle fut reçue à la pluralité des suffrages, et enregistrée, mais

sujet des réflexions morales du P. Quesnel, prêtre de l'Oratoire, sur le Nouveau-Testament, Philippe v n'était guère plus tranquille sur le trône d'Espagne. Barcelone, Majorque et Iviça avaient refusé de reconnaître son autorité. Opiniâtres dans leur révolte, les Catalans avaient porté le délire jusqu'à déclarer la guerre à la France et à l'Espagne. Leur obstination était principalement fomentée par le clergé et par les moines, dont plusieurs, voyant approcher le terme d'une liberté qu'ils avaient usurpée, et qui différait peu de l'apostasie, faisaient les plus grands efforts pour la conserver, en abusant de l'ignorante crédulité du peuple.

On avait conseillé à Philippe de raser Barcelone, et d'élever à sa place une pyramide qui attestât à la postérité la révolte et la punition de cette ville. C'est ainsi que de nos jours nous avons vu un vil histrion, pour venger son amour-propre blessé, proposer sérieusement aux députés de la France, l'entière destruction de la seconde ville de l'antique Gaule, dont il avait juridique-

seulement pour obéir aux ordres précis du roi, qui n'eut pas même la satisfaction de voir, avant sa mort, la fin de cette espèce de schisme que Clément XI, instrument volontaire du P. Le Tellier, avait causé dans l'état.

Saint Philippe, *Hist. d'Espagne.*

ment assassiné la population; c'est encore ainsi que des hommes, qui prouveraient difficilement qu'ils ont le cœur français, méconnaissant ces paroles auguste de leur Roi : *Union et Oubli*, osent, sous l'empire de la Charte, solennellement jurée par le chef de l'état et par ses héritiers présomptifs, rêver des monumens qui perpétuent le souvenir des discordes civiles.

Content d'avoir humilié Barcelone, Philippe voulut la conserver. Sa clémence fut entière et devait l'être; le sang de Henri IV, qui sut vaincre et pardonner, coulait dans ses veines.

Pendant que, de toute l'Europe, Majorque seule conservait son état de guerre, et restait armée contre son souverain, Louis XIV en proie à des chagrins domestiques (*), et d'ailleurs

(*) Louis XIV vit, en moins d'un an, s'éteindre trois générations. Le dauphin, son fils unique, meurt le 14 avril 1711; le duc de Bourgogne, devenu dauphin, meurt l'année suivante, le 18 février, n'ayant survécu que six jours à sa femme, morte le 12. Trois semaines après, le 8 mars, le duc de Bretagne, l'aîné de leurs fils, les suivit au tombeau. Paris vit le même char funèbre renfermer le père, la mère et l'enfant.

Le duc d'Anjou, depuis Louis XV, fut à deux doigts de la mort. La duchesse de Ventadour, sa gouvernante, par amour d'autant plus courageux qu'elle osait se charger de l'événement, éloigna les médecins, et, pleine des idées funestes qui

averti par l'âge et les infirmités, de sa fin prochaine, étendait ses vues politiques jusque dans l'avenir, et voulait encore conserver, même au-

naissaient de tant de morts précipitées, lui donna du contre-poison *. Que ce remède ait été nécessaire ou non, on eut le bonheur de conserver un enfant si précieux à l'état.

Le public ne trouva rien que de naturel dans la mort du dauphin, attaqué de la petite vérole; mais il n'en fut point ainsi de la mort du duc, de la duchesse de Bourgogne et du duc de Bretagne. Enlevés tous trois presque au même instant, on ne doutait point que ce ne fût l'effet du poison. Fagon, premier médecin du roi, et Boudin, médecin des enfans de France, le disaient sourdement avec une timidité apparente, qui n'en était que plus persuasive.

Maréchal, premier chirurgien, soutenait le contraire, et citait plusieurs exemples récens de pareilles maladies; mais il paraissait moins persuadé lui-même, que chercher à consoler le roi, en écartant des images noires. Le jeune duc d'Anjou, faible et languissant, qu'on disait arraché à la mort par un antidote, semblait prouver que le père et la mère avaient péri par le poison.

On ajoutait que le premier accès de la maladie de la duchesse de Bourgogne avait été une douleur vive à la tempe, suivie de fièvre, après une prise de tabac d'Espagne, et que, sur cette déclaration, on avait inutilement cherché la tabatière qui ne s'était plus trouvée.

Ces soupçons, répandus dans tout le royaume, tombaient

* Cet antidote fut donné par la comtesse de Vérue, qui l'avait apporté de Turin, où elle avait été empoisonnée, étant maîtresse du duc de Savoie, Victor.

Duclos.

delà du trépas, le sceptre qu'il quittait à regret. En vain la flatterie l'avait enivré d'encens, et, par des comparaisons aussi basses que futiles, égalé

uniquement sur le duc d'Orléans, depuis régent, et formèrent bientôt un cri d'accusation publique. Il en fut si consterné, qu'il demanda au roi de se constituer prisonnier avec Hombert, célèbre chimiste, dont il avait pris des leçons, jusqu'à ce que la calomnie fût démontrée et détruite.

Louis XIV, prévenu par les ennemis de son neveu, fut près d'accepter sa proposition; mais il en fut détourné par Maréchal, qui eut le courage de représenter qu'un tel éclat ne servirait qu'à tourner en certitude, dans l'imagination du peuple, des soupçons qui se détruiraient d'eux-mêmes, au lieu que la justification du duc d'Orléans laisserait toujours à sa réputation la tache d'une accusation indigne de lui, et que la démonstration de son innocence passerait encore pour l'indulgence d'un roi qui ne veut pas déshonorer son sang.

L'affaire en resta là; mais les soupçons ont subsisté longtemps. On ne voulait pas faire attention que Fagon et Boudin étaient intéressés à justifier l'insuffisance de leur art. Le premier était la créature de madame de Maintenon, dont il partageait le ressentiment contre le duc d'Orléans, qui se l'était attiré par des propos indiscrets sur elle. Le second perdait tout à la mort des princes, devait son existence à Fagon, et s'était déjà tellement aliéné le duc d'Orléans, qu'il croyait en avoir tout à craindre dans la suite, s'il ne travaillait à le perdre. Madame de Maintenon avait des desseins plus intéressans qu'une petite vengeance de femme.

On parlait souvent alors d'empoisonnement, et les soupçons, ayant été une fois dirigés contre le duc d'Orléans, se

en quelque sorte à la Divinité ; c'était lui faire stupidement franchir l'espace immense de la terre au ciel ; mais auparavant il lui fallait, à Saint-Denis, mêler sa royale cendre à la royale poussière des Capets, et dormir du sommeil éternel dans un lieu qu'il n'avait jamais eu le courage de contempler d'un œil sec et calme, et qui lui fit préférer au site pittoresque de Saint-Germain, le sol stérile de Versailles où des millions extorqués à la misère publique, gisent encore inutilement enfouis dans une terre ingrate (*).

Ce prince passait une vieillesse triste, dans l'intimité de madame de Maintenon, plus vieille que lui. Versailles, autrefois si gaie, participait à

réveillaient à chaque occasion. Ce prince, incapable d'une action noire et basse, avait, à force d'imprudences, d'indiscrétions et de mœurs crapuleuses, donné de lui la plus mauvaise opinion, que l'idée même qu'on avait de son esprit aggravait encore. DUCLOS.

(*) Il y a sous terre, dans les canaux de Versailles, pour trente millions de plomb. Qu'on juge par cela seul de tout le reste, sans qu'il soit même besoin de parler de l'énorme quantité de bronze, transformé en grenouilles qui vomissent, assez inutilement, une eau putride dans de sales bassins, et qui serait mieux employé à pourvoir de canons nos villes maritimes, objet éternel de la convoitise des Anglais, les plus grands ennemis de la France. *Révolutions de Paris.*

cette apathie mélancolique. Les plaisirs ne s'y présentaient que rarement, et comme à la dérobée, à l'occasion de quelques fêtes majestueuses, que la dignité du trône exigeait encore. La cour paraissait tranquille et grave; mais cette tranquillité n'était plus qu'un état de faiblesse et d'inanition extrême.

Louis dévorait sa douleur en public, et se laissait voir comme à l'ordinaire (*): toutefois ceux qui

(*) Louis XIV dépérissait, à vue d'œil : cependant le 9 août, il courut encore le cerf dans sa calèche, qu'il mena lui-même. Le dimanche onze, il tint conseil, et se promena ensuite dans les jardins de Trianon; mais il en revint si abattu, que ce fut sa dernière sortie.

La seule distraction que Louis XIV ait eue dans ses malheurs domestiques, fut l'audience publique qu'il donna à un ambassadeur de Perse, qui venait, disait-on, témoigner l'admiration du roi son maître pour le plus grand monarque de la chrétienté. Jamais le roi n'avait paru avec plus de magnificence, que le jour qu'il reçut cet hommage. Il portait dans sa parure toutes les pierreries de la couronne; sa vieillesse, son air d'abattement même inspiraient une sorte de pitié respectueuse, et ajoutaient à sa majesté.

Beaucoup de personnes prétendirent que cet ambassadeur n'était qu'un aventurier, produit pour tirer le roi de sa mélancolie, en lui rappelant sa grandeur passée. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dipi, interprète des langues orientales, étant mort subitement, entre le jour de l'entrée et celui de l'audience, on trouva un curé de campagne, qui, ayant

l'approchaient pénétraient facilement sa pensée, et découvraient les plus secrets mouvemens de son cœur, tant il était difficile au monarque de cacher entièrement les convulsions dont il était agité, à une époque où la misère la plus profonde désolait le royaume! Une justice néanmoins, qu'on ne peut lui refuser, c'est qu'il ne succomba pas un instant à ses nombreuses afflictions.

voyagé en Perse, fit les fonctions de Dipi; et ce curé, d'après les conversations qu'il eut avec cet ambassadeur, en porta le même jugement.

DUCLOS.



HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE SIXIÈME.

LA RÉGENCE. — PHILIPPE D'ORLÉANS.

Le mauvais état des finances, auquel Louis XIV n'avait pu remédier, lui avait aliéné la capitale et les provinces, et sa confiance aveugle dans le père Letellier, acheva de les révolter. La France, qui lui avait pardonné toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son confesseur (*), et il perdit, les trois dernières années de sa

(*) L'acte de catholicité qui doit être le plus libre, est sans doute la confession, quant au choix du ministre; et jamais il n'y en eut de plus contraint dans la maison royale,

vie, dans l'esprit de la majeure partie de la nation, tout ce qu'il avait fait de plus illustre et de plus mémorable durant un règne le plus long et le plus glorieux qui ait été jusqu'à lui, mais que devaient effacer, sous le quatrième de ses successeurs, des triomphes inouïs, et des vic-

et surtout dans la famille; le Dauphin a communément pour confesseur celui du roi, son père. Cet usage pourrait faire regretter la confession aux rois protestans.

Toutes les consciences de la maison royale étaient, sous Louis XIV, entre les mains des Jésuites; mais il ne tint qu'à lui de s'apercevoir combien la crainte qu'il inspirait, ou le désir de lui plaire, y avaient de part.

Dès que la duchesse de Bourgogne parut en danger, le jésuite La Rue, son confesseur ordinaire, se présenta pour la disposer à la mort. Dans ces momens où l'on ne craint plus les rois mêmes, elle montra une telle répugnance, que l'habile jésuite, pour épargner à sa compagnie un plus grand éclat, dit à la princesse, que si elle avait plus de confiance en un autre qu'en lui, il irait le chercher. Elle lui nomma sur-le-champ Bailli, prêtre de la paroisse de Versailles. Celui-ci ne s'étant pas trouvé, elle demanda un père Noël, récolet; ce qui prouve un éloignement très-décidé pour les Jésuites, d'autant plus que Bailli était fort suspect de jansénisme, la plus noire des taches aux yeux du roi. Les Jansénistes avaient alors l'estime publique.

Ce dégoût marqué pour la Société n'était pas un exemple unique. Henri-Jules de Bourbon-Condé, avait réclamé, en mourant, le père La Tour, général de l'Oratoire, l'horreur

toires remportées par les Français dans toutes les parties de l'Europe.

En contraste s'élevait une nouvelle cour, celle de Philippe, duc d'Orléans, fils de Monsieur,

des Jésuites *, et peu agréable au roi. Il est vrai que Henri-Jules se conduisit en courtisan jusque dans la manière de mourir. Il envoyait chercher le père La Tour dans un carrosse de louage, et on l'introduisait, comme en bonne fortune, par un escalier dérobé, tandis que, sous prétexte d'un mieux dans la maladie ou du sommeil du prince, on refusait la principale porte de l'appartement à un père Lucas, Jésuite, confesseur en titre, et qui, sur la nouvelle du danger, était accouru de Rouen, pour attraper l'âme du prince; mais elle lui échappa.

La place de confesseur est, chez tous les princes catholiques, une espèce de ministère plus ou moins puissant, suivant l'âge, les passions, le caractère et les lumières du pénitent.

Le Père La Chaise occupa long-temps ce poste, et procura beaucoup de considération à sa société.

Souple, poli, adroit, il avait l'esprit orné, des mœurs douces, un caractère égal. Sachant à propos alarmer ou calmer la conscience du roi, il ne perdait point de vue ses

* Les Jésuites cherchèrent long-temps et inutilement à perdre le père La Tour. Le roi, fatigué des tentatives multipliées, imposa silence. « Il y a deux ans, dit-il, que je le fais observer, sans qu'il m'en » soit rien revenu de répréhensible. Il faut qu'il soit plus sage qu'on » me dit, ou plus fin que nous; qu'on ne m'en parle plus. »

Duclos.

dont la jeune société professait assez hautement une vie licencieuse. Le roi ne le croyait pas si perverti pour les mœurs, qu'il voulait le paraître, et il disait de lui « que c'était un fanfaron

intérêts ni ceux de sa compagnie, qu'il servait sourdement, laissant au monarque le soin de la protection. Persécuteur voilé de tout parti opposé, il en parlait avec modération, et en louait même quelques particuliers. Il montrait sur sa table le livre des Réflexions morales du père Quesnel, et disait à ceux qui paraissaient étonnés de son estime pour un auteur d'un parti opposé à la Société : « Je n'ai plus le » temps d'étudier; j'ouvre ce livre, et j'y trouve toujours de » quoi m'édifier et m'instruire. »

A sa mort, le roi en fit publiquement l'éloge, rappela les occasions où le Père La Chaise avait pris contre lui la défense de plusieurs gens accusés ou suspects, et ajouta : « Je lui disais quelquefois : Vous êtes trop doux. Ce n'est » pas moi qui suis trop doux, me répondait-il; c'est vous, » sire, qui êtes trop dur. » Ils se connaissaient bien l'un et l'autre.

Peu de jours avant que de mourir le Père La Chaise dit à Louis XIV : « Sire, je vous demande en grâce de choisir » mon successeur dans notre compagnie. Elle est très-atta- » chée à Votre Majesté; mais elle est fort étendue, fort » nombreuse, et composée de caractères très-différens, tous » passionnés pour la gloire du corps. On n'en pourrait pas » répondre dans une disgrâce, et un mauvais coup est bientôt » fait. »

Le roi fut si frappé de ce propos, qu'il le rendit à Maréchal, son premier chirurgien, qui, dans le premier mo-

de vices. » Cependant il voyait avec regret que le gouvernement du royaume allait tomber entre ses mains.

De toute la famille royale il ne restait qu'un faible rejeton, qu'on n'espérait pas de conserver. Les princes du sang, éloignés de la tige directe, étaient en petit nombre. Louis se laissa persuader qu'il y pouvait suppléer par des princes adoptifs.

A cet égard, il éprouva des sollicitations importunes qui affligèrent ses derniers momens. Il avait deux fils naturels, le duc du Maine et le comte de Toulouse. On pressa le roi, dont la santé devenait de jour en jour plus alarmante,

ment de son effroi, le rapporta à Blouin, premier valet-de-chambre, et à Boulduc, premier apothicaire, ses amis particuliers.

Ce que le Père La Chaise pensait de sa compagnie doit se supposer de tout autre ordre religieux attaché à la cour par le confessionnal. Il serait à souhaiter que ce ministère ne fût jamais confié qu'à un séculier.

Le roi de Sardaigne, Victor Amédée, a dit à un ministre de France que son confesseur, Jésuite, étant au lit de la mort, le fit prier de le venir voir, et que le mourant lui tint ce discours : « Sire, j'ai été comblé de vos bontés ; je » veux vous en marquer ma reconnaissance. Ne prenez ja- » mais de confesseur Jésuite : ne me faites pas de questions, » je n'y répondrais pas. »

DUCLOS.

de faire un testament par lequel il assurerait d'une manière positive le sort du duc du Maine, et enlèverait au duc d'Orléans le pouvoir de priver le fils légitimé des avantages que la faiblesse du père lui décernait. C'était un conseil de régence qu'on lui demandait, afin de borner la puissance du régent. Il fit son testament sur ce principe. En le remettant clos entre les mains du premier président, pour n'être ouvert qu'en présence des pairs assemblés, « Voici, lui dit-il, » mon testament. L'exemple des rois mes pré» décesseurs et du roi mon père, ne me laisse » pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir; » mais on l'a voulu, on m'a tourmenté, on ne » m'a donné ni paix ni patience qu'il ne fût » fait. J'ai donc acheté mon repos. Prenez-le, » emportez-le, il deviendra ce qu'il pourra; mais » au moins je serai tranquille, et je n'en enten» drai plus parler. »

Le mot de testament était cruel à l'oreille d'un roi toujours traité en immortel (*); mais l'idée

(*) Il ne faut, pour se convaincre de la justesse de cette expression, que jeter les yeux sur les peintures des galeries de Versailles, où Louis XIV est partout représenté en Dieu, en Jupiter, en Mars, etc., et qu'on ne peut voir sans s'indigner de cette dégradation de l'espèce humaine.

Révolutions de Paris.

de régner encore après sa mort en adoucissait l'image. Louis XIV, par cet acte, établissait un conseil de régence, dont le duc d'Orléans devait être le chef, et la personne du jeune roi était mise sous la tutelle et garde du conseil de régence.

Le testament fut placé dans un trou creusé dans l'épaisseur du mur d'une tour du palais, sous une grille de fer et une porte fermée de trois serrures.

Pendant que le roi s'occupait d'assurer la tranquillité du royaume, il eut la douleur d'apprendre la mort de la reine Anne, pour qui il avait de l'amitié, de la reconnaissance, et à qui il en devait. Cette perte lui aurait encore été plus sensible, si elle fût arrivée avant la conclusion de la paix, qui peut-être ne se serait pas faite. Georges Ier monta sur le trône d'Angleterre, et le gouvernement changea entièrement de face.

Le nouveau ministère poursuivit à outrance tout le conseil de la feue reine. Le duc d'Ormond, qui avait succédé à Marlborough dans le commandement des troupes, se réfugia en France. Le grand trésorier Horley, comte d'Oxford, fut cité au parlement, et près de perdre la tête. Bolinbrocke, qui avait eu plus de part que personne à la paix, ne sauva sa vie qu'en passant en France,

où Stairs (*) vint, en qualité d'ambassadeur, relever Schewsbury.

Mais il est temps d'arriver aux derniers momens de Louis XIV. Sentant sa fin prochaine, ce prince se fit amener le Dauphin par la duchesse de Ven-

(*) Stairs était un Écossais de beaucoup d'esprit, instruit, aimable dans la société particulière, et très-avantageux en traitant avec les ministres français. Audacieux jusque dans son maintien, par caractère et par principes, il paraissait s'en être fait un système de conduite. Il essaya même d'être insolent avec le roi, à qui il parla avec peu de retenue, dans une audience particulière qu'il eut de ce prince.

Louis XIV refusa depuis de le voir, et le renvoya pour ses affaires à M. de Torcy *, dont Stairs reçut une leçon assez vive. Croyant pouvoir abuser du caractère doux et poli du ministre, il s'échappa un jour devant lui en propos sur le roi. Torcy lui dit froidement : « Monsieur l'ambassadeur, tant que vos insolences n'ont regardé que moi, je les ai passées pour le bien de la paix; mais si jamais, en me parlant, vous vous écartez du respect qui est dû au roi, je vous ferai jeter par les fenêtres. » Stairs se tut, et de ce moment fut plus réservé.

* M. de Torcy était estimé du roi, mais il n'en avait jamais été aimé. Louis XIV avait la faiblesse de ne vouloir aucun ministre qui eût une grande réputation d'habileté, persuadé qu'elle portait préjudice à ce qui lui était dû de respect et d'égards. Lorsque des courtisans eurent assuré à ce monarque que M. de Chamillard n'avait pas de grands talens, il répondit : « Je le formerai. »

MASSILLON.

tadour, et lui adressa ces paroles, copiées littérallement d'après celles qu'on voyait encadrées au chevet du lit de Louis XV, au-dessus de son prie-dieu.

« Mon cher enfant, vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus fortement, est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu..... Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes.....

» Tâchez de conserver la paix avec vos voisins.

» J'ai trop aimé la guerre. Ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites.

» Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connaître le meilleur, pour le suivre toujours.

» Soulagez vos peuples le plus tôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.

» N'oubliez jamais les grandes obligations que vous avez à madame de Ventadour. Pour moi, madame, dit-il en se retournant vers elle, je suis bien fâché de n'être plus en état de vous en marquer ma reconnaissance. »

Il finit en disant au Dauphin : « Mon cher enfant, je vous donne de tout mon cœur ma bénédiction. » Il l'embrassa ensuite deux fois avec de grandes marques d'attendrissement.

La duchesse de Ventadour, voyant le roi s'attendrir, emporta le Dauphin. Le roi fit entrer successivement les princes et les princesses du sang, leur parla à tous, mais séparément au duc d'Orléans et aux légitimés, qu'il fit venir les premiers. Il remercia tous ses officiers-domestiques des services qu'ils lui avaient rendus, et leur recommanda le même attachement pour le Dauphin.

L'après-dînée, le roi, s'adressant à tous ceux qui avaient les entrées, leur dit : « Messieurs, je vous demande pardon du mauvais exemple que je vous ai donné. J'ai bien à vous remercier de la manière dont vous m'avez toujours servi, de l'attachement et de la fidélité que vous m'avez marqués, je suis bien fâché de n'avoir pas fait pour vous tout ce que j'aurais bien voulu. Je vous demande pour mon petit-fils, la même application et la même fidélité que vous avez eues pour moi. J'espère que vous contribuerez tous à l'union, et que si quelqu'un s'en écartait, vous aideriez à le ramener. Je sens que je m'attendris, et que je vous attendris aussi. Je vous demande pardon. Adieu, messieurs ; je compte que vous vous souviendrez quelquefois de moi. »

Le mardi, 27, Louis XIV n'ayant auprès de lui que madame de Maintenon et le chancelier, se

fit apporter deux petits coffres, dont il fit tirer et brûler beaucoup de papiers, et donna pour les autres ses ordres au chancelier. Il fit ensuite appeler son confesseur, et, après lui avoir parlé bas, il fit venir le comte de Pontchartrain et lui ordonna d'expédier l'ordre de porter son cœur aux Jésuites, et de l'y placer vis-à-vis celui de Louis XIII, son père.

Ce fut avec le même sang-froid qu'il fit tirer d'une cassette le plan du château de Vincennes, et l'envoya à Cavoie, grand-maréchal-des-logis, pour faire les logemens de la cour, et y conduire le jeune roi; ce furent ses termes. Il lui arriva même quelquefois de dire : « Dans le temps que j'étais roi! » Puis, s'adressant à madame de Maintenon : « J'avais toujours ouï dire qu'il est difficile de mourir; je touche à ce dernier moment, et je ne trouve pas cette résolution si pénible. » Madame de Maintenon lui dit que ce moment était effrayant quand on avait de l'attachement au monde, et des restitutions à faire. « Je ne dois, comme particulier, reprit le roi, de restitutions à personne; pour celles que je dois au royaume, j'espère en la miséricorde de Dieu. Je me suis bien confessé; mon confesseur veut que j'aie une grande confiance en Dieu, je l'ai tout entière. » Quel garant que le père Le Tellier pour la con-

science d'un roi, et d'un roi qui avait révoqué l'édit de Nantes (*)!

Cependant les craintes du roi vont se réaliser, et son testament aura le sort de celui de Louis XIII.

(*) La révocation de l'édit de Nantes fut l'acte le plus terrible de cette dévotion fanatique, à l'aide de laquelle Louis XIV prétendait régner sur les consciences.

La France, déjà ruinée par la guerre, le luxe et les fêtes, fut dépeuplée par les proscriptions, et les étrangers se sont enrichis de nos pertes.

Louis ne fut que l'instrument aveugle de tant de barbarie. On lui peignait des couleurs les plus noires, ces hérétiques à qui son aïeul, Henri, devait principalement la couronne. On ne lui parlait point de la Ligue.

Madame de Maintenon, née dans le sein du calvinisme, craignit de rendre sa foi suspecte en intercédant pour ses premiers frères.

Louvois, qui frémissait de devenir inutile, s'il n'entretenait comme un feu sacré le feu de la guerre, espérait enflammer tout le protestantisme de l'Europe. Il n'eut pas même pour excuse l'aveuglement du fanatisme; il ne fut que barbare.

D'autre part, des moines ignorans, des prêtres forcénés, des évêques ambitieux, criaient qu'il ne fallait qu'un Dieu, un roi, une religion, et persuadaient à un prince enivré de sa gloire, que ce prodige lui était réservé. Une telle entreprise passe le pouvoir des rois : les esprits se séduisent, les cœurs s'avilissent; mais les consciences se révoltent.

Il est fâcheux pour l'honneur de Bossuet, dont le nom était d'un si grand poids dans les affaires de religion, qu'il

Louis XIV, en effet, avait à peine les yeux fermés, que Philippe d'Orléans prit en mains les rênes du gouvernement; mais, irréprochable sur les soins donnés à la conservation de son pupille, il se conduisit comme si le Dauphin, dont la pâleur

n'ait pas employé son éloquence à défendre l'esprit de l'Évangile contre les furieux apôtres du dogme. Au lieu de ces volumes théologiques, qu'on ne lit plus, il aurait donné des exemples de christianisme.

Ce Père La Chaise, dont on vantait la douceur, ne pouvait-il persuader à son pénitent qu'il n'expierait pas le scandale de sa vie passée par des actes de fureur? Mais ce confesseur était un ministre qui craignait de hasarder sa place, un prêtre timide qui tremblait devant celui qu'il voyait à ses pieds.

Loin d'entreprendre de les excuser, avouons que l'un et l'autre furent complices de la persécution. Le ministre de la guerre fut un des casuistes du roi. Le chancelier Le Tellier, digne père de Louvois, signa l'édit de sang qui proscrivait trois millions de citoyens.

Les gémissemens des vrais chrétiens étaient étouffés par des acclamations de louanges fanatiques. Les thèses d'apparat étaient dédiées au vainqueur de l'hérésie. La fureur du panégyrique avait passé du théâtre dans les chaires; les Jésuites surtout se signalèrent, en exaltant la puissance et la piété de Louis XIV; ils flattaient son orgueil et prévenaient ses remords. On ne lui parlait que de conversions opérées à sa voix; et des dragons étaient ses missionnaires, portant le fer et la flamme. Il se croyait un apôtre, et se voyait canonisé au milieu des monumens de ses adultères.

DUCLOS.

et la délicatesse étaient extrêmes, eût dû lui succéder.

L'ambition de Louis XIV avait réduit le royaume à l'état le plus déplorable. La dette nationale se montait à deux milliards soixante-deux millions cent trente-huit mille livres. Les revenus se trouvaient, par anticipation, nuls pour plus de deux années, et tout présageait la plus orageuse des régences.

Épuisée d'hommes par la guerre de la succession, par la fuite des calvinistes, triste et déplorable résultat de la révocation de l'édit de Nantes, la France était encore épuisée d'argent par le luxe de la cour, par les dépenses de la guerre, par la destruction de ses flottes, par le nombre des impôts, par la désolation des campagnes, par l'anéantissement de son commerce, et la perte de ses manufactures, que les huguenots avaient portées chez des nations étrangères; enfin elle paraissait manquer de ressources, et, pour comble de malheur, l'hérédité légitime mettait le sceptre aux mains d'un enfant.

Unique et précieux rejeton d'une race auguste, Louis XV succéda à son bisaïeul, à l'âge de cinq ans, et, pendant la minorité du monarque, la régence du royaume fut déférée à Philippe, duc d'Orléans, petit-fils de France, prince dont la

calomnie et l'envie nous ont laissé les portraits les plus affreux, mais dont l'administration doit être à jamais mémorable.

Louis xv vit, Philippe est vengé (*).

Orageux d'abord, le règne du successeur de Louis xiv, brillera, durant cinquante ans, du plus vif éclat, sera ensuite mêlé de grandes adversités

(*) On a accusé le duc d'Orléans d'avoir été l'auteur du désordre de la famille royale, de la mort de trois dauphins; d'avoir voulu même attenter, par le poison, à la vie du roi. Ce prince doit être suffisamment lavé, aux yeux de la postérité, d'un si odieux et si exécrable forfait.

On lui a reproché d'avoir porté le scandale et la corruption des mœurs au plus haut période; d'avoir consacré tous les crimes par son exemple public, l'inceste, l'adultère, le rapt et le viol.

Le téméraire écrivain des Philippiques n'a pas craint d'assimiler le duc d'Orléans, aux Héliogabales, aux Sardanapales; et sa fille, la duchesse de Berri, aux Messalines, aux Julies. L'auteur, Lagrange-Chancel, fut envoyé aux îles Sainte-Marguerite, d'où il sortit, pendant la régence même, et se montra librement dans Paris, pour détruire probablement l'opinion où l'on était que Philippe l'avait fait assassiner.

Opposons à ce tableau celui qu'en a tracé un auteur contemporain, Voltaire : « C'était un prince, dit-il, à qui on ne pouvait reprocher que son goût ardent pour les plaisirs et pour les nouveautés. De toute la race de Henri iv, Philippe d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus; il en

et de quelque bonheur, et finira dans une tristesse assez sombre, après avoir commencé au milieu de factions turbulentes.

Le triomphe de Villars à Denain avait amené la paix d'Utrecht; mais cette paix, comme toutes les paix, soumise aux événemens, était destinée à ne vivre qu'un temps. L'espoir des peuples est trompé, et la guerre, la guerre cruelle va encore une fois ensanglanter les deux mondes.

Toutefois, au milieu du désordre universel, nous aurons la consolation de pouvoir reposer nos regards sur des bienfaits du premier ordre dus à la marine française et au courage des guerriers et des savans qui nous les ont procurés.

Deux partis divisaient la cour : l'un, attaché au système de Louis XIV, aurait voulu que, si on ne le suivait pas entièrement, du moins on n'en prît pas un directement contraire; l'autre, soit haine, soit malin plaisir de rendre sans effet les volontés d'un monarque si absolu, s'opposait avec ardeur à tout ce qu'il avait paru désirer.

avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gaieté, la facilité, la franchise, avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie, incomparablement plus gracieuse, était cependant celle de Henri IV; il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, et alors, c'était Henri IV embelli.

Jamais Louis XIV n'avait perdu de vue le projet de remettre les Stuarts sur le trône de l'Angleterre, et, malgré la teneur positive, à cet égard, des traités de Ryswick et d'Utrecht, il entretenait dans les trois royaumes, des intelligences qui, même après sa mort, alarmèrent le roi Georges.

Quoique le prétendant n'eût point profité de ce qu'on avait voulu faire pour lui, c'était toujours un objet d'inquiétude, tant que la France pourrait être disposée à ranimer ce feu mal éteint. Pour se tranquilliser de ce côté, Stairs et Stanhope ne trouvèrent d'autre moyen que de travailler à donner la supériorité entière au parti opposé à l'ancienne cour, et ils y réussirent en gagnant l'ex-précepteur (*), que depuis Rome rougit d'avoir rougi, en l'élevant à la dignité de cardinal, Dubois enfin, puisqu'il faut

(*) On a dit que Dubois fut un véritable homme d'état. Lorsqu'on a le courage de hasarder de ces paradoxes historiques, il faut ne donner aucun prix à son opinion, ou compter étrangement sur l'ignorance de ses lecteurs. Un homme abandonné aux plaisirs, victime des excès qui les accompagnent, familiarisé avec la honte qui suit certaines complaisances, dépositaire de sommes immenses, au milieu d'un luxe asiatique, ne mêle point à cette disposition et à cette bassesse, les qualités d'un homme d'état.

Coup-d'œil sur l'Histoire de Louis XV.

l'appeler par son nom, homme né avec un esprit fin, délié, propre aux affaires, et devenu de plus en plus nécessaire à Philippe qui, arrivé au faîte de la puissance, s'amusait de son cynisme, et usait de son talent vénal, sans, toutefois, être entièrement dupe de ses fourberies habituelles, car il lui dit, en le faisant conseiller d'état, et en l'embrassant affectueusement : « L'abbé, un peu de droiture, je t'en prie ! »

Nous avons parlé ici de Dubois, parce que nous le regardons, et avec raison, ainsi qu'un autre ex-précepteur, le cardinal de Fleury, comme la cause première de l'abaissement de notre marine; sans cette considération, le nom de la prétendue éminence n'aurait certes point souillé notre plume.

En accordant aux Anglais une imprudente confiance, le duc d'Orléans compromettait évidemment les intérêts de l'état, et l'abandon qui le faisait se livrer aux Insulaires, était justement suspect aux personnes moins persuadées que lui de leurs bonnes intentions.

Écoutons Villars : « Venant un jour au Palais-Royal, dit-il dans ses Mémoires, je trouvai que le prince avait été enfermé avec milord Stairs et Stanhope. Quand ils sortirent de la longue

audience qu'il leur avait donnée, je lui dis : « Monseigneur, j'ai été employé en diverses cours; j'ai vu la conduite des souverains; je prendrai la liberté de vous dire que vous êtes l'unique qui veuille s'exposer à traiter seul avec deux ministres du même maître. » Il me répondit : « Ce sont mes amis particuliers. » — « Selon les apparences, répliquai-je, ils sont encore plus amis de leur maître; et deux hommes bien préparés à vous parler d'affaires, peuvent vous mener plus loin que vous ne voudriez. » Malgré cette remontrance très-bien fondée, il continua son intime liaison avec eux, et ses négociations, dont l'abbé Dubois était l'âme, et avait seul le secret (*).

(*) Depuis long-temps le régent était lié par les plaisirs avec les lords Stairs et Stanhope. Ces deux hommes, dont l'un était déjà ambassadeur en France, mirent à profit, pour l'intérêt de leur nation, le crédit que la conformité de goûts et de penchans leur donnait auprès du prince. Ils commencèrent par lui offrir les forces de l'Angleterre, si l'Espagne, comme il y avait lieu de le craindre, songeait à l'inquiéter dans sa régence. En reconnaissance, il leur sacrifia le chevalier de Saint-Georges, que Louis XIV, généreux même dans ses revers, ne voulut jamais abandonner.

ANQUETIL.

RÈGNE DE LOUIS XV.

Louis XV avait été sacré à Reims, et déclaré majeur au parlement, dans un lit de justice.

Nommé premier ministre, Dubois, en prenant les rênes du gouvernement, montra des dispositions louables. Il parut même qu'il cherchait à se réhabiliter dans l'opinion publique. Il fit des réglemens sages, et montra de l'ordre et de l'application.

On commençait à croire, avec étonnement, qu'on pourrait être heureux sous son ministère, lorsqu'un ancien mal, long-temps caché, se déclara avec violence. C'était un abcès dans la vessie. Le danger fut bientôt si pressant, qu'il fallut décider le malade à cette fâcheuse alternative de subir l'opération ou de mourir; encore les médecins étaient-ils si éloignés de répondre des jours de l'abbé, que, vingt-quatre heures après l'opération, il mourut, avec le cynisme qu'il avait affiché toute sa vie, et sans recevoir les sacremens de l'Église, qu'il éluda, sous le prétexte qu'il y avait, pour l'administration d'un cardinal, un cérémonial particulier, sur lequel il fallait d'abord consulter ses confrères (*).

(*) La statue de Dubois, sculptée en marbre, souille au-

On lui trouva des richesses immenses, une extrême quantité de vaisselle d'argent et de vermeil, la plus admirablement travaillée, les meubles les plus précieux, les bijoux les plus

jourd'hui l'église de Saint-Roch, à Paris, qu'elle profane. Le prélat est représenté à genoux, les maintes jointes, et avec l'expression d'un homme sincèrement convaincu de la sainteté du ministère qu'il exerce.

Encore un mot sur ce risible personnage : Le cardinal de la Trémouille étant mort à Rome, et laissant l'archevêché de Cambrai vacant, Dubois eut l'impudence de le demander au régent. Pour entrer en matière, « Monseigneur, lui dit-il, j'ai rêvé, cette nuit, que j'étais archevêque de Cambrai. » Sur quoi Philippe le regardant avec mépris : « Tu fais des rêves bien ridicules ! — Eh ! pourquoi ne me feriez-vous pas archevêque tout comme un autre ? — Toi ? archevêque !..... miséricorde ! »

Alors Dubois lui cita tous les mauvais garnemens que lui et Le Tellier avaient donnés à l'Église.

Le régent ennuyé de la liste, et fatigué de la persécution, lui dit : « Mais tu es un sacre !.... Eh ! quel autre sacre voudra te sacrer ? — Oh ! s'il ne tient qu'à cela, Monseigneur, mon affaire est bonne. J'ai mon sacre tout prêt, votre premier aumônier, l'archevêque de Reims. Il est dans votre antichambre ; il sera charmé de la préférence ; je vais vous l'amener. »

Il vole à l'instant même, à l'antichambre, dit à Tressan la grâce que lui, Dubois, vient d'obtenir, et le désir qu'a le régent que Tressan soit le consécrateur. Ce dernier y consent ; Dubois le prend par la main, le présente au ré-

rares, des attelages parfaits de tous pays, et les plus somptueux équipages.

Il laissa onze cent mille livres d'argent comptant; c'était presque une année de son revenu connu, que Saint-Simon fait monter à quatorze cent cinquante-quatre mille livres, et dont les deux tiers provenaient d'une pension de l'Angleterre. Il se proposait de joindre à ses nom-

gent, et redouble de remercîmens. Tressan y ajoute l'éloge du sujet. Philippe ne répond rien; sur quoi Dubois sort et publie qu'il est archevêque de Cambrai, comptant par là, et sans doute avec raison, arrêter toute demande. Il écrit ensuite à Néricault Destouches, qu'il avait laissé à Londres, chargé d'affaires à sa place, d'engager le roi d'Angleterre, à demander au régent l'archevêché de Cambrai, pour le ministre, auteur de l'alliance.

Georges, à cette proposition, partant d'un éclat de rire : « Eh! comment voulez-vous, dit-il à Destouches, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque en France?... Le régent en rira, et, sûrement, n'en fera rien. — Pardonnez-moi, sire, il en rira, mais il le fera; » et, tout de suite, il lui présente une lettre très-pressante et toute écrite. « Donne, puisque cela te fait plaisir, » ajoute le monarque, et il signa la lettre.

Il paraît cependant que Philippe jouait la comédie, lorsqu'il témoignait de la répugnance à nommer l'abbé Dubois à l'archevêché de Cambrai, puisqu'il cherchait, dans ce même temps, à lui procurer le chapeau de cardinal, et en avait même écrit au pape.

Fastes de Louis XV.

breuses abbayes celles de Prémontré, de Cîteaux, de Cluni et des autres chefs d'ordre, et de devenir par là une espèce de patriarche en France, projet renouvelé de Richelieu (1).

Au moment où Dubois ferma les yeux, le duc d'Orléans reprit le ministère, et ne s'y montra pas moins grand que dans sa régence. Lui seul conduisait le char de l'état. Tous les ministres d'alors n'étaient que des génies subalternes que son altesse royale était sans cesse obligée de diriger et d'éclairer. Par sa prudence et sa fermeté, il dissipa le feu d'une guerre générale qui menaçait l'Europe; il contint toutes les puissances; il rétablit, autant que possible, l'ordre dans les affaires délabrées du royaume (*).

Philippe était affable, complaisant. Il écoutait avec un air de bonté qui charmait. Jusqu'aux refus, il avait l'art de les faire supporter sans peine. On voyait qu'il souffrait, quand il ne pouvait pas renvoyer content. Son regard, quoique perçant, était doux et flatteur. Aussi, malgré les malheurs causés par le système (**) qui avait renversé tant de fortunes, il était non pas

(*) *Fastes de Louis XV*.

(**) *Celui de Law*.

(1) ANQUETIL.

aimé, mais adoré des Parisiens. Quand il sortait du Palais-Royal, quand il y rentrait, ils se jetaient en foule au-devant de lui; on courait aux spectacles où on espérait le voir.

Les ministres étrangers se louaient de sa politesse et de ses égards. Ils admiraient la justesse de son esprit, sa pénétration, la sagesse et l'adresse de sa politique; son discernement exquis, sa facilité à traiter, à tourner, à démêler les affaires; sa netteté dans l'exposition, sa réserve dans les interrogations, son aisance et sa finesse dans les réponses. Le jeune roi, touché de son respect inaltérable, de son attention à lui plaire, de sa franchise, de la gaîté, qu'il mêlait à l'instruction, n'en a jamais parlé (et il en parlait souvent) qu'avec estime et affection tant qu'il vécut, et avec regret quand il l'eut perdu.

Toutefois, la véridique histoire, en lui rendant la justice qu'il mérite, et en l'absolvant des crimes qu'il n'a pas commis, doit s'armer de sévérité pour achever de le peindre. Le respect dû à la morale, qui fait tout l'homme, doit appeler à jamais le mépris sur un prince qui, bon par tempérament, pervertit les heureux dons qu'il avait reçus en partage; qui, indifférent entre le vice et la vertu, eut la honte ou le malheur de ne pas croire à la dernière, et

qui, enfin, par les funestes exemples de dépravation et d'athéisme, qu'il donna sur les marches du trône, doit être considéré comme l'auteur de la vaste et profonde corruption où nous sommes aujourd'hui plongés.

Une attaque d'apoplexie, qui le surprit dans un excès de débauche, et qui, selon les affreux désirs, qu'il avait manifestés quelquefois, lui ôta tout d'un coup la connaissance (*), l'emporta en six heures, à l'âge de quarante-neuf ans (1).

La première expédition maritime faite au nom de Louis XV, fut le bombardement de Tripoli, par l'escadre aux ordres de Grandpré; mais

(*) On eût dit que la mort de Dubois avait rompu le charme qui retenait le duc d'Orléans dans l'oisiveté. Premier ministre, il se donna tout entier aux affaires, et renonça, sinon au libertinage, du moins aux éclats les plus scandaleux de la débauche. On le vit même se borner à un seul attachement, espèce de modération qui, chez certains grands, grâce à la dépravation des mœurs, passe presque pour une vertu.

Philippe succomba au travail excessif auquel il se livrait habituellement. Il venait de donner audience, lorsque, rentrant dans son cabinet, il trouva la duchesse de Phalaris. « Venez, lui dit-il, je suis bien aise de vous voir; vous m'égayerez avec vos contes; j'ai grand mal à la tête. » Il expira entre ses bras.

Fastes de Louis XV.

(1) ANQUETIL.

cette punition, infligée à des corsaires, ne fut point regardée comme une guerre.

Depuis plusieurs siècles, les Corses défendaient leur liberté contre les Génois; jamais ils n'avaient su être libres, et toujours les côtes de leur île, objet de pillage et de dévastation, étaient ravagées par ceux qui osaient y descendre. Les montagnards se prétendaient indépendans de toute puissance étrangère; les Génois surtout leur étaient en horreur. Étaient-ils les plus faibles, ces mêmes montagnards se cachaient dans le creux des rochers, et, dès qu'ils avaient réparé leurs forces, ils descendaient dans la plaine, tombaient à l'improviste sur leurs vainqueurs, les taillaient en pièces, délivraient l'île, et arboraient de nouveau l'étendard de la liberté.

Sur ces entrefaites débarque en Corse un aventurier, qui amenait aux insulaires, sur un petit vaisseau, dix pièces de canon, quatre mille fusils et quelque argent, obtenus par lui du dey d'Alger, qu'il avait leurré de la perspective de soumettre l'île à son pouvoir.

L'enthousiasme, habilement excité par cet Allemand, qui faisait parade d'un crédit imaginaire dans toutes les cours de l'Europe, se propage avec une telle activité, qu'une acclamation

générale le proclame souverain de la Corse, sous le nom du roi Théodore, et il entretient le prestige par des succès sur les Génois.

Cependant les moyens pécuniaires de Neuhoff, épuisés en peu de mois, par une représentation politique, le forcent à quitter l'île pour aller chercher de nouvelles ressources. Il intéresse à sa fortune une compagnie de négocians d'Amsterdam, qu'il flatte de la possession exclusive du commerce de la Corse, et, des fonds qu'il en obtient, il équipe une frégate et quelques bâtimens chargés d'armes et de poudre, avec lesquels il reparaît à l'improviste devant Ajaccio, assiégée par ses partisans.

Il se proposait de tenir la place resserrée par mer, ainsi qu'elle l'était par terre, lorsqu'un coup de vent le jeta dans le golfe de Naples, où ses vaisseaux avariés furent saisis, et où lui-même fut arrêté. Il parvint à s'échapper de prison; mais son crédit était épuisé, et ne lui permit plus de donner suite à ses premiers projets.

Le sénat de Gênes, dans l'intervalle, avait réclamé l'intervention de la France, irrité qu'il était de ce que Neuhoff, échappé au fer des assassins, et dont la tête était à prix, avait été roi de l'île. Un plan de pacification, dressé sous les yeux de Fleury, fut destiné à être porté en

Corse, par Boissieux, neveu de Villars, accompagné de cinq régimens pour appuyer sa médiation.

Ces forces devinrent suspectes aux habitans, surtout quand on leur demanda leurs armes. Feignant de se résigner à leur sort, ils profitèrent de la sécurité qu'ils avaient inspirée, pour surprendre les Français et les repousser dans Bastia. Boissieux, déjà malade, en mourut de chagrin, et fut remplacé par Maillebois.

Les bonnes dispositions de ce dernier amenèrent en trois semaines la soumission de l'île; mais cette conquête fut sans aucun fruit, parce que les événemens d'un plus grand intérêt, qui agitèrent l'Europe vers ce temps-là, forcèrent la France à retirer ses troupes, pour les porter sur un autre point.

Ainsi les Corses profitant de l'occasion pour secouer leur joug, se soulevèrent, et reprirent la supériorité sur les Génois, qu'ils haïrent encore plus; il est même probable que, s'ils eussent pu étouffer leurs propres discordes, ils auraient, à la faveur des longues hostilités où se trouvèrent engagées les puissances prépondérantes de l'Europe, invariablement affermi leur indépendance.

PIERRE LE GRAND A PARIS.

Un des événemens les plus mémorables du règne de Louis xv, est, sans contredit, l'arrivée du Czar à Paris.

Depuis que Lefort eut instruit Pierre de ce qui se passait en Europe, et lui eut appris à rougir de la situation où se trouvait la Moscovie, on avait vu ce prince abandonner en quelque sorte le trône pour apprendre à gouverner. Il était venu en Hollande, s'était fait inscrire dans le rôle des charpentiers des Indes, et avait lui-même travaillé dans les chantiers. De là, passant en Angleterre, pour acquérir des connaissances positives sur tout ce qui concerne la navigation, le commerce, les lois, et l'art avec lequel les nations les plus éclairées régissent les différentes branches de la société, il se rendit en France, pour ensuite rentrer dans ses états, et y enfanter des miracles. Il eut même la gloire de perfectionner quelquefois les établissemens qu'il avait seulement voulu imiter.

Un des traits caractéristiques de la grande âme de Pierre, fut la réformation du clergé, dont l'influence, quand elle n'est pas sagement modérée, a toujours tant de pouvoir sur les mœurs d'une

nation. Il abolit donc le patriarcat, et la ruine de cette dignité puissante fut le commencement de la règle et d'un meilleur ordre de choses.

Par ses soins et sa politique, la Russie vit entrer, tous les ans, dans ses ports, plus de douze cents vaisseaux marchands. Il ouvrit des communications entre différentes parties de ses états; il établit un commerce régulier avec les provinces septentrionales de la Perse; ses caravanes pénétrèrent jusqu'à Pékin; partout il établit les manufactures et les arts connus dans le reste de l'Europe; partout il les encourageait, en se confondant parmi les ouvriers, qu'il instruisait lui-même.

La nation moscovite était comme ignorée en Europe, avant que Pierre 1er eût entrepris de la rendre commerçante. Sa force augmente selon son progrès de police et de commerce, et non selon son progrès de terrain, qui a toujours été immense. Sa nouvelle marine, et le port de Pétersbourg, construit presque malgré la nature, lui sont plus utiles que ne l'étaient autrefois les vastes campagnes de la Sibérie et de la Tartarie; mais elles le vont devenir par ces grands établissemens, dont tout se ressent de proche en proche. La force d'un état ne se mesure pas au sol, c'est au nombre des citoyens et à l'importance de leurs travaux.

Qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur cette nouvelle puissance qui s'est élevée si rapidement à nos yeux. On devait s'attendre que l'esprit de législation, dont le Czar était animé, se ralentirait après sa mort, ou du moins après tant de changemens de souverains et de ministres. Cependant, ceux qui tiennent en main les rênes du gouvernement, en Russie, semblent marcher toujours sur les mêmes principes; le même esprit les conduit, et le ministre qui succède, moins jaloux des établissemens de son prédécesseur, que de la gloire de les perfectionner, ajoute encore à ce qu'il trouve de fait.

Le Czar qui a policé sa patrie mérite les éloges qu'on lui a donnés; et la postérité la plus reculée lui conservera, sans doute, le glorieux titre de Grand, que les contemporains lui ont décerné.

Lorsque Pierre vint en France, il y fit fort peu de cas de toutes les choses d'agrément, et donna beaucoup d'attention à toutes celles qui tendent à l'utilité. Il fut fort sensible à une galanterie que lui fit le duc d'Antin, de faire trouver dans sa salle à manger, sous un dais, le portrait de la Czarine. Il ne fut pas moins content de celle dont il fut l'objet à la Monnaie des médailles.

Après avoir examiné la structure, la force et

le jeu du balancier, il se joignit aux ouvriers pour le mettre en mouvement et frapper une médaille. Maïs, quelle fut sa surprise, quand il vit sortir de dessous le coin son portrait supérieur pour la ressemblance et pour l'art, à toutes les médailles qu'on avait déjà frappées devant lui! Il resta plus émerveillé encore, en lisant autour : « PETRUS ALEXIOWITZ, CZAR-MAG., RUSS. IMP. » Il fut également satisfait du revers : c'était une Renommée passant du nord au midi, avec ces mots de Virgile : « VIRES ACQUIRIT EUNDO. » Allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet ses mérites par ses voyages.

Pierre témoigna une grande envie de faire avec la France une alliance d'amitié; mais cela ne s'accordait pas avec le plan politique du cardinal Dubois, vendu à l'Angleterre, comme tant d'autres lâches Français, qui sont venus après lui. Tenant Louis XV entre ses bras, le Czar annonça que cet enfant surpasserait un jour son aïeul en sagesse, en gloire et en puissance, ce qui prouve que, entre ses éminentes qualités, il n'avait pas le don de prophétie.

VOYAGES AU PÔLE ET A L'ÉQUATEUR.

L'Esprit des Lois, le Petit-Carême, l'Encyclopédie, l'Histoire Générale, l'Histoire Natu-

relle, l'Histoire Philosophique et Politique des Deux-Indes, la Nouvelle Héloïse, l'Émile, la Henriade, Mahomet, la Pucelle, la Métromanie, les Calculs de Clairaut, de d'Alembert, et tant d'autres chefs-d'œuvre (*) n'étaient que le fruit

(*) On a dit : Le siècle d'Auguste fut le siècle des grands écrivains. On a répété depuis : Le siècle de Louis XIV fut celui des grands hommes en tout genre; mais ce siècle renommé aura le sort du siècle d'Auguste, et ne trouvera que des successeurs dégénérés.

. . . .

Préparé par le génie lui-même, il commence environné de gloire; dès son aurore c'est le soleil dans toute sa force, dispensant aux hommes sa lumière bienfaisante.

. . . .

Eh! qui pourrait se refuser à l'admiration que mérite ce grand nombre de savans qui, quoique opposés dans leurs idées, se heurtant de front, toujours debout dans l'arène, toujours infatigables, trop jaloux peut-être de la gloire personnelle, n'eurent cependant en vue que celle de la nation.

Honneur aux grands talens qui ont su marcher d'un pas sûr dans la carrière des lettres et des sciences, maintenir le goût, et commander à l'art d'écrire des progrès rapides!

. . . .

Le dix-huitième siècle a produit de grands écrivains; il leur doit toute sa gloire; par eux il est immortel : poésie, littérature, philosophie, histoire, géographie, éloquence de la chaire et du barreau, astronomie, physique, médecine,

du génie, de l'étude et de la méditation : des travaux d'un autre genre, peut-être plus diffi-

chimie, droit civil, diplomatie, tout a été cultivé, tout a été marqué par d'étonnans succès.

. . . .

Le dix-huitième siècle n'offre point d'époque distincte; sa physionomie est une, et les talens qu'il a vus briller émanent de tous les siècles. *Nil sub sole novi.*

Qu'on cesse donc de parler d'école nouvelle, et de vouloir jeter de la défaveur sur cette classe laborieuse d'hommes instruits qui, dépositaires du feu sacré, ont tout fait pour transmettre à la postérité les principes éternels de la saine raison!

Dans les mathématiques, que de noms célèbres se pressent sous ma plume!

La Caille, entraîné par son goût pour les sciences, passe les mers, et fixe la position de milliers d'étoiles jusqu'alors inconnues; Clairault, qui rappelle Pascal, dès l'âge de dix ans, annonce ce qu'il doit être; Cassini, digne de sa famille, conçoit et exécute le projet de lever le plan topographique de la France, idée vaste qui devait embrasser une partie de l'Allemagne et les îles Britanniques; Montucla réalise la pensée de Montmort, et présente à l'Europe savante l'histoire des mathématiques; Lacondamine et Bouguer, par leurs observations, déterminent au Pérou la figure de la terre; Moivre reçoit d'une académie justement célèbre l'honneur d'être choisi pour juge entre Leibnitz et Newton; Maupertuis s'acquitte avec succès, dans le Nord, d'une mission utile au progrès des sciences; Fontaine lit par hasard un

ciles, du moins plus dangereux, signalent le courage des savans français.

Feuillée détermine, aux îles Canaries, la position du premier méridien.

Parennin fait, à la Chine, des observations astronomiques, dresse des cartes de cet empire et les envoie en France. Honoré de la confiance de l'empereur Cam-hi, il traduit en langue tartare, pour l'usage de ce prince, ce qui a paru de meilleur en Europe sur la géométrie, l'astronomie, et même l'anatomie. Mort dans la capitale de la Chine, l'empereur fait faire à Paren-

livre de géométrie, il se sent né pour elle, et le reste de sa vie prouve qu'il ne s'est point trompé; Bézout devient célèbre par ses connaissances profondes, et, chargé à la fois des fonctions d'examinateur des gardes de la marine, et de la composition d'un cours à leur usage, il fait imprimer son arithmétique, son algèbre, sa géométrie, sa navigation et sa mécanique; d'Alembert et Condorcet se rendent également recommandables dans les mathématiques et dans la littérature; instruit à l'école de Fontaine, entraîné par Dionis du Séjour, Vander-Monde triomphe de sa propre modestie, et souffre qu'on le présente à l'Académie des sciences; les différens ouvrages qu'il publie justifient le choix de ses collègues; Borda enfin, par le but de ses travaux, rend des services essentiels à l'astronomie et à la navigation.

Bouvet de Cressé,
Littéraire de la France dans le dix-huitième siècle (sujet proposé par l'Institut, le 26 décembre 1804), envoyé à l'Institut le 12 janvier 1808.

nin des funérailles magnifiques. L'Académie des sciences entreprend de faire mesurer un degré du méridien sous le Pôle, et un autre sous l'Équateur, afin de connaître quelle est précisément la figure de la terre.

Ami des sciences, Maurepas, ministre de la marine, donne les ordres nécessaires pour faire réussir cette entreprise, dont il sent l'importance et la difficulté.

On nomme Maupertuis, Clairaut, Camus et Lemonnier, pour aller à Torno, sur les confins de la Laponie (*). Bouguer, Godin et Lacondamine sont invités à se rendre au Pérou.

(*) Le roi de Suède ayant conseillé à Regnard de visiter la Laponie, il s'embarqua à Stockholm avec deux autres Français, et poussa jusqu'à Torno, dernière ville du côté du Nord, et située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Remontant le fleuve, il pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté, lorsqu'il lui fut impossible d'aller plus loin, il grava sur la pierre et sur le bois les quatre vers suivans:

Gallia nos genuit; vidit nos Africa : Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
Casibus et variis acti, terrâque marique,
Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Du Gange et du Zaïr nous avons vu les sources.
Parcouru l'Europe et les Mers;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'Univers. *Dict. Hist.*

Une année suffit aux observateurs qui allèrent au Nord; mais il fallut employer cette année à combattre la nature dans ces climats déserts. D'abord, ils cherchèrent un lieu favorable à leur travail. N'en trouvant point sur les bords du golfe de Bothnie, ils furent obligés de s'enfoncer dans l'intérieur des terres, et de remonter la Tornéa, depuis la ville de Torno, au nord du golfe, jusques à la montagne de Kiltes, au-delà du cercle polaire. Des mouches redoutables, terreur des Lapons, et qui font sortir le sang, à chaque coup qu'elles donnent de leur aiguillon, les forcèrent à se prémunir contre leur piqûre mortifère. Elles infestaient tous les mets. Les oiseaux de proie, très-nombreux et très-hardis dans ces climats, où on les combat rarement, enlevaient quelquefois les viandes qu'on servait, en plein air, aux académiciens, et rappelaient et la hideuse Céléno (*), et Énée au milieu des Harpies.

De dangereuses cataractes sont franchies; la hache ouvre un chemin à travers une forêt immense, qui gêne le passage et nuit aux opérations; de hautes montagnes sont veuves des bouleaux, des sapins et des arbres qui dérobent leur sommet à la vue; huit des plus élevées re-

(*) Furiarum maxima.
VIRG.

çoivent des signaux propres à être aperçus de plusieurs lieues, afin de déterminer les triangles nécessaires; enfin, on est obligé d'établir une base qu'on puisse mesurer sur un fleuve glacé, et couvert de plusieurs pieds d'une neige fine et sèche, semblable à du sablon, qui roule sous les pieds, et qui dérobe aux yeux des précipices où l'on est exposé à être enseveli sous elle.

Il fallut encore braver un froid si vif et si rigoureux, que les habitans du pays, accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau-de-vie était la seule liqueur qui ne gelât point. Si l'on appuyait sur sa bouche le vase qui la contenait, le froid l'y attachait, et le déchirement des lèvres devenait indispensable pour l'en arracher.

Rien ne rebute les académiciens. Chacun d'eux fait ses observations en particulier. Toutes se rapportent avec une justesse qui en démontre l'exactitude.

Tant de soins et de fatigues venaient d'être couronnés du plus grand succès, et les voyageurs goûtaient le plaisir d'une réussite complète, lorsque, victimes, à leur retour, de l'inhabileté d'un pilote, ils firent naufrage sur le golfe de Bothnie, et furent sur le point de perdre et la vie et le fruit d'une entreprise que pouvait

seul justifier l'amour ou plutôt le fanatisme de la science.

Bouguer, Godin et Lacondamine, qui firent voile vers le Pérou, éprouvèrent de plus grandes difficultés. Ils comptaient ne passer que quatre ans hors de leur patrie; il leur en fallut plus de dix, et ils eurent à combattre, pendant ces dix années, et la nature et les hommes, si toutefois les misérables qui les tracassèrent méritent le nom d'hommes.

Partis de la Rochelle (*) un an avant les académiciens qui devaient se diriger vers le Nord, ils arrivèrent au petit Goave, dans l'île de Saint-Domingue, et se rembarquèrent pour Carthagène. Mettant ensuite à la voile, de Porto-Bello, ils traversèrent l'isthme de Panama, et naviguèrent enfin sur la mer du Sud.

Bouguer et Lacondamine descendent à Manta, sous l'Équateur, et laissent leurs compagnons (**)

(*) Arrivé à la Martinique, après trente-sept jours de navigation, La Condamine fut attaqué d'une fièvre violente, la veille du jour marqué pour le départ. Il ne put consentir à le retarder, et, pour nous servir de ses expressions, « il fut malade, saigné, purgé, guéri et embarqué en vingt-quatre heures. »

DESESSARTS, *Siècles Littéraires*.

(**) C'étaient MM. de Jussieu, botaniste; Seniergues, chirurgien; Bugo, horloger et ingénieur en instrumens de ma-

prendre, à Guyaquil, le grand chemin de Quito. Ces deux académiciens, en mettant pied à terre, sont assiégés par des légions de maringouins, et d'autres mouches non moins dangereuses que celles qui, sous le Pôle, ont attaqué Maupertuis et Clairaut. On les avertit même de se mettre en garde contre les serpens et les scorpions.

Lacondamine grave sur le rocher de Palmar : « ON A RECONNU, PAR DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES, QUE CE PROMONTOIRE EST SITUÉ SOUS L'ÉQUATEUR. »

Légèrement malade, Bouguer se rembarque pour suivre ses compagnons; Lacondamine marche au travers des terres, et s'enfonce dans des forêts immenses mal connues de ses guides. Il monte les Cordillières, les plus hautes montagnes du globe. Souvent arrêté par des torrens d'une profondeur effrayante, il voit, pour la première fois, des ponts de liane, plante souple

thématiques; Verguin, dessinateur pour les plans et les cartes, et de Morainville, dessinateur pour l'histoire naturelle.

Ils avaient des recommandations de Louis XV pour tous les gouverneurs des places étrangères, et des passe-ports du roi d'Espagne. On les avait munis d'argent et de lettres de change; enfin, rien de ce qui peut assurer un voyage de long cours, et le rendre utile, commode et agréable, n'avait été oublié.

GUDIN.

et flexible qui tourne autour des arbres comme le lierre, et qu'on emploie au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur, tendu d'un rocher à l'autre; courbé au milieu par son propre poids, il fléchit, à chaque pas, sous les pieds du voyageur, et lui laisse voir le précipice sur lequel il est suspendu.

Lacondamine aperçoit enfin, du haut de ces rochers, le délicieux vallon où est bâtie la ville de Quito. Il y descend, et le spectacle le plus inattendu et le plus enchanteur, pour quiconque n'y est pas accoutumé, se présente à ses yeux.

Partout des arbres du plus beau vert se montrent couronnés de fleurs, de fruits et de boutons. On moissonne dans un champ, on sème dans un autre, les épis germent dans un troisième. Là, règnent à la fois le printemps, l'automne et l'été, tandis que les sommets des Cordillières, qui bordent des deux côtés ce superbe vallon, sont couverts de brouillards, de neige et de glace, et représentent le plus horrible hiver. D'un coup d'œil il embrasse les quatre saisons.

Lacondamine retrouve ses compagnons à Quito. Ils ont été très-bien accueillis par les habitans, par le gouverneur, les Jésuites et les magistrats; mais, dans cette ville, où l'or est beaucoup plus commun que les denrées, on ne se peut rien pro-

curer qu'à un prix exorbitant, selon notre manière de supputer.

L'argent manque bientôt aux académiciens, et, malgré leurs lettres de crédit et leurs recommandations, ils ne peuvent en trouver. Ils sont même obligés de vendre leurs bagues, leurs habits, leurs chemises, garnies de dentelles, et, avec ce produit, Lacondamine court, par terre, à Lima, à une distance de quatre cents lieues, emprunter l'or dont ils ne peuvent se passer, et se hâte de revenir par mer.

Sur ces entrefaites, on intentait, à Quito, un procès aux voyageurs, sous le prétexte, aussi frivole que ridicule, que la vente de leurs effets était un acte de contrebande. Lacondamine sort victorieux, non sans peine, de cette lutte avec de misérables douaniers.

Tout en plaidant, les académiciens travaillaient à la mesure des degrés du méridien. Il fallait placer des signaux sur les pointes des rochers qui bordaient ce beau vallon; et cette entreprise était plus difficile qu'on ne l'imaginait.

Ce pays est peut-être le terrain le plus élevé du globe. La ville de Quito, le fond du vallon où elle est située, est de quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Les sommets du Canigou et du Pic du Midi, dans les Pyrénées, ont moins de

hauteur que le fond de ce vallon, et les montagnes qui le bordent s'élèvent infiniment plus au-dessus de lui, que la cime des Alpes ne s'élève au-dessus des plaines qui sont à leurs pieds.

Cette chaîne des Cordillières n'est qu'un amas de volcans dont la plupart sont éteints. Le Sangaï, le Coto-Paxi, et le Pitchincha, au pied duquel est Quito, brûlent encore. Tout le vallon, qui peut avoir sept à huit lieues de large, est rempli de matières vomies par les volcans : il est lui-même fort inégal. Les voitures ne pourraient y rouler; on ne s'y sert que de mulets.

Les académiciens étaient sans cesse obligés de descendre dans de profondes ravines, de traverser à gué des torrens quelquefois très-rapides, de gravir de rochers en rochers, jusque sur les pointes les plus saillantes et les plus convenables pour y placer des signaux, et pour y dresser leurs instrumens.

Comme ces montagnes sont très-élevées, jusqu'à une certaine hauteur, ils trouvaient des bois très-épais; au-dessus de ces bois un tapis de neige et de glace couvrait le rocher et la mousse qui seule y pouvait croître. De la pluie, de la neige ou des brouillards en formaient l'atmosphère. Plus haut on ne rencontrait que le roc nu, et l'on voyait des nuages rouler sous ses pieds.

Les Péruviens ou les Métis, que les académiciens prenaient pour les guider, ou pour porter leurs instrumens et leurs provisions, les abandonnaient fréquemment dans ces déserts inconnus; quelquefois même ils les volaient. Lacondamine fut laissé seul sur un rocher, au sommet du Coto-Paxi, volcân alors éteint et couvert de glace, mais qui s'embrasa bientôt après d'une manière terrible : il y passa deux jours et deux nuits mourant de froid et de soif. Enfin il s'avisa de prendre un des verres de sa lunette, et de fondre, en y rassemblant des rayons du soleil, un peu de neige glacée, dont il étancha la soif qui le dévorait. Il s'en servit ensuite pour embraser quelques matières combustibles.

Les misérables pâtres, qui errent sur ces montagnes, volaient souvent les signaux, quoiqu'ils ne fussent que de bois ou de toile. Quelquefois un ouragan ou la chute d'un torrent inattendu, ou celle de quelque rocher, ou d'un amas de neige, les renversait. On fut obligé de rétablir jusqu'à sept fois celui qui avait été dressé sur la cime du Pamba-Marca.

Quand les signaux étaient placés, et que les académiciens, sur un rocher, exposés à toutes les intempéries de l'air, s'apprêtaient à prendre les angles qu'ils formaient, on voyait souvent un

nuage s'élever, rouler autour de la montagne, se déployer, s'étendre, envelopper les signaux et les dérober à la vue des observateurs. Il fallait attendre quelquefois pendant huit ou dix jours que ce nuage fût dissipé, et on n'osait descendre de la montagne, de peur de manquer le moment de l'observation. Pour comble de maux les académiciens étaient presque toujours séparés; la nécessité d'observer en divers lieux à la fois, isolait chacun d'eux.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés, et avec des fatigues que rien ne pouvait égaler, si ce n'est leur patience, que ces académiciens parvinrent à dresser leurs signaux sur la cime ou sur le penchant de trente-neuf montagnes, dans une étendue de quatre-vingts lieues, ayant commencé un peu en deçà de l'Équateur, et ayant fini à trois degrés au-delà.

La suite de leurs triangles s'étendait depuis Carabourou, au nord de Quito, jusqu'à Chinan, au sud de Cuença.

Leurs travaux n'étaient point encore terminés, lorsque, assistant, dans cette dernière ville, à une course de taureaux, la populace soulevée se jeta sur eux en les menaçant de la mort. Connaissant, mieux que personne, la cause de ce tumulte, Seniergues se met en défense, impose,

un moment, aux furieux, les repousse d'abord, et leur résiste avec intrépidité. Percé de coups, il tombe aux pieds des Européens, qui l'emportent tout sanglant, en se défendant eux-mêmes contre ces hostilités imprévues.

L'Amour avait occasioné cet attentat. Un Péruvien, jaloux de Seniergues, avait résolu de le faire assassiner. L'infortuné Français mourut dans les bras de Lacondamine, en le chargeant du soin de sa vengeance. Ce fut un nouveau procès que ce dernier eut à soutenir, et qu'il gagna, mais avec plus de peine que celui relatif à la contrebande. La justice fut muette pendant trois ans; enfin, l'auteur du meurtre fut condamné au banissement: toutefois, il ne quitta point le pays; il se fit prêtre.

Les travaux étaient presque achevés, lorsque un troisième procès vint encore mettre à l'épreuve la patience des savans. Il fut intenté au sujet de deux pyramides que les académiciens voulaient poser aux deux bouts de la base mesurée, à la toise, sur le terrain même, pour servir de fondement à tous leurs cacpls. Ces deux pyramides devaient fournir, dans tous les siècles, un moyen facile et sûr de vérifier leurs observations. Des officiers espagnols s'alarmèrent de l'inscription où il était parlé du roi de France; il fallut plai-

der, et Lacondamine gagna encore ce procès. C'était toujours lui qu'on chargeait de défendre la compagnie. Il en était digne par sa délicatesse sur l'honneur, par sa persévérance à réussir dans tout ce qu'il entreprenait, et par sa patience active que nul obstacle ne rebutait.

Les deux pyramides furent posées : elles ont été abattues depuis le départ des académiciens. Des raisons d'une politique inepte firent ainsi renverser ce monument utile, et le plus étonnant peut-être qu'on eût érigé à l'avantage de la science.

Lacondamine soutint encore cinq ou six autres procès qui ne sont remarquables que parce qu'il les gagna tous, quoiqu'il fût étranger, et qu'il plaidât contre des gens du pays, dont ses propres juges étaient les compatriotes et les amis.

Quand tous ces procès furent terminés; quand tous les travaux furent finis et toutes les dépenses acquittées (Godin avait un ordre positif du roi de ne laisser aucune dette en Amérique), les académiciens revinrent par différens chemins.

Le jour même où Lacondamine devait partir de Quito, ses papiers lui furent volés. C'était lui ravir le résultat et le fruit de dix années de travaux et de peines. Qu'on juge de son désespoir, de ses démarches pour les recouvrer, de

ses plaintes auprès des magistrats et de l'évêque!

Un monitoire lancé contre les voleurs, les effraya plus que les perquisitions du juge. Les papiers furent jetés, on ne sait par qui, dans la cour de la maison qu'habitait Lacondamine. Il les recouvra tous, excepté deux petits livrets peu importans, où l'on imaginait trouver quelque indication sur les mines d'or que les gens du pays croyaient que les Européens avaient été chercher sur les montagnes.

Bouguer prit, pour son retour, la même route qu'il avait tenue en allant au Pérou. Godin accepta la place de premier cosmographe du roi d'Espagne à Lima, et ne revint en France qu'après le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1746. De Jussieu, prêt à sortir de Quito, fut retenu de force par le peuple et par les magistrats qui le supplièrent de ne point les quitter tant que la petite vérole désolerait leur ville : il y avait déjà guéri beaucoup de personnes. Quand ce fléau fut apaisé, il partit pour Lima, et revint avec Godin, en traversant le Tucuman et le Paraguai, pour s'embarquer à Buenos-Ayres.

Quant à Lacondamine, il suivit son projet de descendre la rivière des Amazones, chemin très-peu connu, dès-lors très-effrayant. Quelques moines, Jésuites espagnols, et quelques carmes

portugais avaient des cabanes, qu'ils appelaient couvens, sur les bords de ce fleuve. Lacondamine le descendit, le crayon à la main, à côté d'une boussole, observant et dessinant ses rives et ses détours.

Le roi de Portugal lui avait envoyé des passeports : dès qu'il fut sur les terres de ce monarque, on le défraya partout. Les ordres étaient précis : il eut beau faire, il fallut consentir à être fêté dans tous les lieux où il se présentait, et à ne donner en échange que les témoignages de reconnaissance qu'inspire une telle générosité.

Le patron du vaisseau hollandais sur lequel il repassa en Europe n'eut pas tant d'égards pour lui que le chef de la maison de Bragance, car il lui manqua de parole, et refusa de le mettre à terre à Calais, ainsi que le portaient leurs conventions. Lacondamine passa sous les murs de cette ville, et fut contraint de suivre en Hollande le navire qu'il montait. Il pensa même périr, par suite d'une tempête qui mit le bâtiment en danger de se briser sur la côte, et il vit le patron prêt à quitter son bord, pour se jeter dans une chaloupe où, vraisemblablement, il ne l'aurait pas reçu.

Débarqué à Amsterdam, Lacondamine fut obligé d'y attendre des passe-ports des puissan-

ces belligérantes. La guerre, alors, embrasait l'Europe, et les Pays-Bas étaient dévastés par les Anglais, les Hollandais et les Autrichiens réunis contre l'armée française qui en triomphait à Fontenay et à Lawfelt.

VOYAGE AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Godin et de Jussieu n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'académie envoya au cap de Bonne-Espérance Lacaille, chargé d'y mesurer, de tous les degrés du méridien, le plus austral dans notre continent, et d'y observer la parallaxe de la Lune.

Une voie d'eau obligea Lacaille à relâcher à Rio-Janéiro, sur les côtes du Brésil. Il y trouva Godin, qui arrivait de Buenos-Ayres, et qui n'attendait que le moment favorable pour revenir en Europe, où il repassa, l'année suivante, sur une flotte portugaise qui le conduisit à Lisbonne.

Lacaille n'éprouva point au Cap toutes les difficultés que ses confrères avaient éprouvées sous le Pôle et sous l'Équateur. Le ciel le plus serein n'opposait que rarement de légers obstacles à ses observations. La chaleur, quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces de la Tornéa

ou des Cordillières. Les montagnes étaient infiniment moins élevées, et les Hollandais, au lieu de lui susciter des procès, concouraient à le servir dans des opérations dont ils connaissaient toute l'utilité.

Cependant, sous ce beau ciel, il éprouva des brumes qui suspendirent ses travaux; il passa plusieurs nuits exposé à la pluie; mais plus souvent encore il travaillait dans des plaines sablonneuses, où il enfonçait jusqu'aux genoux.

Il établit ses triangles dans une étendue de trente-cinq lieues, depuis Klypfonteyn jusqu'au Cap.

On eut alors plusieurs degrés de différens méridiens, mesurés et sous l'Équateur et au-delà du tropique du capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des académiciens français; tous avaient été achevés en mois de vingt ans.

Ce fut alors qu'on put se flatter de connaître la véritable forme de la terre, et qu'il parut démontré qu'elle était un sphéroïde aplati vers les pôles.

Lacaille fit plus encore : il observa et détermina la position du Cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs, et celle de neuf mille huit cents étoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphère septentrional. Il en forma

des constellations, et il les dessina; mais il ne leur donna ni des noms d'animaux, comme les bouviers de la Chaldée avaient fait autrefois, ni ceux de quelques princes, comme firent, dans ces derniers temps, des astronomes flatteurs; il leur imposa le nom des arts et des sciences : il les appela la Pompe Pneumatique, l'Atelier du Sculpteur, la Boussole, le Chevalet, l'Horloge; et il nous rapporta un planisphère austral peut-être plus complet que ne le fut jamais notre planisphère boréal dessiné par tant d'astronomes; enfin, il observa la parallaxe de la lune.

Dès que l'académie avait été informée de son arrivée au Cap, elle avait envoyé Lalande à Berlin, observer cette même parallaxe; et l'on connut par le rapport de ces deux astronomes, la distance de la lune à la terre, à cinquante lieues près.

Un ordre du roi envoya Lacaille, du Cap, à l'île de France, pour en dessiner la carte, et il revint à Paris, après une absence de trois ans huit mois.

Si l'astronomie, la géographie et même la navigation se perfectionnèrent par ces voyages, l'histoire naturelle leur dut beaucoup aussi. Ces savans observèrent mieux ce qu'ils virent, que les navigateurs ordinaires, et ils rappor-

tèrent avec eux les productions les plus rares des pays qu'ils parcoururent.

VOYAGES AUX INDES ORIENTALES ET A L'ILE RODRIGUE, POUR OBSERVER LE PASSAGE DE VÉNUS SUR LE DISQUE DU SOLEIL.

Une révolution céleste exigea bientôt de nouveaux voyages. On savait depuis près d'un siècle que la planète de Vénus, observée de la terre, semblerait passer sur le disque du soleil, le 6 du mois de juin 1761. C'était le célèbre Halley, astronome anglais, qui avait annoncé le moment de ce passage. Il mourut vingt ans trop tôt pour le voir. Il mourut très-vieux, et, depuis le moment où il fit cette prédiction, il porta dans son cœur le chagrin de ne pouvoir être le témoin de son accomplissement.

Si les Français s'étaient seuls occupés de la mesure des degrés du méridien, toutes les nations savantes voulurent observer ce passage, qui devait faire connaître la véritable distance du soleil à la terre.

L'Europe était alors en proie aux fureurs de la guerre; les Français et les Anglais se combattaient dans les quatre parties du monde; et ce sont les astronomes de ces nations, rivales en

tout genre, qui traversent les continens et les mers, pour observer le passage de cette planète, et pour instruire les hommes qu'épouvantent leurs sanglans débats (*).

L'académie des sciences envoya le P. Pingré à l'île Rodrigue, au milieu de la mer des Indes; Le Gentil à Pondichéry, et Chappe à Tobolsk, au fond de la Sibérie. Tous les trois se trouvaient ainsi, à peu près, sous le même méridien; le premier, près du tropique du capricorne, le second entre l'Équateur et le tropique du cancer, et le troisième vers le cercle polaire.

Le Gentil s'embarqua au port de Lorient, et passa à l'Ile-de-France, d'où il comptait facilement arriver à Pondichéry. La guerre avait rendu ce passage dangereux. Les flottes anglaises couvraient l'Océan; les Français n'avaient aucune escadre en mer, et peu de vaisseaux osaient s'exposer à passer au travers des croisières ennemies. Le Gentil ne put trouver aucune embarcation. Enfin des ordres du roi, qu'il fallait faire

(*) Des querelles des rois, peuple, ne sois pas juge :
Pourvu qu'on te laisse, en repos,
Remplir et vider tes tonneaux,
Après toi le déluge !

ANONYME.

parvenir, au plus vite, au gouverneur de Pondichéry, arrivèrent à l'île de France, et déterminèrent son gouverneur à envoyer à la côte de Coromandel une frégate, dans une saison où les vents ne sont pas favorables. S'étant embarqué sur cette frégate, Le Gentil erra long-temps des côtes de l'Afrique à celles de Malabar.

Instruit, près de Mahé, par des bateaux du pays, de la prise de Pondichéry par les Anglais, le capitaine de la frégate résolut de revenir à l'île de France. Il était encore en mer, lorsque le 6 juin arriva, et Le Gentil observa, comme il put, du tillac, le passage de Vénus. Peu satisfait de cette observation, il résolut de rester dans l'Inde pour observer cette planète à son retour en 1769.

Voulant employer utilement ces neuf années, Le Gentil parcourut ces mers, et fit toutes les observations physiques, géographiques et astronomiques que les lieux et les circonstances lui offrirent. Il dressa une carte très-exacte de la côte orientale de Madagascar; il avait déjà éprouvé plusieurs maladies dans ces climats; les nourritures trop substantielles de cette île lui causèrent un coup de sang si violent, qu'il eût péri, sans de promptes saignées et sans l'émétique; toutefois, l'organe de sa vue en fut

dérangé, et, pendant quelque temps, il vit les objets doubles.

Descendu ensuite dans l'île de Manille, pour observer le second passage de Vénus, il y trouva un Péruvien fort instruit, don Estrevan Melo.

Des considérations pour les savans de France, qui désiraient que l'observation se fît à Pondichéry, engagèrent Le Gentil à s'y rendre; et, en partant, il chargea Melo d'observer à Manille le passage de Vénus.

Les nuits sont superbes à Pondichéry : Le Gentil dit qu'on ne peut se former, dans nos climats, une idée de la beauté de ce ciel; et cependant, au moment où il voulut faire son observation, le 3 juin 1769, un nuage lui cacha le soleil et la planète de Vénus, et lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues, de neuf années, et de plusieurs maladies dangereuses.

Il s'instruisit de l'astronomie des Indiens; il apprit à calculer les éclipses à leur manière, et il les étonna en leur prédisant le retour des comètes. Plusieurs brames vinrent le visiter. Il en vint un de Carical, ville située à trente lieues au sud de Pondichéry. Il fit plusieurs expériences utiles à nos manufactures. Il retomba malade, et il lui prit un tel désir de revoir la terre natale, qu'il partit mourant pour l'Ile-de-France, d'où

il repassa en Europe sur un vaisseau espagnol qui le conduisit à Cadix. Enfin il revint à Paris, après une absence de onze ans et demi.

Dès le port de Lorient, où il devait s'embarquer, le P. Pingré éprouve des difficultés. Le directeur de la compagnie des Indes le reçoit mal et refuse d'embarquer ses ballots, prétendant qu'ils sont remplis de marchandises prohibées : ils ne contenaient cependant que les instrumens nécessaires à son observation, et les hardes convenables à un religieux.

Le directeur et Pingré écrivent à Paris : un ordre arrive de faire embarquer le père, au plus tôt, avec ses effets, et de lui fournir, dans l'Inde, tout ce qu'il demandera, sans rien exiger de lui qu'un simple reçu, faveur dont ce savant était digne, et dont même il ne fit aucun usage.

Un autre désagrément l'attendait sur le vaisseau. Marion, qui le commandait, très-bon marin d'ailleurs, à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie; il était même prévenu contre elle et contre tous les savans qui ne connaissaient qu'elle. Il regarda Pingré comme un censeur incommode, qui n'était sur son bord que pour contrôler sa manœuvre. Il le lui dit avec franchise, et tarda peu à être désabusé; dès lors ils furent amis. C'est ce même Marion,

qui, depuis, ayant été reconnaître ces îles de la Nouvelle-Zélande, dont le capitaine Cook a le premier fait le tour, fut pris par les farouches habitans de ces bords, et fut dévoré par eux.

Marion et Pingré furent à peine en pleine mer, qu'ils furent poursuivis par des vaisseaux anglais; une manœuvre habile les sauva. Pingré avait demandé un passe-port à l'amirauté anglaise, et cette amirauté le lui avait envoyé, avec les égards que méritaient son savoir et son entreprise; mais ce passe-port ne garantissait point le vaisseau qui le portait.

Un peu au-delà du cap de Bonne-Espérance, ils rencontrèrent un vaisseau français. Blin, qui le commandait, était l'ancien de Marion, et il avait le droit de s'en faire obéir. Il lui ordonna de l'escorter jusqu'à l'Ile-de-France, où il allait. Marion allégua l'ordre qu'il avait de déposer Pingré à l'île Rodrigue; il ne put rien obtenir. L'astronome se plaignit, et remontra qu'en lui faisant perdre du temps on lui ferait manquer son observation. Blin répondit : « Qu'on le jette à l'eau. »

Desforges, gouverneur de l'île de France, réprimanda Blin; mais le mal était fait. Il fit armer promptement une petite corvette de six canons, pour conduire Pingré à Rodrigue.

Cette île n'est qu'à cent vingt lieues de l'Ile-de-France; mais la direction du vent, toujours contraire, oblige à prendre un détour si long, qu'on emploie quelquefois six semaines pour y parvenir. Pingré n'était arrivé que le 6 mai à l'Ile-de-France, et il en repartit le 8. Il n'y avait pas un mois jusqu'au jour de l'observation.

Le vent ne fut pas si contraire qu'on le craignait; on découvrit Rodrigue le 26, et soudain le calme arrêta le vaisseau : il fut deux jours sans pouvoir avancer. Qu'on se peigne l'impatience, l'ennui et le désespoir d'un astronome, dans une telle situation. Enfin ils abordèrent le 28, au coucher du soleil.

Rodrigue est une île de quatre lieues de long, sur deux de large; elle est déserte et sans culture. Dix ou douze esclaves nègres y ont été transportés. Un blanc, qui a le titre de commandant, les occupe à rassembler des tortues de terre dans un parc, des tortues de mer dans un autre, ou à veiller sur quelques bœufs et quelques vaches transportés des Indes ou d'Europe sur ce rocher, comme ces nègres l'ont été eux-mêmes des côtes d'Afrique.

Une grande cabane de planches mal jointes, qui laissaient circuler le vent de toutes parts, séparée par une cloison en deux parties, dont

la plus grande, pavée de pierres brutes, servait de salle à manger, et dont la plus petite servait de chambre à coucher au commandant, à sa femme et à son enfant, était le plus beau ou plutôt le seul bâtiment de l'île.

Un mât d'une hauteur prodigieuse surmonté d'un pavillon français était le seul monument royal qu'il y eût; quelques mauvais canons, pour saluer les vaisseaux qui abordaient, faisaient toute la défense de la côte.

Vainement Pingré chercha un lieu plus commode pour faire son observation; les montagnes escarpées de l'île, et le peu de jours qui lui restaient ne lui permirent pas de s'en procurer un autre.

Des pluies survinrent : la nuit qui précéda le jour de l'observation fut obscure; des nuages empêchèrent de voir entrer Vénus sur le disque du soleil; bientôt même ils devinrent assez rares pour que Pingré pût suivre le cours de cet astre sur ce globe. Il vit très-bien le commencement de la sortie de Vénus; un nuage survint, et lui déroba le moment où elle acheva de se détacher des bords de ce disque. En vérifiant ses calculs, il se trouva d'accord avec les autres observateurs. Ainsi, malgré les nuages, son observation fut bien faite.

Sur ces entrefaites les Anglais paraissent à la vue de l'île, s'avancent, et s'emparent du vaisseau qui avait amené l'académicien, et d'un autre qui se trouve à l'ancre dans le port. Cent coups de canon sont tirés; les boulets passent par-dessus la cabane du gouverneur, d'où Pingré les entend siffler sur sa tête. Bientôt les Anglais descendent, coupent le mât, emportent le pavillon français, enclouent l'artillerie, pillent les bœufs, les tortues de terre, celles de mer, la farine et surtout le vin. Mettant ensuite à terre les officiers des vaisseaux qu'ils ont pris, ils leur font jurer d'être dix-huit mois sans combattre, et ils brûlent les deux bâtimens. Les nègres s'étaient enfuis dans les montagnes et dans les bois.

Le gouverneur et Pingré furent traités avec égards, et de la manière la plus distinguée; les effets du Père furent respectés, et ses instrumens, qu'il préférait à tout, lui restèrent.

Neuf jours après, arrivent d'autres vaisseaux anglais; ils achèvent de piller ce que les premiers ont laissé; mais ils en agissent bien avec les Français, et surtout avec l'astronome; ils leur donnent même quelques sacs de blé, du riz et de l'eau-de-vie, et remettent à la voile.

Séparés du reste du monde par l'Océan, à quatre mille lieues de leur patrie, enfermés dans

une très-petite île, sans communication et presque sans espérance d'en avoir avec leurs compatriotes, Pingré, le gouverneur et les Nègres se hâtent de semer du blé et du riz, afin de se suffire à eux-mêmes. Ils avaient hasardé de communiquer avec l'Ile-de-France, en construisant une chaloupe pontée, et elle était presque finie, lorsqu'on découvrit un vaisseau, et un vaisseau français. La joie fut vive dans la colonie; toutefois, ne voyant plus le pavillon de France, le capitaine du navire n'osait approcher de la côte; on alla au-devant de lui, dans une pirogue; on l'instruisit de ce qui s'était passé, et aussitôt, il fit la cérémonie de descendre dans l'île, l'épée à la main, et de la reprendre au nom de Louis xv.

Ce bâtiment venait chercher des tortues à Rodrigue, mais, n'y en trouvant point, il ramena aux îles de France et de Bourbon le père Pingré, qui était resté près de trois mois et demi dans ce pays inculte et inhabité.

En repassant de ces îles en Europe, Pingré fut averti par les officiers du vaisseau qu'il montait, que le capitaine avait intérêt de le faire prendre par les Anglais, et qu'il serait pris infailliblement. En effet peu de temps après avoir passé la ligne, ce capitaine se porta dans des parages où l'on savait bien qu'il y avait des flottes

ennemies. Les ayant rencontrées, il fit semblant de fuir devant elles; on tira de part et d'autre quelques coups de canon. Dans la chasse, un coup de vent abattit le mât de hune du vaisseau anglais; les Français alors se crurent sauvés, et ils pouvaient facilement échapper; mais le capitaine porta si peu de voiles, et prit si bien ses mesures, que les Anglais, ayant réparé leurs navires, le poursuivirent, l'atteignirent, et s'en emparèrent.

On ne traita pas Pingré en prisonnier de guerre, son passe-port le garantissait; il ne fut ni fouillé, ni pillé; on lui laissa ses papiers, ses effets et ses instrumens. Les Anglais ne purent cependant résister à la tentation de lui enlever quelques morceaux rares d'histoire naturelle. Conduit à Lisbonne, il revint en France, en traversant l'Espagne.

D'autres voyages eurent encore lieu dans l'intérêt des sciences, tous glorieux pour la nation française; toutefois, voulant revenir aux principaux faits de la marine universelle, nous n'en parlerons que sommairement.

VOYAGE EN SIBÉRIE.

De tous les voyages entrepris pour l'observation du passage de Vénus, le plus difficile fut celui de l'abbé Chappe.

Parti de Paris dans le mois de novembre 1760, il arriva à Saint-Pétersbourg, et obtint d'Élisabeth (*) tout ce qu'il demanda pour voyager avec sûreté dans ses états.

Il descendit d'abord jusqu'à Moscou, courut long-temps sur le Volga, qui sert de grand chemin quand il est gelé, et s'enfonça dans la vaste forêt qui s'étend jusqu'aux confins de la Sibérie. A tous momens les traîneaux étaient renversés; quelquefois ils enfonçaient dans des cavités;

(*) Les qualités politiques d'Élisabeth ont égalé ses qualités bienfaisantes. On ne pouvait la voir sans l'aimer; le plaisir, les grâces souriaient avec elle; la douleur se calmait au son de sa voix; devant elle, le secret des infortunés venait se placer, comme malgré eux, sur leurs lèvres. Les larmes passaient dans son cœur: elle les diminuait par sa sensibilité, avant de les essuyer pour toujours. Combien doivent être heureux les peuples dont on peut faire un pareil éloge des souverains! Elle porta l'esprit de bienfaisance si loin, qu'elle abolit la peine de mort dans ses états, et rendit, malgré eux, les criminels utiles à leur patrie. ANQUETIL.

un des chevaux même fut englouti en passant une rivière glacée, et il eût abîmé le traîneau qui portait l'abbé, si l'on n'en eût promptement coupé les traits.

Chappe n'avait pu quitter Pétersbourg que le 10 mars. On lui avait assuré que le dégel arriverait avant qu'il parvînt à Tobolsk, et qu'alors il lui serait impossible de continuer sa route, ni hommes, ni voitures, ni chevaux ne pouvant courir sur une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

L'abbé n'avait d'autre espoir que de prévenir le dégel par la rapidité de sa course. Il voyageait, le thermomètre à la main, frémissant à toutes ses vicissitudes, et précipitant sa marche toutes les fois qu'il montait.

Les compagnons de Chappe, se lassant de courir nuit et jour, de braver les précipices, les gouffres, les tourbillons de neige, que le vent élève dans ces contrées, comme il en élève de sable en Arabie, et de poussière dans nos climats, témoignèrent de l'humeur, et demandèrent du repos : l'abbé lès refusa.

S'étant endormi, quelque temps après, son traîneau fut dételé, et, à son reveil, il se trouva seul au milieu d'une plaine immense, couverte de neige, et terminée, dans le lointain, par les

bouleaux et les sapins de la forêt qu'il traversait.

Il était nuit : vainement il appelle; personne ne répond à ses cris. Toutes les pensées qui l'agitent à la fois, son trouble, son inquiétude, sa colère ne peuvent se peindre ni même se bien concevoir. Seul dans un désert de glace, sans vivres, à quatorze cents lieues de sa patrie, et loin de toute habitation humaine, il rentrait dans son traîneau, il en sortait, il marchait égaré, il suait à grosses gouttes, malgré l'horrible froid qui gelait tout ce qui l'entourait. Enfin il croit reconnaître un chemin; il revient à son traîneau, prend ses armes, marche, s'abîme dans un trou rempli de neige, et y reste enseveli jusqu'au menton.

Revenu de son étourdissement, il s'efforce d'en sortir; il se dégage, mais avec tant d'effort et de fatigue, qu'il tombe sur le bord de ce trou, la face sur la neige, et qu'il y reste accablé d'horreur et d'épuisement, désespérant de sa vie, n'attendant et ne désirant même que l'instant qui la terminerait.

Cet état d'affaissement, en le contraignant au repos, rétablit un peu ses forces : il reprend ses esprits, et, avec eux, il retrouve son courage. Il se lève, il regarde de tous côtés; apercevant dans le lointain une faible clarté, il s'avance à sa lueur douteuse, mais doucement, mais avec précau-

tion, tremblant à chaque pas d'être englouti; et la lenteur nécessaire de sa marche augmente son impatience. Enfin, il arrive, et trouve une cabane, où ses propres gens, couchés à terre, dormaient profondément à côté de jeunes filles, dont, malgré leurs fatigues, ils avaient usé avant de s'endormir.

Chappe les réveille, et, poursuivant sa route, il approche de Tobolsk. Trois rivières seulement lui restent à passer; mais tout annonce le dégel. La surface de la neige fondait; on trouvait de l'eau partout. Les paysans disent que la débâcle est proche; les postillons refusent de traverser des rivières sur des glaces fragiles : menaces, prières, argent, tout est inutile. Il les enivre d'eau-de-vie, et, leur donnant l'exemple, il passe les deux premières. De plus grandes difficultés s'élèvent à la troisième : le maître de poste refuse absolument de marcher. Indigné, l'abbé entre dans sa maison tenant par hasard son thermomètre à la main. La chaleur de la chambre le fait monter avec promptitude. Le mouvement de cette machine inconnue effraie ces esprits grossiers. Chappe s'en apperçoit, et il en profite. Il leur fait dire par son interprète, qu'il est un puissant magicien; que ce thermomètre est un animal qui l'avertit de tous les dangers; que si

le dégel était à craindre, l'animal exposé au grand air ne descendrait point; mais que si la glace est encore forte, il descendra, bien au-dessous d'une ligne qu'il leur marque; et il porte son thermomètre hors de la maison. Le froid le fait redescendre plus bas que cette ligne, et les paysans, transportés de surprise et d'admiration, mettent alors plus d'empressement à lui obéir, qu'ils n'avaient mis d'obstination à lui résister. C'est à qui attellera ses chevaux, à qui les guidera, à qui le servira; et la rivière est traversée avec la plus grande sécurité, malgré la neige fondue, et le bruit de la glace craquetant, en étoiles, sous le poids du traîneau, et menaçant de se rompre.

Trois jours sont à peine écoulés, lorsque la débâcle commence; l'Irtiz déborde, et la contrée se trouve submergée par la plus terrible inondation que, de mémoire d'homme, on ait jamais vue dans ces climats.

Chappe préparait déjà son observatoire sur une colline, à côté de Tobolsk. Son quart de cercle, son thermomètre, sa pendule, sa longue-vue, l'observation qu'il faisait des astres, les gardes que lui avait donnés le gouverneur de cette ville, la considération qu'il lui témoignait, tout avait persuadé aux habitans de Tobolsk que ce Français était un sorcier. Lui

imputant l'inondation qui désolait leurs campagnes, et, lui entendant parler fréquemment du 6 juin, ils s'imaginèrent que ce jour serait la fin du monde, ou celui de la destruction de leur ville. Ils résolurent donc de le tuer pour se venger; mais le gouverneur augmenta sa garde, et l'avertit de prendre des précautions.

Le 6 de juin arrive : Chappe, dès la veille, se rend à son observatoire. Le soleil se plonge sous le plus pur horizon; le ciel était parfaitement serein, l'abbé était au comble de ses vœux. Bientôt des nuages paraissent au bord de l'horizon; leur nombre augmente à chaque instant; un brouillard épais se répand dans la plaine. Chappe, du comble de la joie, passe à celui du désespoir. Son voyage était perdu; un nuage allait lui enlever le fruit de tant de fatigues, et de tant de dangers. Jamais douleur ne fut plus profonde.

A chaque instant il sort, et, parcourant la colline, il observe tous les points du ciel. La nuit entière se consume dans ces inquiétudes, et ceux qui l'entourent, étonnés de son trouble, ne le partageant point, et, n'en pouvant soupçonner la cause, s'endorment profondément en écoutant ses plaintes.

Enfin le lever du soleil éclaircit un peu les

nuages; un vent d'est les dissipe bientôt; la joie de l'abbé est si vive, que tout son corps en frémit, et qu'il a besoin de toute sa force pour la combattre, et pour observer avec exactitude.

Le gouverneur et l'évêque de Tobolsk s'étaient rendus à son observatoire. Une garde nombreuse l'entourait. Précautions superflues! les habitans alarmés s'étaient réfugiés dans les églises, ou cachés dans leurs maisons, priant Dieu et attendant la fin du monde.

Le retour de Chappe en France fut plus agréable; il se mit en route dans une plus belle saison. Loin de précipiter sa marche, il s'arrêta quelquefois pour voir des choses curieuses, et quelquefois aussi pour son amusement; il donna même des festins et des bals aux dames de quelques villes de la Sibérie. Chappe était Français et abbé du bon temps.

VOYAGE EN CALIFORNIE.

Revenu de Tobolsk, Chappe, voulant observer le second passage de Vénus sur le disque du soleil, s'embarqua pour l'Amérique septentrionale, et partit de Paris, accompagné de Pauly, ingénieur-géographe, de Noël, élève de l'académie de peinture, de Dubois, horloger, et d'un domestique.

Les ports que les Espagnols possédaient dans le Nouveau-Monde étant, à cette époque, fermés aux autres nations, Chappe fit d'abord voile pour l'Espagne, et se rendit à Cadix, où l'on équipait une flotte pour la Vera-Crux. Les ordres du roi l'avaient précédé; mais ces ordres, étant seulement relatifs à sa personne, on refuse d'embarquer sa suite. Chappe, aussitôt, dépêche un courrier au marquis d'Ossun, ambassadeur de Louis xv à Madrid, pour le prier de remontrer au ministère espagnol qu'on ne fait point un tel voyage sans avoir quelqu'un qui vous seconde dans vos travaux. Ses observations sont accueillies, et il obtient ce qu'il a demandé.

Cependant la flotte s'arme lentement, et, pressé par le temps, Chappe s'adresse de nouveau à d'Ossun pour obtenir la permission de s'embarquer sur un vaisseau, quel qu'il soit. Enfin il part sur un brigantin français, monté seulement par douze hommes d'équipage. Tout le monde frémit de le voir quitter la côte sur un si frêle bâtiment; mais l'abbé, transporté de joie, tout entier à l'objet de son voyage, répond à leurs alarmes : « Plus il est léger, plus il ira vite; » et, à l'instant, muni de ses instrumens chéris, il monte à bord, suivi de ceux qu'il a associés aux dangers de son entreprise, et de

deux officiers espagnols, chargés de faire la même opération que lui.

Après soixante-dix-sept jours de traversée, Chappe et ses compagnons abordent à la Vera-Crux; mais le pavillon qui flotte à l'artimon de leur navire, donnant de l'inquiétude au commandant de la place, un coup de canon, tiré du fort, les oblige à jeter l'ancre au milieu des rochers qui ferment le port, et à y demeurer, au hasard de périr à chaque instant.

Cet état de malaise et d'anxiété cesse enfin; Chappe débarque, et, conformément aux ordres du roi d'Espagne, il reçoit tous les secours que le pays peut fournir. Le vice-roi du Mexique l'accueille avec les égards dus à son courage et à sa persévérance; une forte escorte assure ses jours contre les attaques de Sauvages indomptés; et, arrivé près de Molino, il est témoin d'un phénomène qui lui confirme ce que plusieurs savans soupçonnaient depuis quelque temps. Il voit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre, et éclater vers la partie la plus élevée des nuages. Tout son monde, son interprète, ses soldats le remarquent, et en sont effrayés, comme d'un prodige extraordinaire. Ainsi nos sens nous trompent; nous voyons tourner le soleil et tomber la foudre; c'est précisément le contraire:

le soleil est fixe, la foudre monte, ou plutôt ce fluide agit dans tous les sens.

Une maladie contagieuse dévastait alors cette contrée, et déjà même elle avait emporté un tiers des habitans. Les officiers espagnols proposèrent d'aller s'établir plus près du cap Saint-Lucar. « Le temps presse trop, répondit Chappe; il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer avantageusement. » Personne n'osa l'abandonner, et il fut récompensé de son courage par la sérénité du ciel, qui lui permit de faire, le 3 juin, l'observation la plus complète.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES, POUR CHERCHER LES LIVRES DE ZOROASTRE.

Tandis que les savans français parcouraient le globe, pour perfectionner l'astronomie et la géographie, un homme plus extraordinaire peut-être, et qui n'était encore d'aucune académie, allait ramasser au fond des Indes les débris de l'antiquité la plus reculée.

Cet homme était Anquetil-Duperron. A l'âge de vingt ans, il avait une érudition profonde, et il savait toutes les langues orientales que l'on connaît en Europe.

Enthousiaste de Zoroastre, et, sachant que les Parses se vantent de posséder les ouvrages de cet

ancien législateur, écrits dans la langue originale, qu'on parlait alors, il résolut de les aller chercher, d'étudier cette langue et de traduire ces livres. Sans fortune, sans protecteurs, son érudition lui avait pourtant procuré la connaissance de plusieurs savans illustres.

Il parla de son dessein au comte de Caylus, à l'abbé Barthélemy, à l'abbé Sallier, à Falconnet, à Bougainville et à Deguignes. On vanta son projet, on l'admira, on lui fit des promesses, et on ne se hâta pas de les réaliser. C'est encore la même chose aujourd'hui.

Impatient, le jeune homme prend son parti, et sans solliciter de tardifs secours, il court chez l'officier chargé par la compagnie des Indes de lever des soldats pour la servir, et lui déclare qu'il veut s'engager pour aller à Pondichéry. Surpris, l'officier le refuse par humanité; mais, ne pouvant résister à la vivacité de ses instances, il diffère de quelques jours la ratification de l'engagement fatal, et finit par se rendre.

Anquetil part de Paris, à pied, emportant sur son dos, dans un sac, pour tout bagage, deux chemises, deux mouchoirs, une paire de bas, un étui de mathématiques, la *Sagesse* de Charron, et les *Essais* de Montaigne. Ces deux livres, bien entendus, valent seuls un trésor.

Les compagnons d'Anquetil et les autres soldats du détachement, étaient de vils brigands, tirés des cachots, pour aller expier leurs forfaits, en servant, au fond de l'Inde, dans une espèce d'esclavage.

Arrivé à Lorient, où il doit s'embarquer inconnu et simple soldat, Anquetil y trouva son congé, que la compagnie lui avait envoyé, et un ordre aux capitaines de ses vaisseaux de le passer gratis. A ce congé encore étaient joints le brevet d'une pension de cinq cents livres que le roi lui accordait, ainsi que des lettres de recommandation pour les principaux officiers de Pondichéry.

Au bruit de son départ, tous les cœurs s'étaient émus, et on s'était hâté de lui envoyer des secours qu'on négligeait de lui donner lorsqu'il était à Paris, et qu'on doutait s'il était mu par une résolution inébranlable, ou par une effervescence passagère, trop commune aux jeunes gens. Il s'embarqua enfin, et, après six mois de traversée, il arriva à Pondichéry, dans ces contrées qu'il avait tant désiré de voir.

N'étant ni militaire, ni employé de la compagnie, Anquetil fut reçu assez froidement dans cette ville. Son dessein parut beau, mais peu important, on s'en méfia comme d'une entreprise hasardée pour tenter fortune; on alla même jus-

qu'à citer un Français qui, peu d'années auparavant, avait escroqué beaucoup d'argent à la compagnie, sous prétexte de recherches semblables.

Les premières études d'Anquetil furent la langue du Malabar, et surtout celle du persan moderne, qu'on parle dans l'Inde plus communément que toute autre. Les plaisirs, les maladies et la guerre apportèrent des obstacles sans nombre à ses travaux.

De Pondichéry il passe au fond du Bengale. Il voulait se rendre à Bénarès, cette antique école des Brames. Une maladie oblige de le descendre à l'embouchure du Gange, dans un lieu appellé Bernagor. On le porte mourant chez des courtisannes, dans une maison de prostitution publique; il y est soigné par ces femmes, avec la plus touchante humanité. Quelque peu rétabli, il se rend à Chandernagor, et parvient, à force de prendre du café, à chasser la fièvre qui le mine.

Une dyssenterie cruelle le conduit aux portes du tombeau. A Bernagor on l'avait déposé dans une maison de débauche; à Chandernagor on le mit à l'hôpital.

Arrivé à Surate, Anquetil commence enfin, après trois années de courses, de fatigues et de dangers de toute espèce, les travaux littéraires qui seuls l'ont attiré dans l'Inde.

Deux prêtres parses, Darab et Kaous, l'aident à traduire du Zend ou du Pelhvi en persan moderne, le manuscrit d'un livre de Zoroastre. Ce manuscrit étant défectueux, il en emprunte un autre, et le confronte avec le sien. Il refuse ensuite de le rendre avant de l'avoir copié en entier. On le menace; il craint qu'on ne le lui enlève de force, et il travaille, ses pistolets sur sa table.

Tout était alors en combustion dans Surate : les Anglais assiégeaient la citadelle de cette ville, et ils l'enlevaient aux Indiens. Tous les comptoirs des Européens étaient dans des alarmes continuelles; celui des Français éprouvait les plus vives inquiétudes. Chacun cherchait à mettre ses effets en sûreté. Les prêtres parses n'osaient se montrer. Les Anglais, vainqueurs, obtinrent enfin que la cour de Delhi leur cédât le gouvernement de la citadelle. Ils devinrent ensuite la puissance prépondérante à Surate, et le calme y revint.

Pendant ces combustions politiques, Anquetil s'occupait en paix de ses travaux littéraires. Vivant seul, enfermé, ne sortant presque jamais, il goûtait une joie pure, en mettant la dernière main à un ouvrage qu'aucun homme jusqu'alors n'avait fait, ni pu faire.

Dès qu'il eut achevé sa traduction, il voulut connaître les antiquités, qui rendront toujours ce pays le plus curieux de la terre.

En vain cette presqu'île de l'Inde fut envahie et pillée, tour à tour, par les Persans, par les Grecs, par les Tartares, par les Arabes, et par tous les peuples de l'Europe; lois, mœurs, religion, institutions, monumens, tout y respire encore la plus haute antiquité. A côté des vices, des débauches, des intrigues et des complots que tant d'invasions, et que le mélange de tant de nations, de cultes, d'usages différens, font naître de toutes parts, on retrouve la simplicité, les vertus et les superstitions des premiers âges.

Anquetil visita d'abord un temple des Parses, et y vit le feu sacré. La présence d'un étranger dans le lieu saint était une profanation qui pouvait avoir pour lui des suites funestes, puisque les lois du pays la punissent de mort. Il s'était habillé en Parse, et le prêtre Darab l'avait introduit. Le fils de Darab officia ce jour-là, car ces prêtres se marient, et en cela font bien, puisqu'ils obéissent au vœu de la nature. Anquetil s'introduisit ensuite dans leur cimetière, où il fut reconnu. On en murmura beaucoup; toutefois, il ne fut insulté par personne.

Anquetil, dans ses vastes projets, s'était pro-

posé non-seulement de rapporter en Europe les livres de Zoroastre, mais encore tous ceux qui contiennent les lois sacrées des différens peuples de l'Asie. Il fit chercher les quatre Vèdes, que les Brames prétendent avoir été composés par Khreschnou, il y a quatre mille ans; ce qui ne paraît pas d'une antiquité bien reculée pour l'Inde. Les livres de Zoroastre sont moins anciens encore; ils ne remontent guère qu'à cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Ces Vèdes sont écrits en Samskretan; les livres parses en Zend et en Pelhvi.

Anquetil avait l'intention de se rendre à Bénarès, et d'y apprendre le Samskretan. Il comptait de là passer en Chine; mais sa santé, et surtout les malheurs de la France, ne le permirent pas. Pondichéry ayant été pris, il ne fallut plus songer qu'à revenir.

Anquetil partit de Surate sur un vaisseau anglais. Il était encore dans les mers de l'Inde, lors du passage de Vénus sur le disque du soleil. Il l'observa de son bord, comme il put, couché sur le dos.

Enfin, après huit mois d'une navigation périlleuse, il aborda en Angleterre et descendit à Porstmouth. Le vaisseau qui l'avait amené portait des prisonniers de guerre, et, quoique An-

quetil ne le fût point, on le traita comme tel, malgré ses protestations. Il obtint cependant la permission d'aller visiter l'université d'Oxford, et il trouva que le plus beau de ses manuscrits, comme il l'appelle lui-même, le Vendidad-Sadé, était dans la bibliothèque bodlienne. Personne alors ne l'entendait; lui seul, en Europe, pouvait le lire.

Anquetil passa quelques jours à Londres, s'embarqua pour Ostende, et revint à Paris le 14 mars 1762, après sept ans et un mois d'absence.

Le lendemain, il déposa à la bibliothèque du roi, deux exemplaires des livres de Zoroastre, sept dictionnaires Persan moderne, trois dictionnaires Samskretan, et cent quatre-vingts manuscrits dans diverses langues de l'Inde.

Le comte de Caylus, l'abbé Barthélemy, et M. de Malesherbes le reçurent avec les transports qu'inspire le succès d'une grande entreprise. Les portes de l'académie des belles-lettres lui furent ouvertes, et partout, dans Paris, on le rechercha avec le plus vif empressement.

STANISLAS. — LES RUSSES A DANTZICK.

Depuis quelques années, à l'aide de négociations entamées, suspendues et reprises dans

toutes les cours, l'Europe était en paix, lorsque cette heureuse quiétude fut interrompue par la mort d'Auguste Ier, électeur de Saxe et roi de Pologne. Stanislas Leczinski avait été élevé sur ce trône, par la protection de Charles XII, et fut forcé d'en descendre lorsque le roi de Suède cessa de pouvoir le soutenir. Il était naturel que Louis XV souhaitât d'y voir remonter son beau-père; mais ce prince, désabusé, depuis long-temps, des illusions de la grandeur, eût abandonné volontiers des prétentions dont il connaissait tout le vide; et il est à croire que la crainte seule de faire soupçonner que son courage pût être au-dessous de sa fortune, le rengagea dans la carrière de l'ambition. La plus grande partie de la Pologne penchait pour lui; il se rendit à ses vœux, et, parvenu, déguisé, à Varsovie, il y fut proclamé roi.

Cependant une armée russe, aux ordres du comte de Munich, était entrée en Pologne, pour soutenir le fils d'Auguste; et Stanislas, réfugié à Dantzick, y attendait les secours que lui avait promis la France, lorsque la place se trouva tout-à-coup investie par l'ennemi. Le courage des habitans, exalté par l'amour qu'ils portaient à leur prince, leur faisait supporter, depuis trois mois, les privations et les travaux de tout genre,

suites de leur situation, lorsque, enfin, parut à l'embouchure de la Vistule, le faible renfort de quinze cents Français, que le cardinal de Fleury faisait passer au roi de Pologne. C'était tout ce que l'éloignement des lieux et la jalousie de l'Angleterre avaient pu permettre de transporter sur des vaisseaux.

Mesurant, d'un coup d'œil, ses forces et celles de l'ennemi, leur chef, le brigadier de Lamothe, rebrousse chemin, sans balancer; mais, arrivé à Copenhague, le jeune comte de Bréhant de Plélo, arrivé de France en Danemarck, s'indigne d'une résolution qu'il croit flétrir l'honneur du pavillon français, et, se mettant lui-même à la tête de l'expédition, quoique certain de n'en pas revenir, il ramène, au bout de quinze jours, sa petite troupe en vue de la ville assiégée. Attaquant aussitôt une première ligne russe, qui s'opposait à son introduction dans Dantzick, Bréhant la force, et tombe, mortellement blessé, au milieu de son triomphe.

C'était tout ce qu'on pouvait attendre d'une poignée de braves opposés à une armée; ils ne purent franchir la seconde ligne, et, réduits à se cantonner dans un poste avantageux, ils s'y soutinrent pendant un mois, et firent une capitulation honorable. Ils devaient être envoyés en

France; mais, sur l'avis qu'un vaisseau français venait de capturer un vaisseau russe, on les conduisit à Pétersbourg, où ils furent traités avec une urbanité qui les surprit, et qu'ils s'attendaient peu à rencontrer dans un pays qu'ils supposaient encore barbare.

Les forces, toujours croissantes, des Saxons et de leurs alliés, les progrès inévitables du siége, la trahison ou la lâcheté qui livra le fort de Wechselmunde; la flotte russe bloquant l'entrée du port; enfin le bombardement de la place, la réduisirent, après quatre mois d'investissement, à l'impossibilité de tenir davantage; et la circonstance la plus affligeante, c'est que la tête du roi était mise à prix, et qu'on n'apercevait aucun moyen de le soustraire à la rigueur de son sort, dès que la ville se serait rendue.

Stanislas, dans cette situation critique, concerte avec l'ambassadeur de France, Monti, le projet d'une évasion qui lui permettrait de rendre faciles aux fidèles Dantzickois, qui se sacrifiaient pour lui, les moyens de traiter, au moins, de leur propre salut.

Déguisé en paysan, et accompagné de trois guides grossiers, sur la fidélité même desquels on n'avait pas eu le temps de prendre des renseignemens bien certains, le monarque s'éloigne,

à la nuit close, des remparts de la ville, et, à l'aide d'une nacelle, il s'efforce de gagner la Vistule, à travers une inondation qui, de ce côté, avait empêché les approches de l'ennemi. Son espoir était que, avant la prompte renaissance du jour et la reddition de la place, il serait assez heureux pour mettre le fleuve entre les Russes et lui; mais l'incertitude de sa course, au milieu des ténèbres, ne lui avait permis, lorsque le jour commença à paraître, de ne s'être éloigné encore que d'un quart de lieue.

Réfugié dans une cabane abandonnée, Stanislas y attendait avec impatience le retour de la nuit, également tardive et courte en cette contrée, pendant l'été, lorsqu'une décharge générale, partie de l'armée de terre et de la flotte, lui annonça que Dantzick avait capitulé, et que désormais la sollicitude des alliés se bornerait à la poursuite d'un seul individu.

La nuit arriva sans que les ennemis eussent soupçonné que l'objet de leurs avides recherches était presque sous leurs mains, et Stanislas, après deux heures d'une navigation pénible, au travers des roseaux qui résistaient à la nacelle, gagna enfin la chaussée d'une rivière, qui n'était point la Vistule.

Le roi de Pologne fut contraint de s'arrêter,

pendant le jour, dans une chaumière habitée, où les Moscovites venaient souvent se rafraîchir, et où se présentèrent, en effet, quelques cosaques, qui mangèrent avec ses compagnons de route, pendant que lui-même, séquestré dans un grenier, et couché sur de la paille, feignait un sommeil qui était loin de ses yeux. Ce ne fut qu'à la troisième nuit qu'il gagna la Vistule, où, pour comble de malheur, il ne trouva point de bateau. Il fallut s'éloigner du fleuve, et chercher un nouvel asile. Il y est reconnu; mais le confiant aveu du prince, payé de retour par un zèle aussi vif qu'intelligent, prépare les voies au passage, et, la nuit arrivée, le roi, à la clarté des feux de divers partis russes, qui battent la campagne, se remet en marche, guidé par son hôte. Enfin, après une lieue de chemin, qui ne se fait pas sans l'appréhension de plus d'une funeste rencontre, il arrive, pour la seconde fois, sur le bord de la Vistule, qu'il traverse dans une barque, due aux soins de l'honnête paysan qui l'a reçu chez lui.

Les plus pressans périls étaient dès lors passés; mais Stanislas était toujours en pays ennemi, et, pour gagner le territoire neutre du roi de Prusse, il restait à franchir le Nogat, branche orientale de la Vistule, qui se décharge dans le

Frisch-Haff. Ce fut l'ouvrage de deux jours, qui eurent encore leurs alarmes. L'indiscrétion des guides, qui se crurent trop tôt hors de danger, l'occupation de plusieurs villages, sur la route, par les Saxons et les Moscovites, et l'enlèvement de tous les bateaux sur le Nogat, faillirent renouveler les premières anxiétés du monarque, qui, triomphant enfin des dernières difficultés, gagna Marienwerder, première ville frontière de la Prusse ducale, où il cessa d'avoir à redouter les poursuites de l'ennemi.

LA FRANCE DÉCLARE LA GUERRE A L'ANGLETERRE. — HOSTILITÉS SUR MER.

La tombe venait de recevoir la dépouille mortelle de Fleury, et, comme il n'est rien qui, sous quelque rapport, ne prête à la critique, on l'accusa d'avoir tout sacrifié ou à l'amour ou au besoin de la paix.

Stupidement persuadé que les Anglais seuls pouvaient troubler la tranquillité extérieure, le cardinal laissa trop paraître la crainte de les mécontenter. Cette conduite pusillanime les rendit exigeans, et Fleury porta la condescendance jusqu'à mesurer, sur leurs désirs, quelquefois impérieux, les forces de la marine française. Il s'y

résigna avec d'autant moins de difficulté, que, dans le retranchement des dépenses qu'il aurait fallu faire pour cet objet, il trouvait à contenter son goût naturel pour l'économie, et qu'il comptait, d'ailleurs, sur le caractère, également pacifique, de Robert Walpole, qui dirigeait alors le cabinet britannique. Il arriva de là que, quand une opposition fougueuse eut précipité ce dernier du trône ministériel, précisément un an avant la mort de Fleury, et que les circonstances ramenèrent la guerre, la marine décrépite qui restait, et l'adolescente, qu'on y joignit, ne purent résister à celle des Anglais, dont les forces, chaque jour, semblaient augmenter dans une proportion effrayante.

Quoi qu'il en soit, la France déclare la guerre à la Grande-Bretagne et à l'Autriche, et l'Angleterre, humiliée de ce que Mathews, malgré les preuves multipliées de bravoure qu'il a données dans l'action, n'est pas sorti victorieux du combat livré devant Toulon, traduit cet amiral à un conseil de guerre, qui le juge incapable de tout service militaire, tandis que, en France, le vieux de Court (*), qui a sauvé d'une ruine certaine le commandant en chef de la flotte espagnole,

(*) Ce brave avait alors quatre-vingts ans.

accusé par lui de l'avoir secouru trop tard, est relégué dans ses terres.

D'inutiles tentatives sont faites pour porter en Angleterre le second prétendant; un ouragan violent rejette sur la côte de France Roquefeuille, ses vingt-six vaisseaux, et les vingt-quatre mille hommes aux ordres du comte de Saxe. Ce ne sera qu'après le triomphe de Fontenoy, et la conquête de la Flandre (*), que Charles-Édouard débarquera en Écosse, et sera proclamé à Édimbourg.

Les Anglais s'étaient emparés de Louisbourg et de toute l'île Royale, voisine de l'Acadie, conquête importante, qui les rendait à peu près maîtres exclusifs des pêcheries de Terre-Neuve,

(*) Le jour même de la bataille de Fontenoy, Louis XV envoya un aide-major de l'armée porter à Frédéric II la nouvelle de sa victoire. L'officier rencontra le monarque prussien, au fond de la Basse-Silésie, dans une gorge de montagnes, près d'un village nommé Friedberg. « Vous voulez donc voir, dit le roi à l'aide-major, à qui la Silésie restera? » — « Non, sire, répondit l'officier, je veux être témoin de ce que votre majesté va faire pour châtier ses ennemis, et défendre en même temps ses sujets. » Frédéric remporta une victoire signalée contre les Autrichiens. Il manda à son allié, le roi de France : « J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoy. »

Fastes de Louis XV.

et qui interrompait, en partie, les communications de la France avec le Canada; mais, presque en même temps, la Grande-Bretagne eut à trembler pour ses propres foyers.

Le prince Édouard (*), que n'avait pu rendre,

(*) Le prince Charles-Édouard, connu sous le nom de prétendant, était fils de Jacques III, petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné par son gendre, Guillaume, prince d'Orange, Stathouder de Hollande. Charles Ier, son bisaïeul, fut condamné, par ses propres sujets, à mourir sur un échafaud, et sa quadrisaïeule, livrée au même supplice par le parlement de la Grande-Bretagne. Cet illustre rejeton de l'illustre et infortunée race des Stuarts consumait sa jeunesse auprès de son père, et il avait marqué, plus d'une fois, le désir d'exposer sa vie pour remonter sur le trône de ses ancêtres.

« Que ne tentez-vous, lui dit un jour le cardinal de Tencin *, qui avait obtenu la pourpre sur la nomination du roi Jacques, de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Écosse?

* Ce Tencin était un homme de beaucoup d'esprit, très-attaché au Molinisme et aux Jésuites. Ses liaisons avec le fameux Law, dont il reçut l'abjuration, furent aussi utiles à sa fortune, que nuisibles à sa réputation. Lors de la conversion du nouvel empirique, un plaisant lui adressa l'épigramme suivante :

Foin de ton zèle séraphique,
Malheureux abbé de Tencin;
Depuis que Law est catholique,
Tout le royaume est capucin !

Qui croire sur le compte de ce zélé défenseur de la Bulle? les uns en font un génie, un homme d'état, un politique consommé;

l'année précédente, en Angleterre, une flotte nombreuse, osa confier sa fortune à une frégate de dix-huit canons, frétée par un négociant de

Votre seule présence pourra vous former un parti et une armée; alors, il faudra bien que la France vous donne des secours. »

Enhardi par ce conseil, Charles-Édouard s'embarque sur une frégate avec sept officiers, les uns Irlandais, les autres Écossais, qui voulurent courir sa fortune. Cette frégate était escortée par un vaisseau du roi, de soixante canons. Il n'avait avec lui, pour une expédition dans laquelle il s'agissait de la couronne de la Grande-Bretagne, que sept officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, et quarante-huit mille francs. Voltaire assure que le ministère de France et le roi lui-même ignoraient l'entreprise.

Le prince aborde d'abord dans une petite île, presque dé-

d'autres lui disputent ses talens, et attribuent son élévation, moins à son mérite, qu'à celui d'une sœur ambitieuse et bel-esprit.

Cette sœur était Claudine-Alexandrine de Guérin de Tencin. Jeune, elle prit l'habit religieux dans le monastère de Montfleury, près de Grenoble. Dégoûtée du cloître, elle rentra dans le monde et vint à Paris. Les grâces de son esprit lui firent des amis illustres; elle partagea la folie épidémique du système, et cette folie fut avantageuse à sa fortune, ainsi qu'à celle de son frère. Elle songea, dès lors, à demander à la cour de Rome un bref qui la rendît au monde, qu'elle avait quitté, et elle l'obtint par le crédit de Fontenelle; mais comme ce bref avait été rendu sous un faux exposé, il ne fut point fulminé.

Madame de Tencin n'en resta pas moins dans la capitale, où sa maison devint le rendez-vous des gens les plus aimables de Paris, ou du moins les plus ingénieux. Aujourd'hui nous dirions les plus

Nantes, et qui portait sept officiers, quelques fusils et peu d'argent. C'est avec ce faible appareil, que, descendant sur l'une des îles occiden-

serte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré, et, cinglant au continent de l'Écosse, il débarque dans un petit canton. Quelques habitans, auxquels il se déclare, embrassent ses genoux, et lui disent: « Que pouvons-nous faire? nous n'avons point d'armes; nous sommes pauvres; nous ne vivons que de pain d'avoine, et nous cultivons une terre ingrate. » — « Je cultiverai cette terre avec vous, ré-

intrigans. On la voyait au milieu d'un cercle de beaux esprits et de gens du monde, qui composaient sa cour, donner le ton et se faire écouter avec attention. Sa petite société, cependant, fut troublée, de temps en temps, par quelques aventures assez tristes. La Fresnaye, conseiller au grand conseil, fut tué dans son appartement, et elle fut poursuivie comme ayant trempé dans ce meurtre. On la transféra d'abord au Châtelet, et ensuite à la Bastille; enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accusation intentée contre elle.

Madame de Tencin mourut à Paris en 1749, vivement regrettée de plusieurs gens de lettres, qu'elle appelait ses *bêtes*, et à qui elle donnait à dîner le mardi et le dimanche, et, chaque année, deux aunes de velours pour leurs étrennes.

On cultivait alors les belles-lettres en conscience; on avait de l'honneur, de la vertu sans faste, de la probité sans ostentation; on eût ri de l'être ridicule qui aurait osé proposer l'établissement d'une société académique des *bonnes-lettres*, même sous la protection du prince; le respect pour le public enfin était tel que, personne, à cette époque, ne songea ni à dénoncer quelqu'un pour avoir sa place, ni à accepter de ces sinécures ou de ces emplois multipliés, qu'on est souvent incapable de remplir, et dont les revenus suffiraient seuls à la subsistance de vingt familles.

tales de l'Écosse, il gagne la côte voisine de Loch-Aber, et publie un manifeste où il s'annonce comme voulant revendiquer ses droits, à l'aide seule de ses concitoyens.

Cette déclaration lui procure aussitôt une armée de trois mille montagnards, avec lesquels il s'avance jusqu'à Perth. Il y est déclaré régent des trois royaumes, pour son père, et, quatre jours seulement après, fortifié des secours qu'il reçoit dans cette ville, des nobles écossais et de leurs vassaux, qui s'attachent à sa cause, il est proclamé, de nouveau, à Édimbourg.

Cependant sir Jean Cope, général des troupes anglaises dans le nord de l'Écosse, qui d'abord avait refusé de croire à la nouvelle du débarquement du prince, rassemble les troupes régulières, dont il peut disposer, ainsi que les Écossais attachés à la maison régnante, s'embarque, avec

pond le prince ; je mangerai de ce pain; je partagerai votre pauvreté, et je vous apporte des armes. »

On peut juger si ces habitans furent attendris par de tels sentimens et par de tels discours. Charles-Édouard fut joint par quelques chefs des tribus de l'Écosse. Trois cents hommes se rassemblent autour de sa personne; on fait d'un morceau de taffetas un étendard royal; la troupe se grossit, et le prince se voit à la tête de quinze cents combattans, qu'il arme de fusils et de sabres.

Fastes de Louis XV.

quatre mille hommes, à Aberdeen, descend à Dumbar, près d'Édimbourg, et s'approche de cette ville jusqu'à Preston-Pans. Édouard n'hésite point à l'y attaquer avec trois mille montagnards seulement, et il ne faut à leur courage que dix minutes, pour triompher du nombre et de l'expérience de leurs ennemis. De ces derniers, cinq cents sont tués, neuf cents blessés, et quatorze cents demeurent prisonniers. Les munitions de guerre et de bouche, les armes, les bagages et l'artillerie tombent au pouvoir des vainqueurs, et leur procurent les moyens offensifs dont ils manquent. La régence d'Angleterre a mis à prix la tête du prince, chose affreuse! et, chose très-belle et digne des plus grands éloges! le prince, pour toute vengeance, traite les prisonniers avec humanité. Sa clémence rehausse l'éclat de sa victoire.

Toutefois l'Écosse était loin d'être entièrement dévouée au prétendant, et le plus grand nombre suivait, par choix, les drapeaux de son adversaire. Édouard se garde bien de laisser aux siens le loisir de calculer leur faiblesse, et profite de la confiance que leur inspirent leurs succès, pour les diriger sur Londres même. Entrant dans le Northumberland, il s'empare de Carlisle, descend jusqu'à la hauteur de la principauté de

Galles, et, ne pouvant y pénétrer, faute de ponts, il se rabat sur Derby, à trente lieues de la capitale, où la consternation commence à se répandre.

Sur ces entrefaites, le duc de Cumberland avait été rappelé du continent, avec des troupes réglées, et il avait pris poste à Stafford, près de Derby. Édouard ne s'était avancé d'une manière si hasardeuse au cœur de l'Angleterre, que pour donner l'occasion de se déclarer aux nombreux partisans qu'on l'avait flatté d'y rencontrer; mais, soit qu'il eût été abusé, soit que l'arrivée du duc de Cumberland eût comprimé les volontés, rien ne remua.

Une bataille pouvait seule ouvrir au prétendant le passage jusqu'à Londres; le petit nombre de ses forces lui défendait de la tenter. Sa position devenait d'autant plus critique, qu'il était encore observé par le général Wade, qui, demeuré stationnaire à l'est, pendant l'invasion du prince, se trouvait à portée de lui couper la retraite. C'était pourtant le seul parti qui lui restât. Il le prit, dix jours après son entrée à Derby, et l'exécuta, malgré toutes les difficultés de la saison, avec un secret et une activité qui mirent en défaut ses adversaires, et en même temps avec un respect des personnes et des pro-

priétés, qu'on était loin d'attendre de ses montagnards, et qui eût fait honneur à l'armée la mieux disciplinée.

Rentré en Écosse, Édouard y trouva quelques faibles secours en hommes et en argent, qui lui venaient de la France et de l'Espagne, mais qui, disproportionnés avec ses besoins, n'avaient pour but que d'occuper les Anglais hors du continent. La politique même de quelques puissances du Nord, qui voyaient cette expédition de mauvais œil, enchaînait la bonne volonté de la France; et cette puissance, alors, avait de fortes raisons pour craindre d'accroître le nombre de ses ennemis.

Poursuivi avec mollesse, le jeune prince n'eut pas plus tôt gagné l'Écosse, qu'il s'attacha à la prise du fort de Stirling. Sans expérience des siéges, et sans autre artillerie que les pièces de campagne, dont il avait pu s'emparer en battant ses ennemis, il se consumait devant cette place, lorsque Hawley s'avança pour la dégager. Ce général s'était vanté de dissiper l'insurrection avec deux régimens de dragons. Il en avait davantage, quand, arrivé à Falkirk, les montagnards se présentèrent fièrement à sa rencontre. Au choc de sa cavalerie, ils opposèrent, à bout portant, une décharge qui la rompit, et, dans sa fuite, elle

mit en déroute complète l'infanterie, déjà incommodée du vent et de la pluie qui la frappaient au visage.

Un renfort de six mille Hessois, amenés par le duc de Cumberland, qui succéda à Hawley dans le commandement de l'armée, délivra Stirling. Édouard, à son approche, se retira sur Inverness, pour être plus à portée des secours qu'on pourrait lui faire passer. Le duc ne l'y suivit point, et s'établit à Aberdeen, s'attachant d'abord à enlever les postes épars du prétendant. Il quitta enfin ses quartiers, passa, sans obstacle, la rivière de Spey, qu'Édouard aurait pu disputer avec avantage, et s'approcha d'Inverness.

Le prince, de son côté, marchait au-devant du duc, avec le désir de le combattre, et l'espoir de le surprendre; mais, arrivées à la vue des Anglais, ses troupes se trouvèrent tellement excédées de fatigue et de faim, qu'il crut devoir se retirer sur Culloden, pour leur faire prendre du repos et de la nourriture. Elles se livraient avec excès et sécurité à la satisfaction de ce double besoin, lorsqu'elles furent surprises, à leur tour, par les Anglais. Édouard eut peine à les ranger en bataille; son artillerie, mal servie, fut sans effet, tandis que celle des Anglais faisait d'énormes ravages parmi les siens.

En vain, fatigués du spectacle de leurs pertes, cinq cents montagnards s'élancent sur les batteries qui les causent; en vain ils fondent avec la même impétuosité sur les colonnes ennemies; ils s'épuisent dans leurs succès, par les résistances nouvelles que la supériorité du nombre permet de leur opposer, et une charge de cavalerie achève leur défaite. La moitié demeure sur le champ de bataille; le reste se divise en pelotons qui ne peuvent plus se rallier.

Blessé, mais échappé aux fureurs de cette journée, où l'on vit l'impitoyable vainqueur explorer le champ du carnage, non pas pour sauver les mourans, mais pour les massacrer, Édouard marche, cinq jours et cinq nuits, sans pouvoir se reposer, suivi seulement d'une vingtaine de compagnons de son infortune, qui sont bientôt contraints de l'abandonner, pour ne pas éveiller, par leur nombre, l'attention de ceux qui le cherchaient. Il ne lui en reste que deux, dont il est encore obligé de se séparer, de temps en temps. C'est avec eux qu'il se rend dans un petit port, où ses partisans de France étaient convenus de faire aborder les vaisseaux chargés des renforts qu'ils avaient promis de lui envoyer. Il les y attend; mais, presque reconnu, il est forcé de fuir: il passe la nuit dans les boues d'un marais, et

s'éloigne, au point du jour, de ce lieu funeste.

Cependant les navires, qui paraissent au loin, dirigent un canot vers le rivage; Édouard n'arrive pas à temps, et les bâtimens gagnent le large. L'infortuné prince se rejette dans ces pays sauvages, et y marche à l'aventure, ne sachant à qui se fier, sans asile, sans gîte fixe. Tantôt il erre sur la crête des montagnes; tantôt il s'enfonce dans les réduits profonds des cavernes; tantôt, enfin, sur une mer orageuse, il est ballotté d'île en île, dans de frêles esquifs, et toujours livré aux rigueurs de la température et au tourment de la faim, plus cruelle que la mort.

Déguisé en paysan, et caché même sous des habits de femme, il donne le change à l'avide recherche d'un ennemi barbare, qui a dévasté et brûlé vingt lieues de pays, pour lui couper toute retraite. Contraint, cent fois, de confier son sort à la discrétion du pauvre, qui n'ignore pas qu'une somme de trente mille livres sterling (environ sept cent vingt mille francs) est promise à celui qui le livrera, personne n'est tenté de devenir riche au prix d'une telle lâcheté.

Exténué de lassitude, et affamé jusqu'au désespoir, Édouard se détermine à frapper à la porte d'une habitation ennemie. Le maître paraît: « Le fils de votre roi, lui dit le jeune prince en l'abor-

dant, vous demande du pain et des habits. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les haillons qui me couvrent, gardez-les; peut-être pourrez-vous, un jour, me les rendre sur le trône de la Grande-Bretagne. »

Attendri et pénétré jusqu'aux larmes, à la vue d'une infortune si auguste, le paysan prodigue à son hôte les secours que lui permet sa position, et lui garde fidèlement le secret. Enfin, après cinq mois de courses, languissant et affaibli, succombant à la maladie, par l'excès des fatigues et des inquiétudes, couvert à peine de vêtemens en lambeaux, Édouard est recueilli par un corsaire de Saint-Malo, qui, ayant abordé secrètement à la côte de Locnanagh, le débarque à Roscoff, près de Morlaix, non sans avoir couru le nouveau danger de tomber dans une croisière ennemie (*).

(*) Voilà où aboutit une aventure, qui eût réussi lorsque la chevalerie était en vigueur, mais qui ne pouvait avoir de succès dans un temps où la discipline militaire, l'artillerie, et spécialement l'or décident de tout, à la longue.

Paris vit revenir avec attendrissement ce héros infortuné; toutefois, il n'était pas encore au terme de ses calamités. Édouard se vit forcé de sortir de France pour satisfaire les

Mille atrocités suivirent, en Angleterre, la défaite du prétendant; les prisons se remplirent des défenseurs de sa cause, et les échafauds furent inondés de leur sang, tandis que, plongé dans les délices de Paris, et à l'abri de ces catastrophes cruelles, Édouard en apprit les détails avec indifférence. Telle est, du moins, l'assertion de plusieurs écrivains; mais, pour l'honneur de l'humanité, hâtons-nous de repousser cette imputation odieuse, ouvrage, peut-être, d'une politique plus odieuse encore, et qui, si elle n'était une calomnie, laisserait à demander : « Qu'est-ce donc que l'héroïsme? »

Vers le même temps, tandis que d'infructueuses négociations avec le roi de Sardaigne,

Anglais, qui l'exigèrent dans le traité de paix. Son courage, aigri par tant de secousses, ne voulut pas plier sous la nécessité. Il résista aux remontrances, aux prières, aux ordres, prétendant qu'on devait lui tenir la parole de ne le point abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne. Il fut arrêté, mis en prison, et conduit hors de France.

Ce fut là le dernier coup dont la destinée accabla une génération de rois, qui avait tenu le sceptre pendant trois cents ans. Le Prétendant, depuis cette époque, se cacha au reste de la terre.

Que les hommes privés, qui se plaignent de leurs petites infortunes, jettent les yeux sur ce prince et sur ses ancêtres!

VOLTAIRE.

font naître des divisions entre les Espagnols et les Français; que Gênes, soulevée, se délivre du joug de l'Autriche; que le comte de Saxe triomphe, à Raucoux, du prince Charles de Lorraine, et que les Anglais ne retirent d'une vaine tentative contre Lorient et les côtes du nord-ouest, que le flétrissant honneur d'avoir enlevé quelques bestiaux et brûlé quelques chaumières, Labourdonnaie, se créant une escadre, malgré le ministère, qui néglige ses avis sur la guerre, devenue inévitable entre les colonies anglaises et françaises dans l'Inde, bat, à la hauteur de Negapatnam, l'amiral Peyton, lui enlève, pour un temps, l'empire de la mer, et profite de ces succès, pour assiéger Madras, chef-lieu des établissemens de la Grande-Bretagne, sur la côte de Coromandel.

La place est emportée; mais, astreint par ses instructions, à ne point garder de conquêtes, Labourdonnaie se contente de mettre la ville à rançon, moyennant onze cent mille pagodes, somme équivalente à environ dix millions de francs. Dupleix, que l'on soupçonne, et avec raison, de préventions jalouses, refuse de ratifier cette convention, et prend possession de la ville.

Prétextant que le traité n'était point assez

avantageux à la compagnie, dont les intérêts avaient pu être sacrifiés à ceux du général, il eut l'impudeur de dénoncer au gouvernement, comme traître, un guerrier plein de zèle et de lumières, qui, au lieu des honneurs et des grâces qu'il semblait devoir attendre à son retour dans sa patrie, n'y trouva que des fers (*).

Pendant que ces choses se passaient dans l'Inde, les Hollandais, qui, sous la qualité de simples auxiliaires des ennemis de la France, espéraient toujours, de leur apparente neutralité, que leur territoire continuerait à être affranchi des calamités de la guerre, en étaient d'autant moins ardens à voir finir des démêlés qui tournaient à l'avantage de leur commerce (**).

Désabusé de l'espoir de faire, de la Hollande, la médiatrice d'un accommodement, Louis XV changea de politique à son égard, et forma la

(*) Ce ne fut qu'après trois ans de souffrances à la Bastille, que l'innocence de Labourdonnaie fut reconnue, et il ne sortit de son cachot, que pour succomber aux infirmités qu'il y avait contractées.

ANQUETIL.

(**) Si Labourdonnaie eût été à la tête de la marine française pendant ces trois années de captivité, il est vraisemblable que les Anglais n'auraient pas été vainqueurs, quelque temps après, en Europe et Amérique.

GUDIN.

résolution de l'amener, par la seule considération de ses propres périls, à des dispositions sincèrement pacifiques. Toutefois, sans lui déclarer la guerre, il lui fit signifier que vingt mille Hollandais ayant pris poste, près de Lille, sans prétendre avoir l'intention de commettre des hostilités sur le territoire français, de même il comptait franchir la frontière, sans aucun dessein autre que celui de priver l'Autriche et l'Angleterre des ressources que ces puissances retiraient des Pays-Bas.

L'alarme, à cette notification de la France, se répand dans les Provinces-Unies; le peuple, peuple partout, se croit reporté aux circonstances où l'avait placé antérieurement l'invasion de Louis XIV, veut recourir aux mêmes moyens de salut, et force ses magistrats à proclamer Stathouder, et Stathouder héréditaire, le prince d'Orange, Guillaume-Charles-Henri-Frison, de la branche de Nassau-Diest, fils de celui qui s'est distingué à Malplaquet, et arrière-petit-fils d'Albertine de Nassau-Dillembourg, seconde sœur du fameux Guillaume III, et son héritière, par testament.

Sur ces entrefaites, le duc de Cumberland, généralissime des alliés en Flandre, qui, au grand détriment de la santé de ses soldats, avait levé

ses quartiers de bonne heure, était repassé sur la gauche de la Meuse, dans l'intention de couvrir Maëstricht, par où le maréchal de Saxe semblait s'obstiner à commencer les opérations contre la Hollande.

On combat à Lawfelt, point principal sur lequel se dirigent les efforts qui doivent décider de la victoire. Le champ de bataille reste aux Français; les vaincus repassent le fleuve, mais, cantonnés dans le duché du Limbourg, ils sont toujours à portée de défendre Maëstricht. Convaincu de l'impossibilité de les chasser de leurs positions, Maurice avise aux moyens de les y retenir, et de faciliter ainsi la conquête du Brabant hollandais.

Le fort de Lécluse, à la faveur de ce plan, ceux du Sas de Gand, de la Perle, de Liefshenhoek, de Zantberg, les villes d'Axel et de Terneuse, passent, en peu de temps, sous la main des Français, qui prétendent ne les garder qu'à titre de dépôt.

Ces diverses conquêtes furent suivies de la prise de Berg-op-Zoom, ville qui passait pour imprenable; qui avait résisté, dans le temps, au duc de Parme et à Spinola; où, depuis, Cohorn avait épuisé toutes les ressources de son art; que ses marais défendaient d'une circonvallation en-

tière ; à qui ses communications avec la mer offraient la ressource des ravitaillemens de toute espèce, et qui était protégée enfin par une armée campée au milieu des inondations qui les couvraient l'une et l'autre. Emportée d'assaut, cette place ajouta un nouveau rayon à la gloire de Lowendal (*).

Cependant tout tremblait dans Amsterdam, et, quoique les Anglais obtinssent, sur mer, d'immenses avantages, et achevassent de détruire les restes de la marine française, qui, depuis le commencement des hostilités, luttait, avec quarante vaisseaux, contre cent vingt, que comptait alors l'Angleterre, Londres était loin d'être sans inquiétude.

Des combats partiels se livrent sur mer. Chargé

(*) Du service de Russie, qu'il avait quitté à l'avénement d'Élisabeth, Lowendal, né à Hambourg, du petit-fils d'un bâtard du fameux Frédéric III, roi de Danemarck, était passé au service de France, en qualité de lieutenant-général. Malgré ses talens, deux mois de travaux opiniâtres, un feu non interrompu et des pertes considérables, avaient permis à peine de faire une brèche médiocre au corps de la place; mais la valeur française y trouva un accès suffisant pour la prendre d'assaut, le 16 septembre 1747, au moment où la mauvaise saison allait rendre impossible la prolongation du siége. Cet exploit important valut à Lowendal le bâton de maréchal de France.

ANQUETIL.

d'escorter un convoi, destiné pour les Indes orientales, Lajonquière tombe, à la hauteur du cap Finistère, dans une escadre anglaise, dont les forces sont triples des siennes, et ne peut sauver que l'honneur, après s'être vaillamment défendu contre les amiraux Warren et Anson.

Quatre mois étaient à peine écoulés, lorsque huit vaisseaux, derniers débris de la marine française, se trouvèrent également interceptés, sur la côte de Belle-Ile, par l'amiral Hawke, fort de quatorze bâtimens de guerre. On se battit avec le même courage qu'à Finistère, et, à peu de chose près, avec la même fortune. Cependant, un convoi de deux cent cinquante voiles fut sauvé; mais, des vaisseaux, deux seulement, le *Tonnant*, monté par l'Étanduère, et l'*Intrépide*, par le comte de Vaudreuil, purent rentrer à Brest, et formèrent toute la marine de la France.

Ce combat tient une place honorable dans les annales de la marine, en ce que, attaqué, quelque temps, par la ligne entière des Anglais, le *Tonnant*, opposa à leur feu la résistance la plus opiniâtre. Fatigué de la lutte, l'ennemi, considérant ce vaisseau comme une proie assurée, le laissa respirer un moment; mais, trompé dans son attente, il recommença un combat aussi inutile que le premier, car le bâtiment parvint

à s'échapper, remorqué qu'il fut par l'*Intrépide*, qui était venu partager ses dangers.

Jusque-là Louis XV s'était montré d'une manière qui lui mérita quelque gloire militaire; mais, peu sensible à ces triomphes, on le vit souvent les abandonner brusquement, pour revenir se livrer, dans l'indolence de sa cour, aux désordres qui ont fait le déshonneur de sa vie. A la duchesse de Châteauroux avait succédé, dans l'intimité du roi, une femme des dernières classes du peuple, à qui sa beauté avait procuré l'alliance du sieur Lenormand d'Étioles, sous-fermier, et qui fut connue depuis sous le nom de la marquise de Pompadour.

Une mère dépravée avait bercé son enfance de la pensée coupable de captiver le cœur d'un monarque, et ses artifices y réussirent. Toutefois, politique dans son projet, la passion n'y entra pour rien. Aussi, n'eut-elle aucune des jalousies de l'amour; au contraire, au temps de sa plus grande faveur, et indubitablement par ses soins, puisque rien dans l'état n'était réglé que par elle, on vit le monarque français, le roi très-chrétien, au mépris des mœurs et des regards de l'Europe, se former, à l'exemple des potentats musulmans de l'Asie, un véritable sérail de beautés vulgaires, qui ne pouvaient

prétendre à la domination, et y prodiguer des sommes qui eussent suffi, pendant des années entières, à l'entretien de flottes nombreuses et d'armées considérables.

On estime que cent millions d'acquits au comptant, billets qui, sans spécification du service auquel ils étaient affectés, n'avaient besoin que de la signature du monarque pour être acquittés, défrayaient ces honteuses dépenses.

Il existe une multitude de mémoires sur cette partie de la vie privée de Louis XV, dont il vaut mieux ignorer les détails, que de les présenter, même sous le sceau du blâme; car, quoique l'on couvre le feu, pour l'empêcher de pétiller, ainsi que l'a dit un auteur moderne (1), il brûle toujours.

On remarque seulement cette différence entre Louis XV et Louis XIV, son bisaïeul, qu'il a malheureusement trop imité dans ses déréglemens, que ce dernier monarque, mettant de la dignité jusque dans ses vices, eut presque l'art de les ennoblir, par le voile brillant de galanterie dont il les couvrit, au lieu que le petit-fils s'est déshonoré par des amours vils, que ne peuvent excuser la surprise ou le délire de la passion, et par

(1) Anquetil.

des désordres abjects dont le bas peuple même fuit la honte.

Tandis que, avec une surabondance de zèle, des docteurs, quelque peu doctes, traitaient les affaires de l'Église, des commissaires français et anglais discutaient à Paris, avec une patience de négociateurs, les intérêts que les stipulations mal définies de la paix d'Aix-la-Chapelle avaient laissées à régler entre la France et l'Angleterre.

Ces intérêts étaient : 1° Les limites de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse, que les Anglais étendaient jusqu'au fleuve Saint-Laurent, et que les Français, au moyen des forts de Beau-Séjour et de Gasparaux, qu'ils avaient bâtis dans l'isthme, vis-à-vis de ceux qu'y avaient les Anglais, resserraient dans la péninsule, entre Terre-Neuve et la Nouvelle-Angleterre ; 2° les îles Caraïbes, de Sainte-Lucie, la Dominique, Saint-Vincent et Tabago, dont les deux nations se disputaient la propriété.

Il n'est pas étonnant que, pour de pareils objets, qui demandaient des vérifications sur lieux, et par conséquent des voyages et des délais, qui en sont une suite nécessaire, les conférences se soient prolongées.

Pendant les controverses, qui durèrent cinq ans, tantôt animées, tantôt languissantes, les

deux peuples se tenaient comme dans un état de guerre. Les Français bâtissaient des vaisseaux et renforçaient leur marine; les Anglais voyaient, dans ces précautions, non seulement l'intention de se défendre, mais même le dessein formé d'attaquer; et, croyant devoir trancher par l'épée le nœud des difficultés, dont ils craignaient peut-être que la solution ne fût pas à leur avantage, ils prirent brusquement le parti de prévenir leurs adversaires, et portèrent les hostilités sur les confins des provinces, objets de la querelle.

Ils avaient franchi les montagnes des Apalaches, qui séparaient leurs colonies des colonies françaises du Canada et de la Louisiane, prétendant qu'un espace de mille ou douze cents lieues, interposé entre ces deux provinces, ne pouvait en faire partie, et qu'ils y avaient un droit égal aux Français. Ceux-ci, qui avaient le plus grand intérêt à ne pas laisser interrompre la communication de leurs établissemens, alléguaient la possession, et apportaient, en preuve, une chaîne de forts, qu'ils avaient construits dans ces déserts, tant sur les lacs d'où coule, au Nord, le fleuve de Saint-Laurent, que sur l'Ohio, qui, prenant sa source près des mêmes lacs, descend, au Sud, dans le Mississipi, et, par ce fleuve, dans le golfe du Mexique. Mais cette preuve était le grief même

dont se plaignait l'Angleterre, qui méditait la ruine de ces points d'appui, et qui, dans ce dessein, cherchait à s'en donner à elle-même de semblables dans ces contrées. De là la construction furtive de divers forts, et, entre autres, de celui de la Nécessité, dans le voisinage du fort Duquêne, que les Français avaient sur l'Ohio.

Instruit de cette entreprise, le commandant des établissemens français, dans cette partie de l'Amérique septentrionale, députe au fort de la Nécessité un officier nommé Jumonville, chargé d'une lettre, par laquelle les Anglais étaient invités à ne point troubler la paix par leurs sourdes usurpations. Mais, tandis que l'envoyé, croyant se rendre à une conférence pacifique, se détachait d'une escorte de cinquante hommes qui l'accompagnaient, il tombe, percé d'une balle, et sa troupe est arrêtée et déclarée prisonnière. Le chef qui commandait les Anglais, en cette circonstance, était le major Washington, qui depuis s'est rendu si célèbre par des exploits d'un autre genre, dont nous parlerons bientôt.

Cet assassinat, qui peint bien la lâcheté anglaise, une fois connue du commandant français dans ces parages, le pénètre d'une juste indignation, et lui inspire le désir d'une légitime vengeance; mais ce qu'on a peine à croire, et qui

pourtant est vrai, c'est que Villiers, frère de Jumonville, envoyé pour punir les violateurs du droit des gens, reçut à capitulation le fort de la Nécessité, qu'il aurait pu prendre d'assaut, si sa grande âme avait été moins généreuse. Enfin, on le vit, à l'étonnement extrême des Sauvages, qui ne pouvaient comprendre sa modération, sacrifier son ressentiment particulier, au plaisir de rompre les liens des compagnons de son malheureux frère. La promesse lui fut donnée de les faire revenir de Boston, où ils avaient été conduits, et cette promesse, toute britannique, ne fut jamais entièrement exécutée.

L'échec éprouvé par Washington éveilla la sollicitude du cabinet de Londres, qui fit passer de nombreux renforts dans ses colonies, et qui, chose infâme! sans déclaration de guerre, se crut autorisé à concerter des plans d'invasion contre les établissemens français. L'expédition la plus considérable, menaçant le fort Duquêne, fut confiée au général Braddock, officier désigné par le duc de Cumberland lui-même, comme également recommandable, et sous le rapport du courage, et sous celui des connaissances militaires. Toutefois, cette tactique de manœuvres et de déploiemens, dont Braddock pouvait être fier en Europe, était un talent inutile dans les forêts

épaisses et infréquentées de l'Amérique. Cependant il lui donna de la présomption, et elle s'accrût encore par la comparaison qu'il fit de la supériorité de ses troupes, montant à cinq ou six mille hommes, et du petit nombre de ses adversaires.

Sachant que les Français attendent un renfort, il part du fort de Cumberland, et se hâte de prévenir cette jonction. Plein de la pensée que l'ennemi doit trembler à son approche, et se cacher dans ses retranchemens, il ne s'occupe que de l'atteindre, et néglige d'explorer les voies qui conduisent à lui.

Il touchait presque à son but, et s'applaudissait, à la fois, de sa diligence et de sa manœuvre, lorsque, au milieu d'une gorge étroite, et au plus épais d'un bois, jusqu'alors impraticable, une décharge inattendue, partant d'ennemis invisibles, jette une terreur panique dans sa troupe, qui se débande aussitôt. Vainement Braddock essaie de la rallier; l'officier seul entend sa voix; mais ce faible support ne peut rappeler la fortune du combat, et l'imprudent général, honteux de reculer, et s'obstinant à tenir ferme, ne fait qu'assurer sa ruine.

Cet heureux coup de main fut le fruit du courage de deux cent cinquante Français seulement,

et de cinq à six cents Indigènes, qui les secondaient, et qui, montés sur des arbres, ou tapis derrière des broussailles, portaient dans les rangs anglais, avec une merveilleuse adresse, des coups certains, qui s'adressèrent principalement aux officiers. Braddock fut du nombre de leurs victimes, et ce fut Washington qui fit la retraite.

On trouva sur le général anglais tout le plan de l'invasion du Canada, tracé, en pleine paix, par son gouvernement, qui, sans doute, s'était proposé de faire concorder les opérations maritimes avec celles qu'il projetait sur terre. Au moment, en effet, que Braddock se mettait en mouvement pour son expédition, l'escadre anglaise de l'amiral Boscawen, attaquait et enlevait, à la hauteur de Terre-Neuve, deux vaisseaux de guerre français, séparés d'une escadre qui avait porté des renforts au Canada; et, immédiatement après, trois cents bâtimens marchands, qui, sur la foi des traités, parcouraient les mers avec sécurité, furent enlevés, comme l'eussent été par des forbans des navires sans défense. Cette perte fut immense pour la France, qui, forcée à une guerre maritime, se vit ainsi privée de l'expérience irréparable de cinq à six mille matelots.

Le cabinet de Versailles ne pouvait plus se

méprendre sur l'impossibilité d'éviter la guerre; mais ses dispositions pour la soutenir n'étant pas encore faites, il continua à négocier, et demanda réparation des brigandages commis à l'égard de sa marine marchande. Un refus positif d'y satisfaire tant que subsisterait la chaîne de forts au-delà des Apalaches, signifié par Henri Fox, depuis lord Holland, alors ministre des affaires étrangères, amena enfin les déclarations de forme qu'on ne pouvait plus différer.

La France avait à cette époque soixante-trois vaisseaux de ligne, dont quarante-cinq seulement étaient en état de recevoir des voiles; mais Machault eut le talent de distribuer de telle sorte ce petit nombre de bâtimens, qu'il tint en échec la marine anglaise. Une démonstration de descente, préparée sur les côtes de Normandie; une flotte tout armée dans le port de Brest, disposée à la favoriser; une autre à Toulon, dont la destination était inconnue; quelques vaisseaux en divers parages de l'Amérique, et l'envoi de Montcalm en Canada, opérèrent cet effet.

On vit alors l'Angleterre, qui s'était flattée de tout envahir sans obstacle, réduite, dès les premiers jours de la guerre, à trembler pour ses propres foyers, et, tandis qu'elle appelait à son aide des troupes prises sur le continent, la

France, profitant de son erreur, débarquait à Minorque une armée de douze mille hommes, qui, sous le commandement de Richelieu, entreprit le siége du fort Saint-Philippe, la plus forte place de l'Europe, après Gibraltar.

Tracées sur les dessins de Vauban, et à l'épreuve de la bombe et du canon, ses fortifications étaient taillées dans un roc, qui, au dedans, recelait des casemates où le soldat trouvait un abri sûr, et, au dehors, offrait une croûte impénétrable, qui ne permettait pas d'ouvrir des tranchées. Enfin des mines nombreuses pouvaient engloutir, à chaque instant, les braves que leur courage, malgré tant d'obstacles, eût rendus maîtres de quelques points importans des défenses de la place.

Depuis deux mois on travaillait, avec assez peu de progrès, à établir des batteries d'attaque, lorsqu'on signala une escadre anglaise de quatorze vaisseaux de ligne, arrivant au secours des assiégés. Elle était commandée par l'amiral Byng, fils du vainqueur de Passaro. Quoique inférieure de trois vaisseaux, l'escadre française, aux ordres de Lagalissonnière, n'hésita pas à se porter en avant, pour faire échouer le projet des Anglais.

Des deux côtés on en vient aux mains, et il

s'engage entre les deux escadres un combat opiniâtre, dans lequel l'art et le courage ont une égale part, mais qu'une artillerie, servie avec la plus grande activité, décide en faveur des Français. Extrêmement maltraité, et après d'inutiles efforts pour s'approcher de la ville et la ravitailler, Byng fut obligé de gagner la baie de Gibraltar, conduisant à la remorque plusieurs de ses vaisseaux démâtés.

Cependant, malgré l'échec de la flotte anglaise, l'issue du siége était encore incertaine, et les maladies, qui gagnaient l'armée, semblaient même présager une retraite. Richelieu crut devoir essayer, dès lors, de se procurer par un assaut, ce qu'il désespérait d'obtenir par des moyens méthodiques qu'il avait employés jusque-là. L'ordre en est donné : descendu dans des fossés de vingt et de trente pieds de profondeur, le soldat semble, un instant, réduit à l'impossibilité de gravir le roc, parce que les échelles se trouvent trop courtes. Mais, parvenus au dernier échelon, les officiers et les soldats s'élancent, à l'envi, sur les épaules les uns des autres, et, malgré un feu terrible, gagnent, par ce moyen, la crête du rocher.

Ainsi furent emportés trois des cinq forts extérieurs qui soutenaient la place. Frappé d'épou-

vante, le lieutenant-général Blakeney demande à capituler, et cette place, réputée imprenable, tombe au pouvoir des Français.

Maîtresse de Minorque, de Mahon et du fort Saint-Philippe (*), l'armée de Richelieu, considérant les dangers qu'elle avait courus, fut effrayée de son audace, et essaya en vain de répéter de sang-froid la manœuvre hardie qui lui avait livré cette forteresse. Témoin de tant d'exploits glorieux au nom français, ce coin de terre, point presque imperceptible sur le globe, vit encore un moyen de discipline qui fait le plus grand honneur à la sagacité du général en chef.

Richelieu, après mille défenses sévères, et toujours inutiles, pour extirper l'ivrognerie, qui, alors, des cloîtres, des abbayes, des tables archiépiscopales, parlementaires et ministérielles, avait, contagion funeste! gagné jusqu'aux troupes, s'avisa de mettre à l'ordre du jour « que tout soldat qui serait trouvé ivre serait privé

(*) L'Europe vit, avec le plus grand étonnement, les Français s'emparer de Port-Mahon, par une de ces tentatives qui tiennent de la témérité, que le succès seul peut faire excuser, et qui paraissent incroyables. Le gouverneur anglais demanda aux soldats qui prirent le fort Saint-Philippe, s'ils avaient eu des ailes pour s'élancer sur des remparts où des hommes ne pouvaient parvenir.

GUDIN.

de l'honneur de monter à l'assaut. » Richelieu parlait à des Français ; aussi, de ce moment, il ne fut plus question de ce vice dans l'armée (*).

L'amour-propre de la Grande-Bretagne fut encore plus humilié de cette expédition, qu'il ne l'avait été au commencement de la guerre précédente ; mais, plus malheureux que Mathews, Byng en fut la victime. On ne pouvait disconvenir qu'il n'eût été brave, et qu'il n'eût fait de véritables efforts pour remplir sa mission. On trouva qu'ils avaient été insuffisans, et, en torturant le code pénal (**), Byng fut déclaré coupable, et condamné à la peine capitale. L'infortuné amiral avait reconnu, de bonne heure, la violence des préventions élevées contre lui, et l'impossibilité de les vaincre. Aussi, disait-il à ses amis : « Cessez de me défendre ; mon procès

(*) C'est ainsi que, en 1792, le maréchal Luckner, instruit que quelques individus de divers régimens de l'armée sous ses ordres, avaient donné des marques d'insubordination, data, de Strasbourg, un ordre du jour dans lequel se lisaient ces mots : « Tous ceux qui seront convaincus d'avoir manqué à la discipline militaire, seront privés de l'honneur de porter à leur boutonnière le ruban tricolore. »

(**) Celui qui fait parler la Loi,
Sait bien la faire taire.

Vaudeville de la Chaste Suzanne.

est une affaire de politique, et non pas l'examen de ma conduite. »

Les Français, à cette époque, malgré la prise du fort Saint-Philippe, et la défaite des Anglais, étaient malheureux dans les quatre parties du monde. Ils avaient perdu, non seulement Louisbourg, avec les îles du cap Breton et de Saint-Jean, mais le fort de Frontenac, mais Québec et tout le Canada, au fond de l'Amérique septentrionale; mais le Sénégal et l'île de Gorée, en Afrique; mais, dans l'Inde, le comte d'Aché faisait fuir son pavillon, avec des forces supérieures, devant le pavillon ennemi; mais la France était insultée jusque sur ses propres côtes.

Les Anglais y firent trois descentes : les deux premières leur réussirent; la troisième leur devint funeste. Le duc d'Aiguillon, les ayant joints à Saint-Cast, près de Saint-Malo, les força de se rembarquer précipitamment, fit sept cents prisonniers, et leur causa une perte de plus de quatre mille hommes, tués ou noyés dans l'action.

Les dépouilles de la France, les trophées militaires enlevés par les Anglais dans les deux premières expéditions, furent promenés en triomphe dans Londres. Lourds et impoétiques génies, ils osèrent, dans de frivoles et grossières chansons, plaisanter leurs gais rivaux qui, les

voyant se rembarquer, les plaisantèrent (*) à leur tour, et ne laissèrent point échapper l'occasion de s'amuser à leurs dépens (**).

Cependant la France essuyait de nouveaux désastres ; les ennemis s'emparaient de ses vaisseaux, battaient ses escadres, et prenaient la Guadeloupe, la Martinique et Pondichéry.

La bataille, appelée honteusement de M. de Conflans, du nom de ce lâche maréchal, sans doute pour que le nom ne s'en perdît pas, et qu'il restât, à jamais, l'exécration de la postérité, fut le tombeau de la marine française, sous Louis xv, comme le combat de la Hogue l'avait été du temps de Louis xiv. La marine royale avait été affaiblie de près de moitié, en quatre ans, par la perte de vingt-sept vaisseaux de ligne, dé-

(*) Le Français gai ressemble à son vin de Champagne.

ARMAND-CHARLEMAGNE.

(**) On fit, dans le temps, ce couplet, sur l'air :

« *Qu'on ne me parle plus de guerre, etc.* »

Anglais, ne partez pas si vite,
Pressez-vous moins ;
Vous avez fait courte visite
Aux Malouins.
Que diront vos compatriotes
Dans leurs chansons ?
Vous n'avez pas quitté nos côtes
Sans aiguillon.

truits, brûlés, ou conduits dans la Grande-Bretagne. Jamais les Anglais n'avaient eu tant de supériorité sur mer.

Dans cet état déplorable des affaires, la cour de Madrid ne devait pas voir d'un œil indifférent les entreprises des Anglais en Amérique, si, jugeant de l'avenir par le passé, elle prévoyait qu'ils ne deviendraient pas plus puissans dans le Nouveau-Monde, sans devenir plus incommodes pour leur voisins. Peut-être, alors, l'Espagne aurait-elle pacifié l'Europe, si elle se fût jointe aux Français après les succès qu'eurent d'abord ses armes; mais son système était changé depuis la mort de Philippe v.

Philippe avait laissé sa couronne à Ferdinand, prince faible et valétudinaire, et qui abandonnait les rênes de l'état à la reine sa femme, princesse de Portugal. La reine d'Espagne était gouvernée par les inspirations de la cour de Lisbonne toujours vouée à l'Angleterre, et avait mis sa confiance dans un nommé Wall, Irlandais, ministre de la marine, qui ne passait pas pour être moins attaché à cette dernière puissance. On ne devait donc rien espérer que d'un changement de règne. En effet, dès que Charles III fut monté sur le trône, il ne suivit pas le système léthargique de son prédécesseur, et, se ressouvenant de l'insigne outrage

qu'un commandant anglais lui avait fait essuyer autrefois à Naples, par les ordres de sa cour, il se prêta, sans peine, aux vues du ministre français.

L'Espagne prit part à la guerre, mais comme ce même irlandais Wall était encore l'âme de ses conseils, ils ne purent être efficaces pour la défense de ses propres colonies. Des bâtimens trop faibles, et en trop petit nombre, qu'on envoya pour leur donner avis de la déclaration de guerre, furent pris; les villes qui servaient de boulevarts aux établissemens espagnols, ne furent ni réparées, ni pourvues suffisamment de troupes. Carthagène, Porto-Bello et la Vera-Crux n'étaient point à l'abri d'un coup de main; enfin la Havane, revêtue d'un simple mur de briques, ne pouvait être sauvée que par une forte escadre qui en défendît les approches. A la vérité, si celle qui était dans son port, avait effectué sa réunion avec les divisions de la Vera-Crux, de Saint-Yago, et du Cap Français, où la France avait alors quelques vaisseaux, l'entreprise des Anglais sur cette importante place aurait manqué, quoiqu'elle eût été méditée avec sagesse.

L'amiral Pocook et le duc d'Albemarle l'exécutèrent avec autant d'habileté que de courage. Les forces navales de la Grande-Bretagne, après s'être rassemblées sans obstacle, et avec un bon-

heur inouï, au môle Saint-Nicolas, s'engagèrent dans le vieux canal de Bahama, jusqu'alors redouté des navigateurs, en sortirent heureusement, et parurent devant la Havane. Le fort Moro était sa principale défense; sa prise, qui coûta beaucoup de sang et de travaux, entraîna la reddition de cette ville. Les richesses immenses que les vainqueurs y trouvèrent, ne les dédommagèrent cependant pas des pertes qu'ils firent, soit pendant, soit après le siége.

L'humanité et la saine politique applaudiront, sans doute, aux réflexions qu'un auteur anglais s'est permises à cette occasion : « Si tous ces sujets, dit-il, que les maladies, la famine ou la guerre ont ravis à la patrie, dans l'expédition de la Havane, avaient été employés plus utilement pour le service de la Grande-Bretagne, eux et leur postérité auraient plus contribué au bonheur et à la puissance de la nation, que la conquête de deux îles dans les Indes occidentales. »

Quoi qu'il en soit, les Anglais trouvèrent dans Cuba douze vaisseaux de guerre qui étaient dans le port, vingt-sept navires chargés de trésors, et vingt-quatre millions en argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs. Les vaisseaux de guerre furent pour le roi, les bâtimens marchands pour l'amiral, et pour tous les offi-

ciers de la flotte. Ce butin montait à plus de quatre-vingts millions. Voltaire remarque que dans cette guerre et dans la précédente, l'Espagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Non contens d'avoir pris aux Espagnols la Havane, dans la mer du Mexique, et l'île de Cuba, les Anglais coururent leur prendre, dans la mer des Indes, les îles Philippines, qui sont, à peu près, les antipodes de Cuba. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piastres, arrivait dans Manille, la capitale. On prit Manille, les îles, et le vaisseau surtout, malgré les assurances données par un Jésuite, de la part de sainte Potamienne, patrone de la ville, que Manille ne serait jamais prise. Ainsi la guerre, qui appauvrit les autres nations, enrichissait une partie de la nation anglaise, tandis que l'autre gémissait sous le poids des impôts les plus rigoureux, aussi bien que tous les peuples engagés dans cette lutte.

Après avoir manqué, par son extrême lenteur, de conquérir le Portugal, l'Espagne était encore en danger de voir l'Angleterre ajouter à l'occupation de la Havane, celle de plusieurs autres places aussi importantes.

La France venait d'apprendre la perte de tous

ses établissemens dans l'Inde, et n'avait pu sauver la Martinique, la meilleure et la plus riche de ses colonies. Elle était encore plus malheureuse que l'Espagne; toutes ses ressources étaient épuisées; presque tous les citoyens, à l'exemple du roi, avaient porté leur vaisselle à la monnaie. Les principales villes, et quelques communautés fournissaient bien des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux n'étaient pas construits encore, et quand même ils l'auraient été, on n'avait pas assez de marins exercés. On manquait de pain dans toutes les parties méridionales; plus de secours, plus d'argent, plus de crédit dans le royaume. Une semblable situation était trop critique, pour que les conseils de Versailles et de Madrid ne se déterminassent pas, à quelque prix que ce fût, à mettre fin aux hostilités.

La France avait perdu dans le cours de cette funeste guerre sa plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant en circulation, sa marine et son commerce. On a cru qu'il eût été très-aisé de prévenir tant de malheurs, en s'accommodant avec les Anglais, pour un petit terrain litigieux vers le Canada; mais quelques ambitieux, pour se faire valoir, et se rendre nénécessaires, précipitèrent la France dans cette guerre fatale. Il en avait été de même en 1741.

L'amour-propre de deux ou trois personnes suffit pour désoler l'Europe. La France avait un si pressant besoin de cette paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes, dont l'état demeurait surchargé, surpassaient celles de Louis XIV..La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avait été, en une année, de quatre cents millions, et la France aurait beaucoup perdu, quand même elle eût été victorieuse.

Terminons ce sixième livre par la catastrophe du comte de Lally, bien digne d'être transmise à la postérité, dans toutes ses circonstances (*).

Forcé de se renfermer dans les murs de Pondichéry, le seul des établissemens indiens qui restât à la France sur la côte, Lally s'y vit entouré de tous les ennemis que sa mission, l'âpreté de son commandement, la dureté et l'iro-

(*) Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne tous les événemens dans ce chaos des affaires politiques du monde, c'est de voir un Irlandais, chassé de sa patrie avec la famille de son roi, commandant, à six mille lieues, des troupes françaises dans une guerre de marchands, sur des rivages inconnus aux Alexandre, aux Gengis et aux Tamerlan, mourant du dernier supplice sur le bord de la Seine, pour avoir été pris par des Anglais dans l'ancien golfe du Gange.

VOLTAIRE.

nie de ses propos lui avaient suscités, et qui se trouvaient intéressés à le faire échouer. Il demanda des vivres, chacun cacha les siens; de l'argent, il n'y en avait point dans les caisses; du soulagement à ses soldats, excédés de gardes et de corvées, et personne des habitans, ou des employés de la compagnie, ne se prêtait à les suppléer, ou ne s'y prêtait qu'à regret et à force de contrainte.

Un secours négocié chez les Marates par Bussy, manqua, faute d'argent, en sorte qu'il ne resta d'espoir que dans les pluies de l'arrière-saison, et la violence des orages, dans ces mers, à la même époque. Toutefois, ni les pluies, ni les orages ne purent vaincre l'obstination des Anglais, qui étaient soutenus par la perspective d'anéantir, sans retour, dans l'Inde, avec un peu de constance, la puissance des Français. Ils persistèrent sept mois dans un blocus incommode pour eux, par l'intempérie de la saison, mais cent fois pire pour les assiégés, par les horreurs de la disette.

Exténuée de faim, la garnison n'avait pas la force de tenter des sorties, et elle était encore découragée par l'impossibilité de réparer ses pertes. Aigri par les contrariétés qu'il éprouvait au dedans et au dehors, et également prévenu

contre le citoyen et contre l'ennemi, Lally n'attendait aucun secours du premier, qu'il taxait de malveillance, et refusait de traiter avec le second, qu'il accusait de mauvaise foi. Il arriva ainsi, sans avoir pu s'arrêter à aucune détermination avec l'un ou avec l'autre, jusqu'à l'époque où il n'y eut plus de vivres dans la ville que pour un jour.

Sommé, alors, par le conseil souverain, de demander une suspension d'armes, il persista à ne point capituler en forme, et se borna à ne pas s'opposer à l'occupation de la place, qui fut ainsi livrée comme à discrétion. Le vainqueur, au reste, ne prétendait pas lui faire d'autres conditions, et il abusa de sa fortune d'une manière déplorable. Non seulement les fortifications furent rasées, mais les magasins, les églises, et le palais du gouverneur, l'édifice le plus magnifique de l'Inde, furent encore abattus.

On prétend que ce fut une espèce de représailles, et que les instructions données par la compagnie à Lally, interceptées par l'ennemi, défendaient à ce général d'accorder aucune composition aux établissemens anglais dont il pourrait s'emparer.

Les officiers de l'armée, et tous les agens de la compagnie furent transportés en Angleterre,

et Lally, sur des bruits défavorables à son honneur, que l'on faisait circuler en France, demanda et obtint la permission de passer de Londres à Paris. Ses nombreux ennemis reçurent la même faveur, et tardèrent peu à le dénoncer comme la principale cause des malheurs de l'Inde. Des inculpations particulières, on en vint à un procès. Le conseil de Pondichéry, en corps, présenta requête au parlement, et le procureur-général rendit plainte contre Lally, qui se trouva, par là, juridiquement accusé de vexation, de concussion, de trahison, et même de crime de lèse-majesté. Quelle horreur!

Témoins des manœuvres odieuses employées pour le perdre, les amis de Lally lui conseillèrent de quitter la France. « Moi! s'écria-t-il frémissant de colère, moi! que je fuie, taché du soupçon d'une infâme trahison! j'y perdrai plutôt la vie! » Fort, au contraire, du sentiment de son innocence, il offre de se constituer prisonnier à la Bastille; et cette généreuse requête est déloyalement accueillie! Il demeure quinze mois dans le cachot de Labourdonnaie, avant de subir son premier interrogatoire!

Captif, privé du secours d'un conseil, que les lois du temps, préjugeant le crime dans le simple prévenu, refusaient aux accusés de haute trahi-

son, et réduit à ses seules écritures, que la prudence ne dictait pas toujours, contre des ennemis adroits, libres et opulens, il succomba dans cette lutte inégale, et fut condamné à être décapité, « comme dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état et de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, de vexations et de concussions. »

On fut étonné de ce que la sentence ne portait pas expressément qu'il avait vendu la ville. Ces mots « avoir trahi les intérêts du roi, » ne paraissaient pas l'équivalent de ceux qu'on aurait dû employer pour caractériser une vile et basse perfidie, qu'il fallait nommer en propres termes, si elle était prouvée, ne fût-ce que pour justifier la rigueur d'une pareille sentence contre un officier général qui, à la tête d'un régiment de son nom, avait combattu pour la France dans huit batailles rangées; assisté à dix-huit siéges, dont plusieurs avaient réussi sous sa direction; reçu quatorze blessures, et qui était recommandable enfin par la science des marches et des campemens, par son activité, et par une continuité de services aussi utiles que brillans.

Des procédés despotiques qui furent prouvés, mais qui pouvaient trouver leur excuse dans des momens difficiles où l'obéissance était urgente;

des discours peu mesurés, mais que le sentiment de l'honneur et du devoir arrachait à un homme vif et emporté, qui ne voyait autour de lui qu'indifférence, lâcheté ou trahison; des rigueurs enfin, mais employées contre des révoltés, attestaient plus les torts de son caractère que de sa conduite; mais, présentés jusqu'à satiété aux yeux du public, ces mêmes torts avaient offusqué son jugement, détourné l'attention de son véritable objet, et formé contre l'accusé un préjugé confus, dont les magistrats ne surent peut-être pas assez se défendre.

Pour lui, il était loin de se croire coupable; aussi, au prononcé du jugement, tout son être se révolta-t-il contre l'injustice, et il ne put se retenir de la reprocher à ses juges avec toute la véhémence de son caractère.

Ce fut le prétexte d'une nouvelle barbarie : le magistrat chargé de l'exécution d'une sentence déjà trop rigoureuse, ne rougit pas de flétrir d'un bâillon infâme et de traîner au supplice, dans un humiliant tombereau, un militaire chargé d'honorables cicatrices, qu'il pouvait être dans l'intention du faible monarque de laisser conduire à la mort, mais du moins sans ignominie (*).

(*) Prévenu d'avance du sort de Lally, Louis XV avait fait

Voltaire osa, le premier, appeler de cette sentence au tribunal de l'opinion publique, en observant du comte de Lally, « que c'était un homme sur lequel tout le monde avait droit de mettre la

dire au premier président que le parlement pouvait aller son train ; qu'il n'était disposé à aucune grâce, et que, afin de se garantir de toute sollicitation, il allait se renfermer à Choisy, dont l'accès serait défendu à tout le monde. Il avait recommandé pourtant que, en satisfaisant à la justice, on eût pour le coupable tous les égards que pourrait comporter son supplice. En conséquence, il avait été convenu que Lally, demeuré sous la garde du concierge, monterait à la nuit dans son carrosse, avec le confesseur, un exempt en habit bourgeois, et son valet-de-chambre, et que l'exécuteur se trouverait seulement à l'échafaud pour y remplir son ministère.

Pasquier s'était opposé de toutes ses forces à cet adoucissement; il avait objecté que, dans pareil cas, la mort n'est rien; que c'est l'appareil infâme qui l'accompagne qui doit en faire toute l'horreur : les fers, le tombereau, le bourreau. Il renouvela son avis, à l'occasion du dessein de Lally de se soustraire à l'exécution de l'arrêt. On dépêcha un courrier à Choisy, et la réponse fut que les juges feraient ce qu'ils voudraient. Le bourreau prit donc possession de sa proie, lui garrotta les mains, et, sous prétexte que les Nègres avaient l'adresse de s'étrangler avec leur propre langue, et que Lally, dans ses voyages, aurait pu apprendre ce secret, il proposa de lui mettre un bâillon, idée que Pasquier adopta avidement, et avec une sorte de reconnaissance.

Vie privée de Louis XV.

main, excepté le bourreau.» La faveur qu'il avait commencé à donner à cette cause eut des suites heureuses, et, cinq jours avant sa mort, peut-être put-il éprouver quelque satisfaction de savoir l'arrêt du parlement juridiquement infirmé par le conseil, qui réhabilita la mémoire de l'infortuné général, et accorda ce triomphe aux efforts réunis de l'éloquence et de la piété filiale.



HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE SEPTIÈME.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

Un carrosse de chasse avait transporté, sans pompe (*), à Saint-Denis, les restes de Louis xv, sous prétexte de l'odeur fétide qu'exhalait son cadavre, et le peuple, parsemé sur la route, ne montra point les regrets que semblait promettre à la mémoire du défunt le surnom de Bien-Aimé,

(*) Aussitôt que Louis xv eut rendu l'âme, toute la cour partit de Versailles et se rendit à Choisy. Il ne resta auprès du corps que les gens nécessaires au service. On ne remplit aucune des formalités d'usage. Au bout de deux jours, on

qui lui avait été donné franchement par la nation à l'époque de la maladie de Metz.

Héritier légitime du trône des Bourbons, Louis xvi, à son avénement, fut salué du titre

transporta à Saint-Denis, avec une suite très-mesquine, le royal cadavre dans un carrosse de chasse. Les méchans dirent alors « que les hommes de l'escorte avaient fait courir le mort du même train qu'il les avait menés si souvent durant sa vie. »

On raconte, à ce sujet, deux bons mots, l'un d'un ivrogne, l'autre de l'abbé de Sainte-Geneviève.

L'ivrogne était dans un cabaret, et l'on voulait le faire sortir. Pour s'en débarrasser, on lui dit que le convoi de Louis xv allait passer, et qu'on ne lui donnerait plus à boire. « Comment! s'écria-t-il, ce b.....-là nous a fait mourir de faim pendant sa vie, et il nous ferait encore mourir de soif à sa mort! »

L'abbé de Sainte-Geneviève se trouvant plaisanté sur le peu de vertu de la sainte, dont on avait découvert la châsse, répondit : « Eh! de quoi vous plaignez-vous, messieurs, est-ce qu'il n'est pas mort? »

Terminons cette note par l'anecdote suivante. Le prince de Conti étant à l'église, où il n'allait pas souvent, assistait, comme les autres, aux prières de quarante heures, à la paroisse du Temple, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Louis xv. Oubliant à l'instant le lieu où il se trouvait, et la décence qu'il exigeait, il donna l'ordre de renfermer le Saint-Sacrement dans le tabernacle, comme pour reprocher à Dieu l'inutilité des prières qu'on lui adressait, au grand scandale du peuple, qui se retira sans bénédiction.

Fastes de Louis XV.

de Louis le Désiré (*), et ce titre était, sans doute, la satire la plus sanglante qu'on pût faire du règne de son prédécesseur.

Élevé dans l'ignorance absolue des affaires, Louis XVI, parvenu à la couronne à l'âge de vingt ans, sentit qu'il avait besoin d'un conducteur dans le dédale du gouvernement où il allait entrer. Fit-il bien, fit-il mal de prendre pour mentor Maurepas, éloigné de la cour par une disgrâce de vingt-trois ans? N'y avait-il pas à craindre que, replacé à la tête des affaires, un vieillard amolli par un si long repos, et déjà porté par la frivolité de son caractère, à traiter tout avec légèreté, ne songeât plutôt à jouir tranquillement du crédit et des honneurs de sa nouvelle dignité de principal ministre (**), qu'à

(*) La décence ne permettait pas à Louis XVI d'adopter cette dénomination d'une flatterie anticipée; il la rejeta avec indignation, jaloux, sans doute, de travailler à l'obtenir plus dignement de la postérité. Hélas!...... pourquoi n'a-t-il pas vécu plus long-temps?

La France, sous son règne, eût été trop heureuse;
Ce prince aurait compté ses jours par ses bienfaits.

VOLTAIRE.

(**) On prétend qu'une intrigue de cour appela Maurepas à cet emploi, peu fait pour lui, et que le roi, sur des notes qu'il avait trouvées dans les papiers de son père, l'avait des-

se livrer au travail actif qu'exigaient les circonstances?

Un des principaux embarras de Louis xv, pendant son long règne, avait été sa lutte perpétuelle contre les parlemens. Souvent ces corps avaient molesté et fatigué le monarque par des remontrances pressantes, des cessations de service, et des coalitions menaçantes; Louis xv, toutefois, leur avait bien rendu la pareille, en les humiliant, en cassant leurs arrêts, en les exilant, et ils étaient encore sous l'anathème quand ce prince mourut, puisqu'il les avait dissous.

On se détermina à tirer ces compagnies du tombeau; mais il aurait sans doute été d'une bonne politique de profiter de l'occasion pour mettre un frein à leur autorité, soit en consolidant les changemens que Louis xv avait introduits, à plusieurs reprises, dans leur régime, soit en ne leur rendant le pouvoir qu'avec des restrictions plus ou moins atténuantes.

C'était l'avis que donnèrent au roi, et Du Muy, ancien ami du Dauphin, son père, qu'il avait appelé au ministère de la guerre, refusé par lui

tiné d'abord à Machault, homme habile, austère, et même religieux, malgré ses entreprises contre le clergé, mais que sa fermeté, effroi des courtisans, fit éconduire.

ANQUETIL.

sous Louis XV, et Turgot, ex-intendant de Limoges, successivement promu aux départemens de la marine et des finances, et qui, pénétré de la doctrine des économistes, dont il avait fait des essais dans son intendance, voyait, dans le retour des parlemens, un obstacle aux immenses réformes qu'il projetait dans toute l'administration.

Le vieux ministre trouva plus commode de rétablir ces compagnies, presque comme elles étaient auparavant, que de s'embarrasser dans un labyrinthe de négociations qui auraient nui à sa tranquillité. Il se délivra donc, le plus tôt qu'il lui fut possible, de ce sujet d'inquiétude, et l'impolitique rappel du parlement fut une des premières opérations du règne de Louis XVI.

Ce rappel, en général, plut au peuple, et surtout au peuple de Paris, très-attaché à ses magistrats, parce que c'étaient des magistrats, et non de simples fonctionnaires, salariés, amovibles et révocables à volonté, selon le caprice d'un ministre. Le jeune monarque avait fait précéder cette grâce par l'exemption du droit de joyeux avénement, dont il aurait pu tirer de très-grosses sommes. Cette remise fut son premier édit; par un second, il affranchit les serfs des terres domaniales; la loi rigoureuse, qui rendait les taillables

solidaires pour le paiement de l'impôt, et la question préalable furent aussi abolies. Ces témoignages de bienfaisance, par lesquels Louis XVI s'annonçait à ses peuples, donnèrent des espérances d'un bon gouvernement. Combien la France, hélas! a été cruellement trompée!...

RÉVOLUTION D'AMÉRIQUE.

Depuis plusieurs années, les Américains faisaient des démarches infructueuses auprès de leur Mère-Patrie, pour revendiquer leurs droits politiques, et faire cesser les vexations dont ils étaient accablés. Désespérant d'obtenir justice du gouvernement britannique, ils se réunirent pour lui opposer une résistance commune. Bientôt ils se sentirent assez forts pour secouer le joug de leurs oppresseurs, et ils donnèrent enfin une base légale à leur indépendance, par l'acte mémorable du 4 juillet 1776.

Abîmée de dettes, l'Angleterre avait conçu la pensée d'en faire acquitter une partie par ses colonies d'Amérique; mais celles-ci, accoutumées à se taxer elles-mêmes, et à voir consommer au dedans de leur territoire les dépenses de leur administration, virent, dans cette prétention, une injure à leurs droits, et la publication d'un

acte du parlement, qui introduisait en Amérique l'usage du papier timbré, fut le signal d'une émeute à Boston. La révolte s'étendit dans toute la province de Massachusset, dont cette ville était la capitale, et il y fut arrêté, dans une assemblée générale des francs-tenanciers, que nonobstant l'acte du parlement, il serait légal de contracter sur papier libre et non timbré.

Cette audace, jointe à des remontrances plus conformes à l'esprit de soumission, obtinrent la révocation de l'acte du timbre; mais pour faire place à un autre plus inquiétant encore. Il était enjoint, en effet, aux provinces américaines de recevoir les troupes qui leur seraient envoyées par la métropole, et de leur fournir gratuitement le logement, le chauffage, la bière, et autres menus accessoires.

Les plaintes de la province de New-Yorck sont punies par la suspension de son pouvoir législatif. Les Bostoniens se signalent, dans cette occasion, et chassent de leur ville deux régimens qui ont osé faire feu sur les citoyens, et organisent un soulèvement général. Le gouvernement mollit contre ces mesures séditieuses, et retire ses actes. Sa faiblesse accroît dans les Américains le sentiment de leur force, favorise l'émission d'une multitude d'opinions politiques, nuisibles à l'au-

torité, et amène enfin un relâchement considérable dans les sentimens d'amour pour la Mère-Patrie.

Telles étaient les dispositions de la multitude, lorsque l'autorité, se ravisant, et revenant à son premier plan de soumettre les colonies à l'impôt, chargea de droits exorbitans divers objets de commerce importés en Amérique, et particulièrement le thé, dont la Nouvelle-Angleterre faisait une immense consommation.

Cependant, toujours éveillés sur leurs intérêts, les Bostoniens repoussent cette taxe indirecte, à laquelle on prétend les soumettre en refusant de laisser débarquer les marchandises frappées par le fisc; ils somment même le gouverneur de leur faire évacuer le port, et, sur son refus, ils montent à bord des vaisseaux, et précipitent dans la mer, les caisses qui renferment le thé.

Le gouvernement prend alors la résolution de punir les rebelles, et, sous le spécieux prétexte qu'il est impossible de percevoir avec sécurité les droits dans une ville insurgée, il arrête l'interdiction de son port, et la translation de sa douane.

Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-sensible dans une cité toute commerçante, où une multitude de familles ne vivaient que du

mouvement et des transactions du négoce. En représailles, les Bostoniens proclamèrent un embargo sur les navires anglais, qui se trouvaient dans le port, et invitèrent à s'y rendre le commerce étranger. Toutefois, pour valider cette résolution, il fallait user de la force, et le général Gages, gouverneur de la ville, bien déterminé à l'employer aussi de son côté, pour en empêcher l'effet, avait dix régimens à ses ordres.

Le jour indiqué pour l'interdiction du port, Gages le fait bloquer, sans obstacle, par les batimens dont il dispose, et transfère de même la douane à Plimouth, au sud, et l'assemblée de la province à Salem, au nord; mais, hors de l'inspection immédiate du gouverneur, les résolutions de cette dernière en deviennent encore plus hardies. Un comité représentatif s'unit aux députés des comités établis dans les autres provinces; on fixe d'abord, au terme d'une année, la tolérance du commerce avec l'Angleterre, et l'on émet enfin le vœu d'un congrès général. De toutes parts on nomme des députés, qui se rassemblent à Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, et le centre, à peu près, de l'Amérique anglaise.

Élu président de l'assemblée, Peyton-Randolph commença la session par la rupture d'une cou-

ronne en douze parties égales, qui furent distribuées aux représentans d'autant de provinces, formant alors la confédération. Le congrès rédigea ensuite une déclaration des droits, type de toutes celles qui ont été faites depuis, mais qui n'excita en Amérique aucune de ces méprises intéressées et de ces violences particulières dont elles ont été le prétexte en France (1). Il déclara la cessation des pouvoirs et des fonctions des employés anglais, autorisa les représailles, en cas d'opposition, et ordonna la levée des milices pour la défense du pays. Un dénombrement les fit évaluer à quatre cent mille hommes; mais, indépendamment de la quantité des royalistes qu'il fallait compter dans ce nombre, l'enthousiasme, et non la coaction, qui réunissait les autres sous les drapeaux, et qui ne les y retenait que passagèrement, et toujours sous un engagement limité, et subordonné à leurs affaires ou à leur bon plaisir, ne permit pas, de long-temps, d'en tirer un grand parti. Cependant, un faible corps de cette milice, sous la conduite du général anglais Charles Lée, qui s'était dévoué à la cause des Américains, ayant pris immédiatement d'assaut le petit fort de Portsmouth, fixa, sans

(1) Anquetil.

retour, par ce succès, les résolutions hostiles des Américains.

Le premier événement militaire que présente cette guerre, fut à leur avantage. Surprises à Lexington, près de Boston, leurs milices reculèrent d'abord et se dispersèrent; mais bientôt, accrues de quelques renforts, elles se rallièrent et surprirent à leur tour les Anglais, qui, croyant n'avoir plus d'ennemis à combattre, s'étaient débandés eux-mêmes, portant le fer et la flamme dans les environs. Battus et poursuivis jusque dans la ville, ces derniers y furent forcés, et regagnèrent, avec perte, Boston, que tarda peu à investir le général Putnam, à la tête de vingt-cinq mille insurgés.

Le siége de la place allait commencer, lorsque l'arrivée subite de Burgoyne et de William Howe força les Américains à le lever; ce ne fut d'ailleurs qu'après une résistance opiniâtre, qui semblait présager bientôt d'autres succès. Envoyés par l'Angleterre, ces deux généraux avaient amené avec eux, et fait entrer en ville vingt mille hommes de troupes réglées.

Sur ces entrefaites, d'autres événemens se passaient dans le Canada. Le général Montgommery et le major Arnold, pénétrant dans le pays par des voies différentes, et malgré des chemins ré-

putés impraticables, après avoir enlevé Ticondérago et Montréal, se présentèrent devant Québec, dont ils essayèrent vainement de séduire les habitans par les amorces de la liberté. Nés dans les habitudes de la monarchie, ces peuples demeurèrent attachés aux principes de la fidélité, et, secondant le courage de leur gouverneur, Gui Carleton, ils firent des sorties vigoureuses dans lesquelles Montgommery fut tué et Arnold blessé, ce qui s'opposa au succès de l'expédition.

Immédiatement après la levée du siége de Boston, Georges Washington, ce même officier qui fut ou l'ordonnateur, ou le simple témoin du forfait qui priva Jumonville de la vie, avait été promu au grade de généralissime des armées américaines. La modération connue de son caractère l'avait fait juger le plus propre à défendre avec sagesse la révolution qui s'opérait.

Pendant que Washington forçait Howe à capituler dans Boston; que la Géorgie accédait à la confédération; que le congrès faisait publier son acte d'indépendance; qu'inspirant l'enthousiasme, le nom de Franklin était dans toutes les bouches (*); que le gouvernement français, to-

(*) Depuis long-temps on n'avait vu à Paris, un homme

lérant le commerce d'armes et de munitions, en activité dans ses ports, pour le compte des insurgés, fermait les yeux sur la disparition d'une jeunesse avide de gloire et folle de liberté, qui

qui méritât et obtînt plus de respect par son âge, qui était déjà de plus de soixante-dix ans; par la supériorité de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, et l'éclat de ses vertus. A aucune époque, peut-être, les Français, naturellement si avides de nouveautés, n'avaient montré une égale impatience. Leurs discours, leurs écrits, leurs pensées mêmes, avaient pour objet unanime la cause de l'Amérique : elle ne trouvait parmi eux que des admirateurs et des partisans zélés. Aussi, dès que l'envoyé américain fut arrivé dans leur capitale, sa personne, ses actions, ses paroles, ses opinions devinrent l'objet de la curiosité publique. Or, l'on ne peut nier qu'il n'ait pris, avec une grande sagacité, le maintien qui convenait à la situation de sa patrie, et à la sienne propre. Partout il se montrait comme un citoyen d'une nation malheureuse, réduite aux abois par la cruauté de l'Angleterre.

L'on ne pouvait voir ses cheveux blancs et sa marche caduque, sans songer que ce vieillard avait traversé l'Océan, pour recommander la cause de sa patrie à ceux qui pouvaient en prendre la défense.

« Jamais, s'écriait-on, une œuvre plus méritoire ne s'était offerte à la générosité française; la France est le refuge des malheureux, la protectrice des opprimés. La guerre que fait l'Angleterre à ses colons est une guerre impie et barbare; le sang qu'elle verse est un sang innocent; ce n'est que par l'appui tutélaire du roi, que les Américains peuvent espérer d'échapper à tous les maux qui les accablent,

s'échappait de la cour et des armées, pour s'associer à la cause des Américains, et former à la discipline et à la victoire leurs bataillons inexpérimentés, quarante mille Allemands, Hano-

et de retrouver un jour une existence sûre et paisible. »

Bientôt Franklin se choisit une retraite à Passy, auprès de Paris : il paraissait déplorer, dans cet asile, les malheurs de l'Amérique. Le bruit courait, et peut-être était-il répandu à dessein, que le gouvernement anglais, prenant de l'ombrage de sa présence, avait demandé à la cour de France de l'éloigner. De là naquit, dans toutes les classes, cette compassion que l'on ressent naturellement pour la vertu persécutée : il devint l'objet d'une curiosité plus vive.

Soit que, accompagné de plusieurs de ses compatriotes, cruellement bannis ou proscrits par le gouvernement anglais, il parût à la promenade, soit qu'il se montrât dans les réunions publiques et particulières, ou dans les académies littéraires, la multitude se pressait pour le voir. Partout on rencontrait les portraits de Franklin : il y était représenté avec une figure vénérable, et, selon l'usage, habillé d'une manière un peu étrange, pour mieux frapper les yeux. Il vivait à Passy, d'une manière qui retraçait sensiblement celle des philosophes anciens. Ses bons mots, ses graves maximes, le faisaient comparer à Socrate.

Le nom de Franklin était dans la bouche de tout le monde; et la mode, qui dirige si souvent les esprits, en France, sur de vaines frivolités, s'était attachée, cette fois, à un objet digne de fixer les regards de l'observateur. Mais le spirituel vieillard, quelque satisfait qu'il fût d'avoir attiré sur lui-même et sur sa patrie l'attention et l'intérêt d'un peuple

vriens, Hessois et autres, débarquaient sur la côte nord du Nouveau-Monde.

Howe, frère du général du même nom, commande la flotte qui les a amenés, et la facilité qu'il a de transporter rapidement ces troupes sur divers points d'attaque, affaiblit l'ennemi, en le forçant, par l'état d'incertitude où il le tient, à disséminer ses nombreuses milices. Les Anglais, néanmoins, échouent devant Charles-Town, capitale de la Caroline du sud, habilement et vigoureusement défendue par le général Lée.

Ils furent plus heureux à New-Yorck ; toutefois, ils y éprouvèrent un léger contre-temps. Ils avaient espéré la conquête de cette ville, d'une intelligence pratiquée avec le maire, avec le commandant même de la province, un des fils de Benjamin Franklin, et, enfin, avec la maîtresse de Washington, qui trahissait ce général. Cette trame fut heureusement découverte,

aussi renommé pour la douceur de ses mœurs, voulut obtenir des avantages plus réels. Usant d'autant de dextérité que de mystère, il voyait assidument les ministres, et se servait de l'accueil favorable qu'il en recevait, pour servir la cause de ses mandataires. Ses efforts obtenaient les succès les plus rapides, et déjà il entrevoyait le moment où la France ne dissimulerait plus l'assistance vigoureuse qu'elle était résolue de donner à l'Amérique.

Botta.

et les Anglais se virent réduits à employer ouvertement la force. Leur nombre seul décida du succès. New-Yorck fut évacuée à leur approche, et le généralissime, battu par le chevalier Howe, à Kingbride, abandonna les bords de l'Hudson, et se retira sur la Delaware, pour couvrir Philadelphie. Cette ville, où se tenait le congrès, était l'un des points de mire des Anglais. Cornwalis reçut ordre de s'y diriger, et, en y marchant, il rencontra Washington vers Prince-Town. Son but était de l'écraser; il y comptait même; mais à la faveur de la nuit le général en chef de l'armée américaine lui échappa, sans qu'il s'en aperçût, et cette retraite, qu'on a justement vantée, termina la campagne.

William Howe, au commencement de la suivante, reprenant les projets auxquels la saison avait mis obstacle, se fit porter à l'embouchure de la Delaware, remonta le fleuve, et prit terre, à peu de distance de Philadelphie. Washington se proposait de lui opposer les moyens de temporisation, qui seuls pouvaient lui réussir avec une armée trop novice; le congrès lui ordonna de combattre.

L'action eut lieu à Brondywine : La Fayette, ce grand citoyen, honneur de sa patrie; La Fayette, jeune encore, et l'un des premiers Français qui

avaient offert leurs services aux fils de la liberté, s'y distingua d'une manière toute particulière; mais une blessure, qu'il reçut, ne lui permit pas de communiquer aux brigades qu'il commandait, l'héroïque ardeur dont son âme était embrasée. Les Américains furent battus : ils recueillirent néanmoins, de cette journée, un avantage, celui d'avoir privé l'armée anglaise d'un nombre considérable de militaires difficiles à remplacer.

Les Anglais entrèrent à Philadelphie (*), que le congrès avait quittée, pour aller s'établir à Yorck-Town. Toutefois, pendant qu'ils triomphaient dans le midi, ils éprouvaient dans le nord un échec honteux, qui contre-balançait, et au-delà, le faible succès récemment obtenu. Cerné, de toutes parts, par Gates et Arnold, et

(*) L'armée américaine, après la prise de Philadelphie, s'était retirée à dix ou onze lieues de cette place. Cet éloignement laissait les Anglais maîtres d'une grande étendue de pays. Leurs déprédations excitèrent les plaintes du peuple. Il fut dit qu'il était inutile de payer une armée qui n'était point en état de protéger les habitans. Le congrès, craignant la défection, crut qu'il valait mieux risquer une bataille, que de s'exposer à être abandonné. C'est pourquoi il donna ordre à Washington de combattre, à tout hasard.

Cet ordre était certainement fort imprudent, puisque le général américain n'avait pas alors plus de dix mille hommes,

dans un dénûment absolu de vivres, auquel la victoire même ne pouvait apporter aucun remède, Burgoyne, réduit à capituler, mit bas les armes, avec six mille hommes, reste de douze mille, qu'il avait en entrant en campagne, tandis que, précisément vers le même temps, La Fayette enlevait un fort convoi, que Cornwalis conduisait à Philadelphie.

TRAITÉ D'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS. — L'ANGLETERRE RAPPELLE SON AMBASSADEUR. — ÉVÉNEMENS MARITIMES.

Louis XVI ne voyait pas avec indifférence la position difficile où se trouvait l'Angleterre, mais, disons-le à sa louange, sa probité l'éloignait d'en profiter, et de venger, ainsi qu'il y était excité, les anciennes injures de la France, couvertes, à son avis, par le traité solennel qui avait récon-

mal armés et mal vêtus, tandis que les Anglais avaient une armée de quatorze mille hommes extrêmement bien équipés.

Washington, qui regardait tous les ordres du congrès comme des lois, voulut s'acquitter de sa commission, sans cependant trop exposer ses troupes. Il pensait d'ailleurs que, en resserrant les Anglais dans Philadelphie, en leur coupant les fourrages et les vivres qu'ils tiraient de la campagne, et en empêchant leur flotte de leur fournir des provisions, ils seraient obligés d'évacuer la place. SOULÈS.

cilié les deux peuples. Tout ce que put en arracher, en faveur des Américains, l'imprévoyance, qui s'efforçait de l'entraîner dans une guerre si funeste pour lui par ses conséquences, et tout ce qu'il crut pouvoir se permettre, comme une mesure de précaution, fut un simple traité d'alliance et de commerce, qui ne devait avoir d'effet défensif et offensif, que dans le cas d'une rupture, très-probable d'ailleurs, entre la France et la Grande-Bretagne.

Les Anglais depuis long-temps se plaignaient des secours particuliers donnés par quelques Français, militaires et négocians, tant en Amérique à leurs colons insurgés, que dans l'Inde au nabab Hyder-Ali-Kan, leur ennemi mortel. Les Français répondaient « que le zèle chevaleresque de quelques individus n'avait jamais été considéré comme une agression nationale, et récriminaient, non seulement sur les injustices et sur les violations, non moins criantes, exercées envers une multitude de navires marchands, mais encore sur le manque d'égards des Anglais pour les côtes de France, où les navires américains se voyaient poursuivis et brûlés, même jusque dans les ports. »

On ignorait alors en France qu'on avait des reproches bien plus graves à faire aux Anglais,

et que leur ministère, ne doutant pas de l'issue de ces accusations réciproques, avait fait passer, par la voie de Suez, des ordres absolus pour attaquer les établissemens français dans l'Inde; que déjà Chandernagor, Masulipatan et Karical étaient au pouvoir de la Grande-Bretagne, et que Monro, parti de Madras, allait se diriger sur Pondichéry.

Plus généreux, plus franc dans sa politique que Georges III, Louis XVI se fût reproché de commencer les hostilités; il crut même devoir ne pas faire un mystère à ce prince des engagemens qu'il avait pris avec l'Amérique Septentrionale, et il les fit notifier par son ambassadeur, à l'effet de prévenir les inductions erronées qu'on pourrait en tirer. La prévention anglaise y vit une déclaration de guerre; le ministère surtout affecta de n'en pas douter, et, rappelant aussitôt son ministre près la cour de France, il accueillit avec empressement un prétexte aussi opportun de couvrir la déloyauté des ordres prématurés qu'il avait donnés dans l'Inde.

Convaincu des dispositions hostiles du cabinet de Saint-James, celui de Versailles jugea nécessaire de le prévenir, en frappant un coup décisif (*).

(*) Depuis le rappel de son ambassadeur en France (lord Stormont), la cour de Londres gardait le silence; mais on

Il s'en offrait un de la plus haute importance : l'escadre de l'amiral Howe était mouillée dans la Delaware; supérieure en forces, la flotte française pouvait l'y surprendre, s'en emparer, ou la forcer à se brûler elle-même.

Douze vaisseaux de ligne appareillent de Toulon pour se rendre en Amérique (*). Ils ont à

présuma que son but caché était d'endormir le cabinet de Versailles. On se tint donc prêt à agir au premier signal. On savait aussi que l'Angleterre avait trente vaisseaux de ligne, armés, dans la rade de Spithead.

SEVELINGES.

(*) On ignorait en Angleterre la véritable destination de cette flotte : on supposait seulement qu'elle devait se rendre à Brest. Ce ne fut que quand, après avoir débouché du détroit de Gibraltar, elle prit sa direction à l'ouest, que les Anglais furent éclairés sur ses projets.

L'amirauté alors, qui avait ordonné de grands armemens, ne perdit pas un instant pour expédier une escadre en Amérique, sous le commandement de l'amiral Byron. Celui-ci prévint le comte d'Estaing, moins encore peut-être parce qu'il suivit la route la plus courte, que parce que l'amiral français, se défiant de ses capitaines, qui le regardaient comme un intrus dans le corps de la marine, mettait toutes les nuits en panne, pour s'assurer qu'aucun de ses vaisseaux ne s'était écarté. Aussi, chose inouïe dans l'histoire de la navigation moderne, il employa quatre-vingt-onze jours à faire une traversée qui en demande souvent moins de la moitié.

SEVELINGES.

bord des troupes de débarquement, et un agent de la France auprès du congrès. D'Estaing les commande; sa destination est pour la Delaware. Il doit resserrer Howe par mer, pendant que Washington, qui s'est rapproché de Philadelphie, continuera à le presser du côté de terre, et l'on se flatte de réduire le général anglais au sort humiliant de Burgoyne.

Pressentant la possibilité d'un tel désastre, Howe fait ses dispositions pour se retirer à New-Yorck, et elles sont exécutées par Clinton, qui lui succède dans le commandement en chef.

D'Estaing, sur ces entrefaites, arriva à l'entrée de la Delaware, et, sa présence n'y étant plus nécessaire, il fit voile pour New-Yorck. Il avait l'intention d'y attaquer l'ennemi, avant l'arrivée des renforts que leur amenait le commodore Byron; mais il fallut encore remettre la partie, parce que les vaisseaux français se trouvèrent tirer trop peu d'eau, pour s'approcher suffisamment du port. Dès lors, une autre expédition fut concertée contre Rhode-Island, l'une des places d'armes des Anglais.

Neuf mille Américains, aux ordres de Sullivan et de La Fayette, et quatre mille Français de la flotte, prirent terre dans l'île, et marchèrent, sans délai, contre New-Port, qui en est la for-

teresse. On en croyait la prise si infaillible, qu'on avait menacé la garnison de la faire passer au fil de l'épée dans le cas où elle se permettrait d'endommager les fortifications de la place. Les approches, secondées par l'artillerie de la flotte, donnaient, en effet, une espérance fondée de réussite, lorsque Howe, malgré son infériorité, se hasarda dans les parages de l'île, pour essayer de lui porter quelques secours en hommes et en munitions.

Ravi d'avoir enfin (*) trouvé l'occasion de combattre l'Anglais, d'Estaing quitte sa station pour le joindre; mais, au moment où il l'atteignait,

(*) Le comte d'Estaing servait dans l'Inde en 1759, avec le grade de brigadier, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglais durant le siége de Madras. Relâché sur sa parole, et supposant qu'il avait été échangé, il mit en mer avec deux vaisseaux de la compagnie des Indes, et détruisit, dans le golfe de Perse, et aux îles de la Sonde, divers établissemens anglais, dont il fit passer les richesses à l'Ile-de-France. Mais, retombé, dans le cours de ses expéditions, au pouvoir des Anglais, ils prétendirent le traiter en pirate, comme infracteur des lois de la guerre; le jetèrent, en conséquence, à Londres, dans un cachot, et se disposaient même à lui faire son procès.

Les instances pressantes du dauphin, auquel il était attaché, le sauvèrent de la peine capitale dont il était menacé, et, de retour en France, il trouva, dans le grade de lieutenant-général de la marine, qui lui fut accordé, un dé-

une tempête sépare les deux armées, et sa fureur est telle, que, horriblement maltraitées, elles sont forcées de se retirer, l'une à Boston, l'autre à New-Yorck. Réparée la première, la flotte anglaise reparaît devant New-Port, et décide la levée du siége.

Sur ces entrefaites, Howe et Byron ont opéré leur jonction, et menacent Boston même. D'Estaing les en éloigne par une diversion sur les Antilles. A peine arrivé à la Martinique, il apprend que les Anglais se sont emparés de Sainte-Lucie, au sud de cette île. Appareillant aussitôt, et trouvant dans le port Barington avec six vaisseaux seulement, mais embossés d'une manière inabordable, il est réduit à une attaque de terre, dont son courage lui dissimule le danger, sans pouvoir en triompher. Une perte considérable qu'il éprouve, et l'arrivée de Byron dans le canal, contribuent à lui faire hâter son retour à la Martinique, où il attend les renforts que doit lui amener de Grasse.

Ainsi se consuma en tentatives, dont aucune

dommagement, à ses longues souffrances. Son activité connue, et la haine qu'il avait vouée au nom anglais depuis les mauvais traitemens auxquels il avait été exposé, le firent choisir comme l'homme le plus propre à servir les desseins de la France contre la Grande-Bretagne. ANQUETIL.

ne lui réussit, la campagne de d'Estaing, tandis que, plus heureux, le commandant de la Martinique, Bouillé, ayant sous ses ordres Duchillau et Damas, colonels des régimens de Viennois et d'Auxerrois, s'était emparé, et sans perdre un seul homme, de la Dominique, et, par cet exploit, avait jeté la terreur parmi les négocians anglais, qui tremblèrent pour toutes leurs autres possessions des Antilles.

Non seulement le commerce de la Grande-Bretagne, mais sa marine militaire même, devait commencer à concevoir quelques inquiétudes de l'audace et de l'expérience françaises. Tel fut du moins le sentiment que fit naître le résultat inattendu du combat d'Ouessant, livré à l'entrée du canal de la Manche.

Trente vaisseaux de ligne, de part et d'autre (*), s'étant rencontrés, se mesurèrent, sous les ordres

(*) Les rapports officiels publiés dans le temps ne portaient la totalité de la flotte du comte d'Orvilliers qu'à trente vaisseaux, et encore faut-il observer que le *Triton*, de 74, le *Saint-Michel*, de 70, et le *Fier*, de 50, comme n'ayant ni assez de batteries, ni assez d'échantillon, pour combattre au vent et en ligne, avaient été placés aux postes des frégates.

L'ordre de bataille de l'amiral français, au combat d'Ouessant, n'était donc composé que de vingt-sept vaisseaux, en

LA BELLE-POULE ET L'ARÉTHUSE.

Un fait d'armes maritime, des plus éclatans, avait précédé le combat d'Ouessant. Il fait trop d'honneur à la France, rapporté surtout par un étranger (1), pour que nous ne nous empressions pas de le consigner ici. Nous reprendrons ensuite le cours de notre narration, suivant l'ordre des événemens.

Keppel avait à peine appareillé de Sainte-Hélène, faisant route vers la baie de Biscaye, lorsqu'il découvrit, à peu de distance, deux vaisseaux accompagnés de deux autres bâtimens de moindre force, qui avaient l'air d'observer les mouvemens de sa flotte. C'étaient les deux frégates françaises, la *Licorne* et la *Belle-Poule*.

L'amiral se trouvait dans une position très-

les consolations, et l'objet des bénédictions de ceux qui l'ont connu, aurait dû, plus qu'un autre, être en garde contre un entraînement que rien ne peut excuser. Pour être crue, une pareille accusation aurait besoin de preuves plus claires que le jour. Le duc d'Orléans avait bien assez d'avoir voté la mort de Louis XVI, son parent, vote qui fit frémir et la *Montagne* et Robespierre lui-même.

(1) BOTTA.

délicate. D'un côté, il désirait beaucoup de s'emparer de ces bâtimens, pour se procurer des renseignemens sur l'état et la position de la flotte de Brest; de l'autre, la guerre n'était pas encore déclarée entre les deux nations, et l'on aurait pu imputer à sa témérité de l'avoir fait éclater. Il ne voyait même rien, dans les instructions des ministres, qui pût le tirer de la perplexité où il se trouvait. Elles étaient on ne saurait moins précises, et s'en remettaient, à peu près, de tout à sa discrétion. Il faut ajouter que Keppel, étant d'un parti opposé à celui des ministres, sa conduite, dans le cas où il aurait commencé les hostilités, pouvait être interprétée d'une manière défavorable, en attribuant à des préventions politiques ce qui pouvait n'être que le résultat inévitable des circonstances.

Keppel, dans ce pénible embarras, n'écoutant que son amour pour sa patrie, aima mieux la servir, à ses propres périls, que de la compromettre par son indécision. En conséquence, il ordonna de donner chasse aux bâtimens français. Entre cinq et six heures du soir, la frégate anglaise, le *Milfort*, arriva sur la *Licorne*, et l'officier, qui la commandait, somma en termes très-mesurés, le capitaine français de se rendre sous la poupe de l'amiral Keppel. Le Français re-

fusa d'abord; mais, voyant avancer le vaisseau de ligne, l'*Hector*, qui lui tira un coup, à boulet, il se soumit à sa destinée, et, suivant l'*Hector*, il prit rang dans la flotte anglaise.

Pendant ce temps, le capitaine Marshall, avec sa frégate l'*Aréthuse*, de vingt-huit pièces de six, de concert avec le sloop l'*Alerte*, de dix canons, se portait sur la *Belle-Poule*, armée de vingt-six canons de douze, et accompagnée d'une corvette de dix canons. L'*Aréthuse*, meilleure voilière, arriva, vers six heures du soir, à portée de fusil de la *Belle-Poule*, et lui intima l'ordre qu'elle avait de l'envoyer sous la poupe de l'amiral. Le capitaine français, Chadeau de la Clocheterie, s'y refusa nettement. L'Anglais lui tira un boulet par son travers, et Chadeau y répondit par toute sa bordée.

Il s'engagea aussitôt entre les deux frégates le combat le plus acharné. Animés par une égale émulation, et par le désir de remporter la victoire dans cette première action, les équipages déployèrent une valeur inouïe. Depuis deux heures, ils étaient aux prises, se faisant réciproquement d'autant plus de mal, que la mer était calme, et que les bâtimens étaient extrêmement rapprochés. Si les Français avaient pour eux le calibre de leur artillerie, la force de leur équipage

et la proximité de leurs côtes, les Anglais étaient avantagés par le nombre des pièces, et surtout par la présence de deux vaisseaux de ligne, le *Vaillant* et le *Monarch*, qui, bien que le calme les empêchât de s'approcher assez pour prendre part à l'action, inquiétaient cependant vivement le capitaine français, et le gênaient singulièrement dans ses manœuvres. Enfin, après un engagement opiniâtre, la frégate anglaise, se voyant aussi près des côtes de France, désespérant de pouvoir s'emparer de son adversaire, et étant extrêmement maltraitée dans ses mâts, ses vergues et ses voilures, profita, pour s'éloigner, d'une légère brise, qui s'éleva dans ce moment; elle fut ensuite emmenée à la remorque, par le *Vaillant* et le *Monarch*. Pendant sa retraite, les Français lui envoyèrent encore cinquante boulets : elle ne leur en rendit pas un seul. La *Belle-Poule* l'aurait même poursuivie, sans les avaries qu'elle avait reçues elle-même, et surtout sans la proximité des deux vaisseaux de haut-bord, et même de toute la flotte ennemie.

Jugeant convenable de se mettre en sûreté, la Clocheterie alla jeter l'ancre, pendant la nuit, au milieu des bas-fonds, près Plouascat. Le lendemain, les deux vaisseaux anglais vinrent l'observer, pour reconnaître les moyens de s'appro-

cher de la frégate et de la forcer à se rendre; mais, trouvant dans les rochers des obstacles insurmontables, ils renoncèrent à toute tentative, et allèrent se rallier à la flotte. Pour les mêmes causes, et dans le même temps, le sloop anglais et la corvette française s'engagèrent avec une égale fureur, mais avec un succès différent. Après une heure de la plus rigoureuse résistance, la corvette amena.

L'*Aréthuse*, dans ce combat, eut huit hommes tués, et trente-six de blessés. La *Belle-Poule* compta quarante-cinq morts, et ses blessés s'élevèrent à cinquante-sept. Parmi les premiers, se trouvait Saint-Marsault, lieutenant de frégate, et, au nombre des seconds, Laroche de Kerandraon, l'enseigne Bouvet, officier auxiliaire, et la Clocheterie lui-même, qui reçut deux contusions.

Dans la matinée, la frégate la *Licorne*, qui marchait au milieu de la flotte de Keppel, ayant fait un mouvement qui donna quelque soupçon aux Anglais, ils lui tirèrent un boulet, en avant de sa proue, pour l'avertir de faire route, de conserve avec les autres vaisseaux. Sur-le-champ, à la grande surprise de l'amiral, et de toute la flotte anglaise, elle répondit par une bordée entière, et une décharge de toute sa mousqueterie, dirigées contre l'*América*, vaisseau de soixante ca-

nons, commandé par Longfort, qui se trouvait le plus près d'elle. Aussitôt après, elle amena son pavillon, comme si, fatiguée de cet état mitoyen, entre la paix et la guerre, dans lequel on la retenait, elle eût préféré, quoique prisonnière, se constituer en guerre ouverte. Keppel l'envoya à Portsmouth.

Dans le même temps, une autre frégate française, la *Pallas*, tomba dans la flotte anglaise : l'amiral la fit amariner. Telle fut sa conduite à l'égard des bâtimens français armés en guerre. Quant aux navires du commerce, quoiqu'il en trouvât un très-grand nombre à sa portée, il les laissa tranquillement continuer leur route, ne croyant pas avoir le droit de les arrêter.

Le combat de la *Belle-Poule* fit une grande sensation en France, où le souvenir de tant d'échecs était encore récent; et il est indubitable que les officiers et tout l'équipage de cette frégate, avaient fait éclater autant de valeur que d'habileté. Leur glorieuse conduite excita une joie sincère, et on eut soin de l'exalter, pour animer l'esprit public par ces brillans débuts.

Le roi se montra prodigue de grâces envers ceux qui avaient combattu. Il nomma la Clocheterie capitaine de vaisseau, Bouvet lieutenant de frégate, et donna la croix de Saint-Louis à La-

roche Kerandraon. Des pensions furent accordées à la sœur de Saint-Marsault, ainsi qu'aux veuves et aux enfans de ceux qui avaient péri dans l'action.

Les Anglais ne furent pas aussi généreux envers le capitaine Marshall, ni envers Fairfax, commandant du sloop; néanmoins, ils reçurent les éloges de l'amirauté et de leurs concitoyens. C'est toujours quelque chose!

Si, d'après le combat d'Ouessant, la France pouvait se promettre de disputer, désormais, la victoire à l'Angleterre, elle ne douta plus de la lui enlever, sans retour, lorsque son alliance avec l'Espagne, lui permit, l'année suivante, de doubler ses forces.

Après quelques efforts inutiles pour concilier les différens de l'Angleterre avec ses colonies et avec la France, l'Espagne, liée à cette dernière puissance par le pacte de famille, se déclara ouvertement pour elle, et se hâta de réparer, par une prompte coopération, la faute de son intervention tardive dans la guerre précédente.

Gibraltar est bloqué par terre et par mer, et trente-quatre vaisseaux de ligne, aux ordres de Louis de Cordova, se joignent, dans l'Océan, à la flotte française, que commande toujours d'Orvilliers. L'amiral anglais, Hardy, quoiqu'il soit fort de trente-huit vaisseaux de haut-bord, n'ose,

ou ne peut empêcher la jonction des alliés, et recule devant soixante-six voiles, qui paraissent destinées à favoriser une descente en Angleterre.

Disposés sur les côtes de Bretagne et de Normandie, une multitude de transports étaient prêts à recevoir quarante mille hommes rassemblés dans ces deux provinces, et, à cet appareil de forces imposantes, la Grande-Bretagne, en ce moment, n'avait guère que des milices à opposer. Le maréchal De Vaux était désigné pour commander la descente, et, entre les officiers généraux, qui servaient sous ses ordres, on distinguait La Fayette, revenu d'Amérique, pour prendre part à cette expédition. Sa présence semblait en garantir la réalité; mais, à l'étonnement général, et, soit contrariété des vents ou effet de la politique conservatrice des cours alliées, qui prétendirent seulement neutraliser, par cette démonstration hostile, les efforts extérieurs de l'Angleterre, la flotte combinée, après avoir tenu trois mois la mer, s'être approchée de Plymouth, où elle jeta la terreur, et avoir chassé, pendant vingt-quatre heures, la flotte de Hardy, qu'elle ne put atteindre, rentra à Brest, après avoir perdu, sans combat, cinq mille hommes, qui moururent à bord, victimes d'une épidémie qu'ils y contractèrent.

Une tactique semblable avait lieu en Amérique, où d'Estaing servait la cause des États-Unis, par des diversions sur les îles anglaises des Antilles. Détaché de la flotte, Rumain venait d'enlever à la Grande-Bretagne l'île caraïbe de Saint-Vincent, et l'amiral, accru des renforts amenés par de Grasse, La Motte-Piquet et Vaudreuil, fit voile pour la Grenade, y débarqua, et s'en rendit maître en deux jours.

Cette expédition, qui excita un enthousiasme général parmi les Français, eut un éclat supérieur à son importance. Ce n'était qu'un coup de main, brillant, à la vérité, où quinze cents hommes, sans canons, en forcèrent sept cents dans une enceinte murée et palissadée, mais qui reçut un nouveau lustre, et de la double fonction duchef, comme amiral et comme général, et de l'intrépidité avec laquelle, à la tête des grenadiers, il sauta, des premiers, dans les retranchemens ennemis, et enfin de l'engagement naval qui suivit la prise de la ville, préservée, par la générosité française, du pillage, auquel la condamnaient les lois ordinaires de la guerre.

Le jour même où Macartney se rendait à discrétion aux Français victorieux, Byron, informé de l'attaque de la Grenade, avait appareillé, de Sainte-Lucie, avec vingt-un vaisseaux de ligne

et quatre mille hommes de débarquement. Arrivé en vue de l'île, il se dirigea sur le port, où il serait entré, et où sa flotte eût couru le risque de se livrer elle-même, si l'on ne se fût pas trop pressé d'arborer le pavillon blanc sur le fort. Byron reconnut son erreur, assez tôt pour prévenir sa ruine, mais non pour éviter le combat. Plusieurs de ses vaisseaux furent désemparés; il n'en perdit d'ailleurs aucun. Forcé à la retraite, il cingla vers Saint-Christophe, et se refusa à un nouvel engagement dont d'Estaing lui offrait l'occasion. Ce ne fut qu'après ce double exploit, que l'amiral français se montra enfin sur les côtes des États-Unis, dont les habitans se plaignaient d'être oubliés par leurs alliés.

Les Américains s'étaient maintenus avec assez d'égalité sur le continent, où ils avaient aussi souvent battu les Anglais qu'ils en avaient été battus eux-mêmes, dans des combats partiels, et dans des affaires de poste qui ne décidaient rien, et qui, par cela seul, étaient au désavantage des Anglais. Ces derniers, cependant, s'étaient emparés de Savannah, capitale de la Géorgie. Secondé par Lincoln, d'Estaing résolut de leur arracher cette place, en disposa le siége, et ouvrit la tranchée; mais, d'un côté, la négligence des Américains, suite d'une certaine prévention,

qu'on était parvenu à leur inspirer contre leurs alliés, ayant laissé pénétrer des renforts, les assiégés furent bientôt plus nombreux que les assiégeans : et, d'une autre part, la flotte, dans une rade découverte, éprouvait quelquefois des coups de vent, plus ou moins pernicieux à son gréement.

D'Estaing, dans cette situation critique, ne voit d'espoir de succès que dans la chance d'un assaut : le jour est indiqué; lui-même conduit une colonne. Toutefois, si l'attaque est vigoureuse, la défense du gouverneur Prévost n'est pas moins opiniâtre. Près de planter leurs drapeaux sur les remparts, les Français et les Américains sont repoussés. Les pertes qu'ils éprouvent, jointes à une blessure, que reçoit d'Estaing, provoquent la levée du siége et le départ de la flotte.

Byron avait partagé son armée en trois escadres; l'amiral français, à son imitation, fit trois divisions de la sienne : la première aux ordres du comte de Grasse, se rendit à Saint-Domingue; la seconde eut pour chef La Motte-Piquet (*),

(*) Connu du Couchant à l'Aurore,
Guerrier, cher même à tes rivaux,
La France sait ce que tu vaux,
Et l'Angleterre mieux encore.

Mercure de France.

et pour destination, la Martinique; la troisième, commandée par Vaudreuil, alla croiser dans la baie de Chesapeak. Quant à d'Estaing, il revint en France, avec le seul vaisseau qu'il montait, le *Languedoc*.

Ce qu'il y eut de très-particulier dans l'infructueuse expédition de la Géorgie, c'est que, à trois cents lieues de là, elle opérait l'évacuation de Rhode-Island, que les forces combinées des alliés n'avaient pu obtenir, l'année précédente. Clinton l'avait ordonnée sur l'avis de l'approche des Français, en sorte que les Américains s'en emparèrent, sans coup férir; et le pavillon britannique, qu'ils y laissèrent flotter quelque temps encore, leur valut de riches prises, qui entrèrent sans défiance dans le port.

Cependant l'Angleterre voyait diminuer de jour en jour les immenses profits dont s'enrichissaient ordinairement ses corsaires. Sous prétexte que les neutres transportaient chez ses ennemis des munitions prohibées, ou qu'ils se rendaient dans des ports qu'elle déclarait bloqués, sans qu'ils le fussent effectivement, elle s'arrogeait le droit de visiter leurs bâtimens, et, le plus souvent, de les confisquer.

Fatiguées de ces vexations, les puissances du Nord crurent les circonstances favorables pour

s'en affranchir, et, sous le nom de neutralité armée, elles formèrent une ligue pacifique, destinée à protéger leur commerce. Elles armèrent, en effet, sans dessein hostile, mais avec celui de repousser, par la force, les perquisitions insolentes que se permettaient, à leur égard, les moindres bâtimens de guerre. Elles déclarèrent ne reconnaître pour munitions prohibées, que les objets, moyens immédiats d'attaque ou de défense, tels que les poudres, les boulets, les canons, etc.; mais nullement les madriers, planches, poutres, cordages, fers et goudrons, matières ordinaires de leurs opérations mercantiles. La signification qu'elles firent de cet acte aux puissances belligérantes, fut accueillie par la France et par l'Espagne, comme s'accordant parfaitement avec les plans de leur politique.

Dans le temps que, chargé de remplacer d'Estaing aux Antilles, Guichen mettait à la voile, avec quinze vaisseaux, pour se rendre à sa station, Rodney (*), destiné à être son rival de gloire, dans les mêmes parages, l'avait prévenu, de quelques jours, et avait quitté l'Angleterre,

(*) Cet officier était retenu en France par ses dettes, lorsque la guerre s'alluma entre les deux couronnes. Dînant, un jour, chez le maréchal de Biron, il s'éleva, avec assez de jactance, sur la conduite également malhabile de

suivi de vingt-un vaisseaux de ligne, et d'un convoi qu'il devait, chemin faisant, conduire à Gibraltar.

La commission de l'amiral anglais, était difficile à remplir : vingt-quatre vaisseaux, espagnols et français, aux ordres de don Gaston, devaient sortir incessamment de Brest et se rendre à Cadix, à sa poursuite; la nombreuse escadre de don Louis de Cordova, et celle de l'amiral Barcello, à qui l'on avait confié le blocus de Gibraltar, croisaient, à l'entrée du détroit, sur les caps Spartel et Trafalgar; et enfin, don Juan de Langara, avec neuf vaisseaux de ligne, avait sa station en avant de Cadix, vers le cap Sainte-Marie.

C'était à travers ces nombreux ennemis que Rodney, embarrassé encore par son convoi, de-

ses compatriotes et des Français, et prétendit que, s'il avait été libre, il aurait voulu détruire successivement les forces des deux alliés.

Biron se fit un point d'honneur de punir cette espèce d'insulte à sa patrie, par un acte de générosité, dont il était loin de soupçonner toute l'influence. Il paya les dettes de Rodney, et, en le lui annonçant : « Partez, monsieur, lui dit-il, essayez de remplir vos promesses; les Français ne veulent pas se prévaloir des obstacles qui vous empêchaient de les accomplir; c'est par leur bravoure qu'ils mettent leurs ennemis hors de combat. »

ANQUETIL.

vait essayer de pénétrer à Gibraltar. Un premier coup de vent dispersa, à trente lieues de Brest, la flotte de don Gaston; un autre désempara la croisière du détroit, et la força de rentrer à Cadix, pour réparer ses avaries. Le seul Langara fut épargné, mais, pour tomber entre les mains des Anglais.

Faute d'avoir envoyé à la découverte de l'ennemi, il ne put l'éviter, et l'attendit, dès lors, en bataille. Son courage ne put le soustraire au sort inévitable qu'appelait son infériorité. Un de ses vaisseaux brûla, quatre autres furent pris; tous, cependant, ne furent pas perdus. L'un d'eux, trop faible d'équipage pour manœuvrer par un gros temps, s'étant vu sur le point d'échouer ou de périr, les Anglais voulurent forcer les Espagnols, qu'ils tenaient à fond de cale, de les aider à sauver le bâtiment amariné; mais tous répondirent « qu'ils étaient prêts à périr avec les vainqueurs, et qu'ils ne leur donneraient aucune assistance, qu'ils n'eussent la liberté de conduire le vaisseau dans un port d'Espagne. » La nécessité força les Anglais d'y consentir, et les Espagnols les ramenèrent prisonniers à Cadix.

Libre de repasser le détroit sans obstacle, Rodney se rendit aux Antilles. Il y était à peine arrivé,

que trois combats livrés à Guichen, dans le cours d'un seul mois, attestèrent l'égale habileté des chefs et des équipages. Cependant les vaisseaux anglais furent plus maltraités, et le temps dont il eut besoin pour les remettre en état lui donna une infériorité momentanée. L'amiral français en profita pour protéger l'arrivée d'une escadre espagnole de douze vaisseaux de ligne que don Solano conduisait à la Havane, avec douze mille hommes de débarquement, et sur laquelle Rodney avait, assez publiquement, jeté son dévolu.

Guichen avait espéré de cette jonction quelque tentative heureuse sur les îles anglaises; mais les instructions précises de l'Espagnol, qui se proposait la conquête de la Jamaïque, ne lui permirent point de ralentir sa marche, et les maladies, qui exercèrent leurs ravages sur les deux escadres, achevèrent encore de paralyser leurs forces.

Cependant la réunion instantanée des forces navales de la France et de l'Espagne avait inquiété Rodney. Craignant également, et pour la Jamaïque, et pour le continent, il fit deux divisions de sa flotte : l'une, il l'envoya à Kingstown, et, avec l'autre, il se rendit sur les côtes des Américains. C'était à la fois une méprise et une imprudence; mais, toujours heureux, il y gagna

d'avoir soustrait ses vaisseaux à un ouragan (*) terrible, qui se fit sentir aux Antilles, et qui détruisit quatre cents navires à la Barbade, à Saint-Christophe et à Sainte-Lucie. Bridge-Town, la principale cité de la première de ces îles, devint un monceau de ruines, et cinq mille habitans périrent sous ses décombres.

LA SURVEILLANTE ET LE QUÉBEC. — PAUL JONES ET PEARSON.

Entraînés par la rapidité avec laquelle se sont succédé les divers événemens que nous avons rapportés, et pour ne point interrompre le cours de notre narration, nous avons négligé de mettre à leur ordre de date précise, les brillantes affaires qui eurent lieu entre la *Surveillante* et le *Québec*, Paul Jones et Pearson; mais, cette omission volontaire, nous allons la réparer.

(*) L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif et brillant de la zône torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres, aussi anciens que le monde, sont déracinés, ou leurs débris dispersés; les plus solides édifices n'offrent, en

Le comte d'Orvilliers avait fait sortir de Brest, pour éclairer les mouvemens de la flotte britannique, la frégate la *Surveillante*, commandée par le chevalier du Couédic, et le cutter l'*Expédition*, aux ordres du vicomte de Roquefeuil. Ces deux bâtimens firent rencontre, à la hauteur de l'île d'Ouessant, de la frégate anglaise le *Québec*, capitaine Farmer. Elle était suivie également d'un cutter, appelé le *Rambler*. Les uns et les autres s'attaquèrent aussitôt avec fureur.

Les forces, l'habileté, la bravoure, étant égales des deux côtés, l'action dura trois heures et demie. Les frégates étaient engagées de si près, que, plusieurs fois, leurs vergues s'embarrassèrent. Leur artillerie avait déjà fait un ravage affreux; les ponts étaient couverts de morts et de blessés,

un moment, que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlemens des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierre et de débris : tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

RAYNAL.

leurs mâts fracassés et abattus; elles ne pouvaient plus gouverner. Ni l'une ni l'autre ne semblait cependant disposée à battre en retraite ou à se rendre.

Le capitaine français reçoit une blessure à la tête, et perd connaissance; mais, revenu à lui, il reprend aussitôt le commandement. Deux nouvelles blessures, dans le ventre, ne peuvent le contraindre à se retirer : au contraire, il ordonne l'abordage.

Farmer, de son côté, déploie un courage indomptable. Les Français, pour se frayer un chemin à l'abordage, jettent une grande quantité de grenades à bord du *Québec*, dont les voiles s'enflamment, et, en peu d'instans, le feu atteint jusqu'aux gaillards. L'Anglais travaille à l'éteindre, et refuse opiniâtrement d'amener. Du Couédic se voit forcé de s'éloigner, pour éviter l'incendie; mais il n'y parvient qu'avec beaucoup de difficulté, son beaupré s'étant engagé dans le gréement de l'ennemi. Enfin, le feu prend aux poudres de la frégate anglaise, et elle saute avant d'avoir baissé son pavillon. Brave Farmer, tu méritais d'être né en France! ton glorieux trépas prouve que, quoiqu'ils soient clair-semés, la Grande-Bretagne a aussi ses héros (*).

(*) *Apparent rari*...... Un ouvrage à faire serait un pa-

N'écoutant plus, alors, que des sentimens d'humanité, qu'on ne peut assez honorer, le capitaine de la *Surveillante* mit tous ses soins à sauver le plus grand nombre possible de ses ennemis, qui, pour échapper aux flammes, se précipitèrent en foule dans la mer. On ne put en retirer que quarante-trois, reste infortuné de trois cents hommes qui composaient l'équipage du *Québec*.

Farmer fut englouti avec les débris de son navire. La frégate française était hors d'état de se mouvoir. Le cutter l'*Expédition* se dégagea du *Rambler*, qu'il combattait avec avantage, pour se porter au secours de la *Surveillante*. Il la prit à la remorque, et la conduisit, le lendemain, dans le port de Brest.

Fidèle à ses propres exemples, et à ceux des nations civilisées, le cabinet de Versailles renvoya libres les quarante-trois Anglais, tombés au pouvoir de la France, ne voulant pas retenir prisonniers ceux qui, dans le même jour, avaient échappé à la fureur des hommes, du canon, des

rallèle entre la France et l'Angleterre, relatif à la conduite qu'ont tenue, sur le champ de bataille, les guerriers des deux nations, depuis la journée de Fontenoy, jusques à celle de Waterloo.

flammes et des eaux. Les Français eurent dans cette action quarante morts, et cent blessés.

Louis XVI éleva le chevalier du Couédic au grade de capitaine de vaisseau; mais il ne put jouir long-temps de la haute réputation que lui avaient acquise sa valeur et son humanité. Mort des suites de ses blessures, il fut vivement regretté, et son nom fut prononcé avec distinction dans toute l'Europe, mais nulle part plus qu'en Angleterre.

Peu de jours auparavant, les côtes de la Grande-Bretagne avaient été témoins d'un combat non moins sanglant, et non moins honorable pour les deux partis. Paul Jones, Écossais de naissance, mais attaché au service des États-Unis, avait établi sa croisière, d'abord dans les mers d'Irlande, puis dans celles d'Écosse, et il y attendait l'occasion de faire quelque prise, ou, selon son usage, de descendre sur quelque point de la côte, pour en piller les habitans.

Son escadrille était composée du *Bonhomme Richard*, de quarante canons, et de l'*Alliance*, de trente-six, bâtimens américains; en outre, de la frégate française, la *Pallas*, à la solde du congrès, et de deux autres vaisseaux de moindre rang. Il rencontra une flotte marchande anglaise, qui revenait de la Baltique, sous l'escorte du capitaine Pearson, commandant la frégate le *Sé-*

rapis, de quarante-quatre canons, et la *Comtesse de Scarborough*, de vingt.

L'Anglais n'a pas plus tôt aperçu l'Américain, qu'il force de voiles, pour le combattre, tandis que les bâtimens marchands cherchent à gagner la côte. Paul Jones se forme en ordre de bataille. Les deux ennemis se portent l'un sur l'autre avec résolution, à la chute du jour, et le combat s'engage avec une valeur égale. Le *Sérapis* avait l'avantage de l'échantillon et des manœuvres; Paul Jones, pour le lui ôter, prend le parti de combattre plus serré, et s'avance au point que les deux frégates s'engagent vergue à vergue. Les sabords même sont si rapprochés, que, de part et d'aûtre, la volée des canons se touche. On continue, dans cette position difficile, à se battre depuis huit heures du soir jusqu'à dix, avec une intrépidité qui tient de la fureur.

Cependant l'artillerie des Américains commençait à faiblir. Le *Bonhomme Richard* ayant reçu plusieurs boulets de gros calibre, à fleur d'eau, il ne lui était plus possible de faire usage de ses batteries basses; et, dans la batterie haute, deux ou trois pièces avaient crevé, en tuant les canonniers qui les servaient. Il ne lui en restait plus que trois en état de tirer, et il les employait contre la mâture de la frégate ennemie.

Voyant le peu d'efficacité des boulets enchaînés ou ramés, Paul Jones a recours à un autre moyen de combattre, et lance, sur le bord anglais, de nombreuses grenades et des feux d'artifice; mais déjà le bâtiment qu'il monte fait eau de toutes parts, et menace de couler. Quelques officiers, s'apercevant de cet état de détresse, lui demandent s'il pense à se rendre. « Non! » leur répond-il, d'une voix terrible, et il ne s'occupe plus qu'à faire jeter de nouveaux feux. Plusieurs parties du *Sérapis* sont embrasées, et les Anglais, à peine, peuvent éteindre les flammes. Une gargousse enfin ayant pris feu, l'explosion se communique, en un instant, à toutes les autres, et produit une terrible détonnation. Tout ce qui se trouve auprès de l'artimon tombe, frappé de mort, et les canons de l'arrière du navire sont démontés. Pearson, cependant, ne se laisse point abattre par cet accident, et ordonne l'abordage : Paul Jones se dispose à le repousser. Les Anglais, en se lançant sur son bord, trouvent les Américains prêts à les recevoir, la pique basse, et s'empressent de repasser sur leur bâtiment.

Le feu, dans l'intervalle, s'était communiqué du *Sérapis* au *Bonhomme-Richard*, et tous deux étaient la proie des flammes. Aucun péril ne pouvait ébranler ces hommes intrépides. L'obs-

curité était profonde; les combattans ne s'apercevaient plus qu'à la lueur de l'incendie, et à travers des tourbillons de fumée, tandis que la mer était éclairée au loin.

Dans cet instant, survint l'autre frégate américaine, l'*Alliance*. Ne distinguant, au milieu de cette confusion, ni amis, ni ennemis, elle lâcha toute sa bordée au *Bonhomme Richard*, et lui tua une partie des défenseurs qui lui restaient. Dès que son erreur fut dissipée, elle se porta, avec un surcroît de furie, contre le *Sérapis*. Alors, le valeureux Anglais, voyant une partie des siens morts ou blessés, son artillerie démontée, son navire démâté, et brûlant de toutes parts, amena son pavillon.

On travailla, en commun, à éteindre les flammes et l'on y réussit enfin. On fut moins heureux dans les efforts que l'on fit pour boucher les nombreuses voies d'eau du *Bonhomme Richard*, qui coula le lendemain de l'action.

De trois cent soixante-quinze hommes, qui composaient son équipage, trois cents furent tués ou blessés. Les Anglais n'eurent que quarante-neuf morts, et leurs blessés ne s'élevèrent pas au-dessus de soixante-huit.

Les fastes de la marine offrent peu d'exemples d'un engagement aussi effroyable, par l'acharne-

ment des deux partis. Pendant ce temps, la *Pallas* avait attaqué la *Comtesse de Scarborough*, et s'en était emparée, non sans une vive résistance. Paul Jones, après une victoire aussi disputée et aussi déplorable, erra, durant quelques jours, au gré des vents, dans la mer du Nord, avec ses bâtimens délabrés, et parvint enfin à relâcher au Texel.

Cependant Guichen, qui, après l'ouragan désastreux dont nous avons parlé plus haut, n'avait plus à redouter la présence de Rodney, expédia pour Cadix la flotte marchande de Saint-Domingue. C'était le premier convoi qui, depuis le commencement de la guerre, fût arrivé en Europe sans échec. En général, le soin d'escorter les navires du commerce avait été trop négligé par le gouvernement, et un préjugé, malheureusement trop répandu parmi les officiers de la marine royale, le leur faisait trouver au-dessous de leur dignité. Cette prévention donna un nouveau mérite au zèle que marquèrent, à cet égard, quelques marins distingués, dans le nombre desquels on doit accorder le premier rang au brave La Motte-Piquet, dont la réputation s'est particulièrement établie sur le dévoûment, le courage et l'habileté qu'il mit à protéger divers convois (*).

(*) La Motte-Piquet était à la Martinique, avec six vais-

On renouvelait en Espagne les immenses préparatifs de la campagne précédente. D'Estaing y avait été appelé par le roi Charles, qui le nomma généralissime de ses troupes de terre et de mer; et une armée de débarquement était toujours stationnée sur les côtes de Flandre, de Normandie et de Bretagne. Toutefois, ce ne fut encore qu'un épouvantail, et soixante-trois vaisseaux de ligne, espagnols et français, sortis de Cadix, n'eurent d'autre destination que de ramener dans les ports de France la riche flotte marchande de Saint-Domingue. Peut-être, au reste, ne fallait-il pas moins que cette formidable escorte, pour la soustraire à la capture de quarante-cinq

seaux délabrés, dont trois étaient en carène, lorsqu'une flotte de vingt-six voiles, qui se trouvait poursuivie, dans le canal de Sainte-Lucie, par quatorze vaisseaux, aux ordres de l'amiral Hyde-Parker, fut signalée par les vigies. L'*Annibal* seul était prêt à mettre à la voile. La Motte-Piquet appareille sans hésiter, engage le combat le plus inégal, et débarrasse quelques bâtimens. Une heure après, soutenu par les deux autres vaisseaux, qui, pour faire plus de diligence, s'étaient donné à peine le temps de recevoir la moitié de leurs équipages, il manœuvre avec tant d'art et de bonheur, qu'il sauve dix-sept navires et la frégate qui les escortait. L'amiral anglais ne put s'empêcher d'admirer hautement les grands talens de son adversaire, et de lui en adresser une lettre de félicitation.

vaisseaux de ligne, qui l'épiaient, et que l'amiral Darby promenait, à cet effet, de croisières en croisières.

Clinton, en Amérique, et l'amiral Arbuthnot avaient fait, au printemps, l'importante conquête de Charles-Town, capitale de la Caroline méridionale, et ils dominaient dans cette province et dans la Géorgie, avec une férocité dont les Anglais donnèrent trop d'exemples dans le cours de cette guerre. Impolitiquement, à la vérité, quelques provinces avaient formé des listes des proscrits, dont les biens furent confisqués, dont la vie même était menacée, s'ils venaient à rompre leur exil; et à la tête de ces listes se trouvait inscrit le nom de Henri Clinton. Le congrès autorisa des représailles qui, heureusement pour l'humanité, n'eurent point d'exécution.

A ces progrès de l'Angleterre dans le midi du continent américain, la France opposa une diversion dans le nord. Rochambeau fut porté par Ternay, avec six mille hommes de débarquement, à Rhode-Island, et, peu après, il reçut un nouveau renfort de six mille hommes, que lui amena Latouche-Tréville. Clinton, qui dut se repentir alors de l'évacuation de ce poste, se concerta avec Arbuthnot pour le reprendre; mais la résistance qu'on leur opposa, et un mouvement

de Washington sur New-Yorck, demeuré sans défense, les fit presque aussitôt renoncer à leur projet. Les Espagnols, de leur côté, obtenaient des succès dans le Yucatan, et chassaient les Anglais de leurs établissemens de Campêche. Ils s'emparaient, en même temps, dans la Floride occidentale, du fort Mobile et de Pensacola.

Ce fut durant cette campagne qu'eut lieu la défection d'Arnold, l'un des généraux américains les plus estimés. Soupçonné d'avoir détourné, à son profit, une partie du butin fait sur l'ennemi, il avait perdu la confiance du congrès. Il s'en aperçut, et résolut de s'en venger en désertant la cause de la liberté, dont il avait été jusque là l'un des plus chauds apôtres.

Clinton accueillit le traître, mais il exigea, pour gage de son changement, qu'il lui livrât le fort où il commandait. Le major André, jeune officier anglais de la plus grande espérance, dépêché vers lui pour concerter les dispositions nécessaires à l'exécution de ce projet, est arrêté déguisé en paysan, et les preuves de l'intelligence sont saisies dans ses bottes.

Instruit, par hasard, de cet événement, Arnold s'échappe (*), et l'infortuné major, tout en

(*) Arnold servit depuis contre ses compatriotes, et pensa

pénétrant ses juges du plus vif intérêt, est condamné à mort (*), comme espion.

Luttant avec peine contre la marine réunie de France et d'Espagne, l'Angleterre réclamait, depuis long-temps, en vertu de traités antérieurs, l'assistance de la Hollande, partagée alors en deux factions, celle des républicains, qui refusait de se commettre avec la France, et celle du Stathouder, dévoué à la Grande-Bretagne,

être fait prisonnier dans une action. « Qu'eussiez-vous fait de moi, demanda-t-il à un Américain, si vous m'eussiez pris? — Nous aurions séparé de ton corps, répondit celui-ci, cette jambe qui fut blessée pour le service de la patrie, et nous aurions pendu le reste. » ANQUETIL.

(*) Instruit de son sort, le jeune Anglais ne fit pas éclater, à l'approche du trépas, ce mépris qui n'est souvent que dissimulation ou abrutissement, ni cette faiblesse qui est le propre des hommes efféminés ou coupables, mais cette fermeté, noble apanage de l'homme vertueux et fort. Il regrettait la vie, mais il gémissait bien plus de la manière dont il fallait la perdre. Il eût voulu mourir en militaire, c'est-à-dire être fusillé; mais on lui destinait la peine des espions et des malfaiteurs, l'infâme supplice de la corde, en usage dans la philanthropique Grande-Bretagne.

Cette idée le pénétrait d'horreur; il la peignit avec force à la cour martiale, qui ne lui fit point de réponse, ne voulant point accéder à sa demande, et regardant comme une cruauté de lui signifier un refus formel.

par ses alliances avec la maison de Brunswick, qui le gouvernait. La première prévalut, et répondit par un silence obstiné aux demandes du cabinet de Saint-James.

De nouvelles réclamations, et des plaintes sur l'asile donné à des corsaires américains, n'eurent

Deux autres causes de désespoir ajoutaient aux angoisses du malheureux André : l'une était la crainte que sa mort ne livrât à la misère une mère et trois sœurs qu'il aimait tendrement; l'autre que la voix publique n'accusât le général Clinton de l'avoir précipité, par ses ordres, dans l'affreuse situation où il était réduit. Il ne pouvait songer, sans les regrets les plus amers, que l'on pourrait imputer sa mort à l'homme qu'il aimait et respectait le plus. Il obtint la permission de lui écrire, et il n'en fit usage, que pour lui recommander sa mère et ses sœurs, et encore, pour attester que c'était non-seulement contre ses intentions, mais même contre ses ordres positifs qu'il s'était introduit dans le camp des Américains, et avait pris un déguisement.

Conduit au pied du gibet, il dit : « Est-ce donc ainsi que je dois mourir ? » On lui répondit que l'on n'avait pu faire autrement. Il ne dissimula point sa profonde douleur. Enfin, après avoir prié quelques instans, il prononça ces paroles, qui furent les dernières : « Soyez témoins que je meurs comme un homme de cœur doit mourir. »

Telle fut la fin, juste peut-être, mais trop affreuse, d'un jeune homme digne, à tant de titres, d'une meilleure destinée. Amis, ennemis, tous ressentirent une tristesse profonde.

BOTTA.

pas plus de succès, ou, du moins, les mesures qui en furent la suite, parurent des actes de connivence. Dès lors, le commerce des Provinces-Unies fut livré à la rapacité anglaise. L'accession, que méditait la Hollande, à la neutralité armée, semblait devoir y porter remède; mais l'Angleterre, que cette menace aurait frustrée de son espérance, déclara nettement la guerre à la Hollande, se flattant de compenser sur les possessions sans défense de cette puissance, les pertes que pourraient lui faire éprouver les autres.

Rodney n'eut pas plus tôt reconnu son erreur sur les projets des Français et des Espagnols, qu'il revola vers les Antilles, et, seule puissance alors dans ces mers, il se hâta d'en profiter, pour mettre quatre mille hommes à terre à Saint-Vincent. Toutefois, sept cents Français, qui formaient la garnison de Kinstown, suffirent pour lui enlever l'espérance qu'il avait conçue de s'en rendre maître.

Informé de la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Hollande, il tourna ses efforts vers des conquêtes plus faciles et plus lucratives. Saint-Eustache est pris; trente-deux navires, chargés des dépouilles des négocians hollandais, sont expédiés en Europe, sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne, mais, à la vue des côtes bri-

tanniques, et à la hauteur des Sorlingues, ils sont rencontrés par La Motte-Piquet, qui en enlève vingt-six.

Vers le même temps, le comte de Grasse, parti de Brest, avec vingt-un bâtimens de haut-bord, et un nombreux convoi, ayant fait remorquer les plus mauvais voiliers, arrive aux Antilles. Occupé, à Saint-Eustache, à la vente des effets qu'il a capturés, Rodney détache le vice-amiral Hood, pour l'observer, et lui fermer l'entrée du port de la Martinique. La flotte française se grossit, en vue du Fort-Royal, d'un renfort de quatre vaisseaux; Hood, malgré son infériorité, ne refuse pas le combat, et ne prend chasse qu'après quatre heures d'engagement.

Une diversion sur Sainte-Lucie, en trompant les Anglais sur le véritable dessein de l'amiral français, lui permit de descendre à Tabago, sans y être attendu. Bouillé, déjà en réputation par la prise de la Dominique, conduisit les attaques, et fit capituler les forces de cette île importante et par ses productions, et par son voisinage du continent méridional de l'Amérique. Quant à de Grasse, des dépêches qu'il reçut, alors, de Rhode-Island, par la frégate la *Concorde*, qui lui amenait des pilotes américains, lui firent quitter ces parages, et gagner d'abord Saint-Domingue. Ju-

geant la campagne finie dans les Antilles, Rodney repassa en Angleterre, avec une partie des dépouilles de Saint-Eustache, et laissa à Hood le commandement en chef de la flotte.

De Grasse ne fit que toucher à Saint-Domingue; il y prit des troupes de débarquement, et, de cette île, il gagna le rapide et dangereux canal de Bahama, pour se rendre plus tôt sur les côtes de l'Amérique où il était attendu avec impatience. Il pensa, dans sa route, intercepter, à la pointe de Cuba, un riche convoi, qui venait de sortir de la Jamaïque, et qui, y rentrant aussitôt, jeta l'alarme dans toute l'île. Enfin, l'amiral français, mouilla à l'entrée de la Chesapeak, et commença à exécuter, pour sa part, le plan concerté, à Rhode-Island, par Washington et Rochambeau, et auquel la frégate, dépêchée aux Antilles, l'avait invité à concourir. Ce plan consistait à enfermer tellement Cornwalis, dans la péninsule d'Yorck-Town, qu'il fût contraint de subir le sort de Burgoyne, à Saratoga, et de mettre bas les armes.

Contrarié dans sa marche par La Fayette, qui, avec un faible corps de milices, ne cessait, depuis long-temps, de l'observer et de le harceler, le général anglais se vit forcé de rétrograder vers la mer, lorsque la jonction des Français avec les

Américains vint accroître pour lui la difficulté de subsister dans un pays qu'il avait ruiné par ses dévastations. Il gagna Yorck-Town, et il y était en communication avec la flotte de l'amiral Arbuthnot, qui le fournissait de vivres, et qui devait même lui amener des renforts. Toutefois Clinton, qui les lui promettait, changea de résolution sur l'avis certain qu'il crut avoir par une lettre interceptée, que Washington et Rochambeau se proposaient de marcher contre lui.

Cette lettre était une feinte des deux généraux; ils lui donnèrent un nouveau crédit, par un mouvement prononcé qu'ils firent sur New-Yorck. Clinton, dès-lors, rappela encore Arbuthnot, ce qui permit à de Grasse d'entrer sans obstacle dans la baie, et de couper toute retraite à Cornwalis, du côté de la mer, ainsi qu'on s'appliquait à la lui enlever du côté de la terre, mais insensiblement pour le mieux abuser.

Trois mille hommes, amenés par la flotte, et commandés par Saint-Simon, se réunissent aussitôt à La Fayette. Terminant une marche de près trois cents lieues, Washington et Rochambeau arrivèrent à Baltimore, à l'autre extrémité de la baie, où l'officier chargé de leur annoncer la présence de l'amiral à sa station, les attendait depuis une heure : concours bien extraordinaire dans

une entreprise d'une exécution si longue, et concertée de si loin!

Des frégates les transportent à Williamsbourg, où toutes les troupes de l'expédition se trouvent réunies au nombre de vingt mille hommes, dont la moitié sont Français. Custines, Vioménil, Chatellux, se font remarquer parmi les principaux officiers, ainsi que Biron, connu alors sous le nom de Lauzun, qui avait achevé la conquête du Sénégal; Noailles, qui s'était déjà distingué à la prise de Grenade; Rochambeau, fils du général, et colonel du régiment d'Auvergne; Mirabeau, frère du député de ce nom, à l'assemblée constituante, colonel de celui de Touraine; Duportail, depuis ministre; le commissaire ordonnateur Villemanzy, Charles Damas, Robert Dillon, Charles Lameth, Matthieu Dumas, Alexandre Berthier, mort prince de Neuchâtel et de Wagram, et une foule d'autres, tous unis alors de sentimens, et qui depuis, par l'effet de nos dissensions domestiques, ont combattu sous des drapeaux divers, mais ont également conservé purs, intacts et sans tache, la gloire et l'honneur français.

Réunis, Graves et Hood essaient de troubler les opérations combinées, suivi de vingt-quatre vaisseaux de ligne, de Grasse marche à leur rencon-

tre. Les Anglais n'en ont que dix-neuf, et, malgré cette disproportion, l'importance des résultats, et la confiance en leur tactique leur font engager le combat. La circonstance du vent, et la nature des évolutions ne permettent guère qu'aux avant-gardes une lutte sérieuse. Bougainville commande celle de la flotte française. Plus maltraités que leurs adversaires, les Anglais disparaissent au bout de deux jours, et laissent le champ libre aux opérations des alliés.

Long-temps endormi sur le danger de sa situation, tant par la politique lenteur de son investissement, que par les avis mêmes de Clinton, qui se croyait toujours l'objet des manœuvres de l'ennemi, Cornwalis avait partagé sept à huit mille hommes qui lui restaient, entre les deux villes d'Yorck-Town et de Glocester, et avait négligé de donner aux fortifications de ces places tout le soin qu'il y eût apporté, sans doute, s'il n'eût été entretenu dans une funeste sécurité. Aussi les opérations qui devaient décider de son sort, furent-elles peu prolongées.

Les troupes se sont mises en mouvement, de Williamsbourg, et les deux villes sont investies au plus près. On ouvre la tranchée devant Yorck-Town, et, le dixième jour du siége, après quelques exploits brillans de part et d'autre, Corn-

walis demande une suspension d'armes pour régler une capitulation. Il avait, à l'aide de quelques bateaux, essayé sur Glocester une fuite qui eût été inutile, et qu'un orage dérangea.

Six mille hommes de troupes réglées, et quinze cents matelots mirent bas les armes, et furent faits prisonniers. Cette expédition, qui décida de la fortune de l'Amérique, ne coûta pas cent hommes aux alliés. La générosité et l'affabilité françaises se signalèrent en cette occasion à l'égard des prisonniers. Elles ne crurent pas cependant pouvoir se permettre de sauver au général anglais une légère humiliation, celle de remettre à Washington lui-même, l'épée qu'il offrait à Rochambeau et à La Fayette, qui, français, et sentant le prix de leur dignité et des convenances, se déclarèrent auxiliaires.

Peu auparavant, l'actif Bouillé profitait de l'absence de toute escadre dans les Antilles, pour reprendre Saint-Eustache, et les îlots qui en dépendent. Des douze cents hommes qu'il avait destinés à cette conquête, huit cents ne purent aborder à temps; les quatre cents autres, commandés par Arthur Dillon, colonel du régiment de ce nom, surprirent la garnison au moment où, sortie de la place, elle s'occupait, sur l'esplanade, d'exercices et de manœuvres. Celle-ci se hâte de

rentrer dans le fort; mais les Français y pénètrent avec elle, s'emparent des ponts-levis, et font capituler huit cents soldats qui, trompés par l'audace des assaillans, ne doutent pas qu'ils ont affaire à une avant-garde prête à être soutenue par tout un corps d'armée.

Une somme de seize cent mille livres appartenant à Rodney et à Vaughan, provenant de la vente de leurs prises, et qui était encore déposée à Saint-Eustache, devint le partage de l'armée, en sorte que l'avarice anglaise profita peu de ses dures exactions.

L'océan qui baigne les côtes de l'Europe, offrit encore l'imposant spectacle de la réunion des flottes française et espagnole sous Guichen et sous don Louis de Cordova. Les cinquante vaisseaux qui la composaient croisèrent à la hauteur des Sorlingues, forcèrent à se blottir dans Torbay la flotte de Darby, jetèrent de nouveau l'alarme sur les côtes de la Grande-Bretagne, puis rentrèrent dans leurs ports respectifs, sans avoir rien exécuté des grands desseins qu'ils paraissaient destinés à accomplir, et qu'on suppose avoir été, pour le moins, d'empêcher le retour des convois du commerce anglais.

Dans le même temps que la grande flotte sortait de Cadix, une expédition en appareillait

pour la Méditerranée. Contrariée par les vents, il lui fallut près d'un mois pour aborder à Minorque, l'objet de sa destination. Cent voiles y débarquèrent douze mille hommes, que commandait Crillon, général au service d'Espagne. L'île entière se soumit immédiatement, à l'exception du fort Saint-Philippe. Murray fut assez heureux pour pouvoir y réunir toutes les troupes dispersées en divers postes, et formant un effectif de trois mille hommes.

Les fortifications de Saint-Philippe avaient été considérablement accrues; toutes étaient taillées dans le roc; les murailles avaient soixante pieds de hauteur, et les fossés presque autant de profondeur. Les demi-lunes et les contre-gardes qui défendaient le corps de la place, le chemin couvert et les glacis, enfin divers petits forts en avant, minés et contre-minés, étaient pourvus de souterrains de communication, impénétrables à la bombe, et coupés encore de puits à bascules, propres à arrêter l'ennemi, dans le cas où il parviendrait à s'y introduire.

Pour vaincre tant d'obstacles, des renforts étaient nécessaires. La France fit passer à Minorque une division, composée des régimens de Lyonnais, de Bretagne, de Bouillon et de Royal-Suédois. Ce fut alors que commencèrent les opé-

rations du siége, dont le succès, toutefois, était réservé à l'année suivante.

Parti de Brest, avec cinq vaisseaux de ligne, le bailli de Suffren était chargé de la double mission de conduire dans l'Inde, un renfort destiné au comte d'Orves, et d'assurer, en même temps, le cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, contre le commodore Johnston, qui venait d'appareiller de la Méditerranée, porteur d'instructions impératives de l'attaquer. Parvenu aux attérages de Saint-Yago, l'une des îles portugaises du Cap-Vert, Suffren rencontra Johnston, et forma aussitôt le projet de le réduire à l'impossibilité d'exécuter les ordres de son gouvernement.

Suivi de deux vaisseaux seulement, il pénètre dans la baie de la Praya, à travers les nombreux bâtimens qui la remplissent, et, par un feu nourri et soutenu pendant une heure, il leur cause d'immenses dommages. Lui-même a beaucoup souffert, et ce n'est qu'avec peine qu'il sort de la baie. Toutefois, il a rempli son but, et, moins maltraité que son adversaire, qui emploie seize jours à se réparer, il peut le prévenir au Cap, où il dépose quelques troupes, ainsi que Bussi, que ses exploits et ses négociations dans l'Inde ont rendu célèbre.

Ce général devait rester momentanément au Cap, pour en diriger les moyens de défense, et y attendre de nouveaux renforts expédiés d'Europe. Divers obstacles s'opposèrent à cet envoi, et forcèrent à remettre à un temps plus favorable, les coups décisifs que l'on s'était proposé de porter dans ce pays. Bussi ne put donc remplir, de sa destination, que ce qui concernait le Cap; mais il s'en acquitta si bien, que le commodore, ayant paru devant la place, et reconnu sa situation, n'essaya pas même de l'insulter, et reprit la route de la Grande-Bretagne.

Aux avantages près que les Anglais avaient obtenus, dans l'Inde, sur Hyder, avantages qu'ils achetèrent de la perte de beaucoup d'Européens, cette campagne fut malheureuse pour eux. Cependant ils la terminèrent par un incident qui fit honneur à Kempenfeld, mais dans lequel la fortune entra aussi pour sa part. Cet amiral croisait sur les côtes de France, avec douze vaisseaux de ligne, dans l'espérance d'intercepter un riche convoi de cent trente-cinq bâtimens, venant de Saint-Domingue, et qui entra heureusement à Brest, lorsqu'il fut rencontré par Guichen, à cinquante lieues, au sud d'Ouessant.

Le Français commandait une escadre égale en forces à celles de l'Anglais, et, se rendant à

Cadix, escortait chemin faisant, deux vaisseaux de ligne et un convoi destiné pour l'Inde, et sept autres bâtimens de guerre, avec cent dix-huit transports chargés de neuf mille hommes, que Vaudreuil conduisait aux Antilles, en sorte qu'il avait une immense supériorité sur l'Anglais. Un coup de vent d'abord, et une tempête terrible ensuite, l'empêcha d'en profiter, et sépara le convoi de la flotte.

A la vue des Français, dispersés à la vérité, Kempenfeld eut l'heureuse audace de couper quinze bâtimens, et il en eût amariné davantage, si Vaudreuil, avec deux vaisseaux seulement, ne l'eût arrêté dans ses progrès, et déterminé à une retraite prudente, par l'appréhension d'avoir à résister bientôt, peut-être, aux forces françaises réunies. Plusieurs navires du convoi furent jetés à la côte, et Vaudreuil n'en put conduire qu'une partie à la Martinique, où de Grasse et Bouillé l'attendaient, pour former une tentative sur la Jamaïque.

Cette expédition en Amérique, le siége de Gibraltar en Europe, et le recouvrement de l'Inde en Asie, tels étaient les résultats que l'on espérait des efforts immenses que faisaient encore la France et l'Espagne, dans la vue d'amener la paix. La prise de Saint-Christophe avait préludé à ces

grands projets. Fort de vingt-huit vaisseaux, l'amiral français y avait débarqué six mille hommes, aux ordres de Bouillé, qui avait sous lui Duchilleau, Saint-Simon, Dillon et Damas. L'île se soumit immédiatement, à l'exception de la forteresse de Brimstone-Hill, où Frazer avait réuni ses divers détachemens.

Pendant qu'on en faisait l'investissement, Albert de Rioms présidait à la pénible extraction de pièces de siége, englouties près de la côte avec le navire qui les transportait. Ses soins eurent le plus heureux succès, et déjà les batteries commençaient à jouer, lorsqu'on aperçut la flotte de Hood, montant de vingt à vingt-deux vaisseaux, qui s'approchait du fort.

De Grasse quitta aussitôt son mouillage dans la rade, pour aller au-devant de lui. Deux engagemens eurent lieu entre les escadres; ils furent peu importans, mais ils se terminèrent par une habile manœuvre de la part des Anglais, qui, donnant le change à de Grasse, eurent l'adresse de s'embosser sur le fond même qu'il venait de quitter, et de contraindre l'ennemi à tenir la mer, à leur place. Un coup de vent pouvait l'éloigner tout-à-fait, et alors la position des assiégeans, entre la flotte et la forteresse, serait devenue très-critique.

Redoublant d'efforts et d'activité, les Français triomphent de ce désavantage, et repoussant les troupes que Hood a débarquées à la Basse-Terre, ils éloignent ses frégates de Brimstone-Hill, et, à l'aide de l'artillerie auxiliaire du *Caton*, que Framont met à leur disposition, ils parviennent à faire capituler la place.

Non seulement de Grasse, durant cet intervalle, n'essaya point d'attaquer Hood, que l'immobilité de son embossement, à une certaine distance de la côte, rendait vulnérable, mais il eut encore à se reprocher de l'avoir si peu surveillé après la capitulation, que, malgré le temps qui fut nécessaire aux Anglais, pour lever leurs ancres, ils lui échappèrent. Il eut cruellement à se repentir, dans la suite, de cette double faute. Hood rentra heureusement à Sainte-Lucie, où l'escadre de Rodney porta la flotte anglaise à trente-huit vaisseaux, tandis que celle de France, après la réunion de Vaudreuil, n'en comptait que trente-cinq.

Toutefois, dix-sept bâtimens espagnols l'attendaient à Saint-Domingue, et devaient lui rendre la prépondérance nécessaire à la conquête de la Jamaïque. De Grasse partit de la Martinique pour effectuer cette jonction. Rodney l'épiait, de Sainte-Lucie : doublés en cuivre,

tous ses vaisseaux avaient une marche supérieure à celle des Français, que retardait encore le convoi qui portait les troupes de débarquement. Aussi, dès le soir même, fut-il en vue, et le lendemain, son avant-garde, aux ordres de Hood, atteignit l'armée française.

Ayant fait signal au convoi de continuer sa route, sous l'escorte de deux bâtimens de haut-bord, de Grasse engage le combat avec l'avant-garde anglaise, la maltraite, et, au bout de deux heures, continue de faire voile sur la Guadeloupe. Le *Caton* et le *Jason* sont séparés de la flotte; mais, justement convaincu de l'importance d'éviter Rodney, tant qu'il n'aura pas opéré sa jonction, il les abandonne sagement, et poursuit sa route. Que ne s'est-il rappelé, le sur lendemain, les motifs qui l'avaient déterminé alors! Presque au moment de mettre l'ennemi dans l'impossibilité de l'atteindre, non seulement il s'arrête, mais encore il rebrousse chemin, pour dégager le *Zélé*, que des avaries dans ses manœuvres font dériver sur la flotte anglaise. Il sauve en effet ce vaisseau, qui fut remorqué jusqu'à la Guadeloupe, où s'étaient rendus le *Caton* et le *Jason;* mais il est rejoint par Rodney, entre les Saintes et la Dominique, et se trouve dans la funeste impossibilité de refuser un combat in-

égal, qu'il eût suffi d'éviter, pour dominer dans ces mers.

De Grasse restait avec trente vaisseaux, dont la ligne n'était pas encore bien formée lorsque l'action commença, à sept heures du matin. Aussi l'avant-garde, que commandait Bougainville, fut-elle bientôt séparée du corps de bataille, malgré la vigoureuse et brillante résistance du *Sceptre*, que montait le brave et trop infortuné Lapeyrouse.

Dès lors l'issue du combat fut prévue par la facilité qu'eurent les Anglais d'attacher sur un seul plusieurs de leurs vaisseaux. L'amiral, la *Ville de Paris*, de cent dix canons, fut surtout en butte à cette rude épreuve (*).

Après un engagement opiniâtre, qui se prolongea jusqu'à six heures et demie du soir, totalement désemparée et dans la nécessité de couler,

(*) Environné par quatorze vaisseaux anglais, qui l'attaquaient, ensemble, de l'arrière et des deux bords, de Grasse persista dans la plus opiniâtre défense. On l'entendit s'écrier, douloureusement, plusieurs fois : « N'y aura-t-il donc pas un boulet pour moi ! » Resté presque seul vivant sur le pont, il n'amena son pavillon qu'après dix heures consécutives du combat le plus acharné dont l'histoire moderne eût, jusqu'alors, fait mention. La *Ville de Paris* et le *Glorieux* périrent, corps et biens, en revenant en Europe.

SEVELINGES.

ou d'amener, la *Ville de Paris* eut au moins l'honneur de succomber noblement sous les efforts réunis de dix à douze bâtimens (1) qui s'étaient acharnés sur elle. Quatre autres vaisseaux, presque aussi maltraités, et dont, par cette cause, les Anglais purent à peine profiter, furent pris dans le même combat; et, sept jours après, le *Caton* et le *Jason*, qui ignoraient cet événement, subirent le même sort, en se rendant à Saint-Domingue.

Vaudreuil, en y ramenant dix-neuf vaisseaux sans obstacle, et Bougainville sa division, qui avait relâché à Saint-Eustache, accrurent le regret que l'amiral n'eût pas poursuivi sa route (*). Les transports étaient arrivés heureusement, mais la tardive réunion, qui se fit alors, n'offrant plus même d'égalité avec l'ennemi, qui

(*) Que de choses à dire, et combien de fois des causes futiles ont amené des résultats désastreux! *Qui potest capere capiat.*

. . . .

Avant d'examiner les causes de cette catastrophe, avant même de chercher à les connaître, on se fit un jeu cruel d'accabler de Grasse des reproches les plus amers, des railleries les plus sanglantes. Des épigrammes, des chansons, circulaient de bouche en bouche, et, dans ce siècle, où tout se recueille,

(1) Anquetil.

gagna la Jamaïque, il fallut renoncer à l'expédition projetée contre cette île. Les Espagnols regagnèrent leurs ports, et Vaudreuil, après avoir croisé quelque temps entre la Jamaïque et Saint-Domingue, puis escorté jusqu'au débouquement les flottes marchandes des îles, gagna le continent de l'Amérique, pour y passer le temps de l'hivernage, et s'y fournir des bois nécessaires à la réparation de ses bâtimens.

Vaudreuil, avant son départ, avait détaché de sa flotte une escadrille aux ordres de Lapeyrouse. Elle était composée d'un bâtiment de haut-bord, et de deux frégates, l'une desquelles portait le chevalier de Langle, l'ami et depuis encore l'infortuné compagnon des tristes destinées de son chef.

Cette expédition, qui avait trois cents hommes de débarquement, commandés par Rostaing et

elles seront conservées comme un monument de la plus odieuse calomnie. Les femmes portaient alors des croix d'or *à la Jeannette;* on en fit d'autres qui furent nommées *à la de Grasse.* Les unes avaient un *cœur,* les autres n'en avaient pas.

On a osé élever des doutes sur la bravoure personnelle de l'amiral, ou plutôt, on n'a pas rougi de l'accuser d'une infâme lâcheté. Il suffirait peut-être de rappeler que, depuis longtemps, dans toute la marine royale, on disait de lui : « De Grasse à six pieds, et six pieds un pouce, quand il est en présence de l'ennemi. »

SEVELINGES.

Monneron, avait pour but de détruire les entrepôts de pelleteries que les Anglais tenaient dans la baie d'Hudson. Il suffit à Lapeyrouse de paraître sur ces plages désolées pour en faire capituler les forts; et il eut moins à se défendre contre les hommes que contre les vents, les écueils et les glaces, qui, plus d'une fois, pensèrent le faire renoncer à son entreprise, dans la crainte de ne pouvoir effectuer son retour.

On estime que la ruine de ces établissemens fit éprouver aux Anglais une perte de douze millions. On remarque, d'ailleurs, à l'honneur et au soulagement de l'humanité que, dans l'embrasement général auquel furent dévoués ces riches magasins, le généreux Français épargna ceux qui contenaient les vivres, afin que les malheureux habitans, que la crainte avait fait fuir dans les bois, à son approche, pussent trouver encore des moyens d'existence après son départ.

L'apparition de Vaudreuil sur les côtes du continent américain, inquiéta les Anglais, qui l'occupaient encore, et qui y faisaient à peine une guerre défensive. L'évacuation de Savannah et de Charles-Town en furent peut-être la suite, et New-Yorck, toujours menacée par Washington et par Rochambeau, était disposée, pour peu qu'elle fût pressée, à suivre cet exemple.

Le général en chef, Gui-Carleton, ancien gouverneur du Canada et successeur de Clinton, avait des instructions pacifiques, qui lui enjoignaient de négocier plutôt que de combattre; mais ses efforts, pour obtenir une paix séparée, qui ne pouvait être qu'un leurre, n'eurent aucun succès.

Rodney avait également été remplacé par l'amiral Pigot. Sa conduite à Saint-Eustache avait été le motif de son rappel; mais son bonheur voulut qu'il parût une injustice, en ce que, arrêté par la cour d'Angleterre, avant le combat dans lequel fut prise la *Ville de Paris*, il ne s'exécuta qu'après la victoire dont le cabinet de Saint-James ne pouvait être encore instruit. On essaya de le dédommager, en l'élevant à la pairie.

De Grasse avait devancé Rodney dans la Grande-Bretagne. Cet illustre prisonnier était accueilli partout avec des distinctions flatteuses, mais quelquefois incommodes de la part du peuple qui, en l'appelant sur son balcon, et en applaudissant à sa bravoure, satisfaisait, peut-être, autant au besoin de manifester un arrogant orgueil (1), qu'à celui de consoler un ennemi respectable (*).

(*) Partout où le comte de Grasse paraissait en Angle-

(1) ANQUETIL.

GIBRALTAR. — BATTERIES FLOTTANTES.

Après avoir balayé l'Océan d'Europe, et assuré la rentrée de leurs flottes marchandes, les escadres française et espagnole regagnèrent la Méditerranée, et jetèrent l'ancre devant Algésiras, pour seconder les opérations dirigées contre Gibraltar (*). Ce roc était menacé, du côté de terre, c'est-à-dire, du côté de sa plus haute élévation, par deux cents bouches à feu, qui le foudroyaient vainement, au plus près; et du côté de la mer,

terre, il était environné d'une foule immense. Les papiers publics le prièrent de ne point regarder cet empressement, comme une impertinence grossière, mais comme une noble curiosité produite par l'admiration. Cet article finissait par ces mots : *Sic Virtus*, ET *victa* placet. Toutefois l'application eût été plus juste, plus vraie et plus polie, si le publiciste anglais, usant d'une licence permise et autorisée par l'usage, eût dit : « Sic Virtus, VI victa, placet. » SEVELINGES.

(*) Les hasards de cette grande entreprise enflammaient tellement la valeur de tous les hommes belliqueux, que ceux qui n'étaient point appelés à y prendre une part active, voulaient, du moins, être spectateurs des scènes glorieuses qui se préparaient au pied de ce rocher formidable. C'était non seulement de France et d'Espagne, mais encore d'Allemagne et du fond du nord, que l'on voyait les personnages les plus distingués accourir, à l'envi, au camp

par dix batteries flottantes, de l'invention du colonel d'artillerie d'Arçon (*).

C'étaient des vaisseaux rasés, recouverts d'un triple toit, à l'épreuve de la bombe, et garnis

de Saint-Roch et dans le port d'Algésiras. Jusque dans les contrées Barbaresques même, la curiosité s'empara des habitans. Ils arrivaient des côtes d'Afrique, pour contempler un spectacle aussi nouveau pour eux. Tout était en mouvement dans le camp, dans les arsenaux, et sur la flotte des alliés, tandis que, du haut de son rocher, le général Elliot attendait, avec une constance héroïque, l'attaque dont il était menacé.

BOTTA.

(*) Pour mettre ses batteries flottantes à l'abri de la bombe, et les hommes qui servaient leur artillerie, à couvert de la mitraille et de la mousqueterie, d'Arçon les avait fait surmonter d'un toit à l'épreuve, sur lequel les bombes devaient glisser et rouler dans la mer, sans faire aucun mal. Ce toit était attaché sur des supports qui permettaient de lui donner plus ou moins d'inclinaison, selon le besoin. Il était composé de cordes tressées, et recouvertes de cuirs préparés et mouillés. Tout cet échafaudage était construit sur les carcasses de gros bâtimens de diverses portées, depuis six cents, jusqu'à quatorze cents tonneaux, dont on avait enlevé les mâtures et toute espèce d'agrès. Chaque batterie, pour que son feu ne fût point exposé à être ralenti par les pertes que l'on pourrait faire en morts et en blessés, avait, à bord, outre l'équipage, et attachés au service des pièces de gros calibre, trente-six artilleurs, tant espagnols que français.

Idem.

d'un bordage épais, recelant des moyens d'y entretenir une humidité suffisante, pour les préserver de l'effet des boulets rouges (*). Ces batteries flottantes présentaient contre le môle, le seul point qu'on pût raisonnablement tenter d'escalader, un front de cent cinquante pièces de canon, et complétaient l'investissement formé par la nombreuse flotte combinée, qui serrait la place, du côté de la mer, et fermait tout accès aux secours, dont elle avait le plus grand besoin, en vivres, en munitions et en soldats.

(*) On ne pouvait se flatter d'emporter Gibraltar dans une attaque de peu de durée; mais, était-il possible de la prolonger, sans que la flotte courût les risques d'une entière destruction? Cette considération occupa la pensée de plusieurs hommes à talens. Ils présentèrent des plans d'inventions diverses, ayant toutes pour but de faciliter les moyens de battre les fortifications du côté de la mer. Ces projets furent examinés avec la plus extrême attention. Plusieurs furent rejetés, comme ne remplissant point l'objet en vue; on n'allégua contre aucun l'énormité des frais. Après de longs débats, les voix se réunirent enfin en faveur de d'Arçon, colonel du génie, au service de France, dont le plan fut trouvé ingénieux et séduisant.

Il y proposait des machines d'une construction aussi neuve que surprenante, qui devaient être non seulement à l'épreuve du canon, mais même à l'abri des boulets rouges. Pour leur procurer le premier de ces avantages, on leur donna un bordage d'une excessive épaisseur; le second

A l'époque marquée pour le jeu de ces formidables moyens de destruction, le feu commence sur les dix heures du matin. A quatre heures du soir, celui des batteries de la place paraît éteint, et son brave gouverneur, Elliot, semble se résigner au sort pénible de céder à la fortune. Mais, alors même, il faisait de nouvelles dispositions, et tournait la majeure partie des forces de sa garnison au service des boulets rouges dirigés contre les batteries flottantes. Sur six mille boulets, qu'il y fit tomber, sa persévérance en

devait résulter d'un blindage qui défendait toutes les parties exposées aux coups de l'artillerie, et d'une charpente de fortes poutres, revêtue de grosses planches de liége, profondément humectées par un long séjour dans l'eau. Outre ces précautions, l'intérieur était garni d'une couche épaisse de sable mouillé. Mais l'ingénieux inventeur n'étant pas encore satisfait de son ouvrage, et voulant le rendre absolument invulnérable, imagina d'y établir des courans d'eau, qui traversassent les bâtimens de toutes parts. Au moyen de fortes pompes et de nombreux tuyaux, elle devait sans cesse y circuler, comme le sang dans les veines du corps humain. En conséquence, si un boulet rouge pénétrait dans le bordage, il devait arriver que, brisant lui-même un ou plusieurs conduits, l'eau se répandrait aussitôt avec abondance, et préviendrait, par là, l'embrasement. On regardait comme un mécanisme admirable, que le mal dût porter son remède avec lui.

BOTTA.

adressa un, avec succès, dans le bordage de la *Talla-Piedra*, commandée par l'aventureux prince de Nassau.

La crainte de laisser endommager les poudres par l'humidité, avait fait négliger une partie des mesures de précaution indiquées, contre l'incendie, par l'ingénieur français, qui s'y refusa d'abord, mais qui s'y résigna ensuite par complaisance, et vaincu, d'ailleurs, par l'enthousiasme que témoignaient les braves qui voulaient bien en courir les risques.

Le boulet fit des progrès qui furent long-temps insensibles, et qu'ensuite l'on ne put arrêter, quand on s'en aperçut, au milieu des ténèbres. Pour comble de malheur, on avait oublié, en cas de pareil accident, de se réserver les moyens d'éloigner promptement les bâtimens incendiés, de ceux qu'ils avoisinaient. Les chaloupes, qu'on envoya tardivement à cet effet, se remplirent de ceux qui craignaient pour eux-mêmes l'explosion de la machine.

Deux autres batteries prirent feu, peu à près la première, et les équipages de celles qui n'étaient point encore endommagées, redoutant le même sort, se hâtèrent de les abandonner; enfin l'appréhension qu'elles ne tombassent entre les mains des Anglais, porta les Espagnols à les dé-

vouer, assez inconsidérément, aux flammes, en sorte qu'on perdit l'espérance de renouveler cette épreuve. Douze cents hommes, dans cette nuit fatale, périrent ou furent faits prisonniers. Le prince de Nassau se sauva à la nage.

La funeste expérience qu'on venait de faire des batteries flottantes, n'était point encore une leçon assez forte, et l'on fut assez aveugle pour s'opiniâtrer à une conquête, dont l'infructueuse tentative avait paralysé, pendant toute la durée de la guerre, des moyens immenses qui eussent décidé la querelle dans d'autres contrées. Cette conquête, toutefois, on ne l'espéra plus que d'un blocus, qui minerait les ressources de la place. Il était assuré du côté de la terre, et quarante-six vaisseaux semblaient le rendre presque aussi certain du côté de la mer.

Cependant Howe, qui s'était retiré sur les côtes d'Irlande à l'approche des flottes combinées, arrivait avec trente-quatre vaisseaux seulement pour rompre ce dessein. Parti de Plimouth, le 11 septembre 1782, il était le 9 octobre à la hauteur du cap Saint-Vincent.

Instruit de son approche, don Louis de Cordova se préparait à le recevoir, lorsqu'un coup de vent sépara ses vaisseaux et en chassa une partie dans la Méditérranée. Ce même coup de vent,

favorable à l'Anglais, l'y fit entrer, et le porta sur Gibraltar qu'il ravitailla, protégé qu'il fut par un temps brumeux qui empêcha de l'apercevoir. Le lendemain il avait repassé le détroit.

On court à sa poursuite; la marche inégale des vaisseaux espagnols ne permet qu'à trente-deux bâtimens de l'atteindre. L'avant-garde, aux ordres de La Motte-Piquet, engagea le combat; Howe feint de vouloir l'accepter; mais, à la nuit, il se couvre de voiles, et, au jour, toute espérance de le joindre est évanouie. Howe avait rempli sa mission, et son escadre, dernière ressource de la Grande-Bretagne, lui était trop nécessaire pour en compromettre le salut.

PAIX DE 1783.

Tant d'efforts réunis, tant d'opiniâtreté de part et d'autre, devaient avoir un terme et finir par une paix solide, durable, à toujours, comme se sont faites depuis longues années toutes les paix qui ne sont le plus souvent qu'un double, triple ou quadruple parjure, suivant le nombre des contractans et les passions des plénipotentiaires.

Les événemens que nous venons de rapporter, avaient fait naître chez les puissances belligérantes un ardent désir, ou plutôt la volonté expresse

de mettre fin à cette sanglante guerre, et partout on se livrait à l'espoir de parvenir à un arrangement favorable. Plusieurs campagnes successives sans résultat important, et la perte de toute l'armée, prise à York-Town avec Cornwalis, avaient enfin convaincu le ministère britannique de l'impossibilité de soumettre les Américains par la force des armes. Les manœuvres employées pour les diviser entre eux, ou pour les séparer de leurs alliés, n'avaient pas eu plus de succès que les opérations militaires. D'un autre côté, les victoires de Rodney et d'Elliot avaient dissipé non seulement toutes les alarmes sur les Antilles et Gibraltar, mais mis encore en sûreté l'honneur de la Grande-Bretagne, qui, à l'exception de l'indépendance des États-Unis qu'elle ne pouvait plus refuser de reconnaître, se voyait en droit de traiter à égales conditions avec ses ennemis sur tous les autres articles.

Si l'on désirait vivement la paix en Angleterre, elle était en France l'objet des vœux non moins ardens du gouvernement et des peuples. La cour de Versailles avait atteint le but qu'elle s'était proposé. La séparation des colonies anglaises de leur métropole (*), et la situation des affaires

(*) La première des offres de la cour de Londres, était,

dans les Antilles, ainsi que les opérations dont ces îles avaient dû être l'objet, intéressaient beaucoup plus Charles IV que Louis XVI.

Les pertes que la France avait éprouvées dans l'Inde pouvaient d'ailleurs contre-balancer les conquêtes qu'elle avait faites en Amérique. Cette puissance, au total, se voyait en droit de traiter, pour elle-même, sur le pied d'une égalité réciproque, en ce qui concernait les chances de la guerre, mais sur celui d'une supériorité incontestable, relativement à l'indépendance des États-Unis.

Outre ce puissant motif, il en existait d'autres qui faisaient soupirer après le prompt rétablissement de la paix. Les finances étaient épuisées : malgré la sagesse des réglemens, et l'économie que le gouvernement cherchait à établir dans toutes les parties de l'administration du royaume, les ressources n'étaient plus en proportion avec les frais exorbitans qu'entraînait la guerre. Les dépenses excédaient les recettes, et chaque jour voyait s'accroître la dette publique.

Le rétablissement de la marine, des expédi-

effectivement, de reconnaître l'indépendance des États-Unis ; or, c'était le principal, et même le seul motif qu'eût avoué la France, en prenant les armes. BOTTA.

tions dans des contrées lointaines, la prise de plusieurs convois qu'il avait fallu remplacer; telles étaient d'abord les premières charges qu'avait dû supporter le trésor royal. Les Français à cette époque avaient donné des soins particuliers à l'extension de leur commerce. La guerre lui avait été extrêmement préjudiciable, et les négocians qui avaient le plus souffert ne pouvaient plus espérer de réparer leurs pertes que par la cessation des hostilités.

Quant à l'Espagne, l'espoir de conquérir Gibraltar et la Jamaïque, se trouvait anéanti, et la continuation de la guerre, pour parvenir à ces deux points, eût donc été plutôt l'effet de l'obstination que de la constance. D'un autre côté, la cour de Madrid avait soumis à ses armes Minorque et la Floride occidentale, et la Grande-Bretagne n'ayant aucune compensation à lui offrir pour ces deux acquisitions, il était naturel de penser qu'un traité de paix en assurerait la propriété à l'Espagne.

Quoique les vues du cabinet de Madrid eussent été portées plus haut, cet avantage suffisait néanmoins, pour que les Espagnols cessassent de dire qu'ils avaient pris part à la guerre, sans aucun intérêt personnel, et par pure complaisance. Déjà plus d'une fois, en effet, on n'avait

pu voir, sans étonnement, Charles IV fournir des alimens à un incendie qui pouvait devenir si funeste à ses états d'outre-mer. Le but de cette guerre n'était-il point d'établir une république indépendante au sein d'une contrée, voisine de ses possessions du Mexique (*)? La nouveauté, la contagion de l'exemple, la tendance naturelle des peuples à secouer le joug, ne devaient-elles pas inspirer de justes alarmes (1)? Mais si l'Espagne était intervenue dans cette grande querelle, contre ses intérêts particuliers, elle eût été doublement blâmable de prodiguer tant d'or et de sang pour la prolonger, à l'époque surtout où Minorque et la Floride lui garantissaient des conditions honorables. Cette puissance inclinait donc aussi vers la pacification générale.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur la situation où se trouvait alors la Hollande. Suivant de loin leurs alliés, plutôt que marchant du même pas, les États-Généraux étaient réduits, par leur position, à vouloir tout ce que voudrait la France.

(*) C'est ce qui a été fait dans ces derniers temps, et qui durera, parce que le charme est rompu, et que l'Espagne n'a plus, et n'aura jamais le pouvoir de ressaisir le sceptre de fer qu'elle a si durement fait peser, depuis la découverte, de l'Amérique, sur les malheureux Indiens.

(1) BOTTA.

Ce n'était plus que de cette puissance seule, et non de leurs propres forces, qu'il leur était permis d'espérer le terme de leurs inquiétudes. S'ils avaient recouvré Saint-Eustache et Déméraray, n'était-ce pas à Louis XVI qu'ils en étaient entièrement redevables? Ils souhaitaient donc la paix, depuis que l'expérience leur avait démontré que la guerre ne pouvait être pour eux d'aucun avantage, et qu'elle n'est jamais plus nuisible qu'aux peuples dont l'existence est fondée sur le commerce.

A ce penchant pour la paix, que laissèrent éclater à la fois les puissances belligérantes, vint se joindre la médiation de l'impératrice de Russie et de l'empereur d'Allemagne; leur intervention fut acceptée, avec un empressement unanime, et tout semblait s'acheminer vers une paix générale.

Elle se négociait, en Europe, au milieu des dispositions les plus formidables des alliés, qui avaient encore quarante-six vaisseaux de plus que les Anglais. L'échec de la campagne précédente n'avait fait que réveiller l'énergie des Français, et, pour remplacer les sept vaisseaux qui avaient été perdus, il s'était fait par les particuliers, les corps et les provinces, des soumissions généreuses d'en fournir le double.

De nouveaux renforts, pour l'Inde, ainsi que huit mille hommes, et neuf bâtimens de guerre, pour le continent de l'Amérique, venaient de partir de Brest, et un nouvel armement s'y préparait encore, et devait joindre, sous peu, la flotte espagnole. Désiré par les deux nations, d'Estaing était destiné au commandement général. Il s'était même mis en route, pour se rendre en Espagne; l'escadre était prête à faire voile de Cadix, et l'on se proposait de conquérir Gibraltar, à la Jamaïque, lorsque les préliminaires de paix, entre toutes les puissances belligérantes, rendirent ces préparatifs superflus.

Les Anglais et les Américains furent les premiers qui se rapprochèrent. Ils signèrent un traité provisoire, qui devait être regardé comme définitif, et rendu public à l'époque où la France et la Grande-Bretagne auraient terminé leurs différens. Les bases de ce traité étaient la reconnaissance, par le roi d'Angleterre, de la liberté, de la souveraineté et de l'indépendance de treize États unis d'Amérique, individuellement et successivement nommés, renonçant Sa Majesté Britannique, tant pour elle, que pour ses héritiers et successeurs, à tout droit quelconque sur le gouvernement, les propriétés ou le territoire desdits États.

Le glaive enfin fait place à l'olivier, et les préliminaires, une fois convertis en un traité définitif, la paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et les États-Unis, est signée le 3 septembre 1783 (*).

Telle fut l'issue de la longue lutte entreprise pour la cause de l'Amérique. Si l'on peut croire que les colons cherchaient, dès long-temps, l'occasion de faire éclater leur mécontentement secret, l'on doit avouer aussi que les Anglais furent eux-mêmes les premiers à les y exciter. Leurs

(*) Le traité définitif, entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, fut signé, à Paris, par David Hartley, d'une part, et par John Adams, Benjamin Franklin *, et John Jay, de l'autre.

La veille, avait été conclu également, à Paris, le traité particulier entre la Grande-Bretagne et les États-Généraux de Hollande : le duc de Manchester stipulant au nom de Sa Majesté Britannique, et MM. Van-Berkenroode et Bransten, au nom de Leurs Hautes-Puissances.

* On a souvent cité le vers suivant, au sujet de Franklin; ce qui est sûr, c'est qu'il est sorti de la bouche de Mirabeau, à l'époque de l'assemblée constituante :

Eripuit Cœlo fulmen, sceptrumque Tyrannis.

Trop long-temps son génie enchaîna le tonnerre;
Vous, tyrans, frémissez !.... il regagne les cieux ;
Il va rendre à la foudre et sa force et ses feux,
Pour punir désormais les crimes de la terre,

lois rigoureuses irritaient, au lieu de restreindre; l'insuffisance de leurs forces militaires, la versatilité de leurs mesures enhardirent encore la résistance des Américains. Entre eux et leurs anciens maîtres, comme on l'a toujours vu dans les guerres civiles, les hostilités prirent un caractère d'acharnement, et quelquefois même elles furent souillées par des barbaries.

Entre les Anglais, au contraire, et les autres nations européennes, qu'ils eurent à combattre, les traits de valeur mutuelle furent encore relevés par cette humanité, cette courtoisie, qui caractérisaient éminemment le XVIIIe siècle. Le congrès, et les Américains, en général, déployèrent une constance peu commune; le cabinet britannique mérita peut-être le reproche d'une obstination trop prolongée, et le ministère français s'illustra par des actes d'une politique consommée.

De ces causes diverses, naquit, au sein du Nouveau-Monde, une république heureuse, au dedans, par sa constitution, pacifique par caractère, considérée et recherchée; au dehors, par l'abondance de ses ressources. Autant qu'*il* est possible de juger des choses d'ici-bas, l'étendue et la fertilité de son territoire, et l'accroissement rapide de sa population, doivent l'élever un jour

au rang des états les plus puissans. Pour consolider leur ouvrage, et en éterniser la durée, deux périls sont surtout à éviter par les Américains : l'un est la corruption morale qu'enfante, trop souvent, l'amour excessif du gain; l'autre, l'oubli des principes sur lesquels repose l'édifice social.

Qu'ils s'efforcent, du moins, d'y revenir promptement à ces mêmes principes, si jamais le cours ordinaire des événemens de ce monde introduisait le relâchement et le désordre dans le régime qu'ils se sont donné !

RÉVOLUTION FRANÇAISE.—LA RÉPUBLIQUE.

Louis XVI avait reçu, à son avénement au trône, le trésor public en mauvais état, résultat inévitable de l'incurie de ses ministres, et son premier vœu avait été de le rétablir. Dans son édit pour la remise des droits de joyeux avénement, ce prince s'exprimait en ces termes : « Entre les différentes dépenses qui sont à la charge du trésor public, il en est de nécessaires, qu'il faut concilier avec la sûreté de nos états; d'autrés, qui dérivent des libéralités, peut-être susceptibles de modération, mais qui ont acquis des droits dans l'ordre de la justice par une longue possession, et qui, dès lors, ne présentent que

des économies partielles; il en est, enfin, qui tiennent à notre personne, et à la maguificence de notre cour; sur celles-ci, nous pouvons suivre plus promptement les mouvemens de notre cœur. »

Peut-être le monarque ne les suivit-il que trop à cet égard, en se privant d'une garde nombreuse, que son amour pour son peuple lui fit envisager comme inutile à sa sûreté. Il la sacrifia, ainsi qu'une multitude d'autres objets de dépenses, à la passion de combler le déficit, qui faisait son tourment, et qui a fait tous ses malheurs, sans que l'exemple de sa modération et de sa simplicité personnelles apportât aucune réforme dans une cour livrée au plus grand faste.

Les ministres, que des mutations successives mettaient à la tête des finances, commençaient tous par insinuer la nécessité de ces réformes, comme le moyen le plus propre à rendre égales entre elles les dépenses et les recettes; mais, s'apercevant que ce moyen, en horreur à toute la cour, excepté au monarque, pouvait entraîner leur disgrâce par la faiblesse du prince, ils en revenaient ou à des impôts, ou à des emprunts, véritables impôts déguisés, dont les intérêts sont toujours à la charge des nations.

Six années étaient à peine écoulées entre le

jour où la cour de Versailles avait forcé celle de Londres à reconnaître l'indépendance des États-Unis d'Amérique, et celui où les symptômes d'une révolution inouïe dans les fastes du monde, se manifestèrent en France, lorsque, par suite de mouvemens insurrectionnels, dont les causes, à la honte de leurs auteurs, ne sont malheureusement que trop connues, la Bastille, enlevée de vive force, vint changer tout-à-coup la face des affaires.

La noblesse détruite cessait de faire un corps à part dans l'état, mais il n'en était pas de même du clergé. L'assemblée nationale, qui, depuis la confiscation de ses biens, se trouvait dans la nécessité de le salarier, chercha la diminution de ses charges, dans le retranchement d'une partie des ministres du culte catholique. Un évêque parut suffisant par département, et l'était en effet : de là des éliminations sans autre forme, des suppressions, des dispositions nouvelles d'élection, une suite de lois enfin, auxquelles on donna le nom de Constitution Civile du Clergé, et qui, loin de le constituer, le détruisait (*). Les droits de la hiérarchie y étaient méconnus, et

(*) Anquetil, à qui cette phrase et la suivante sont empruntées, en sa qualité de prêtre et de gros bénéficier, avait ses raisons pour tenir un pareil langage. Tout prouve, au

l'hérésie même y frappait des yeux clairvoyans. Le roi prit du temps pour se prononcer sur l'acceptation ou le refus du décret, et il en profita pour soumettre au pape cette production suspecte.

Cependant, au milieu de toutes ces ruines, la joie du peuple éclatait d'une manière étonnante, pour ceux, dit l'auteur que nous venons de citer, qui conservaient encore quelque sang-froid. Hommes, femmes, enfans, tous couraient au Champ-de-Mars, travailler aux préparatifs d'une fête, à laquelle furent appelés les députés des différens corps des armées de terre et de mer, et des gardes-nationales du royaume. On l'a nommée la fête de la Fédération (*).

contraire, que la Constitution Civile du Clergé, ne le détruisait pas, mais le rappelait seulement à la sainteté, aux devoirs de son état, aux vertus évangéliques, si rarement pratiquées, et aux beaux temps de la primitive Église.

(*) Anniversaire du 14 juillet 1789. — Le jour de la prise de la Bastille n'aura jamais d'égal dans l'histoire de la nation française. Le dévoûment, le courage, l'ardeur de tous les citoyens, leur concorde, leur parfaite égalité, le respect de tous les droits, l'ordre au sein du désordre, l'allégresse au milieu des alarmes, des héros couronnés et portés en triomphe, l'envie et la flatterie également réduites au silence, et partout la grandeur, le génie d'un peuple qui brise ses fers, et qui reprend ses droits, voilà ce qui caractérisait cette sublime journée.

Révolution de Paris.

Louis XVI y parut sur son trône, avec sa famille, environné de tous ceux qui, grands autrefois, se trouvaient alors placés au rang de simples citoyens, mais resplendissans encore de leur ancien éclat. Des prêtres, qu'on porte au nombre de deux cents, revêtus d'aubes blanches, serrées par des ceintures tricolores (blanc, bleu et rouge), couvraient les marches de l'autel de la Patrie. La messe y fut célébrée. Elle attira peu l'attention dans cet étrange tumulte. L'évêque d'Autun (*), qui officiait, bénit l'oriflamme de l'armée

(*) Charles-Maurice Talleyrand de Périgord. En attendant que l'histoire ait peint, de ses véridiques couleurs, ce singulier personnage, nous rapporterons les pièces suivantes :

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos donnerait des leçons ;
Au front d'airain, au cœur de glace,
Il fit toujours son thème en deux façons.
Dans le parti du pouvoir arbitraire,
Furtivement il glisse un pied honteux ;
L'autre est resté dans le parti contraire,
Et c'est celui dont Maurice est boiteux.

CHÉNIER.

Deroquette, en son temps, Talleyrand, dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun ;
Tartufe est le portrait de l'un ;
Ah ! si Molière eût connu l'autre !

CHÉNIER, et *Dictionnaire de Bayle*, édit. in-8°, art. POQUELIN.

de ligne, ainsi que les bannières des quatre-vingt-trois départemens. Le roi prononça, de son trône, le serment de se soumetre lui-même aux lois, et de les faire observer par les autres. Le commandant général de la milice parisienne, accompagné d'un corps d'officiers, parti du trône, traversa le Champ-de-Mars, l'épée nue à la main, la déposa sur l'autel, et tous jurèrent de défendre, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, la Constitution, qui n'était pas même achevée.

Au moment du serment du roi, il s'éleva un cri général d'applaudissemens, et, de ce jour, la maison de Bourbon, sûre de l'amour franc et désintéressé des citoyens, put se croire la première de l'Europe, comme la France, depuis, en a été et en sera toujours, quand elle daignera le vouloir, la première nation. Le son des instrumens belliqueux, le bruit du canon, le cliquetis des armes, l'ondulation des drapeaux, le trépignement de la joie, l'affluence enfin des fédérés, qui étendaient les mains vers le trône, formaient un spectacle que ceux qui en ont été les témoins ne se rappellent pas sans la plus vive émotion. Nous y étions.

Mais, tout-à-coup, quels bruits sinistres circulent dans la capitale? quel génie malfaisant, foulant aux pieds des traités solennellement, royale-

ment et impérialement jurés, souffle le feu de la discorde, et s'apprête à armer les peuples les uns contre les autres? Dumouriez arrache à Louis XVI la déclaration d'une guerre qui fera couler des torrens de sang, et dont l'Europe est même loin de pressentir les tristes résultats (*). Le pouvoir exécutif du roi est provisoirement suspendu; sa personne sacrée, sa famille sont enfermées au Temple; trois cents prêtres, destinés à la déportation, sont impitoyablement massacrés; la Convention nationale se constitue permanente dans une salle des Tuileries; Pétion préside l'assemblée, et, dès la première séance, la royauté est déclarée abolie en France, et la république décrétée par acclamation.

La république! Voilà donc où conduisent l'injustice, mère de l'indépendance, et le hideux despotisme, père de l'exécrable anarchie!

Déjà la France avait commandé l'admiration

(*) L'Assemblée nationale ne sut aucun gré au roi de sa complaisance, et, de plus en plus, ombrageuse et exigeante, elle cassa, sous quelque prétexte d'incivisme, la garde constitutionnelle du monarque, qui n'était pas installée depuis plus de quatre mois, envoya son chef, M. de Brissac, à la haute cour d'Orléans, et réduisit ainsi le malheureux prince à ne pouvoir opposer la moindre défense aux coups qu'on se préparait à lui porter. ANQUETIL.

de l'Europe; elle l'avait même forcée au respect par le souvenir d'avantages récens qu'on aurait pu traiter de fictions, si les annales de la patrie n'eussent rappelé Coutras et Henri IV, Fribourg et Condé, Turenne et les Dunes, Villars et Denain, Fontenoi et le maréchal de Saxe.

Huningue effrayant Bâle de l'éminence de ses batteries; Porentrui se rendant sans avoir combattu; le manifeste de Brunswick lacéré et brûlé par les troupes; la *Marseillaise* (*) distribuée à la musique de tous les corps, et exécutée au bruit du canon et des exercices à feu, le 14 juillet 1792, en présence de la multitude attirée au camp (**)

(*) Cette pièce est un chef-d'œuvre de poésie. Son auteur est Rouget, de Lille, département du Nord.

(**) Ce camp, tracé dans la matinée du 22 mai 1792, présentait le soir même, au milieu d'une vaste plaine de blés *fauchés*, l'image d'une ville de toile ayant ses rues, ses salles d'armes et de danse, ses traiteurs, ses cafés, ses estaminets, ses journaux et des bains.

Cette disposition de la première armée d'observation du Haut-Rhin, inquiéta pendant huit mois les Autrichiens, bivouaquant et s'épuisant en marches et contre-marches sur la rive droite du fleuve.

Son premier commandant fut Custine, qui, dès le 21, avait, ainsi que son aide-de-camp Houchard, abandonné le château d'Ober-Haguendal, pour porter son quartier-général à Hésing (hôtel du Bœuf).

par la nouveauté du spectacle, des cantons de l'Helvétie les plus voisins; Touraine encore plein du ressentiment de Perpignan, de Castelnaudary et de ses cravates ravies, aux prises avec Mirabeau; Ferrières et Xaintrailles opposant aux émigrés les débris du régiment du Roi; New-Brisach fortifié; la ligne du Rhin hérissée de canons; Schélestadt à l'abri d'un coup de main; Kehl, Strasbourg, inexpugnables; Salis-Samad désarmé à Saint-Louis, à la vue des avant-postes suisses; Landau réparé par Custine; Spire, Worms, Mayence, Mons, Tournay, Bruxelles, Nice, Oneille, Anvers, Namur, Bréda, Gertruydenberg, Menin, Marchiennes, Ypres, Charleroi, Louvain, Malines, Nieuport, Saint-Sébastien, Tolosa, Trèves, le Quesnoy, le Fort-de-l'Écluse, Valenciennes, Juliers, Condé, Crévecœur, Bois-le-Duc, Co-

L'armée se composait des régimens du Roi (105[e]), de Touraine (33[e]), de Nassau (96[e]), de Roussillon, chasseurs à pied (12[e]), d'un détachement du 2[e] d'artillerie (Metz), des premiers bataillons de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura, de Piémont, cavalerie (10[e]), du 7[e] de chasseurs à cheval (Picardie), et du 11[e] de dragons (Larochefoucault).

Tous les grenadiers de la ligne et des volontaires couvrirent le quartier-général, ceux de Nassau exceptés, qui restèrent constamment avec leurs compagnies du centre, ce qui amena des mots et des coups de sabre qu'il eût été facile de prévoir, et partant d'éviter.

blentz, Venloo, Rheinfeld, Maestricht, Nimègue, Figuières, Utrecht, Gorcum, Amsterdam, Dordrecht, Roterdam, la Haye, Roses, etc., ou prises et reprises, ou rendues, ou emportées de force; un bataillon de Saintonge atrocement égorgé dans Francfort; La Fayette franchissant la frontière pour se soustraire aux suites de la calomnie; Longwy livré par son commandant; Verdun illustré par le dévoûment de Beaurepaire; Lille, Thionville, méritant par leur noble défense le titre de *Cités sacrées;* le camp de la Lune, Valmi, Grandpré, doublement fameux et par la fuite des Prussiens et par la complaisance de Dumouriez; la Savoie envahie; le triomphe de Jemmapes; la valeur personnelle du duc actuel d'Orléans; la noblesse proscrite; les Bourbons exilés; Louis XVI donnant au monde indigné, et à un siècle seulement d'intervalle, le second et déplorable exemple d'un roi portant en Europe sa tête sur un échafaud; Arlon préludant à la prise de Luxembourg; les plaines de Fleurus produisant et le lin destiné à la confection du ballon fatal, et des lauriers pour Jourdan; la Belgique nous tendant les bras; Liége, Ostende, tourmentés d'une agitation secrète; le Nord appelant Pichegru (*); la cavalerie

(*) Et voilà l'homme dont on veut réhabiliter la mémoire! et l'on feint d'ignorer, ou plutôt on ose méconnaître cette

française s'emparant sur la glace des vaisseaux de guerre hollandais; la Zélande réduite à capituler, et la Hollande elle-même entièrement conquise; l'Escaut étonné de recevoir d'avance l'ordre de courber ses officieuses ondes sous la nef rapide dont l'agile rameur arrachera le duc d'Yorck à

éternelle maxime du simple bon sens, que quels que soient le nombre et l'éclat des services rendus à la patrie, celui-là se déshonore qui dirige le conseil de ses ennemis ou qui porte les armes contre elle.

On a vu, de nos jours, un vil histrion, pour venger son amour-propre blessé, proposer sérieusement aux députés de la France, l'entière destruction de la seconde ville de l'antique Gaule, Lyon, dont il avait juridiquement assassiné la population; c'est encore ainsi que des hommes, qui justifieraient difficilement qu'ils ont le cœur français, méconnaissant ces paroles augustes de leur roi: UNION et OUBLI, osent, au dix-neuvième siècle, rêver des monumens qui perpétuent le souvenir de nos discordes civiles.

Dans tout état de choses, Pichegru est d'autant plus blâmable, que le désir de détruire la république ne déterminait pas uniquement son astucieuse conduite. Les lauriers de Fleurus, antérieurs à ceux de la Hollande, l'empêchaient de dormir, et la lâche jalousie qu'il portait à Jourdan, se joignit d'une manière trop visible à l'amour que lui inspiraient les Bourbons, pour que les royalistes puissent, aujourd'hui surtout que l'histoire a prononcé son irrévocable arrêt, lui savoir quelque gré de ses efforts.

Une statue à Pichegru! Quel ciseau français pourrait seu-

la poursuite de Brune; une marine forte, confiée en grande partie à la longue expérience d'anciens officiers de la compagnie des Indes; Lyon insurgé; la Vendée en feu; le premier contrôle des chouans tracé dans une bicoque, entre Laval et Vitré; Toulon (*) au pouvoir des Anglais et des Espagnols; l'indépendante et républicaine Con-

lement en ébaucher le marbre? Canova seul aurait été digne de sculpter ce chef-d'œuvre. Mais où le placer? au Panthéon. Ce monument n'existe plus que dans le souvenir des braves. On a effacé l'inscription vraiment nationale qui en décorait le fronton :

« AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

Aux Invalides? ceux qui furent ses frères d'armes auraient trop de reproches à lui faire. A Mayence? le Mont-Tonnerre indigné le frapperait de la foudre. Sur le Rhin? furieux, on verrait ce fleuve le rouler dans ses ondes, comme autrefois on vit le Tibre entraîner les monumens du successeur de Romulus et le temple de Vesta. A Arbois? la Franche-Comté l'a, depuis long-temps, rayé de la liste de ses compatriotes.

Bouvet de Cressé, *Précis des Victoires et Conquêtes*, pages 102, 103 et 104.

(*) .... Toi, qui renfermais nos flottes dans ton sein,
Toulon, ville superbe, où Neptune et Vulcain,
Sous les lois d'Uranie unissaient leur puissance,
Réponds-moi : « Qu'as-tu fait des vaisseaux de la France?

vention aux pieds d'un Robespierre; Charlotte Corday s'abaissant à poignarder Marat; des factions détruites par d'autres factions; la hache

Où sont ces vieux marins qui défendaient le port?
Les uns, dans la tempête, errent loin de nos bords;
Les autres, le front ceint de lauriers périssables,
Tombent sur l'échafaud! » . . . .
. . . .
Cependant, ô douleur! dans nos rades guerrières
Albion triomphante a montré ses bannières :
A la fausse pitié de ses jaloux rivaux,
Toulon livre ses ports, ses murs, ses arsenaux,
Ses flottes, qui des mers gardaient l'indépendance.
O délire fatal! tout ce que la puissance
Du génie et des rois, des siècles et des arts,
Réunit ou créa dans ces vastes remparts;
Les trésors de l'état, les fruits de la victoire;
Ce hardi monument, l'honneur de notre histoire,
Où les flots prisonniers à Vulcain sont soumis,
Le malheur confiant l'ouvre à nos ennemis.
L'Anglais jouit de tout : protecteur téméraire,
Dans nos foyers honteux de sa gloire étrangère
Il entre, il a juré qu'au sein de nos remparts
La victoire et la paix suivraient nos étendards;
Qu'il rendrait le bonheur à nos villes calmées.....
Dieu! d'où partent soudain ces vapeurs enflammées?
Qui fait tonner le bronze en éclats inégaux?
Que vois-je! un peuple entier sur l'abîme des eaux
S'élance au bruit confus de l'orage et des armes!
Et l'Anglais, dont l'orgueil condamnait ses alarmes,
Perfide défenseur de ce peuple séduit,
Appelé dans ses murs, les embrase...... et s'enfuit.
La flamme dévorante éclaire son passage;
Dissous par le salpêtre et lancés sur la plage,

révolutionnaire parcourant les départemens; Nantes décimée par Carrier, Bordeaux par Lacombe, Arras par Lebon; Orange, Avignon, Ro-

Fument de nos vaisseaux les débris confondus;
Des nuages brûlans, sur l'onde suspendus,
S'élèvent jusqu'au ciel, et, sous un voile immense,
Cachent aux malheureux leur dernière espérance.
Voyez-vous ces canots que le flot menaçant
Pousse, enlève, repousse, emporte en mugissant?
Là, quittant, pour jamais, une terre chérie,
Des pères, des époux, citoyens sans patrie,
Espèrent vainement un asile à leurs maux.
La mort est dans nos murs, la honte sur les flots;
Les flots sont asservis par l'Anglais inflexible,
Nos murs par des tyrans, et, dans ce jour terrible,
Nul ne peut, du destin désarmant la rigueur,
S'affranchir, à la fois, du crime et du malheur.

Un seul homme, un vieillard, que son mâle courage,
Ses souvenirs, sa gloire, attachaient au rivage,
Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemplait, d'un œil sec, ce spectacle d'horreur.
Aux portes de Toulon, dans ce combat rapide,
Comme un roseau frappé par la foudre homicide,
Son fils était tombé dans ses bras paternels.
Déchiré, mais fidèle à ses devoirs cruels,
Le vieillard étouffant un intérêt si tendre,
Ne pleura point son fils dans sa patrie en cendre;
Il frémit, indigné de survivre à tous deux.
Bientôt, de son asile, à travers mille feux,
Entraîné vers le port, dans la foule éperdue,
Sur ce vaste incendie il arrête sa vue.
Il cherche ces vaisseaux, qu'il guidait autrefois,
Quand, de Suffren vainqueur accomplissant les lois,
Son courage, ennemi des rivaux de la France,

chefort présentant l'image hideuse de tous les forfaits; l'héroïsme et la vertu à côté du crime et de la lâcheté; mille combats plus glorieux les

Allait au Gange esclave annoncer la vengeance;
Ces vaisseaux ne sont plus : nos remparts ébranlés,
Dans la flamme et le sang nos chantiers écroulés,
Nos pavillons captifs traînés sur la Tamise,
Et, pour combler l'horreur de ces tristes succès,
Les Français expirans sous les coups des Français,
Tel est l'affreux tableau qui partout l'environne.
Du vieillard citoyen la force l'abandonne;
L'avenir sur son âme a perdu son pouvoir.

Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il implorait, du moins, un trépas sans outrage;
D'avides étrangers délaissés sur la plage,
Insultant, dans la fuite au vœu qu'il a formé,
Frappent d'un fer vaincu ce vieillard désarmé.
Il tombe, et tout-à-coup, à son heure dernière,
Un prodige éclatant vient frapper sa paupière.
Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin;
Soit qu'aux yeux des mourans, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les terribles images,
L'airain tonnant encor sur la ville soumise,
De ses derniers regards, attachés dans les airs,
Il perce le nuage étendu sur les mers,
Et, de nos vieux marins, ses guides, ses modèles,
Il croit voir devant lui les ombres immortelles.
Il reconnaît ce Paul, si long-temps redouté;
Ce Forbin, dont Venise admira la fierté;
Nesmond, Château-Renaud, Valbelle, d'Amfreville,
Et le sage d'Estrée, et le vaillant Tourville;
Duquêne, la terreur du rivage africain;
Cassart, que ses exploits recommandaient en vain,

uns que les autres; vingt succès pour un revers, et cent victoires pour un échec aussitôt reparé que reçu, telle était la situation de la France,

Quand sur lui d'un rival l'estime courageuse
Appela les regards d'une cour dédaigneuse;
Duguay-Trouin, ce rival si modeste et si grand,
Des trésors du Brésil généreux conquérant;
Et Bart, qui, tant de fois, alarma l'Angleterre:
Parmi tant de héros, Toulouse, solitaire
Apparaît au vieillard sous les voiles du deuil,
Près d'un lit renversé pleurant sur un cercueil.

Le mourant tressaillit à cet aspect funeste:
Soudain brille à ses yeux une flamme céleste;
Et les mânes guerriers, qui planent sur les eaux,
Lui découvrent au loin deux rapides vaisseaux,
Qui des rives du Nil, ont volé vers la France.
Assise sur nos bords, la timide Espérance
Attendait un héros promis à nos malheurs.
Il paraît, et déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire (*).
O prodige! un moment a vu changer l'état!
L'honneur rentre au conseil, la prudence au sénat;
Bonaparte a parlé: la victoire fidèle
Entend et reconnaît la voix qui la rappelle:
Soumise, elle s'élance, et fixe le destin:
La paix la suit de loin, des palmes à la main;
Elle dicte des lois à l'Europe docile,
Et, seule, dans le fond de ce tableau mobile,
On voit, au sein des mers, la jalouse Albion,
Rallumer les flambeaux de son ambition,

(*) Fréjus. Déjà cité.

lorsqu'une insurrection grave éclata à bord de l'escadre de Brest, stationnée entre Grouaix et Belle-île-en-mer, dans le mauvais mouillage de Quiberon.

Le principal auteur de cette insurrection fut un canonnier de marine, né à Lille, département du Nord, et le prétexte des mouvemens qui eurent lieu, et des circulaires *manuscrites* adressées aux divers équipages, ne vint que de la crainte vague d'une trahison, bien impossible sans doute, puisque Morard de Galles et le vieux Linois commandaient la flotte; Morard de Galles, qui depuis avec Hoche fut chargé d'une expédition contre l'Irlande, où débarqua Humbert à la tête de sept à huit mille hommes seulement (*).

Craindre, pour sa grandeur, le repos de la terre,
Et confier encore au démon de la guerre
Son destin, qui dépend, dans ces funestes jeux,
D'une nuit sans étoile ou d'un jour orageux....

Alors tout disparaît : un voile favorable
Couvre de l'avenir l'arrêt inexorable ;
Le vieillard, qui l'entend, perd la voix et le jour;
Dans la nuit éternelle il tombe, sans retour.
Il expire; et ses yeux, fermés par l'Espérance,
Ont, du moins, entrevu le vengeur de la France.

ESMÉNARD.

(*) Une tempête dispersa l'escadre française, et la descente complète en Irlande manqua, parce qu'elle avait été tentée

Déclarons, avant tout, que, dans cette affaire, et dans toutes celles qui précédèrent et suivirent, soit à bord du *Censeur* ou du *Ça-ira*, soit à bord de la *Montagne*, soit à Aboukir, soit à Trafalgar, nul Français n'a à se reprocher un acte de félonie; déclarons encore que, sur aucun point, l'Anglais n'a jamais osé attaquer les émules des Duquesne, des d'Hector, des de Grasse, des la Motte-Piquet, etc., etc., sans une force d'un tiers en plus. Paris le sait; Londres, pleurant ses éternelles guinées, le sait mieux encore.

Cependant près de cette côte (1), où Hoche

dans une saison peu favorable. Hoche débarqua à La Rochelle, avec quelques troupes en habits rouges. Il revint à Brest par mer. Morard de Galles et sa suite se rendirent, par terre, à la même destination.

Citons ici une aventure qui n'est point indigne de l'histoire. Arrivé à Chantonay, Morard de Galles ne trouva point de lit, même au *Mouton Blanc*. Les bleus avaient tout brûlé dans le pays. L'hôtesse lui donna le sien, ou plutôt quelques misérables débris de matelas échappés aux flammes. Deux draps blancs reçurent l'amiral dans une salle semi-couverte, et au milieu de tout son monde, buvant, fumant et chantant. Ceux qui voulurent dormir allèrent se jeter sur du foin. Le lendemain, on se remit en route, et l'on arriva à Nantes. « Je n'ai jamais passé de meilleure nuit, » dit Morard de Galles. Nous l'avons entendu.

(1) Quiberon.

se couvrit de gloire, où les ombres des Sombreuil et des Brienne errent encore en gémissant, furieuses de n'être pas vengées, l'armée avait délibéré (*), et cette conduite, au moins imprudente, avait occasioné la rentrée de la flotte dans la rade de Brest, quand il arriva de Paris des commissaires chargés de rétablir l'ordre et de ramener la tranquillité au sein des équipages égarés.

Ces commissaires étaient Jean-Bon-Saint-André, Prieur (de la Marne) et Bréard, qui eurent pour successeurs Laignelot, Tréhouard et Dubois-Crancé, si connu par les horreurs commises à Lyon. La plume se refuse à tracer le nom du secrétaire général de leur commission (**) (Duras).

S'il vit encore, cet effréné partisan de la licence qui n'est point la liberté, qu'il sache que

(*) Malheur aux chefs dont l'armée délibère! sans subordination point d'armée. Sans équité point de confiance. Le soldat est ordinairement bon juge. Peu de chose le satisfait, peu de chose l'irrite. Parlez-lui le langage de l'honneur, il l'entendra. Franc, brave, généreux, voilà les marques distinctives auxquelles on peut le reconnaître.

En France les balles font justice de l'injustice, en Angleterre des coups de fouet, en Allemagne des coups de bâton Ce sont des lettres de change tirées tôt ou tard sur le despotisme subalterne par l'humanité outragée.

(**) La commission changea trois fois. La première fut

le sang inutilement versé des Kéréon et des Montalet, débarqués de la *Ferme* (*), crie contre lui et contre son complice Verteuil, qui, quelques jours après, fit *juridiquement* trancher la tête au père du général Moreau, de Morlaix, précisément à la même heure où le héros de la Bretagne remportait une victoire (**).

composée de Jean-Bon-Saint-André, Prieur de la Marne et Bréard; la seconde de Jean-Bon-Saint-André, Laignelot et Tréhouard; la troisième de Prieur de la Marne et Dubois-Crancé, après le 9 thermidor.

(*) Le même jour vit périr ces deux jeunes gens, et après eux un officier de marine.

Keréon sauta sur l'échafaud avec intrépidité, se déshabilla et jeta ses vêtemens avec une sorte de fureur; Montalet, au contraire, se mit à genoux, fit sa prière au pied de l'échelle, montra le plus grand calme, et frappa d'étonnement et de respect et la garde et les spectateurs, qui, détournant les yeux, ne furent tirés de cet état de malaise que par la chute de l'instrument fatal.

(**) Condamné par le tribunal révolutionnaire de Brest, que présidait Verteuil, le vieux Moreau fut déposé dans un hangar, près la rue de Kéravel, attenant à l'hôpital Saint-Louis, sous la garde d'une sentinelle.

Le vengeur (le bourreau), que les représentans admettaient à leur table, se présente et demande au vieillard à quelle heure il veut qu'on l'expédie. « Je suis prêt, » répond Moreau. Vingt minutes s'écoulent, le crime est consommé.

Le premier ouvrage des commissaires fut la destitution des principaux chefs de l'escadre. Morard de Galles dut la vie à l'inaltérable loyauté de ses sentimens, et Linois à la prudente affectation d'une faiblesse et d'une incapacité simulées. C'était dans toute la force du terme, un homme brave et un brave homme. Il se tira de ce mauvais pas, et fit bien.

Le *canot du Roi*, antérieurement construit à Cherbourg, avait promené dans la rade les représentans du peuple, chamarrés de plumes tricolores, et ceints d'une écharpe commandant le rire volontaire et le respect forcé, et à l'ancienne marine, et aux régimens de ligne, encore en habits blancs (*), qui composaient alors la garnison de Brest.

Une montagne fut élevée sur le Champ-de-Bataille (**), par des forçats tirés du bagne.

Cette montagne, à compartimens, reçut les chanteurs et les cantatrices du temps, à vingt pas de la *permanente guillottine*.

Jean-Bon-Saint-André, décédé depuis à Mayence, impérial comte, ou baron, donnait la main à la

(*) Entre autres le 41e (*La Reine*), dont le dépôt était à Lorient.

(**) Nom de la principale place de Brest.

première actrice du théâtre, suivie de Rébillard, comédien et notable de Brest (*), et Lenôtre, adjudant-major du régiment de marine commandé par Lacombe (**), ne rougissait pas de compromettre et ses épaulettes et son épée, en servant d'ombre à trois histrions.

Quelques jours auparavant, ce *palladium* de l'artillerie, Sainte-Barbe, chargée d'or, et, dans plus d'un endroit enrichie de perles, avait subi le supplice du feu. Un orfèvre de Brest, dans l'intérêt des pauvres, offrit des cendres vingt mille francs; les cendres furent jetées au vent. Tribout-Libre (***), tambour-major, fit quelque temps après défiler la parade sur cette même place. Tribout-Libre était devenu général.

Non loin de la rue de la Rampe et de celle de Siam, de cet hôtel Saint-Pierre dont Bouvet, préfet maritime, disputa si énergiquement et ne

(*) C'était la qualité que prenait cet ordonnateur en chef des fêtes, des bals et des grands repas qui se donnèrent en rade et à la salle de spectacle, lors de la reprise de Toulon.

(**) Leblanc-Lacombe, surnommé par les soldats le *Grand-Fixe*, et qu'il ne faut pas confondre avec ce Lacombe qui présida la commission militaire de Bordeaux, dont les plus belles paroles adressées aux accusés étoient : « Le tribunal est prononcé sur ton compte. »

(***) C'est ainsi qu'il signait.

céda point la possession à Augereau (avant la victoire d'Austerlitz), sortirent les nouveaux noms à donner aux vaisseaux.

Chose remarquable, et bien digne de tenir sa place dans l'histoire! Le vaisseau la *Côte-d'Or* (les *États-de-Bourgogne*) fut nommé la *Montagne*; le *Royal-Louis*, le *Républicain*; celui-ci le *Marat*, celui-là le *Jacobin*, cet autre la *Convention*, etc., etc. Un vaisseau rasé, qui fit beaucoup de mal aux Anglais, sous la forme d'une frégate, fut métamorphosé en *Brutus*; enfin, l'empressement fut tel, que le *Tourville*, le *Jean-Bart* et le *Duguay-Trouin*, furent presque débaptisès, tant on avait peu de respect pour des héros qui avaient bien servi leur pays et illustré leurs noms dans la marine royale (*).

Toutefois le *Suffren* resta le *Suffren*; mais aucun bord ne s'honora du glorieux nom de *d'Estaing*, de d'Estaing qui daigna commander la garde nationale de Versailles, et, pour prix de ses services passés et présens, mourut assassiné par de lâches cannibales; de d'Estaing dont le nom seul provoque encore l'attendrissement, et fait

(*) L'élite de cette marine royale fut assassinée à Quiberon. Que de réflexions fait naître une aussi déplorable époque!

.... *Mens meminisse horret, luctuque refugit.*

VIRG.

couler les larmes de la marine reconnaissante!

Cependant les travaux du port se poussent avec activité : argent, promesses, gratifications, promesses surtout, les représentans n'épargnent rien pour avancer l'armement.

Jamais, de mémoire d'homme, autant de zèle, autant d'ardeur, n'ont été déployés que dans cette circonstance.

COMBAT NAVAL DU 13 PRAIRIAL AN II, 1er JUIN 1794.

Le coup de partance (*) a retenti dans la rade; Brest l'a répété des batteries du château, de sa batterie basse, et de la batterie *républicaine* (lisez *royale*, armée de vingt-quatre pièces en bronze du calibre de quarante-huit. Les forts ont répondu au signal, et les marins en retard se hâtent de regagner leurs bords respectifs. Mille canots couvrent une étendue de trois lieues. Tous brûlent du désir de prouver à l'Angleterre que la France, toujours invincible, saisit avec empressement l'occasion de se mesurer avec elle.

Peuples rivaux, peuples faits pour vous estimer, mettez, ah! mettez un terme à vos sanglans

(*) Le coup de *partance* est un coup de canon tiré à bord d'un vaisseau pour annoncer son départ.

débats! l'humanité vous l'ordonne, l'historien a le droit de vous le dire.

On était dans la belle saison; aucun nuage n'obscurcissait l'atmosphère, et un léger vent frais enflait les voiles des vaisseaux.

Quel admirable coup-d'œil que celui d'une flotte nombreuse traversant le Goulet (*), et se formant, sur trois lignes, au milieu de la mer!

Nous avions dépassé les batteries de gauche et de droite (**) dont les boulets, se croisant, compromettront toujours la sûreté des escadres, même les plus formidables, qui voudront entrer à Brest, quand Prieur de la Marne, averti par la chute du jour qu'il doit se retirer, demande son canot, et prononce ces paroles : « Mes amis, f..... le tour aux Anglais! » « En doutes-tu? s'écrièrent les marins présens, nous sommes Français. » « Vive la République ! » ajouta Prieur. « Vivent la France et la gloire nationale! » répondit un

(*) Canal étroit et court par lequel la grande mer communique, soit avec un port soit avec une rade. Le goulet de Brest est très-dangereux à cause des courans, et fait sentir tout le prix d'un pilote côtier, homme pour lequel, en général, on n'a pas assez d'égards.

(**) Le fort Mingan et les Trois-Bâtons.

jeune homme que nous connaissons mieux que personne.

Déjà le phare Saint-Mathieu a offert à la moitié (*) de l'armée un spectacle nouveau pour elle. Des fanaux allumés à tous les bords indiquent la marche à suivre et l'ordre des mouvemens.

On voguait sur trois lignes, et dans l'ordre le plus parfait. Chaque jour de nouvelles prises (**) ajoutaient à l'espoir de l'armée, lorsque le 9 prairial an II, de onze heures à midi, les gabiers du haut des hunes font retentir ces mots : « Navires sous le vent à nous. »

Les haubans, les vergues, le pont, la dunette, l'avant surtout, sont à l'instant couverts de ma-

(*) La moitié des garnisons, en effet, voyaient la mer pour la première fois; mais cette portion de l'escadre, appartenant ou à la levée des trois cent mille hommes, ou à la première réquisition, avait déjà combattu sur terre, au nord, à l'ouest et au sud.

(**) Dans un seul jour on amarina dix-sept navires portugais chargés d'oranges pour Londres. L'un de ces navires, le *Saint-Ignace*, défilant sous la poupe de la *Montagne*, toucha de son beaupré la seconde galerie, précisément à l'endroit où se trouvait Jean-Bon-Saint-André, qui se fâcha vivement contre l'étourdi dont la maladresse l'avait presque renversé.

Le jeune Bouvet de Cressé, qui se trouvait à côté de lui,

rins. Des cris de joie se font entendre, et l'impatience de combattre se manifeste sur toutes les figures. Ce ne fut qu'avec peine, que le capitaine de vaisseau Vignot, le capitaine de pavillon Basire, et le major-général Delmotte arrivèrent jusqu'à la poulaine.

Les lunettes sont braquées, et ce qui ne paraissait d'abord qu'un point dans l'horizon, est reconnu pour une flotte ennemie.

Le signal du branle-bas-général-partout est donné; l'armée se forme sur une seule ligne, et les entre-ponts des vaisseaux ne présentent plus que de longues galeries, où l'on ne trouve pas même un clou.

Sans changer l'ordre de route on marche à l'ennemi, qui semble manœuvrer pour gagner le vent, et éviter un engagement, qui cependant eut lieu, sur le soir, entre l'arrière-garde française et l'avant-garde anglaise.

et qui riait à gorge déployée de sa colère, lui dit d'un grand sang-froid :

ECCE TRICORNIGERI VENIUNT, NIGRA AGMINA, PATRES.

faisant allusion à la proue de ce navire, qui représentait le saint fondateur des Jésuites, Loyola, en long manteau noir. A cette époque, la rade, le port de Brest et la rivière de Landerneau étaient encombrés de prises anglaises, dont les pavillons renversés étaient *à la traîne*.

Victoires et Conquêtes des Français.

Le vaisseau amiral, la *Montagne*, occupait le centre de l'armée, et la distance des eaux ou l'on se battait était telle que dans cette affaire, qui dura plus d'une heure, le feu seul des canons et les boulets rouges furent aperçus. Aucune détonation ne se faisait entendre,

Deux vaisseaux anglais avaient pris le *Révolutionnaire* en poupe, et deux autres foudroyaient son bâbord. Quoiqu'accablé par des forces aussi supérieures, et démâté, le *Révolutionnaire* fut remorqué à Rochefort. On ne le revit plus. S'il eût serré le vent, il eût eu comme les autres, l'inappréciable honneur de combattre les 10 et 13 prairial.

Il était nuit : la flotte française avait hissé des fanaux à tous les mâts d'artimon. Honteux de cette manœuvre, les Anglais finirent par s'éclairer, au grand plaisir des nôtres.

L'aurore parut : nous étions toujours maîtres du vent. Les deux armées défilèrent deux fois l'une sur l'autre, aux cris distincts et multipliés de *hurra!* et de *vive la république!* mais presque hors de portée. On s'essayait. Les boulets, en tombant à la mer, en faisaient jaillir l'onde, et montraient aux spectateurs la nature si souvent et si bien imitée par Vernet, qu'un honorable membre de sa famille, dont le crayon est

indépendant, rappelle parmi nous, à la honte de misérables intrigans qu'il a le courage de braver.

L'ordre d'arriver, donné par Villaret-Joyeuse, mit fin à cette inutile parade, et le second acte de la tragédie commença.

L'armée anglaise montra beaucoup d'hésitation; cependant forcée à combattre, elle le fit partiellement et en tâtonnant. De notre côté le *Vengeur* ne garda pas son rang. Le porte-voix lui transmit le mécontentement du général, mécontentement dont il sut honorablement s'absoudre trois jours après, mais non de la manière que l'a proclamée à la tribune de la Convention l'éhonté Barrère de Vieuzac.

L'obscurité mit fin à cette action qui aurait pu être décisive et ne le fut pas. Des fanaux furent de nouveau hissés à chaque bord; tout le monde était de quart : les hamacs et les cadres dormaient, ou dans les soutes, ou dans les bastingages.

Serait-il permis de rapporter un fait arrivé ce jour-là sur la *Montagne?* Le premier boulet qu'elle reçut brisa une poulie dont deux éclats atteignirent au même instant, et à la joue et au talon, un matelot-canonnier de service sur le pont. Le malheureux resta debout, et parut in-

décis sur l'endroit offensé où d'abord il porterait la main. Partisans du libre arbitre, prononcez, on voûs abandonne cette observation.

Un autre événement moins grave se passa dans la cabane du major-général, où se trouvait alors le frère de Chardon, de Lorient, dont il sera incessamment parlé.

Agé de douze à treize ans, ce jeune volontaire, embarqué malgré les observations de sa famille, fut blessé par une éclisse de sapin, et criait à tue-tête, en invoquant sa mère. Un peu de charpie, une bande légère, et par dessus tout le rire inextinguible de ses camarades, calmèrent sa douleur et guérirent son égratignure. Charis, le bon Charis lui-même, aujourd'hui père de famille, et négociant à Hennebon, ne put résister à l'exemple, et obéit à un premier mouvement qui, certes, n'était point dans son cœur.

Le Français rit de tout et partout. Enfant héros, mais enfant supérieur à ce que Sparte, Athènes, Carthage et Rome ont produit de plus étonnant, l'Europe entière lui a servi de hochet.

Arrive enfin le 13 prairial, époque également fatale aux marine française et anglaise. La mer est houleuse et moutonne. Quelques rayons rares d'un soleil pâle montrent que l'Anglais, dont les forces en nombre sont évidemment augmentées,

a profité pour gagner le vent des brumes épaisses qui couvrirent l'Océan le 11 et le 12.

Ces deux jours, en effet, dans l'impossibilité de s'entrevoir, la flotte française avait manœuvré à la voile, et les eaux ne furent conservées qu'au moyen de coups de pistolets tirés de temps en temps.

L'Anglais attaque à sept heures du matin; l'action tarde peu à devenir générale. On se bat avec acharnement; on s'aborde, on se mêle : nul ordre n'est gardé. Le Français fait feu sur le Français, l'Anglais sur l'Anglais. La confusion est telle, dans ce vaste champ de carnage, que les signaux ne peuvent plus être aperçus ni compris.

Les drisses ont disparu; les pavillons tombent et sont à l'instant *cloutés;* les voiles vent-dessus-vent-dedans (en panne) n'offrent plus que d'inutiles lambeaux; les mâts, restés debout, s'emplissent de boulets. L'Anglais vise à démâter (*), le Français à couler bas. L'un spécule, l'autre dissipe. Là le commerce, ici l'honneur et l'héroïsme.

(*) A l'instant les frégates la *Seine,* du Hâvre-Marat (Hâvre de Grâce), la *Tamise*, prise anglaise, et le *Brutus*, vaisseau rasé, reçoivent l'ordre de parcourir le front de l'armée, et de recommander à tous les capitaines de faire pointer, moitié à démâter, moitié à couler bas. L'ordre est

Disons-le à la honte de l'espèce humaine, le 13 prairial, la foudre elle-même eût vainement cherché à se faire entendre au milieu de plus de quatre mille bouches à feu vomissant ensemble et la désolation et la mort.

Barbares, arrêtez! un seul coup de canon peut vous mettre au fond de la mer et causer la perte de douze cents hommes! Un vaisseau de force inférieure sera déshonoré, s'il amène son pavillon, parce qu'une loi aussi atroce qu'impolitique défend de faire de prisonniers!....

Vous qui l'avez fait rendre cette même loi, avez-vous bien calculé les suites funestes qui pouvaient en résulter? non, vous avez voulu une guerre de brigands et d'assassins; vous avez voulu que l'honneur, ce sentiment sublime, fût entièrement méconnu. Loi atroce et sanguinaire!

exécuté. L'Anglais porte la peine de l'exemple qu'il a lui-même donné, et sa douteuse tactique échoue devant la franchise de la nôtre.

A propos de franchise, nous ne pouvons résister à l'envie de citer un mot qui peint bien les Français. Jean-Bon-Saint-André demanda à un capitaine de frégate, à la voile, une bonne longue-vue. « Représentant, nous n'en avons qu'une de la République, qui ne vaut pas grand chose, » répondit le capitaine. Et tous de rire aux éclats, à bord de la *Montagne*. Cette réponse ne parut épigrammatique à personne, pas même à Jean-Bon-Saint-André.

je serai forcé à donner la mort à mon ennemi vaincu et sans défense! L'Anglais, pris sans armes sur un bâtiment marchand, sera fusillé parce qu'il est Anglais, et le héros dont la patrie s'honore remplira l'office des bourreaux! ....

Réflexions, vœux inutiles! la rage est à son comble! Exceptons toutefois de cette rage la presque totalité des bords qui avaient reçu des noms nouveaux.

Où êtes-vous, marins en bonnets rouges? le jour de gloire est arrivé. Réalisez ces chants que les échos de la rade de Brest ont répétés si souvent. Vous n'êtes plus devant les forts; vous n'êtes plus sous leurs batteries fixes, sûres, immobiles et protectrices; vous avez passé la Roche-Mingan (*); vous avez doublé Berthaume, et le phare Saint-Mathieu est loin derrière vous; vous êtes en présence de l'Anglais, de cet Anglais que vous avez si souvent vaincu du haut de vos tribunes!

Mais quoi! vous reculez devant les vils esclaves des rois; votre vaillance vous abandonne; vous laissez couper la ligne! Ah! quittez vos grands mots; songez à vous battre; vous avez

(*) Écueil dangereux pour les vaisseaux, où l'on a eu la précaution de fixer une haute barre de fer.

affaire à un ennemi supérieur en nombre, qui sait bien qu'il peut vous rendre coup pour coup.

Quel est ce matelot d'arrière de la *Montagne*, qui a usurpé la place du *Pelletier?* A sa manœuvre, à son hésitation, à sa désobéissance formelle (*), nous le reconnaissons tous : c'est le *Jacobin*, qui expose le salut de l'armée, et causera dans quelques heures la perte de sept vaisseaux, dont le représentant du *Peuple Souverain* ordonnera l'abandon, et que cependant il eût été si facile de sauver, en virant seulement de bord, comme l'a répété M. de Kersain, écho fidèle des conversations du temps.

Hélas! à cette époque, tel obtenait et pouvait obtenir un commandement, qui portait dans les sociétés populaires un front qui pâlissait devant l'ennemi (**)!

Cédant au vent, et cédant volontairement, le *Jacobin* longe la *Montagne*, et se montre bien-

(*) Cinq fois on le héla. Ceux qui lui notifièrent, avec le porte-voix, l'ordre d'arriver, furent Delmotte, Bazire, Angot, Vignot et Cordier.

(**) Il était très-plaisant de voir venir à l'ordre certains officiers (entre autres le citoyen Julien), la tête couverte d'un bonnet rouge enrichi d'une ancre brodée en laine jaune. Julien tutoyait le major-général, Delmotte, qui, saisissant sa tabatière, répondait par monosyllabes, et souriait de pitié.

tôt à demi-portée de canon. Chose inconcevable, et malheureusement trop vraie, le *Jacobin* lance la mort sur ses compatriotes (*)!....

A l'instant l'amiral Howe, suivi de deux vaisseaux à trois ponts, et de trois autres inférieurs en force, fend les mêmes eaux, coupe la ligne, et livre, à quart de tribord de la *Montagne*, un combat dont les annales de l'histoire nautique n'offrent point d'exemple.

Déjà les vergues touchent les vergues et s'entrelacent; déjà la *Montagne* et la *Reine-Charlotte* s'entre-choquent et s'entr'ouvrent : anglais et français, les équipages perdent jusqu'à l'idée même que l'Océan peut engloutir acteurs et théâtres, autels et victimes.

La mort présente, mais inaperçue, certaine, mais dédaignée, promène sur les deux bords sa faux homicide. Les canonniers, privés de l'espace nécessaire pour manœuvrer, s'attaquent à coup d'écouvillon. Jean-Bon-Saint-André voit cette lutte insolite aux Français; le tremblant et

(*) A la fin du combat du 13 prairial, on comptait au grand mât de la *Montagne*, qui resta debout, sept boulets : quatre à tribord, dont deux ostensiblement partis du *Jacobin*, et trois à bâbord; phénomène que nous n'appellerons pas rare, mais unique, et qu'il faut avoir vu pour le croire

pusillanime Jean-Bon-Saint-André est descendu à la première batterie.

La figure hommasse et dorée de la *Reine-Charlotte*, ses énormes mamelles semi-blanches, ses jaunes sabords sont couverts de mitraille, et le Sinaï (*) d'Hébert et de Chaumette croule à l'étrave, et sur la partie la plus avancée de l'éperon de la *Montagne*, sous le feu des batteries anglaises.

L'abordage est commandé; les grappins se balancent, et Howe va connaître, sur son propre bord, ce que peut le génie de la France. Prudent, il sacrifie quelques cordages, et se retire sous le vent, à la distance de quelques toises.

Plus libre dans sa manœuvre, l'artillerie française met alors, et à la fois, dans ses pièces, boulets ronds, boulets ramés et grappes de raisin. Le carnage continue. Le gouvernail de la *Montagne* est arraché à l'étambot brisé, à ses gonds et à ses pentures; deux des sabords de la sainte-barbe, à tribord, n'en forment plus qu'un ; le feu se communique à la seconde galerie; partout

(*) « Et toi, montagne sainte! sois pour nous le Sinaï. » Discours de Chaumette à la barre de la Convention, *le jour* où fut décrétée la première réquisition. Chaumette fut admis aux honneurs de la séance, et se plaça dans les rangs des députés, entre deux Noirs et un Blanc, de Reims (Arnouville), couvert d'un bonnet rouge.

les valets embrasés inspirent la terreur, que calment à peine les baies remplies d'eau et l'activité des fauberts.

Villaret est renversé de son banc de quart en éclats, et le fait rétablir. Un boulet coupe une longue vue dans les mains du froid et intrépide Delmotte. L'intendant Rassé, le capitaine Bazire tombent du même coup sous les yeux de l'impassible Vignot; Hue (de Granville) a le ventre entr'ouvert; le tibia de Cordier se compose d'esquilles à l'instant comprimées par un ceinturon d'épée; la cuisse de Chardon (de Lorient) n'offre plus qu'une masse de chair inerte et dévouée à la mort; Angot, le valeureux Angot (de Saint-Valery-en-Caux) est frappé d'une balle au talon, se fait panser, et remonte à son poste; le couronnement du vaisseau porte, empreinte dans ses moulures et dans ses ornemens, la cervelle des lieutenans de Villaret et des pilotes côtiers tués à la barre du gouvernail. Gérard (de Dieppe), ô mon ami! puisse la mention que je fais ici de ton nom, rappeler à ta ville natale que la France a perdu dans ta personne un de ses meilleurs pilotes de la côte d'Angleterre!

L'habitacle est détruit, le sablier, la fleur de lis de la boussole, remplacée sur les autres bords par le bonnet de la liberté, ont totalement disparu.

Il est inconcevable que les forces anglaises, quintuplées autour de la *Montagne*, ne parviennent pas à la couler, malgré plus de deux cent cinquante boulets qu'a reçus à fleur d'eau son seul tribord. Dieu protége la France, dont le pavillon flotte toujours à la misaine, au grand mât et à l'artimon.

Le pont n'a plus de combattans; les troisième et seconde batteries sont veuves de leurs héros. Ce mot n'est point une hyperbole; l'opiniâtreté réelle n'existe plus, mais fulminante, respectable et respectée, qu'aux pièces de trente-six.

Toutefois, ne rougissons pas d'avouer la dette, pour l'honneur des autres vaisseaux; qui, certes, peuvent se passer de cette concession, la *Montagne* renferme dans son sein l'élite de cette noble marine qui, tant de fois, a vendu d'avance le prix du but que d'un boulet ou d'une bombe sûrs, elle a souvent abattu au polygone.

Tout-à-coup des caisses remplies de cartouches prennent feu sur la dunette, éclatent et tuent ou estropient la moitié des timonniers. Demay, leur chef (de Saint-Valery-sur-Somme), rit stupidement à côté du sous-lieutenant James, qui se croit quelque chose, parce que des assignats de *cinq livres* portent la signature d'un *James*, son homonyme, qu'il n'a jamais vu.

Au milieu du fracas de l'artillerie de la *Montagne* (cent vingt bouches à feu), cette détonation fut peu sensible; mais le contre-amiral, et non le vice-amiral, comme l'a faussement imprimé le romancier Charles Lacretelle (*), Louis-Thomas Villaret-Joyeuse avait involontairement tourné la tête. Le Noble (de Granville), aspirant de marine, du poste élevé qu'il occupe près du grand mât, remarque ce mouvement, et le communique au chef d'imprimerie de l'escadre, Bouvet, qui, quoique blessé et le bras gauche en écharpe, demande de suite au général la permission de balayer le pont de la *Reine-Charlotte*. « Saisissez la lame; mais vous vous ferez tuer. — Je m'en f..., répond Bouvet. » Villaret sourit et lui serre la main.

Bouvet se glisse, monte de degrés en degrés (on tirait sur lui des hunes anglaises, et avec des espingoles, à demi-portée de pistolet), met le feu à la caronade de trente-six, à tribord, et a le bonheur de voir son audace couronnée du succès (**).

(*) Aujourd'hui président de la société des Bonnes-Lettres, espèce d'académie bâtarde, étrange coterie où le mal domine, et dont on peut dire, sans craindre de se tromper :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, pessima multa.

MARTIAL.

(**) Si le courage et l'héroïsme eussent suffi, nous aurions triomphé; l'amiral Villaret déploya toute l'habileté d'un ami-

Cinq blessures, sans compter les trois autres qu'il vient de recevoir en bordant l'écoute de misaine, les balles qui criblent ses habits et percent son chapeau en trois endroits, cinq blessures sont la récompense de sa témérité. *

L'effet de cette caronade, pointée contre le

ral expérimenté, et tout le sang-froid d'un homme de mer accoutumé à voir les plus grands périls en face. Son vaisseau (la *Montagne*), soutint à lui seul les feux combinés de cinq vaisseaux anglais; il vit tous ses officiers succomber autour de lui, et son bâtiment presque rasé; il eût même inévitablement été pris, si un jeune homme, nommé Bouvet de Cressé, imprimeur de l'escadre, qui avait déjà reçu trois blessures, n'eût offert à Villaret de balayer le pont du vaisseau amiral qui s'était beaucoup approché du sien. Autorisé avec attendrissement par son général, il saisit à temps le mouvement des lames de la mer, et, dans la situation la plus périlleuse, il mit le feu à une caronade de trente-six, dont l'effet fut si terrible sur le vaisseau de l'amiral Howe, qu'il s'éloigna à l'instant, et fit signe aux autres vaisseaux de le suivre. Bouvet de Cressé vit encore, et n'a point obtenu la croix-d'honneur.... *

Histoire de France, continuée par Buret de Longchamp, jusqu'au 1er *janvier* 1824.

* Tant pis pour les ministres qui, payés par l'état, pour faire leur devoir, s'en remettent à des subalternes relativement à des choses dont leur conscience est responsable, sinon ici bas, au moins dans un meilleur monde, que je leur souhaite, du meilleur de mon cœur, et le plus prochainement possible, notamment au sieur Molé.

Bouvet de Cressé.

gaillard d'arrière de la *Reine-Charlotte*, et, si l'on peut se servir de cette expression, en quelque sorte déchargée au vol, est si prompt, qu'aussitôt l'amiral Howe hisse toutes ses voiles, prend chasse, fait signal aux siens de le suivre, et laisse l'immobile *Montagne* (toujours vent dessus vent dedans) entourée au loin de pontons, notamment à tribord, du *Terrible*, et couverte, au loin, de gaz phosphorescent, de débris de vaisseaux, de cadavres et de sang.

Cinq minutes s'écoulent; le feu cesse, et Jean-Bon-Saint-André, sortant de son trou (*), se traîne, en rampant, et à pas mesurés, de batteries en batteries, de morts en morts, et reparaît tout radieux sur le pont.

La belle journée! s'écrie Villaret en l'apercevant; et il lui montre sept vaisseaux français formant, à une lieue de distance, une espèce de pâté.

Villaret annonce hautement la résolution de les secourir et de les faire remorquer. Jean-Bon-Saint-André s'y oppose. L'oscillation de sa longue redingote bleue, dégoûtante et sillonnée de suif

(*) La fosse aux lions. C'est dans cet endroit que se cacha Jean-Bon-Saint-André, tapi sur une caisse de chandelles, que avoisinaient des câbles encore humides et gluans de brai.

et de goudron, décèle la honteuse conduite du Thersite de Montauban.

Tous frémissent indignés : on parle même de jeter à la mer le représentant du peuple, et déjà vingt bras s'avancent pour le saisir, quand Villaret ordonne de hisser la misaine, et sauve, par cette manœuvre, qui rappelle chacun à son poste, la vie à Jean-Bon-Saint-André.

O Villaret, modèle des braves, héros trop méconnu de ton ingrate patrie, pourquoi n'as-tu pas feint au moins de céder à l'impulsion générale? L'Océan eût enseveli le complice de Robespierre, ses forfaits et sa *félonie*, et *toi-même*, après la conduite la plus honorable et dans cette journée, et à la Martinique, tu n'eusses point laissé ta dépouille mortelle aux rives de Venise! Toulon, aujourd'hui oui, Toulon et Mayence te voteraient des autels!

Témoin et acteur dans la catastrophe du 13, continuons à parler le langage de la postérité; traçons rapidement la suite des événemens à bord de l'amiral français, et, marquant la position exacte des sept vaisseaux abandonnés par l'ordre d'un homme qui tenait sous son pouvoir despotique la vie et la mort de ses semblables, un tribunal révolutionnaire, des jurés, des juges et des bourreaux, ne craignons pas de l'attaquer

sans ménagement, et de le marquer du sceau de la réprobation. Nos armes sont celles de la vérité : qu'aurait donc de commun avec nous, tout ce que renferment de mensonger les rapports de Jean-Bon-Saint-André et de Barrère de Vieuzac à la convention nationale.

La dunette, les galeries de la *Montagne*, horriblement mutilées, font frémir de réflexion à la vue des traces de l'incendie qu'ont heureusement arrêté le zèle, l'ardeur et surtout le sang-froid de l'équipage.

Les bouteilles, les coffres des chambres sont méconnaissables, et tout ce qu'ils renfermaient gît épars çà et là au milieu de fusils, de pistolets et de sabres d'abordage qu'on a eu l'imprudence de laisser en place sur un bord vide de filets.

Des canons sont démontés; d'autres sont fendus à leur bouche, par des globes ennemis que le hasard y a introduits; plusieurs boutons de culasses même, arrachés par une force irrésistible, ont doublé l'action du boulet. Les gaillards d'arrière et d'avant, la chaloupe, les canots qu'elle encaisse sont percés à jour.

Cinq fois de suite, à bâbord et à tribord, les canonniers des pièces de chasse ont été tués, et, sans que l'ordre ait été donné de les remplacer, de nouveaux braves leur succèdent, et, sur les

corps palpitans d'infortunés camarades, se disputent la gloire de venger leur trépas. Pendant un quart d'heure la poulaine est le poste d'honneur. On voit jusqu'à des mousses, des enfans de dix ans, oublier le service des gargousses, saisir le boute-feu, et lancer gaiement la foudre sur les tyrans des mers.

Descendons au poste du chirurgien : des morts et des mourans en encombrent l'entrée. Malheur au blessé qui peut s'y traîner seul, si l'expérience ne l'a pas encore prémuni contre la dent du moribond! De nouvelles cicatrices l'attendent, résultat inséparable des plus cruelles angoisses.

Au milieu de nobles victimes des fureurs de la guerre, apparaît un génie bienfaisant. Ce saint Vincent de Paul de la marine, c'est Chappon (d'Avranches), qu'accompagne le fidèle Savary.

Nu jusqu'à la ceinture, embrasé de cet amour patriotique, de ce sens intime et national qui porte les heureux possesseurs de la science à prodiguer généreusement des secours à leurs compatriotes, Chappon rappelle Hippocrate rejetant les offres de l'Asie, et méritant d'Athènes.

Le lit, disons mieux, le cadre de douleur est dressé, le tourniquet est mis en usage, le scalpel sépare les chairs, et la scie... Affreuse, mais né-

cessaire opération, quel mot pourra jamais te rendre! Les malheureux amputés, dans leur désespoir, invoquent la mort, la mort préférable peut-être au regret d'avoir perdu un membre.

Glissons sur la description des deux grandes chambres du vaisseau tout-à-coup changées en hôpital; mais ne glissons pas sur l'attention qu'eut Chappon d'y faire placer, sans distinction quelconque, le matelot et l'officier, le mousse et celui qu'il servait. Tous sont égaux dans la nature; tous sont égaux surtout quand ils ont été prodigues de leur sang dans l'intérêt de la patrie.

Cependant, saturées de combats, avariées dans leurs manœuvres, épuisées de forces et succombant à la fatigue, les flottes française et anglaise, à la voile, et dans des directions différentes, s'éloignent insensiblement du champ de bataille, sans trop se mettre en peine de ce que deviendront les sept vaisseaux français entièrement désemparés, et ras comme des pontons.

L'intention apparente de Villaret-Joyeuse était de les tourner, au point du jour, et de les remorquer; mais les Anglais, profitant du crépuscule et de l'approche de la nuit, tombèrent sur eux, à l'improviste, et les amarinèrent.

Ainsi dans cette journée qui coûta aux Anglais plusieurs vaisseaux et beaucoup d'hommes, la

France perdit par la faute, et la faute seule de Jean-Bon-Saint-André, le *Vengeur*, qui coula; le *Juste*, l'*América*, l'*Achille*, le *Northumberland*, le *Sans-Pareil* et l'*Impétueux*, qui brûla depuis dans le port de Portsmouth.

Le reste de l'armée, après avoir inutilement, pendant cinq heures consécutives, poursuivi et chassé, en leur offrant le combat(*), dix-sept vaisseaux que, à leur mâture, leur coupe, et surtout

(*) Cette division anglaise cinglant et fuyant à pleines voiles vers les côtes du Portugal, n'avait probablement aucune connaissance du combat du 13. *Sans cela il lui eût été facile*, à l'aide de longues-vues, d'apercevoir le délabrement de la flotte française, et surtout le trois-pont *le Terrible* remorqué, et dont la mâture consistait en des perches supportant des ombres de voilure.

Honte éternelle au commandant de cette division! En pareille circonstance Jean-Bart eût battu le briquet; et La Motte-Piquet * assuré à l'artiste fabriquant ses perruques un brevet de continuation.

* La Motte-Piquet est un de nos plus braves marins. Ses manies même sont respectables. Il était Français jusqu'au delà des ongles. Dans ces momens d'impatience, que rien ne peut arrêter, il prenait sa perruque et la jetait au visage du premier venu qui le contrariait. On le vit même, saisir sa coiffure, et, trépignant et la broyant sous ses pieds, apostropher son vaisseau, et dire : « Coquin! tu ne marches pas, et tu t'appelles l'*Invincible!* »

Flegmatiques Anglais, que pensez-vous de notre La Motte-Piquet?

leur beaupré, on reconnut pour anglais, et dont aucun n'osa arborer son pavillon, le reste de l'armée mouilla dans la rade de Berthaume, et c'est là que furent amenés de Brest les mâtures, les voiles de rechange et notamment le nouveau gouvernail de la *Montagne*.

Villaret Joyeuse voulait remettre en mer; mais Jean-Bon-Saint-André manifesta hautement, et sur le pont, et en présence de l'équipage, des intentions contraires. Jean-Bon-Saint-André avait revu l'hôtel Saint-Pierre, goûté le pain blanc, savouré les délices du proconsulat, médité sur Verrès, et, suivi de Verteuil, prononcé ces paroles mémorables : « Villaret! maintiens la discipline, à la Romaine. »

La flotte, sur les ancres, resta donc au mouillage de Berthaume, et les blessés furent transférés à Brest, à l'hôpital *Saint-Louis*, ainsi qu'à sa succursale le *Petit-Couvent;* mais un spectacle admirable, et au-dessus de tout éloge, c'était de voir les habitans du premier port du monde rivaliser entre eux d'humanité, attendre les embarcations, et s'arracher les braves pour les conduire dans leur propre lit, où tous reçurent des mains de l'opulence et du patriotisme, les soins que les dames de la ville prodiguèrent avec tant de délicatesse à des êtres inconnus, si toutefois

on peut être inconnu, quand on a l'honneur d'être né en France (*).

(*) Pensant qu'il n'existe personne, soit en France, soit à l'étranger, qui puisse trouver mauvaise l'expression d'une vertu connue en Europe sous le nom de reconnaissance, je témoigne ici ma gratitude la plus entière et la plus absolue à tous ceux qui m'ont prodigué leurs soins et leurs consolations dans les six semaines de maladie grave que j'ai essuyée par suite de blessures reçues le 13 prairial.

BOUVET DE CRESSÉ.



HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE HUITIÈME.

PRISE, SUR LA GLACE, DE LA FLOTTE HOLLANDAISE PAR LA CAVALERIE FRANÇAISE.

PENDANT que, vainqueurs de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre, les Français poursuivaient leurs glorieux succès, préparés par la prise des villes d'Utrecht, de Gorcum, d'Amsterdam, de Rotterdam et de La Haye, la Hollande offrait le spectacle, jusqu'alors inconnu, d'une cavalerie européenne manœuvrant sur une mer glacée, et faisant capituler des vaisseaux de ligne.

Des obstacles, qui auraient arrêté les armées

les plus entreprenantes, venaient d'être franchis par les républicains. La rigueur des saisons, l'insalubrité du climat, les fatigues et la misère, causées par une campagne prolongée pendant l'hiver le plus rigoureux, étaient pour les soldats de l'indépendance autant de causes d'émulation, et ils mettaient à vaincre les élémens autant d'obstination et de courage qu'ils en avaient montré contre les armées coalisées, dont l'intention manifeste était de renverser et de détruire le nouveau gouvernement de la république.

Etonnés du courage tranquille avec lequel les Français avaient combattu sur les glaces du Wahal, et de la promptitude qu'ils avaient mise à s'emparer de l'île de Bommel, les alliés s'étaient refugiés derrière le Lech, où ils restaient plongés dans le découragement, dont le duc d'Yorck lui-même donna le premier l'exemple.

Tous les efforts de ce prince, en effet, depuis qu'il était venu sur le continent prendre part à la grande querelle de la révolution, n'avaient abouti qu'à des défaites rarement rachetées par quelques actions d'éclat. Vaincu dès son début dans la carrière militaire, au siége de Dunkerque, il n'avait assisté aux campagnes de 1793 et 1794, que pour être témoin de la défaite des troupes, assez maladroitement confiées à son commandement; ce

qui prouve que, en Angleterre comme ailleurs, le hasard de la naissance, le choix de l'adoption ou la magie du nom ne font pas toujours les talens, et que, loin de contribuer aux succès des armes nationales, ils servent souvent à les déshonorer.

Les derniers avantages obtenus par l'armée du Nord, persuadèrent sans doute au duc d'Yorck qu'il ne serait pas plus heureux en Hollande qu'en Flandre, et, pour ne pas être encore une fois spectateur impuissant des nouveaux triomphes des Français, il prit tout-à-coup le parti d'abandonner son armée, et se rembarqua pour la Grande-Bretagne, au moment où Pichegru se préparait à porter de nouveaux coups aux ennemis de la France. Ce général n'attendait plus, pour attaquer les alliés, que de voir le Wahal suffisamment gelé vers Nimègue, où son cours beaucoup plus rapide l'avait empêché de prendre aussitôt que vers Bommel.

Enfin l'époque tant désirée arrive, et le froid est si intense, que le Wahal, devenu solide par les effets d'une gelée continue, fournit aux Français un chemin praticable pour marcher à l'ennemi. Chaque jour amène sa victoire; on s'avance de conquête en conquête, et le succès dont on est sûr pour le lendemain, ne sera qu'une addition au succès de la veille. Toutefois, si l'on a eu

raison de dire que, dans cette campagne mémorable, tout s'était fait par enchantement, cette assertion vraie s'applique mieux encore à l'espèce de prodige que nous allons rapporter, et qui fait naturellement partie de l'histoire de la marine.

Pichegru avait envoyé dans la Nord-Hollande des détachemens de cavalerie et d'artillerie légère, avec ordre de traverser le Texel, de s'approcher de la flotte hollandaise, qu'il savait y être à l'ancre, et de s'en emparer. C'était la première fois qu'on parlait de prendre une flotte avec de la cavalerie. Cependant cette manœuvre réussit, comme toutes celles qui avaient été commandées. Les Français traversèrent au galop les plaines de glace, arrivèrent auprès des vaisseaux, les sommèrent de se rendre, et firent, sans combat et sans effusion de sang, l'armée navale prisonnière de guerre.

CATASTROPHE DE QUIBERON.

La guerre, quelle qu'en soit la cause, apparente ou cachée, est toujours une calamité; mais les discordes civiles sont le fléau le plus désastreux qui puisse désoler un état, surtout quand elles sont fomentées par l'étranger, dont le froid

égoïsme ne calcule que son intérêt, et la ruine de ses voisins.

On pressent que nous allons parler de Quiberon, où Hoche s'immortalisa; où l'Angleterre montra à nu, comme au temps de Jumonville, toute la turpitude de sa politique assassine. Catastrophe cruelle, que la postérité se refuserait à croire, si des milliers de contemporains, si la grande ombre de Sombreuil, si les côtes de Belle-Ile, d'Hoat, de Theviec, de Carnac, de Plouharnel, de Sainte-Barbe et d'Auray n'en attestaient l'horreur et la véracité!

Confians dans les promesse du ministère britannique, les émigrés quittent la terre de l'exil, accourent au rendez-vous, de toutes les parties l'Europe, et, dans l'ivresse de leur joie, ne doutant plus d'un succès dont les Vendéens eux-mêmes ont désespéré, ils se représentent le drapeau sans tache flottant sur toutes les côtes de la France, et les nobles fils d'Henri IV, rétablis dans leurs droits légitimes. Hélas! ce n'était qu'une illusion, bien douce à la vérité; mais combien peu d'entre ces loyaux et fidèles serviteurs de la monarchie, jouiront du bonheur tardif de voir Louis XVIII habiter les Tuileries!

L'armement préparé par l'Angleterre, était un des plus considérables qu'on eût faits depuis

long-temps. Outre les émigrés sur lesquels il pouvait compter, Pitt avait employé tous les genres de séduction, pour engager à servir la cause royale, les Français que le sort des armes exposait à périr de faim et de misère sur ces mêmes pontons où depuis ont expiré tant d'individus, victimes de la froide barbarie d'un peuple qui ose se vanter d'être humain.

Placés entre une mort presque certaine, et des chances moins terribles et moins instantes, les prisonniers de guerre saisissent ce moyen de retourner dans une patrie qu'ils croyaient à jamais fermée pour eux, et, réunis, ils forment un corps de dix mille hommes.

Leurs chefs sont d'Hervilly, Puysaie, Conflans, Botherel, Levis, Contades, Broglie, Vauban, Dubois-Berthelot, Tinteniac et l'immortel Sombreuil, tous commissionnés par le comte d'Artois, que des affaires d'un intérêt sans doute très-grave retenaient en Angleterre, ainsi que les dix mille hommes de troupes, qui, d'après les promesses du cabinet de Saint-James, devaient, sous les ordres de Moira, chercher à surprendre Saint-Malo.

D'abondantes munitions, des armes pour quatre-vingt mille hommes, des habits pour soixante mille, des pièces d'artillerie de tout ca-

libre, d'immenses provisions de bouche, deux millions en or, plusieurs milliards de faux assignats, fabriqués à Londres, surtout de QUATRE CENTS livres, enfermés dans des barriques, chargent plus de cent batimens de transport.

Warren escorte ce convoi avec deux vaisseaux de soixante-quatorze, quatre frégates, deux corvettes, deux cutters et quatre chaloupes canonnières : quinze vaisseaux de ligne, dont trois du plus haut bord, croisent sur les côtes pour protéger le débarquement.

Maître de la mer et des côtes du Morbihan, Warren somme Belle-Ile de se rendre. Boncret, commandant de la citadelle, répond qu'il s'ensevelira sous les ruines de la place plutôt que de la remettre à des Anglais, et Warren, instruit qu'on ne peut prendre la forteresse que par terre, et qu'avant tout il faut s'être emparé de l'intérieur de l'île, de Bangor, de Sauson, et de Loc-Maria, juge plus qu'inutile de canonner des rochers à pic, et se retire sur la côte du Morbihan, qu'il sait être dégarnie de troupes.

Déjà d'Hervilly, à la tête de quinze cents hommes, a sauté dans les chaloupes, et, sans avoir trouvé d'obstacle, il s'est avancé en bon ordre sur la place de Carnac, entre Quiberon et le golfe du Morbihan. Cadoudal et Lemercier ac-

courent à la tête des chouans pour recevoir les émigrés. D'Hervilly se joint à eux, et marche de suite sur Carnac, dont il massacre la garnison, trop faible pour résister. Les batteries sont enlevées, le drapeau blanc flotte dans la presqu'île, Auray est pris, et la possession de cette ville ouvre tout le pays aux royalistes.

Cependant la position des émigrés allait devenir de jour en jour plus embarrassante. Hoche, qui les tenait comme bloqués, faisait des progrès bien propres à leur causer de vives inquiétudes. Il venait d'établir un camp retranché à une lieue et demie du fort Penthièvre, en avant de Sainte-Barbe, et en vue des Anglais, bravement immobiles sur leurs vaisseaux, des chaloupes canonnières et des bâtimens de transport.

Des fourneaux sont construits pour tirer à boulets rouges sur l'escadre anglaise et la forcer à s'éloigner de la côte. Meunier, vers Ploërmel, couvre les derrières de l'armée de Hoche, dont la gauche est gardée par Laviolais, maître du château de Kercado, de Saint-Clément et de Carnac, repris depuis peu sur les émigrés. Chérin et Canclaux envoient incessamment des troupes au quartier-général, et Hoche, sans qu'on ait droit de l'accuser de présomption, peut écrire : « Je réponds des émigrés et des chouans amon-

celés à Quiberon, j'en rendrai bon compte.»

Cette confiance du général en chef passe dans l'âme des soldats. Un seul murmure se fait entendre dans l'armée, murmure flatteur, indice d'un succès assuré, c'est que, au gré de leur impatience, on ne donne pas assez tôt le signal du combat.

Contraste frappant! tout, au contraire, chez les émigrés, annonce l'inquiétude et la crainte, et les travaux auxquels ils se livrent, les retranchemens qu'ils multiplient, et en avant du fort Penthièvre, et au camp de Kerostin, loin d'augmenter l'espérance qu'on avait conçue de l'invasion, ne décèlent que trop l'anxiété, la faiblesse et l'irrésolution. Ajoutez à cela que la mésintelligence s'était introduite parmi les officiers supérieurs, et qu'on allait même jusqu'à accuser hautement d'Hervilly de s'être arrêté à Quiberon, dans le dessein de conserver le commandement en chef, qu'il craignait, dit-on, de perdre en rejoignant Charette et Stofflet, divisés eux-mêmes, parce que le premier était noble, et que le second avait été garde-chasse. Ce bruit injurieux pour un brave, arrache d'Hervilly à son inaction: il ordonne des reconnaissances qui, n'étant point appuyées, restent sans effet.

Des échanges de boulets ont lieu; quelques

bataillons se mettent en mouvement dans les deux armées, mais les émigrés sont repoussés sur tous les points; leur position devient d'autant plus cruelle, qu'ils sont trahis par ceux-là mêmes qui les avaient suivis uniquement pour se soustraire aux homicides pontons de l'Angleterre, qui désertent en foule, et cherchent l'abondance dans le camp de Hoche, tandis que celui des émigrés, encombré de paysans, commençait à éprouver les horreurs de la disette.

Il fallait donc ou se rembarquer, ou combattre; mais se rembarquer c'était se couvrir de honte, combattre, sans attendre *la division* Sombreuil, c'était prétendre à plus de gloire, mais aussi s'exposer à être vaincu.

Contre l'avis de Puysaie, de Vauban et de plusieurs autres officiers généraux, d'Hervilly veut seul obtenir l'honneur de la journée qu'il prépare, commande une attaque générale et ne tarde pas à recevoir le prix de son orgueilleuse opiniâtreté. Au milieu de la nuit sa division tout entière s'ébranle et marche en colonnes serrées. Le silence règne dans tous les rangs, que précèdent huit pièces de canon et deux compagnies d'éclaireurs. Quinze cents chouans, que conduit Vauban, sont arrêtés par Lemoine, dont le feu nourri et bien dirigé les force à la retraite. Humbert,

docile aux instructions de Hoche, feint l'hésitation, et se replie vers le camp avec une précipitation étudiée.

Trompés par ce mouvement, qu'ils prennent pour de la crainte, les émigrés s'avancent avec fierté, l'arme au bras, dans le plus bel ordre, et se disposent à forcer les retranchemens. Un feu terrible accueille les deux régimens qui ont commencé l'attaque; la mitraille les foudroie, et quelques minutes suffisent pour cribler tous leurs rangs. Le petit nombre de ceux qui échappent à ces décharges meurtrières, se jette entre la colonne de gauche et la mer, et répand la confusion parmi les troupes qui n'ont point encore combattu.

D'Hervilly renouvelle l'attaque des retranchemens, mais on le repousse avec tant de vivacité que, bientôt, étourdi par le désordre qui règne autour de lui, il perd la tête, et donne à sa droite l'ordre de la retraite, tandis qu'à la gauche il commande de battre la charge.

Un troisième effort allait être tenté par les émigrés quand, atteint d'un biscayen, leur général tombe mortellement blessé. Cet événement décide du sort de la bataille; les soldats de Hoche se précipitent hors des redoutes, et fondent sur les royalistes en poussant des cris de victoire.

La déroute est épouvantable, le carnage affreux; la mort frappe impitoyablement et celui qui essaie de rallier quelques braves, et celui qui cherche son salut dans la fuite.

La mort de d'Hervilly avait répandu la consternation et le découragement parmi les émigrés, qui restaient sans chef. Vauban refuse le commandement qu'accepte Puysaie.

Manquant de résolution et des talens qui auraient pu donner aux affaires une tournure moins déplorable, plus propre à l'intrigue qu'aux combats, plus courtisan que guerrier, Puysaie fait débarquer la division Sombreuil, qui prend poste à Saint-Julien, amas de cabanes au milieu de la presqu'île. Vainement il avait espéré que ce renfort ramènerait la confiance, et que la présence du jeune héros dissiperait l'inquiétude dont les esprits étaient agités. Il était arrêté dans les décrets éternels que les émigrés périraient, et périraient victimes de la félonie et de la trahison !....

Les prisonniers que l'Angleterre avait armés s'empressent de se joindre aux soldats de Hoche; la désertion devient fréquente, le mot d'ordre est livré, et Mesnage, à la tête de trois cents grenadiers, soutenu par Valletaux, pénètre dans le fort Penthièvre, qui ne ferme pas tellement

l'itsthme, qu'on ne puissse le tourner à marée basse.

L'alarme se répand, les canonniers et les officiers émigrés accourent à leur poste; mais assaillis par des hommes qui portent le même uniforme qu'eux, ils sont égorgés sur leurs pièces. En vain, ils crient à la trahison; la trahison devient presque générale. La première compagnie des grenadiers de d'Hervilly est détruite; la seconde passe à l'ennemi, malgré les efforts que font pour s'y opposer son capitaine et son lieutenant, Grammont et Saint-Didier : deux autres compagnies imitent cet exemple, et, oubliant l'origine commune, elles tournent leurs armes contre des Français, et ne rougissent pas de se faire un mérite de leur cruauté envers leurs propres camarades.

Le plus épouvantable désordre règne dans le fort. Mesnage, le sabre à la main, abat tout ce qui résiste, s'empare de l'artillerie, la tourne contre les Anglais, et riposte avec avantage au feu que ces derniers dirigent sur les colonnes que Hoche conduit du côté de la mer, pour attaquer de front les royalistes, dont les régimens se rassemblent à la hâte. Béon et Damas se mettent en bataille derrière Saint-Julien; la légion de Rohan arrive au pas de charge; et tous, officiers et sol-

dats, résolus de vendre chèrement leur vie, s'animant les uns les autres, ne veulent qu'une seule chose, la victoire ou la mort, quand Puysaie seul, le pusillanime Puysaie, resté chef de l'expédition, au lieu de partager l'ardeur et le dévoûment des braves qu'il a l'honneur de commander, au lieu de s'occuper du salut de l'armée, oublie qu'il succède à d'Hervilly, ne songe qu'à sauver sa correspondance avec Pitt et le comte d'Artois, et, trop lâche pour affronter le danger, ou trop inepte pour chercher à l'éloigner, court à bord de Warren, se cache ignominieusement au milieu de la flotte anglaise, et déserte, de la manière la plus indigne et la plus déloyale, des troupes dont il semblait n'avoir pris le commandement que pour les sacrifier.

Privés de canons, manquant même de cartouches, les émigrés, sous la conduite de Contades, se replient sur le camp, et répandent le désordre parmi ceux qui venaient trop tard pour les secourir, en leur faisant partager la terreur dont ils sont saisis.

Sombreuil toutefois parvient à les rallier. « Ce n'est pas, s'écrie-t-il, à des braves tels que vous, qu'il faut dissimuler la vérité. Le fort Penthièvre est pris : il faut le reprendre ou tomber sous ses murs. » Marchons! fut le seul mot qui se fit en-

tendre ; et la colonne se dirigea vers le Mât-de-Pavillon.

Mais l'aspect du danger a bientôt ralenti ce premier élan d'une valeur désormais impuissante. Un boulet tue sous lui le cheval de Sombreuil, qui s'était porté seul à l'endroit du plus grand danger. Ce fut alors surtout qu'on put se convaincre combien était funeste et machiavélique la mesure prise par l'Angleterre de faire marcher, sous les bannières de la royauté, des soldats qui avaient combattu sous les drapeaux de la république.

Ces prisonniers, en effet, souriant au parti qu'ils voyaient le plus fort, libres désormais de toute entrave, ne se croyant plus obligés à tenir des promesses que la nécessité avait arrachées, renversaient la crosse de leurs fusils, désertaient en masse en s'écriant : « Nous aussi nous sommes patriotes ! » poignardaient leurs officiers, et, détestable effet des guerres civiles ! déchargeaient leurs armes sur ceux qu'ils abandonnaient.

Malheureux ! arrêtez, votre conduite flétrit le premier nom de l'Europe ! Français, combattez et n'assassinez pas ! Quoi ! vous avez habité l'Angleterre, et vous ne voyez pas, aux coups que vous portez, tressaillir d'allégresse les enfans d'Albion ! Quoi ! dans votre aveuglement, vous ne

sentez pas que, voués à l'exécration des siècles, vous serez, ainsi qu'eux, un objet d'horreur pour les races futures!

Errans aux environs, poussant des cris de désespoir et n'attendant plus que la mort, les émigrés, foudroyés par les canons de Hoche, le sont encore par la mitraille des chaloupes anglaises qui tirent indistinctement, et avec parfaite connaissance de cause, sur tout ce qui se trouve sur le rivage. Une foule immense borde la falaise, et, levant au ciel des mains suppliantes, en appelle à Dieu, d'un peuple qui ne connaît que l'égoïsme. Hommes, femmes, enfans, vieillards, attendent les embarcations anglaises; *les embarcations* restent, par ordre supérieur, enchaînées à leurs bords.

Quelques-uns se jettent à l'eau, et gagnent les ressifs et les rochers les plus voisins de la côte; d'autres, plus hardis, s'élancent à la nage, et s'efforcent de joindre la flotte de Warren. O crime! on repousse à coups de sabre ou d'aviron ceux qui, pour s'échapper, s'accrochent aux canots anglais!....

Tombé au pouvoir de l'ennemi, et condamné à mort, l'intrépide Sombreuil repousse le mouchoir dont on veut lui couvrir les yeux. « J'aime à voir mon ennemi en face,» dit le jeune héros:

puis, mettant un genou en terre : « J'incline, ajoute-t-il, celui-ci devant Dieu, et je tends l'autre aux balles de mes ennemis. » S'adressant ensuite aux soldats qui le couchaient en joue : « Visez plus à droite, vous me manqueriez. »

Ainsi périt, à la fleur de l'âge, ce zélé défenseur de la monarchie, que la France, plus tard, et dans des guerres plus légitimes, aurait pu compter au nombre des braves qui l'ont illustrée sur les deux hémisphères.

Telle fut l'issue d'une expédition, dont la honte ne doit retomber que sur le ministère britannique, et qui rappelle bien ces mots de Chatam : « S'il fallait que l'Angleterre fût juste envers la France, il y a long-temps que l'Angleterre n'existerait plus. »

Des murmures d'improbation, adressés à Pitt dans la chambre des communes, le forcent à se justifier, et il ose dire, en parlant de Quiberon : « Du moins le sang anglais n'y a pas coulé ! — Non, réplique Shéridan, cédant à un mouvement d'indignation, le sang anglais n'y a pas coulé, mais l'honneur anglais y a coulé par tous ses pores ! »

CAMPAGNE D'ÉGYPTE.

Depuis long-temps, ce n'est plus sous les murs de Lille, de Valenciennes, de Longwy, de Strasbourg, d'Huningne, de Toulon et de Perpignan, que tonne le bronze des combats. La grande nation poursuit ses conquêtes; ses armes victorieuses ont soumis la Belgique et la Hollande; Luxembourg s'est rendu; Kell a assuré le passage du Rhin; Mayence a secoué le joug de ses anciens maîtres; le Brisgaw a pâli au seul nom de nouveaux Condés; l'Anglais a déserté les côtes de la Provence, et Saint-Sébastien, Figuières et Roses ont appris à l'Espagne étonnée, ce que sont, ce que seront toujours les Français.

Époque heureuse! elle n'est, cependant, que le prélude d'exploits plus illustres encore.

La première campagne d'Italie a ouvert une carrière immense, qu'ont, à l'envi, parcouru les fils de la victoire. Ici commence une ère nouvelle : c'est l'acte additionnel aux triomphes de la France. Le passé garantit le présent, garant lui-même de l'avenir, et l'on doit tout attendre de l'enthousiasme des troupes, sur un sol où l'on est moins frappé des miracles de Rome ancienne, que des merveilles qu'on a vues s'y renouveler chaque jour.

Battue sur tous les points, l'Autriche a reçu le bienfait de la paix.

L'Angleterre tremble; c'est contre elle que doit être dirigée l'armée qui a triomphé à Loano, à Montenotte, à Millésimo, à Mondovi, à Castiglione, à Bassano, à Arcole, à Mantoue et à Rivoli; mais bientôt, cette même armée, changeant de direction, s'emparera de Malte, d'Alexandrie et du Caire. Les plaines sablonneuses de l'Égypte, le Mont-Thabor, et vingt autres théâtres de sa gloire, la verront vaincre des forces supérieures en nombre, et si Saint-Jean-d'Acre n'a point succombé, quoi qu'en ait publié la jactance britannique, c'est qu'un Français, l'émigré Phélippeaux, colonel au service de la Grande-Bretagne, commandait dans la place.

Cependant la descente projetée contre l'Angleterre est différée, et l'on ajourne le projet de mettre fin, dans Londres, aux malheurs de l'Europe. Bonaparte a reçu les expéditions des arrêtés pris par le directoire exécutif, pour remplir promptement le grand objet de l'armement de la Méditerranée, et il est chargé en chef de leur exécution.

Les généraux, les savans, les artistes, sans connaître la contrée qui doit être le théâtre de la guerre, demandent avec instance à accompagner

le héros de l'Italie. Bonaparte arrive à Toulon : sa présence, au milieu des troupes, répand parmi elles l'allégresse et l'espérance. L'ancre est arrachée au sol qui la retient captive; un vent largue enfle les voiles, et la flotte quitte la rade, saluée par l'artillerie du fort Lamalgue, et tout le canon des batteries de la côte. Le rivage de la Provence ne paraît bientôt plus qu'un point dans l'horizon. Le temps est superbe; et trois cents navires, à peu près, réunis, présentent l'aspect d'une vaste forêt flottante, et s'avancent avec majesté sur l'élément liquide.

Déjà l'on est en vue des îles de *Malte* et de Gose. Sommée de se rendre, Malte capitule; Bonaparte y fait son entrée à la tête des troupes débarquées. Le drapeau tricolore remplace les bannières de l'ordre; il est salué par toutes les batteries de l'escadre qui entre dans le port, et vient se ranger à portée de pistolet des quais.

Trente mille fusils, douze mille barils de poudre, des vivres pour six mois, deux vaisseaux de ligne, une frégate, trois galères, et d'autres petits bâtimens de guerre, le trésor de l'église de Saint-Jean, estimé à trois millions de francs, sont les avantages qu'on retire de cette importante conquête.

Après être resté six jours à Malte, et y avoir laissé quatre mille hommes de garnison, aux

ordres de Vaubois, Bonaparte remonta à bord de l'*Orient*, et la flotte appareilla de nouveau pour suivre sa destination, emmenant avec elle les bâtimens de guerre trouvés dans le port.

Protégée par le vent, l'escadre avait doublé le cap Durazzo, longé le golfe de Candie et gagné la pleine mer. Le jour paraît à peine, et déjà du haut des hunes, les gabiers ont signalé la tour des Arabes, sur la côte d'Afrique. Quelques heures plus tard, la flotte entière peut apercevoir les minarets d'Alexandrie. C'était le quarante-troisième jour depuis le départ de Toulon, et le treizième après avoir quitté Malte. Aucun accident n'avait troublé cette traversée.

Au moment où le général français s'embarquait sur la demi-galère qui devait le porter à terre, on signala, comme ennemie, une voile qui paraissait à l'ouest. On pouvait penser que c'était un des navires de l'escadre anglaise, dont on connaissait la présence dans ces parages. L'inquiétude que la vue de ce bâtiment devait faire naître dans l'esprit du général en chef, lui arracha cette exclamation : « Fortune! m'abandonnerais-tu? Quoi! seulement cinq jours! » On reconnut bientôt que le navire signalé était la frégate la *Justice*, qui arrivait de Malte.

Mille embarcations couvrent la mer, malheu-

reusement houleuse, à cet instant, sur une côte bordée de ressifs et de rochers à fleur d'eau. La division Menou, moins contrariée par le vent que les divisions Desaix et Regnier, foule la première le sol africain. Un pilote d'Alexandrie, qui avait accompagné le consul français, dirige les chaloupes sur la plage du Marabou, où les troupes débarquent. Bonaparte les passe en revue.

La cavalerie, l'artillerie sont encore à bord. L'ordre est donné aux transports d'appareiller de suite, et de jeter l'ancre dans l'anse du Marabou, où doit s'opérer la descente générale, tandis que Grenier protége le point de débarquement.

Trois colonnes se mettent en mouvement, et se dirigent sur Alexandrie, pour tenter de surprendre cette ville. Bonaparte marche à pied avec les tirailleurs de l'avant-garde, accompagné de Berthier, d'Alexandre Dumas, de Dommartin, de Caffarelli, des aides-de-camp, et des officiers de l'état-major-général et du génie. On arrive à portée de fusil de la place. Menou se trouve à l'ouest de l'enceinte de la ville des Arabes; Kléber dans la direction de la colonne de Pompée; et Bon, à l'est, vers la porte de Rosette. On fait halte dans ces positions.

Bonaparte s'était porté à la colonne de Pompée, et de là avait détaché plusieurs officiers

pour reconnaître l'enceinte des Arabes, qui couvre et renferme la Nouvelle-Alexandrie. Les murs et une partie des tours qui les flanquent, étaient occupés par la population. A la vue de l'armée française, l'air retentit des hurlemens des femmes et des enfans, qui excitaient leurs époux et leurs pères à combattre les Francs, nom que les Orientaux donnent indistinctement à tous les Européens. En même temps quelques coups de canon partirent d'un fort situé vers l'entrée du Port-Vieux. Les officiers de Bonaparte, qui d'abord avaient voulu essayer la voie des négociations, n'ayant point été accueillis, l'attaque fut résolue sur-le-champ.

Les tambours battent la charge; les colonnes s'avancent simultanément pour monter à l'assaut. Ceux qui bordent les remparts font d'abord un feu assez vif, mais qui devient nul quand les Français sont arrivés au pied de la muraille. Aux coups de fusil succède une grêle de pierres; moyen bien faible pour arrêter des troupes familiarisées avec de plus grands dangers! La muraille est franchie. Tout ce qui se trouve sur le rempart, ou derrière, prend la fuite.

Alexandrie tombée au pouvoir des Français, Bonaparte se hâta d'en organiser le gouvernement, et de régler l'administration de la ville.

Convaincu ensuite de la nécessité de marcher sans délai sur le Caire, pour prévenir la résistance des beys, et frapper ces tyrans dans le centre de leur domination, il mit l'armée en mouvement pour atteindre ce but. La journée des Pyramides, que suivit l'entrée des républicains dans la ville du Caire, fut le résultat d'engagemens où l'ennemi fut toujours vaincu.

COMBAT NAVAL D'ABOUKIR.

En apprenant d'un aide-de-camp de Kléber, le désastre d'Aboukir, Bonaparte avait répondu avec sang-froid : « Nous n'avons *plus de flotte* : eh! bien, il faut rester en ces contrées, ou en sortir grands comme les anciens. »

Brueys avait jeté l'ancre dans la rade d'Aboukir. A la confiance qu'il avait de demeurer vainqueur, en cas qu'il fût attaqué, se joignait la conviction que l'ennemi n'oserait tenter de venir le combattre dans une baie peu connue des navigateurs provençaux eux-mêmes, et qu'il supposait, par conséquent, presque entièrement ignorée des marins anglais.

La question de savoir si l'on s'embosserait, ou si l'on combattrait à la voile, fut agitée dans un conseil composé des contre-amiraux et des

capitaines de l'escadre. Seul, Blanquet-Duchayla insista pour qu'on levât l'ancre, dès qu'on serait instruit de l'approche de Nelson, et pour qu'on se portât au-devant de ses forces, afin de les combattre à la voile, soutenant, que ce n'est qu'appuyée sur des forts bien armés et qui se croisent, qu'une escadre peut s'embosser avec quelque avantage. L'événement ne va que trop prouver la justesse de ce raisonnement.

L'*Heureux* a signalé l'escadre anglaise. Aussitôt est hissé à bord de l'*Orient* le signal de « branle-bas-général-partout. » L'*Alerte* et le *Railleur* appareillent en même temps, feignant d'aller reconnaître l'ennemi et exécuter un ordre secret. Cet ordre avait pour but de tromper l'ennemi sur la profondeur de l'eau dans certains endroits dangereux et de l'attirer sur des écueils. L'*Alerte* le met à exécution; il s'approche jusqu'à portée de canon des vaisseaux anglais, et, comme s'il les eût reconnus seulement alors pour ennemis, et qu'il voulût se dérober à eux par une prompte fuite, il se couvrit de voiles et se retira vers la rade, en passant sur les bas-fonds qui se trouvent au large de l'îlot d'Aboukir. Soupçonnant peut-être la ruse, Nelson ne donna pas dans le piége qu'on lui tendait, et manœuvra comme s'il eût eu de bons pilotes à bord de son escadre.

L'intention de l'amiral anglais une fois connue, Brueys fait mettre en croix les perroquets à toute l'escadre, ce qui semble annoncer la volonté de combattre sous voiles; mais, bientôt après, commandant d'amener les pavillons et les flammes frappés aux divers mâts des bâtimens, il est clair pour tout le monde que c'est à l'ancre qu'on attendra l'ennemi. On s'embosse: l'escadre anglaise, qui, jusque-là s'était avancée pêle-mêle, se forme en ligne de bataille, tribord-amures, avec rapidité et précision. Des deux côtés les pavillons sont arborés; le feu commence à portée de pistolet. Les Anglais le reçoivent sans riposter, ne pouvant se déranger de leur route, pour présenter le travers et faire porter leurs canons sur l'escadre française. Les avaries qu'ils éprouvent, les hommes qui leur sont mis hors de combat n'arrêtent pas leur marche.

Le *Goliath* double, sur l'avant, le *Guerrier*, auquel il envoie une bordée en passant. La position des vaisseaux de Nelson est telle, que l'avant-garde et le centre de l'escadre républicaine ne peuvent manquer de succomber, si l'arrière-garde tarde à venir prendre part à l'action. Elle demeure paisible spectatrice de leur défaite. La nuit approchait; de part et d'autre on se battait avec acharnement. Bientôt les ténèbres couvri-

rent la baie, et le combat continua dans l'obscurité avec une ardeur extraordinaire, et d'autant plus remarquable de la part des Français, que les vaisseaux attaqués des deux bords, ou exposés à l'être, avaient chacun de cent cinquante à deux cents marins de moins que le complet de son équipage. Deux vaisseaux que Nelson avait détachés pour reconnaître le port d'Alexandrie, et qui n'avaient encore pu le rallier, arrivèrent après la nuit close, et se placèrent de manière à ajouter à l'avantage du lieu qu'occupaient les assaillans. L'*Alexander*, à qui sa faiblesse ne permettait pas de prêter long-temps le côté à un des vaisseaux français, jeta l'ancre en travers sur l'avant du *Franklin*, dans un intervalle déjà considérable, et devenu plus grand par l'éloignement du *Peuple-Souverain*, que la rupture de ses câbles avait forcé à quitter son poste et à tomber sous le vent de la ligne. De cette manière, tous les boulets du *Leander*, qui n'atteignaient pas le *Franklin*, frappaient à bord de l'*Orient*, du *Tonnant* ou de tout autre vaisseau.

L'issue du combat n'est plus douteuse. Le courage des Français, cernés pas Nelson, ne peut les soustraire au sort qui les attend. L'inaction de l'arrière-garde les condamne à être détruits ou à devenir la proie de l'ennemi. Sur toute la ligne le car-

nage continue; la même ardeur anime les officiers, les soldats et les matelots. Brueys, qui n'a point quitté la dunette de l'*Orient*, est frappé d'un boulet. « Un amiral français doit mourir sur son banc-de-quart! » dit-il à ceux qui veulent le porter au poste du chirurgien. Au bout d'un quart-d'heure, il expire. Le capitaine de pavillon, Casa-Bianca, grièvement blessé, tombe peu de temps après. Soit que l'équipage de l'*Orient* ignore la perte qu'il vient de faire de deux de ses chefs, soit qu'il ait assez de courage pour se mettre au-dessus d'un pareil malheur, il persiste à se battre avec intrépidité. Le sang coule également sur les bords anglais. Atteint à la tête d'un morceau de mitraille, Nelson croit sa blessure mortelle, se fait descendre au poste, et demande le chapelain pour l'assister dans ses derniers momens.

Mais il est temps de terminer, par une scène horriblement pittoresque, ce récit d'une affaire malheureuse pour nos armes, dans laquelle Decrès et Villeneuve, en ne restant pas immobiles à leur poste d'embossage, auraient pu, par un mouvement de vaisseaux et de frégates fait à propos, sauver l'escadre, empêcher l'ennemi de couper la ligne, s'opposer à son passage entre la côte et l'escadre française, et le rendre lui-

même victime de son audace et de sa témérité.

Le feu venait de se manifester d'une manière effrayante, sur la dunette et dans la chambre de conseil de l'*Orient*. Les Anglais, toujours prudens, et craignant de devenir la proie des flammes, s'éloignent du foyer de l'incendie, cessent de tirer sur l'amiral français et réunissent toutes leurs forces contre le *Franklin* et le *Tonnant*.

Ces deux vaisseaux ripostent avec fermeté. Du Petit-Thouars, capitaine du *Tonnant*, criblé de blessures, ayant eu les deux bras et une jambe emportés, fait, en recevant le coup mortel, jurer à son équipage de faire sauter la sainte-barbe, plutôt que de se rendre, et ordonne de jeter son corps à la mer, pour qu'il ne tombe pas au pouvoir des Anglais, dans le cas où ils parviendraient à prendre le *Tonnant* à l'abordage, après avoir réduit ses défenseurs à l'impossibilité de le repousser.

Le capitaine du *Franklin*, Gillet, dangereusement blessé, remet le commandement de son vaisseau au capitaine de frégate, Martinet, au moment où le feu se manifeste, pour la troisième fois, à son bord. Tour à tour canonniers et pompiers, l'équipage du *Franklin*, marins et soldats, déploient dans cette circonstance critique une bravoure et un sang-froid admirables.

Cependant les flammes dévorent la mâture, l'avant et l'arrière de l'*Orient;* la clarté qu'elles répandent est telle, qu'on distingue facilement la position des deux flottes, et jusqu'à la couleur des pavillons.

Quoiqu'on ait perdu tout espoir d'arrêter l'incendie, néanmoins le vaisseau amiral continue de tirer sur les Anglais qu'il peut découvrir. On n'abandonne un poste que quand on en est chassé par le feu;c'est ainsi qu'on quitte les pièces de vingt-quatre pour se porter à celles de trente-six, et s'y battre encore, jusqu'à ce que les flammes, menaçant l'équipage d'une nouvelle invasion, les uns se précipitent par les sabords, les autres cherchent à gagner à la nage la terre ou un des vaisseaux les plus proches; ceux-là enfin s'accrochent aux nombreux débris dont la mer est partout couverte autour du vaisseau.

La chaleur de l'incendie a pénétré les soutes; le salpêtre s'embrase; l'explosion a lieu. Elle saute avec fracas, élancée jusqu'aux cieux, en immense gerbe de feu, cette masse énorme qui a si dignement soutenu l'honneur du pavillon national.

Tout ce qu'on a vu des éruptions du Vésuve et de l'Etna, tout ce qu'ont de plus terrible les coups répétés du tonnerre, et, s'il était permis

d'allier l'idée d'une fête à la description d'un désastre, ce qu'on appelle bouquet des feux d'artifices, s'élevant en éclats dans les airs, et retombant en pluie ignée, tout cela n'est qu'une faible image du spectacle affreux qui s'offrit aux deux armées, restées muettes d'étonnement.

A cette éblouissante clarté, qui dérobe jusqu'à la vue des étoiles; à cette épouvantable détonation succèdent une obscurité profonde et un silence plus effrayant peut-être. Ce silence n'est interrompu d'abord que par la chute des mâts, des vergues, des canons et des débris de toute espèce, lancés à une hauteur prodigieuse. Les vaisseaux environnans courent les plus grands dangers : de tous ces objets, qui pleuvent autour d'eux, les uns peuvent les défoncer et les couler à fond, les autres les incendier. On voit même des morceaux de fer rouge, des tronçons de bois, des grelins et des palans enflammés, se diriger sur le *Franklin*, et mettre, pour la quatrième fois, le feu à ce vaisseau.

Frappés d'une sorte de stupeur, les canonniers des deux flottes cessent tout-à-coup le service des batteries, et l'on ne recommence à tirer qu'un quart-d'heure après l'explosion de l'*Orient*. Ce qui suit est peu de chose, et n'a rapport qu'à l'avant-garde, qui à peine a été entamée. Six

vaisseaux français et trois frégates font encore briller au mât de pavillon les couleurs nationales qui décorent leur poupe, et Villeneuve, qui a rallié les tristes restes de l'armée, sans craindre d'être poursuivi par un ennemi qui ne possède pas deux vaisseaux en état de manœuvrer, après avoir réparé de légères avaries, fait le signal d'appareiller, met à la voile, et entre à Malte, la conscience, toutefois, un peu chargée de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu faire dans cette occasion, quoiqu'il eût conservé à la France deux vaisseaux et deux frégates, le *Guillaume Tell*, le *Généreux*, la *Diane* et la *Justice*.

BONAPARTE A SAINT-CLOUD.—LE CONSULAT.

Quoique le Caire, révolté contre la garnison française, fût rentré dans l'ordre, et que les quartiers de cette vaste cité, naguère inondée de sang, présentassent l'aspect du calme et de la sécurité, néanmoins Bonaparte, tout en cherchant, par sa modération, et la discipline de l'armée, à capter la bienveillance du peuple égyptien, s'occupait également des mesures propres à prévenir un second soulèvement, et d'un système de défense, pour les places situées sur la Méditerranée.

Il était encore devant Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'il reçut, par la voie d'Alexandrie, des journaux et des papiers publics d'Europe, qui l'instruisaient de la situation de la France, et une lettre de son frère Joseph, qui, confirmant la plus grande partie des détails contenus dans ces papiers, l'engageait à revenir, et l'assurait que sa présence était ardemment désirée par les amis de la patrie, qui tous se rallieraient à lui, s'il parvenait à mettre le pied sur le sol français.

La connaissance de tous ces détails réveille ou plutôt exalte chez le général en chef cet instinct d'ambition qu'il a ressenti dès son début dans la carrière des armes. Une pensée lui sourit; c'est celle de relever la gloire de la république humiliée, de repousser l'ennemi des frontières menacées, de ramener le calme et la paix, et de satisfaire aux vœux de tout un peuple disposé d'avance à le proclamer son libérateur. Il connaît, d'ailleurs, par les feuilles anglaises, qu'il a su se procurer, le désastre de la Trebbia, suivi du désastre, non moins cruel, de Novi, la retraite de l'armée sur le territoire de Gênes, et la position critique de Masséna en Suisse.

Péniblement affecté de tout ce qu'il a lu, Bonaparte prend à l'instant son parti, et, dans quelques jours, il aura débarqué sur la côte de Pro-

vence. Il ordonne, en conséquence, à Ganteaume et à Dumanoir-Lepeley de mettre la *Muiron* et la *Carrère* en état d'appareiller au premier signal.

« Ne craignez rien, avait-il dit aux officiers qui l'accompagnaient, la fortune ne nous trahira point; nous arriverons en dépit des Anglais. » Mais déjà il a trompé les croisières ennemies; Fréjus l'a vu, et les départemens l'ont salué à son passage.

La nouvelle de l'arrivée de Bonaparte en France se répandit avec une rapidité que la grande réputation dont il jouissait peut seule expliquer; tant de calamités étaient venues fondre sur la république, depuis qu'il s'en était éloigné, qu'un état plus prospère semblait désormais dépendre uniquement de son retour !

Déclaré, ainsi que sa suite, exempt de l'observance de la quarantaine (imprudence que rien ne saurait justifier après la peste de Jaffa), par une décision expresse du bureau de santé, à peine débarqué, il s'était vu entouré d'une foule immense, accourue pour le contempler.

Quel triomphe pour un citoyen! quelle belle et noble récompense des services rendus à sa patrie! Et comment Bonaparte ne contracta-t-il pas dès lors l'engagement de consacrer sa vie au bonheur d'un peuple qui lui témoignait, d'une

manière si éclatante, son affection, sa confiance sans bornes et son dévoûment absolu.

Hommes, femmes, enfans, vieillards, la même affluence le suivit sur sa route jusques à Paris. Les habitans des campagnes et des villes, abandonnant leurs travaux, se rendaient en foule sur son passage, et se disputaient le bonheur de voir de plus près le héros de l'Italie, le vainqueur de l'Orient. Cet enivrement universel, cet enthousiasme, excité par la présence du général de l'armée d'Égypte, ne fut pas moindre dans l'immense capitale de la France, où on le reçut avec de semblables démonstrations d'allégresse et d'admiration. Heureux, et mille fois heureux, s'il n'eût pas oublié depuis qu'un chef de nation ne doit jamais substituer son caprice, et ce qu'on appelle le bon plaisir, à l'autorité sacrée de la loi, seule et inviolable expression de la volonté générale.

Divisé en deux partis presque dès sa naissance, renouvelé à diverses reprises, par des voies illégales, le directoire ne pouvait plus invoquer en faveur de sa durée la volonté du pacte qu'il avait violé lui-même, et ne se maintenait que par cette force d'inertie qui fait subsister souvent les plus mauvaises institutions, parce que personne ne se présente pour les renverser. Toutefois, c'est dans

le sein même de ce gouvernement que se trouvait l'homme destiné à préparer sa ruine, Sieyès, un des membres les plus influens de la première assemblée nationale, qu'on avait rappelé de l'ambassade de Prusse, pour venir occuper le fauteuil directorial.

Le gouvernement, à cette époque, était divisé en deux factions très-distinctes, l'une voulant un chef avec la république, l'autre la république sans ce chef. Sieyès jette les yeux sur Bonaparte : c'est le seul qui puisse être choisi pour l'exécution du grand projet qu'on veut mener à fin; sa gloire éclipse la gloire des autres généraux, et, de plus, il exerce une influence électrique, non-seulement sur l'armée, mais encore sur tous les citoyens.

Une association d'intérêts réciproques s'établit donc entre les deux hommes les plus ambitieux et les plus rusés de la république; mais nous verrons bientôt comment le futur consul trompa l'ex-chanoine de Chartres, qui, pour employer ses propres expressions, mit un clou là où il ne croyait placer qu'une cheville.

En se contentant en apparence du rôle d'agent principal, Bonaparte s'était promis de recueillir exclusivement le bénéfice de l'intrigue, et Sieyès, espérant trouver dans son confident l'appui qui

lui était nécessaire, ne vit point qu'il devenait lui-même l'instrument politique dont le général allait se servir pour donner le plus grand essor à son ambition.

Tout est prêt, les acteurs sont là, les rôles sont déjà distribués. Gohier et Moulins seront sacrifiés; Barras s'est décidé pour une lâche neutralité, et le conseil des anciens, au nom et avec les formes de la constitution qu'on allait abolir, a pris une résolution qui transférait le corps législatif à Saint-Cloud, sous le prétexte qu'une grande conspiration compromettait la sûreté des deux conseils dans la capitale. Cette résolution mettait à la disposition de Bonaparte la garde du corps législatif et toutes les troupes de la dix-septième division militaire, dont Paris était le chef-lieu.

Bonaparte a passé en revue, au Champ-de-Mars, les troupes mises à sa disposition, et les a réparties à Boulogne, à Sèvres et dans les villages environnans. Frappés de stupeur, Gohier et Moulins, au lieu de montrer quelque énergie, alors qu'il s'agissait moins de leur sûreté personnelle que du salut public, se sont humiliés devant l'homme auquel les conjurés venaient de conférer la dictature, et le secrétaire de Barras, envoyé près de Bonaparte pour traiter avec

lui, n'en a rapporté que cette réponse foudroyante : « Qu'a fait le directoire de cette France que je lui avais laissée si brillante ? Je lui avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; je lui avais laissé des victoires, et j'ai trouvé des lois spoliatrices, la misère. Qu'a-t-il fait de cent mille Français, tous mes compagnons de gloire ? Ils sont morts. »

Les deux conseils se sont rendus à Saint-Cloud, et Bonaparte, introduit dans celui des anciens, accompagné de plusieurs généraux et de ses aides-de-camp, demande et obtient sur-le-champ la parole. « Représentans du peuple, dit-il, vous n'êtes point dans des circonstances ordinaires, vous êtes sur un volcan. » Nous ne rapporterons point son discours, trop long pour trouver place ici, mais nous dirons, avec Buffon, que si le style est tout l'homme, jamais l'application de ce principe n'a pu mieux être faite; que l'âme du général s'est montrée à nu dans les phrases éloquentes qu'il a débitées, et qu'on apercevait même déjà l'intention de franchir les degrés du trône.

Bonaparte avait quitté le conseil des anciens, où on l'avait souvent interrompu, en prononçant ces mots : « Vous trouverez toujours mon bras pour faire exécuter vos résolutions ; » et il

s'était rendu au conseil des cinq-cents, qui va, dans l'instant, nous offrir un spectacle bien autrement tumultueux.

Gaudin ouvre la séance par un discours étudié, et s'efforce de donner une tournure favorable aux changemens prêts à s'opérer. Delbrel se lève et s'écrie : « La constitution d'abord; la constitution, ou la mort!... les baïonnettes ne nous effraient pas; nous sommes libres ici!..... » D'autres voix répondent à l'unisson : « Point de dictature! à bas le dictateur! » Pendant une heure le trouble et la confusion règnent dans la salle; tous les membres se précipitent à la tribune, tous veulent se faire entendre à la fois. Grandmaison a la parole, et propose « de faire tous, et par appel nominal, le serment de s'opposer au rétablissement de toute espèce de tyrannie. »

Ce serment est prêté, et l'on s'occupe de mesures réglementaires, lorsqu'une des portes de l'assemblée, s'ouvrant tout-à-coup, offre aux regards étonnés Bonaparte, la tête nue, et accompagné de quatre grenadiers. Il entre.

A cet aspect, l'assemblée entière, entraînée par un mouvement spontané, se trouve debout. Le tumulte est à son comble; c'est un bruit pareil à celui des tempêtes, et de nombreux députés s'écrient avec l'accent de la fureur : « Des

sabres ici! des hommes armés!... A bas le dictateur! le Cromwell!... Hors la loi! hors la loi!...» — « Il semblait, dit une relation contemporaine, que César fût au milieu du sénat qui devait l'égorger. »

Une foule de membres se précipitent au milieu de la salle, s'avancent sur Bonaparte, l'entourent et le pressent. Aréna tire un poignard et veut l'en frapper. Le grenadier Thomé détourne l'arme, et reçoit dans le bras droit le coup destiné au général. Une épaulette d'officier sera plus tard le dictame appliqué sur sa blessure, et lui fera obtenir une pension que lui contestera dans la suite le côté droit de la chambre des députés des départemens.

Averti de ce qui se passe, Lefebvre pénètre dans la salle, à la tête d'un piquet de grenadiers, écarte, disperse la foule, et parvient à enlever Bonaparte des mains de ces législateurs qui voulaient faire du vainqueur de l'Italie un nouveau Romulus. S'ils eussent réussi dans leur dessein, la France n'aurait pas été si long-temps veuve de ses rois; le joug impérial lui eût été inconnu, et elle ignorerait ce grand nombre d'abus, fils du despotisme, qui ont pesé sur elle.

Toutefois l'absence du général ne rétablit point le calme dans le conseil, justement irrité

d'avoir vu un citoyen violer en armes l'asile de la représentation nationale. C'est en vain que Lucien, président de l'assemblée, cherche à excuser la démarche de son frère, et l'attribue à un excès de zèle pour la patrie; il est interrompu par les cris mille fois répétés de : « A bas le dictateur! le Cromwel! » Un membre ajoute que « Bonaparte a terni en ce jour toute sa gloire; » un autre, « qu'il s'est conduit en roi. »

Désespérant de calmer l'exaspération des députés, et craignant peut-être de devenir à son tour la victime de leur fureur, Lucien dépose sur le bureau son costume de président, et sort de la salle.

Cependant les momens étaient précieux : quelques mesures vigoureuses de la part des cinq-cents pouvaient dessiller les yeux de la force armée, lui faire sentir l'inconvenance du rôle qu'on lui faisait jouer, et paralyser la révolution naissante. Bonaparte sentit le danger, et s'occupa rapidement des moyens de le prévenir.

Un second piquet de grenadiers se présente l'arme au bras, s'établit au milieu de l'assemblée, qui n'a plus de président, et inspire une telle terreur aux membres de l'opposition, qu'ils fuient tous par les portes, par les fenêtres, en-

fin par toutes les issues, pour se soustraire aux terribles baïonnettes.

Le danger que venait de courir Bonaparte, la dispersion des cinq-cents, qui semblaient ainsi abandonner aux anciens seuls le soin de la chose publique, étaient deux coups de théâtre bien propres à faire cesser les incertitudes de ces députés. Convaincus de la nécessité de s'arrêter enfin à un parti, ils n'hésitèrent plus et prirent la résolution de se former en comité général. Le résultat de cette détermination fut l'accomplissement du projet médité depuis long-temps par Sieyès, et auquel Bonaparte venait, dans son intérêt personnel, de prêter *l'appui de son bras*. Le décret portait l'abolition du directoire, l'expulsion de soixante membres du conseil des cinq-cents, la création provisoire d'une magistrature, destinée à exercer le pouvoir executif, jusques à la confection d'une nouvelle constitution, et la désignation, sous les noms de consuls de la république, de Sieyès, Roger Ducos et Bonaparte, qui prêtèrent serment en ces termes : « Je jure fidélité inviolable à la souveraineté du peuple, à la république française, une et indivisible, à l'égalité, à la liberté et au système représentatif. »

Un mois s'est écoulé, et Sieyès et Roger Ducos, obligés de donner leur démission, sont remplacés

par Cambacérès et Lebrun. Sieyès, ainsi que son collègue, s'assied parmi les sénateurs, et semble se vouer désormais à l'obscurité, honteux et confus de s'être laissé prendre, dans cette journée des dupes, par un intrigant plus habile que lui.

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE.

Les lauriers de Marengo et de Hoenlinden, en préludant au traité de Lunéville, qui devait lui-même amener la paix d'Amiens, conclue enfin entre la république française, l'Angleterre, l'Espagne et la république batave, venaient de doubler la puissance de Bonaparte, que nous verrons bientôt, abjurant toute pudeur, oublier son serment de Saint-Cloud, et fouler aux pieds les constitutions d'un peuple qui l'avait choisi pour défendre ses libertés, lorsque trompé sur la véritable position de Saint-Domingue, le premier consul nomma chef de l'expédition dirigée contre cette île, son beau-frère, le général Leclerc, qui y mourut, et dont les restes furent rapportés en France par son épouse, connue depuis sous le nom de princesse Borghèse.

Un affranchissement prématuré avait brisé la chaîne des Noirs, et l'île de Saint-Domingue, la plus importante des Antilles, avait offert,

après l'incendie du Cap français, l'aspect d'un repaire habité par des bêtes féroces.

Victimes d'une philanthropie, peut-être mal calculée, privés du bienfait d'une éducation qui les eût préparés au régime social, les Noirs durent abuser de leur liberté, parce qu'ils n'en avaient pas le sentiment véritable, parce qu'ils n'en connaissaient ni le principe, ni les limites. Toutefois, la lutte des passions, des partis, des factions, avança dans ces hommes de la nature le développement de leur intelligence.

Sans civilisation, ils reconnurent des droits et des devoirs; sans morale, ils se soumirent à des lois, et, jaloux par instinct, de leur liberté, ils marchèrent et combattirent sous des chefs par nécessité.

On fut injuste envers eux, et l'injustice produisit l'indépendance.

Quelle leçon pour ceux qui ont cru que les Noirs n'avaient pas été créés à l'image de celui qui commande aux puissances, et de qui relèvent les trônes et les empires (1).

Cette expédition fut entièrement malheureuse (*); et nous-mêmes, nous n'en parlons ici,

(*) Credere quis dubitet, maduit cùm sanguine tellus,
Disjectæque rates et militis ossa loquuntur?....
BOUVET DE CRESSÉ.

(1) BOSSUET.

que dans des vues philanthropiques, et pour apprendre à nos rêveurs politiques, qui comptent l'argent pour tout, et pour rien le sang de leurs compatriotes, qu'il y a impossibilité physique de reprendre Saint-Domingue par la force des armes, et stupidité morale à vouloir exposer encore une fois, en pure perte, des armées françaises sur ce climat brûlant.

L'EMPIRE. — FLOTILLE ET CAMP DE BOULOGNE.

L'Europe commençait à jouir des bienfaits de la paix générale, lorsque la rupture du traité d'Amiens vint apprendre à la France étonnée, qu'il fallait de nouveau courir aux armes, et soutenir une guerre, dont l'île de Malte était le prétexte.

Le tribunat s'assemble et émet le vœu « qu'il soit pris, à l'instant, les mesures les plus énergiques, afin de faire respecter la foi des traités et la dignité du peuple français. » Le corps législatif et le sénat conservateur partagent les sentimens des tribuns, et les trois chambres, s'étant rendues, par députation, au palais des Tuileries, Bonaparte, dans sa réponse, s'attache à prouver qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour le maintien de la paix.

« Nous sommes forcés à faire la guerre pour repousser une injuste agression, dit-il; nous la ferons avec gloire.... Les sentimens qui animent les grands corps de l'état, et le mouvement spontané qui les porte auprès du gouvernement dans cette importante circonstance, sont d'un heureux présage.... La justice de notre cause est avouée même par nos ennemis, puisqu'ils se *sont* refusés à accepter la médiation offerte par l'empereur de Russie et le roi de Prusse, deux princes dont l'esprit de justice est connu de toute l'Europe. Quelles que puissent être les circonstances, nous laisserons toujours à l'*Angleterre l'initiative* des procédés violens *contre la* paix et l'*indépendance* des nations, et elle recevra de nous l'exemple de la modération, qui seule peut maintenir l'ordre social.... »

Une déclaration de guerre suivit le refus de la médiation offerte par le cabinet de Pétersbourg, et l'invasion du Hanovre fut la première opération que Bonaparte crut devoir entreprendre pour punir le roi d'Angleterre de la rupture du traité d'Amiens.

Arrivé sur la frontière de l'électorat (*), Mor-

(*) Remarquons, en passant, que, à la première nouvelle de l'approche des Français, le duc de Cambrige, général en chef des Hanovriens, avait donné sa démission, pris la poste

tier répond par une proclamation, au manifeste que Georges III a adressé aux Hanovriens, et dans lequel, après avoir présenté l'armée française comme une troupe de brigands et de spoliateurs, il appelle aux armes tous ceux qui sont en état de les porter, pour repousser ce qu'il ose nommer, lui, parjure à ses engagemens les plus sacrés, lui qui a faussé sa signature, en refusant d'évacuer Malte, la plus inique des agressions.

Mais déjà le Hanovre est occupé par les Français, et l'armée chargée de sa défense a mis bas les armes, tandis que Bonaparte, dans le dessein de pousser vigoureusement la guerre, fait tracer un vaste camp sous les murs et sur la côte de Boulogne. Dans les villes, dans les campagnes, on ne parle plus que d'une descente en Angleterre, et, impatient de se venger de la duplicité britannique, le premier consul, certain d'être secondé, fait un appel au patriotisme de la Grande-

pour s'embarquer, craignant, sans doute, de partager la honte que son frère, le duc d'Yorck, avait recueillie de son expédition de Hollande.

Cette fuite du troisième fils du roi d'Angleterre, parut d'autant plus étrange, que, quelques jours auparavant, il avait juré de mourir les armes à la main, plutôt que de permettre à l'ennemi de s'emparer du Hanovre.

Mémoires du temps.

Nation. Le *delenda Carthago* devient l'expression favorite de tous ceux qui veulent faire leur cour au chef du gouvernement. Des milliers d'adresses sont envoyées de toutes les parties de la France. Les grandes administrations, dont les premiers fonctionnaires tiennent à leurs places, par amour de la patrie, protestent tous d'un dévoûment sans bornes, et font des vœux exaltés pour la réussite des projets de Bonaparte. Cet élan de haine devient universel, et la France paraît prête à s'élancer tout entière sur le sol de la Grande-Bretagne pour en punir les perfides habitans.

D'après le nouveau plan adopté par le premier consul, on devait se servir, pour la descente, de canonnières, de bateaux plats et de péniches, qui, offrant peu de prise aux boulets de l'ennemi, et manœuvrant principalement à la rame, pouvaient échapper d'ailleurs avec plus de facilité à la surveillance des croisières, à cette époque de l'année où les brouillards couvrent le canal de la Manche, et où les gros temps forcent les bâtimens de haut-bord à chercher un abri sur les rades et dans les ports de la côte. Cent soixante mille hommes, portés sur ces frêles esquifs, doivent débarquer aux rives d'Albion, et si ce débarquement réussit, on marche droit à Londres. On dirait que cet espoir a tourné toutes les têtes,

et chaque département veut contribuer à cette expédition gigantesque (*).

Les modèles de construction une fois arrêtés, les ports, les rivières navigables se couvrent de

(*) Des esprits superficiels ont pu tourner cette expédition en ridicule, mais le cabinet de Saint-James la vit comme une chose très-sérieuse, et il avait doublement raison de la redouter, car l'esprit national des Français était alors au plus haut degré d'exaltation contre un gouvernement qu'ils regardaient comme l'âme de toutes les coalitions et le chef de toutes les entreprises formées contre eux.

La France, à cette époque, aurait donné dix armées, l'une après l'autre, pour aller combattre l'Angleterre sur son propre territoire.

A ces dispositions menaçantes d'un grand peuple, se joignait un véritable danger. Il y eut un moment où les escadres françaises, espagnoles, hollandaises, réunies à la flottille, dans la Manche dégarnie de vaisseaux ennemis, auraient pu traverser la mer, presque sans obstacles, et porter une armée de héros, animés du profond sentiment d'une haine nationale, sur des côtes alors dénuées de moyens de défense.

Disons-le sans crainte d'être démenti, si des soldats français avaient mis une fois le pied sur le sol britannique, tout le monde aurait voulu venir à leur secours, et partager leur gloire. Telle était, en effet, alors la direction de l'esprit public dans les départemens : ce que nous avançons n'a rien d'exagéré, et le hasard, ou plutôt l'or, l'or tout-puissant du cabinet anglais, fit manquer cette entreprise presque certaine.

TISSOT.

chantiers et de cales, où les travaux sont poussés avec une incroyable activité; et, comme l'état des finances ne permet pas au gouvernement de faire les frais de cette dépense extraordinaire, on voit se renouveler les dons patriotiques qui ont signalé le commencement des guerres de la révolution.

Le sénat, le tribunat et le corps législatif prennent l'initiative dans cette espèce de souscription nationale, et votent des sommes considérables destinées à la construction des vaisseaux de ligne. Paris et les principales villes de la république imitent cet exemple. Toutes les classes de la société partagent ce généreux enthousiasme, et souscrivent partiellement ou collectivement pour la construction d'un ou plusieurs bateaux. Les femmes, les enfans, les plus pauvres citoyens montrent le même empressement, et les hommes de la classe indigente, qui ne peuvent point fournir leur quote-part dans ce tribut volontaire, offrent les seules ressources qu'ils aient à leur disposition, leurs bras et leur temps.

Tous les corps de l'ancienne armée, de cette armée victorieuse de l'Europe, et qui commençait à être impatiente de son inaction, reçoivent l'ordre de se tenir prêts à marcher sur les divers points de la côte de l'Océan, où doivent se ras-

sembler les divisions de la grande flottille. Ils n'ont point été les derniers à souscrire pour la construction des bateaux qui doivent les transporter sur le rivage ennemi. Les officiers ont offert une partie de leur traitement, les soldats ont abandonné une partie de leur paie : c'est peu pour ces généreux défenseurs de la patrie de se tenir prêts à verser leur sang pour elle, ils sont encore jaloux de partager les sacrifices pécuniaires des autres citoyens.

Cependant Bonaparte méditait la ruine de la constitution de l'an VIII, qu'il avait jurée, et, destructeur des formes républicaines, préparait la nation au retour de la monarchie, qu'il voulait exploiter pour son propre compte, en fondant une quatrième dynastie. Toutefois ce n'est pas le bandeau des rois qui ceindra son front, c'est la couronne impériale qu'il placera sur sa tête. Le mot est donné, les affidés sont prêts, et un membre obscur du tribunat, Curée, dépose sur le bureau de l'assemblée une proposition tendante à investir Bonaparte de la dignité impériale, et à déclarer l'empire français héréditaire dans sa famille. Ici toutes les réflexions deviennent inutiles; une seule doit suffire, c'est que, pour en revenir un jour au système monarchique, il fallait ne point faire de révolution, ne point verser

tant de sang, ne point ruiner tant d'honnêtes gens, ne point enrichir tant de fripons, et laisser aux Capets le trône de leurs pères, puisqu'ils le possédaient depuis tant de siècles.

Préparés à ce changement, les collègues de Curée d'applaudir à son discours, et, défenseurs infidèles des droits du peuple, de se faire un devoir de parler tour à tour en faveur du despotisme qui devait être, et ne fut que trop longtemps le résultat de la mesure proposée.

Mais, au milieu de l'abjection la plus vile, de l'oubli de soi-même et de sa propre dignité, parmi des hommes vendus, ou séduits, ou intimidés, ou sans énergie, ou pleins encore du souvenir de Saint-Cloud, qu'il est beau de voir un Français faire entendre les accens d'une mâle liberté, et s'opposer à un vœu qui semble être unanime dans la chambre! Et combien contraste cette honorable conduite de Carnot, refusant de voter pour le consulat à vie et rejetant l'empire, avec celle de Fontanes, ce grand maître dans l'art d'encenser et de seconder dans ses envahissemens « l'homme qui, pour nous servir de ses expressions à la chambre des pairs, connut le mieux la science du pouvoir! »

Lorsque le sénat et le tribunat tendaient aussi servilement leurs mains aux chaînes impériales,

le corps législatif n'était pas encore assemblé. Toutefois la plupart des membres qui le composaient, et qui se trouvaient à Paris, ne restèrent point spectateurs passifs dans cette mémorable circonstance. Choisi par Bonaparte, comme l'homme qui convenait le mieux à la tête d'un conseil de muets, Fontanes, jaloux sans doute de se voir prévenu par les autres chambres, convoqua tous les députés présens dans la capitale, les réunit dans la salle des séances de la questure, et leur fit signer une adresse, dans laquelle ils déclaraient « qu'en une occasion aussi importante, et lorsqu'il s'agissait des plus grands intérêts du peuple français, ils croyaient devoir à l'honorable mission qu'ils avaient reçue de leurs concitoyens, la manifestation solennelle de leurs principes et de leurs sentimens; que, regrettant de ne pouvoir les proclamer à la tribune de la chambre, ils désiraient au moins en consigner l'expression dans un acte authentique; qu'ils exprimaient en conséquence le vœu formel, que Napoléon Bonaparte, premier consul, fût proclamé empereur (*). »

(*) Non content d'avoir publiquement témoigné son zèle par cette démarche, le président du corps législatif crut devoir présenter au premier consul, au futur empereur, ses hommages et ses vœux particuliers. Cette pièce, mo-

L'éclat de la pourpre impériale, les serviles adulations des courtisans, les soins même donnés aux affaires de l'intérieur, n'avaient pu distraire Bonaparte du grand but qu'il s'était proposé, celui de venger ses injures personnelles et d'ajouter, par de nouveaux exploits, à la gloire de la nation dont il était devenu le souverain. Toutes les côtes de l'empire, et particulièrement celles de la Manche étaient couvertes de soldats, et les

dèle d'éloquence, ne pouvant qu'ajouter à la réputation littéraire de Fontanes, nous en rapporterons le passage suivant :

« Des illusions antiques ont disparu; *mais en a-t-il besoin* celui qu'appelle notre *choix?* Il compte à peine trente quatre ans, et déjà les événemens de sa vie sont plus merveilleux que les fables dont on entoure le berceau des anciennes dynasties..... Le dix-neuvième siècle, en s'ouvrant, a donné à l'univers le plus grand spectacle et la plus mémorable leçon. L'esprit humain, travaillé de la pire de toutes les maladies, je veux dire celle de la perfection, a voulu faire d'autres hommes, une autre société, un autre monde; mais bientôt, épouvanté de tout ce qu'il a produit, et las de tant d'efforts, il est venu se remettre à la suite de l'expérience et sous l'autorité des siècles. »

Communiquée au sénat, la proposition du tribunat fut adoptée, à l'unanimité, dans une séance extraordinaire, et le consul Cambacérès fut le premier qui salua son collègue du titre pompeux de majesté impériale.

Nous avions l'intention de finir cette note par la céré-

ports étaient encombrés de bâtimens destinés à la descente de troupes nombreuses sur les rivages de la Grande-Bretagne. La plus belle armée que l'Europe eût encore vue rassemblée, était prête à rentrer en campagne; tous les corps qui la composaient, partageant les vœux du chef de l'état, attendaient impatiemment le signal de traverser l'étroit canal qui les séparait d'un sol, dont ils regardaient la conquête comme assurée.

Napoléon arrive à Boulogne, et déjà il a fait

monie du sacre et du couronnement, et la distribution au Champ-de-Mars des nouveaux drapeaux accordés aux différens corps de l'armée, mais nous préférons transcrire une pièce peu connue, la protestation de Louis XVIII, alors retiré à Varsovie; la voici :

« Prenant le titre d'empereur, et voulant rendre ce titre héréditaire dans sa famille, Bonaparte met le sceau à son usurpation. Cet acte ne saurait sans doute infirmer mes droits; mais, comptable de ma conduite à tous les souverains, dont les droits ne sont pas moins lésés que les miens; comptable à la France, à ma famille, à mon propre honneur, je croirais trahir la cause commune, en gardant le silence dans cette occasion. Je déclare donc que, loin de reconnaître le titre impérial déféré à Bonaparte par un corps qui n'a pas même d'existence légitime en France, je proteste contre ce titre et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu. »

Victoires et Conquêtes des Français.

manœuvrer les différentes divisions de la flottille; déjà il a parcouru la ligne des côtes, et, accueilli sur tous les lieux, dans tous les camps, par les acclamations des citoyens, des soldats et des matelots, sa marche a été un triomphe continuel.

Les différens camps tracés, depuis plus de deux ans, et occupés alors par l'élite de l'armée française réorganisée, offraient un spectacle singulièrement remarquable par les développemens de l'industrie qui avait surtout présidé à leur formation. Chacun d'eux ressemblait à une cité, où les commodités et les agrémens de la vie civile se trouvaient réunis avec la discipline et le goût austères qui signalent le militaire français dans ses camps de plaisance.

Des colonnes de stuc, des faisceaux d'armes élevés avec autant d'élégance que de régularité, des inscriptions, presque toutes à la louange du vainqueur de l'Italie et de l'Orient, donnaient au front de bandière de chaque camp l'aspect le plus héroïque. Des rues tracées au cordeau, et portant toutes le nom d'un guerrier illustre mort pour la défense de la patrie, rappelaient des actions récentes, des souvenirs chers aux cœurs des braves; des statues, qu'un ciseau exercé n'eût point désavouées, des groupes allégoriques re-

présentaient l'heureuse alliance de la sagesse, des arts et de la victoire. Chaque régiment avait son jardin, chaque compagnie son parterre, son potager, et un puits couvert de verdure pour arroser les plantes et les fleurs que le soldat cultivait. L'armée se nourrissait des légumes qu'elle avait plantés; chaque jour elle voyait croître l'ouvrage de ses mains, et ce n'était pas seulement la discipline qui la rendait fidèle à ses drapeaux, mais encore cet esprit de propriété qui attache tous les hommes au sol sur lequel ils vivent. Un travail agréable, volontaire, excluait partout l'oisiveté, fléau des hommes réunis en société, entretenait la vigueur de la santé, et maintenait le charme de la vie domestique.

Les régimens cherchaient à se surpasser entre eux dans la création d'un nouvel établissement utile ou agréable, rivalité noble dans son principe, et heureuse dans ses résultats! Là, les Français avaient tout créé, tout animé; des dunes immenses avaient disparu, les terrains les plus raboteux avaient été aplanis; tous les obstacles enfin que la nature semble avoir multipliés sur ces plages inhospitalières avaient cédé à l'active industrie de nos dignes guerriers. C'était un véritable enchantement, lorsqu'on pense surtout

que la vue de la flottille achevait d'embellir, sur plusieurs points, ce tableau vraiment extraordinaire.

En quittant Paris, et en se dérobant aux hommages intéressés de ses nombreux courtisans, Bonaparte avait voulu se montrer à l'armée dans tout l'éclat de son nouveau rang. Il s'était fait suivre par ses frères Joseph et Louis, l'un grand-électeur, l'autre connétable; par les grands-dignitaires et les grands-officiers de l'empire; et les ministres eux-mêmes avaient reçu l'ordre de venir le rejoindre au camp de Boulogne. Napoléon y tenait sa cour avec autant de solennité qu'au palais des Tuileries, ou au château de Saint-Cloud.

Les arts, le luxe, les plaisirs affluaient au quartier impérial, et formaient un contraste remarquable avec l'ordre et la discipline sévère qui régnaient dans les camps. Aux manœuvres militaires qui avaient occupé les troupes pendant la matinée, on voyait succéder, le soir, les danses, les fêtes et les jeux scéniques; des acteurs choisis dans les divers théâtres de Paris, après avoir reproduit quelques-uns des chefs-d'œuvres de la scène française, jouaient ensuite des pièces allégoriques propres à augmenter l'enthousiasme des spectateurs, et à porter leur patriotisme et leur dévoûment au plus haut degré d'énergie,

par les allusions ingénieuses et les traits piquans qu'elles renfermaient.

Ce fut au milieu de cet étonnant mélange de fêtes et d'appareil de guerre que Napoléon passa près d'un mois sur la côte de Boulogne, imprimant l'activité à tous les travaux, électrisant tous les cœurs par sa présence. Il venait même de faire de nouvelles promotions dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, et d'offrir la paix à la Grande-Bretagne, lorsque tout-à-coup l'horizon politique s'obscurcit sur le continent.

Bonaparte s'était fait proclamer roi d'Italie, et la couronne de fer, qu'il avait placée sur sa tête, allait servir de prétexte pour entraîner l'Autriche dans de nouveaux malheurs.

Les agens de l'Angleterre peignent Napoléon sous les couleurs les plus propres à alarmer le cabinet de Vienne; on lui représente le chef du gouvernement français, à la tête d'une armée nombreuse et exercée, prêt à prendre le titre d'empereur d'Occident, et à exiger, par la force des armes, foi et hommage-lige des autres souverains de l'Europe; et cette considération, jointe à l'offre de subsides de la part du roi Georges, suffit pour vaincre l'irrésolution de l'empereur François. Les Autrichiens passent l'Inn, la Bavière est envahie, et la guerre par conséquent

déclarée; guerre qui, par ses funestes résultats, compromit la sûreté de l'Allemagne et de la Russie elle-même, et fit couler des flots de sang humain.

NELSON DEVANT BOULOGNE.

Vainement Nelson, dont la destinée était d'expier à Trafalgar (*) l'indécence de sa conduite devant Malte (**), avait attaqué les forces navales réunies à Boulogne, tandis que Ganteaume, parcourant la Méditerranée, et toujours pour-

(*) Quelque désir que nous ayons eu de parler, même au long, du combat de Trafalgar, dont les résultats furent également tristes pour les Anglais et les Français, nous avons préféré garder le silence, parce que les réponses que nous avons obtenues de plusieurs témoins oculaires, ont toutes été contradictoires, et que, jusqu'ici, cette malheureuse affaire, ainsi que la cause de la mort de Villeneuve, à Rennes, est restée plongée dans l'obscurité la plus profonde.

(**) Vaubois avait répondu à la sommation de Nelson : « Vous avez sans doute oublié que des Français sont dans la place. Le sort des habitans ne vous regarde point. Quant à votre sommation, les soldats français ne sont point habitués à ce style. » Et en même temps il autorisait la formation d'une troupe de comédiens, et l'ouverture d'un spectacle destiné à charmer la monotonie, et à distraire de l'ennui, qui les dévorait, les habitans et les troupes.

suivi par Warren, tentait de porter des secours à l'armée d'Égypte, et que Linois et Troude triomphaient des Anglais devant Algésiras.

Un arrêté du premier consul avait organisé neuf divisions de bâtimens légers, et désigné un pareil nombre de bataillons, tirés de l'armée du Rhin et de la Hollande, ainsi que des détachemens d'artillerie, pour faire le service sur cette flottille, dont Latouche-Tréville fut nommé commandant en chef.

Exagérés par la renommée, ces apprêts portent l'épouvante parmi les Anglais, et de toutes parts on court aux armes. Des corps de volontaires sont rassemblés et exercés; on équipe à la hâte ceux des vaisseaux de la compagnie des Indes qui sont devenus inutiles au commerce; le duc d'Yorck, général en chef des armées britanniques, publie des instructions pour régler le mouvement des troupes dans le cas d'une invasion de la part des Français; enfin, le cabinet de Saint-James croit devoir mettre en œuvre la mesure de la levée en masse, et le résultat de tout cet appareil d'attaque et de défense se borne à un inutile simulacre de guerre, dont le théâtre est restreint à l'espace des côtes comprises entre Calais et l'embouchure de la Somme.

Cependant six chaloupes canonnières jettent

l'ancre dans la rade de Boulogne, après avoir essuyé tout le feu de l'escadre anglaise, et doublé le cap Grisnez, en présence de deux vaisseaux, de deux frégates, de douze bricks, et de plusieurs autres bâtimens armés. Les gazettes présentent cet événement comme une victoire, et le ministère britannique, autant dans l'intérêt du commerce, que par la crainte de voir l'esprit public s'attiédir, se décide à prendre une offensive vigoureuse.

L'attaque de Boulogne est résolue; des préparatifs immenses se font à Sheerness et à Nore. Nelson commande l'expédition, et, *quoiqu'il* se soit vanté d'incendier la *flottille, ce sera en pure* perte qu'il aura *dirigé* vers l'embouchure de la Liane ses brûlots, ses machines infernales et ses bâtimens légers, construits à la hâte, et mis en mer avec tant de promptitude et d'activité.

Le secret a été mal gardé : Bonaparte connaît la force de l'escadre qui se rassemble dans la rade de Déal, et en instruit Latouche-Tréville, qui, sans rien changer à ses dispositions premières, se borne à faire garnir les batteries de terre, et à tenir à portée une réserve de quatre mille hommes d'infanterie.

L'amiral anglais a mouillé à une lieue et demie de la côte, et l'essai qu'il a fait de ses mortiers

lui a démontré qu'ils pouvaient atteindre le rivage. Toutefois il a eu la précaution de laisser le plus grand nombre de ses bâtimens hors de la portée des pièces de gros calibre qui défendent l'entrée du port.

Mais déjà le bombardement commence ; et Nelson, pour engager les Français à démasquer toutes les embrasures que les plis du terrain ne lui ont pas permis de bien reconnaître, fait appareiller en même temps ses vaisseaux qui longent le bord de la mer et le mouillage de la flottille. La terre et l'onde vomissent à l'instant des milliers de boulets, qui, perdus pour la plupart, en raison de l'éloignement ou de la précipitation des artilleurs, ne produisent que peu d'effet. Les bombes elles-mêmes ne peuvent ébranler la ligne d'embossage, et le vent changeant avec la marée, Nelson abandonne une position devenue périlleuse, « satisfait, dit-il modestement dans son rapport aux commissaires de l'amirauté, d'avoir appris aux Français qu'il ne leur était point permis de sortir de leurs ports (*). »

(*) Le mauvais succès de cette entreprise, qu'on lui avait représentée comme facile, fit sur le peuple anglais une impression fâcheuse. La presse des matelots fut ordonnée, et une seconde tentative contre Boulogne, ne réussit pas mieux que la première, quoique, de part et d'autre, on eût vail-

SUITES DE LA RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS.

Cependant le passage de l'Inn par les Autrichiens, en amenant la prise de Munich, avait contraint l'électeur de Bavière à abandonner sa capitale, et, dès lors, tout espoir de conserver la paix s'était évanoui.

Napoléon donne à tous les corps de la *grande* armée, réunie à Boulogne, l'ordre de quitter leurs camps, et de s'avancer, à marches forcées,

lamment combattu, que la côte et la rade fussent couvertes de feu, et que les Anglais eussent mis tout en œuvre pour monter à bord des chaloupes et les incendier, s'ils avaient pu s'en rendre maîtres.

Accusé par ses concitoyens d'avoir inutilement prodigué le sang anglais pour venger la honte de son premier échec, Nelson résolut de prendre sa revanche, et crut pouvoir se dédommager, en tentant une troisième expédition, dirigée, cette fois, contre la Hollande; mais les deux attaques devant Boulogne avaient donné l'éveil sur toutes les parties de la côte de l'Océan, et Dewinter, de concert avec Augereau, avait pris ses mesures pour garantir de toute insulte les postes les plus importans, depuis le Helder jusques à l'embouchure de l'Escaut. Aussi, lorsque l'escadre anglaise parut devant Walcheren, Nelson, ayant été reconnaître lui-même les défenses du port de Flessingue, les trouva en si bon état, qu'il renonça à l'attaque projetée, et rentra à Déal avec ses bâtimens.

sur le Rhin. Le fleuve est franchi; les Français pénètrent en Allemagne, et, après plusieurs combats où le succès couronne leurs efforts, ils forcent Mack à capituler dans Ulm, place du premier rang, et capable de tenir long-temps même contre de nombreuses armées. Trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie, soixante pièces de canon et quarante drapeaux sont remis aux vainqueurs.

Sébastiani, Murat et Bonaparte entrent dans Vienne, et bientôt les Français, sonnant la charge, auront combattu dans les champs d'Austerlitz, et remporté, sur les forces combinées de l'Autriche et de la Russie, une victoire signalée, que suivront dix années de succès non interrompus.

AMÉRIQUE DU SUD.

C'était vers le même temps que, dans l'Amérique méridionale, des agitations sourdes et des mouvemens insurrectionnels préparaient insensiblement, et au sein des ténèbres, la révolte armée qui ravit à l'Espagne le Mexique et le Pérou, et changea la position politique du Brésil, de Cuba, des Florides et de la Louisiane, dont la capitale, la Nouvelle-Orléans, devait, quelques années plus tard, soutenir contre les Anglais un siége

mémorable, qui tourna à la gloire des États-Unis, et dont le succès fut dû, en partie, à des artilleurs français.

LA CANONNIÈRE ET LE TREMENDOUS.

Quelque temps avant que les Anglais, débarqués à Copenhague, qu'ils bombardèrent et brûlèrent en partie, eussent emmené dans les ports de la Grande-Bretagne, la flotte du Danemarck, la marine française, malgré sa faiblesse numérique, ne cessait de les harceler et de les combattre, souvent même avec avantage. Le trait suivant en est une preuve irrécusable, et fait trop d'honneur au capitaine de la *Canonnière* et à son équipage, pour ne pas leur consacrer quelques lignes.

Le désastre de Trafalgar et le renouvellement de la guerre sur le continent avaient réduit les forces navales de l'empire à un rôle secondaire. Il n'était plus question de conquérir l'Irlande, d'envahir la Grande-Bretagne, et d'aller planter sur la Tour de Londres, les aigles, vierges encore, que Napoléon avait substituées aux vieux drapeaux vainqueurs à Gemmapes, à Fleurus, à Arcole et à Marengo. Le ravitaillement des colonies, et la destruction du commerce britannique, sur les différentes mers du globe, furent des tâches

plus utiles que brillantes, prescrites par le gouvernement aux commandans des escadres dont la France pouvait encore disposer; aussi, les missions confiées à ces différens chefs, soit dans l'Océan Atlantique, soit dans la Mer des Antilles, soit dans l'Océan indien, soit dans la Mer Glaciale, soit sur les côtes de France, ne furent point remplies avec un bonheur égal, et de nouveaux revers vinrent accabler une marine qui, depuis l'incendie du port de Toulon, et le combat du 13 prairial, n'avait cessé d'en éprouver. Mais quittons ces tristes et inutiles réflexions, et esquissons le combat glorieux qui se livra, dans la mer des Indes, entre la frégate la *Canonnière*, de quarante canons, et le *Tremendous*, vaisseau de guerre, portant soixante-quatorze pièces en batterie.

Commandée par Bourayne, capitaine de vaisseau, la frégate la *Canonnière* avait fait voile, de Cherbourg, pour l'Ile-de-France. L'amiral Linois était alors absent de cette colonie; cependant, on présumait qu'il devait se trouver dans les parages du cap de Bonne-Espérance, et Bourayne reçut l'ordre d'aller l'y rallier. Arrivée à la hauteur, mais hors de vue, de la pointe Natal, la *Canonnière* découvrit un convoi. Bourayne, aussitôt, manœuvra pour le joindre, et reconnut

qu'il se composait de treize grands bâtimens, ayant l'apparence de vaisseaux de la compagnie, et il continua de s'en approcher; bientôt il distingua, parmi ces bâtimens, deux vaisseaux de guerre, dont un, le *Tremendous*, se détacha du convoi, pour se porter au-devant de la frégate, à laquelle il fit des signaux de reconnaissance, dès qu'il la crut à portée de les apercevoir.

Tout en manœuvrant pour éviter un ennemi aussi supérieur, Bourayne désirait se maintenir au vent, pour pouvoir profiter, plus tard, de la première circonstance qui lui offrirait le moyen d'attaquer quelque partie du convoi écartée du reste; mais la vue de la côte le força de laisser arriver, pour prendre chasse au large.

Cependant le *Tremendous*, ayant une grande supériorité de marche sur la *Canonnière*, se trouve bientôt, à petite portée, dans ses eaux. Le feu commence alors par les canons de chasse de l'un, et ceux de retraite de l'autre. Peu de temps après, le vaisseau étant parvenu à une très-petite distance de la frégate, celle-ci est forcée à lui présenter le travers. Bourayne manœuvre en conséquence, et s'établit à deux cents toises sous le vent du *Tremendous*; mais le capitaine anglais, pour mieux profiter de tous les genres de supériorité de son vaisseau sur la frégate,

la serre au feu, jusqu'à demi-portée de fusil.

Ainsi placée, la *Canonnière* devait, en quelques bordées, être coulée à fond, ou mise entièrement hors d'état de combattre, et la résolution montrée par son capitaine et son brave équipage de courir la chance d'une lutte aussi inégale, mérite les plus grands éloges.

Bourayne ne tarda pas à s'applaudir du parti qu'il avait pris. En vain le *Tremendous* faisait sur la *Canonnière* le feu le plus vif; ses canons mal pointés, ne causaient à la frégate presque aucun dommage, tandis que ceux de cette dernière, étaient servis par d'excellens artilleurs, qui ne perdaient pas un coup. Cette circonstance permit au capitaine français de prolonger un combat, que la grande supériorité de son adversaire aurait dû rendre très-court.

Au bout d'une heure et demie, en effet, la *Canonnière* avait encore sa mâture et son gréement presque intacts, pendant que le vaisseau ennemi était dans le plus grand délabrement, avait une partie de ses voiles désemparées, et son grand mât menaçant de tomber.

Ces avaries du *Tremendous*, lui ayant fait perdre une grande partie de sa vitesse, soit que la frégate n'eût pu modérer assez la sienne, soit que Bourayne, au contraire, eût voulu en profiter,

pour s'éloigner d'un ennemi aussi formidable, la *Canonnière* se trouva, tout d'un coup, avoir dépassé le vaisseau, qui arriva vent arrière sur elle. Le capitaine français se décida aussitôt à tenter de lui gagner le vent, en le doublant sur l'avant. Dans cette manœuvre la *Canonnière* reçut en poupe, et presque à bout portant, une bordée du *Tremendous;* mais ce vaisseau, n'ayant pu revenir au vent assez promptement, présenta, à son tour, l'arrière à la frégate, qui tira de cette position tout l'avantage que lui donnait l'adresse de ses canonniers.

Désormais le vaisseau ennemi, que ses avaries faisaient tomber sous le vent, aurait en vain cherché à se rapprocher de la frégate : il fut obligé de l'abandonner, et de se retirer vers les bâtimens de son convoi. Ces bâtimens, qui avaient forcé de voiles, pendant le combat, n'étaient plus qu'à une petite distance de la *Canonnière*. L'un d'eux l'*Asia*, fort vaisseau de la compagnie, se dirigea sur la frégate, et lui envoya quelques volées auxquelles elle ne daigna pas répondre.

Pendant toute la durée de l'action, l'ardeur et l'intrépidité des marins français ne cessèrent de s'accroître, et, au moment où le *Tremendous*, abandonna le champ de bataille, elles étaient portées à leur comble. Il ne s'agissait plus même

alors, pour la *Canonnière*, de se soustraire au vaisseau ennemi, ni même de le forcer à une retraite honteuse, les Français aspiraient à le prendre, et les cris « à l'abordage! à l'abordage! » se firent entendre à plusieurs reprises; mais Bourayne, eu égard à l'immense disproportion de force entre les deux bâtimens, crut devoir se refuser aux désirs de son vaillant équipage. Toutefois, le combat de la *Canonnière*, est un de ces brillans faits d'armes, qui montrent ce que, mieux dirigée, aurait pu faire la marine française, car, dans aucune circonstance, elle n'a manqué de courage et de patriotisme.

O France! quand retrouveras-tu des Colbert, et des Seignelay? quand l'égoïsme et la cupidité sordide auront repassé le détroit, et seront rentrés dans leur pays natal.

MARIE-LOUISE A CHERBOURG.

La frégate la *Canonnière* venait de s'illustrer dans la mer des Indes, par un combat à outrange contre le vaisseau de haut-bord le *Tremendous*; Soult avait poursuivi l'armée britannique jusqu'à la mer, et, après un engagement dans lequel les Anglais prirent la fuite, avait forcé, à la Corogne, ces insulaires, chargés des

malédictions de l'Espagne, à regagner précipitamment leurs bords; l'île de Caprée, si connue par la retraite d'Auguste et les débauches de Tibère, était tombée au pouvoir des Français, lorsque, tout à coup, la victoire, au passage de la Bérésina, abandonnant les aigles impériales, la France, se vit sur le point d'être envahie par l'Europe, qu'elle avait tant de fois vaincue.

Ce fut, quelque temps après cette époque de funeste mémoire, que le conseil de régence décida que, pour retremper l'esprit public, fortement ébranlé, par un désastre inouï, dont, toutefois, on était encore loin de prévoir les suites, décida, que Marie-Louise quitterait la capitale, et se rendrait à Cherbourg, pour ouvrir elle-même, et avec la plus grande solennité, le nouveau port taillé dans le roc vif, à plus de cinquante pieds de profondeur, et que, dans quelques jours, rempliront les eaux de l'Océan, jusqu'alors retenues par une digue, honorable pour le talent de l'ingénieur, qui en avait tracé le plan.

Marie-Louise a quitté le palais des Tuileries, demeure ordinaire des chefs de l'état; la population de l'Oise, de l'Eure et du Calvados est accourue, de toutes parts, pour la saluer à son passage; les prêtres de l'église romaine, les maires

de campagne, les sous-préfets des villes et les préfets des départemens, l'ont tous fatiguée de leur verbiage adulateur; des rimeurs de profession sont même partis en poste, de Paris, pour encenser, sur place, la fille de l'Autriche.

Le bronze tonne : une foule immense, répandue dans toutes les directions, assiste au spectacle majestueux, objet de son avide curiosité. Marie-Louise descend au fond du bassin, y dépose des médailles et des pièces de monnaie, qui survivront aux siècles, remonte, et, à l'instant, la digue, déjà préparée pour sa rupture prochaine, permet aux flots mugissans, qui se précipitent en écume, d'inonder la vaste enceinte qu'on leur a destinée.

CAMPAGNE DE FRANCE. — LA RESTAURATION.

Bonaparte quitte Francfort; le même jour, toute l'armée française repasse le Rhin : Victor se rend à Strasbourg, Macdonald à Cologne, Kellermann à Metz, Marmont reste à Mayence, et, pendant que les alliés envahissent la Hollande insurgée, et entièrement dégarnie de troupes, Molitor se retire derrière la Meuse; l'ennemi inonde les hautes vallées de la Marne et de la Seine; Carnot, l'incorruptible Carnot, en refu-

sant les quatre millions que les agens des puissances coalisées osent offrir à un homme comme lui, s'il veut devancer de quelques heures le moment fixé pour livrer la ville, double, à Anvers, son immortalité; Maison se rapproche des frontières; la garnison de Berg-op-Zoom se couvre de gloire, et les Anglais vaincus, avec une perte de quatre mille hommes, dont deux *mille* soixante-dix-sept prisonniers, prouvent à *sir* Graham, qui s'est cru un Lowendal, qu'il s'est vainement flatté d'enlever cette place, la veille du jour de la naissance du prince d'Orange, et de lui en envoyer les clefs pour *son bouquet de fête*.

Cependant, loin de présenter, à cette époque, une de ces nombreuses et formidables masses avec lesquelles la France imposait naguère aux souverains de l'Europe le respect et la crainte de son nom, son armée n'est plus que la réunion de cinq corps presque désorganisés, dont les cadres sont vides de tant de soldats vétérans, morts au champ d'honneur, en cherchant à retenir la victoire fuyant leurs illustres drapeaux, ou anéantis par la misère et le typhus, ou prisonniers de guerre; et c'est avec ces faibles débris, offrant, à peine, soixante-dix mille hommes, que le vainqueur d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Jena et de Lutzen, va lutter, sou-

vent avec succès, et jamais sans gloire, contre trois armées fortes ensemble de trois cent mille combattans.

Tous ces engagemens, néanmoins, sans en excepter quelques batailles, n'étant que des affaires partielles et jamais décisives, nous négligerons de suivre, dans leurs marches et contre-marches, dans leurs attaques et dans leurs retraites, le mouvement des troupes nationales et étrangères. Ainsi donc, laissant de côté Saint-Dizier, Brienne, la Rothière, Nogent, Montereau, où Victor s'oublia, en restant trop long-temps à Salins, Château-Thierry, la Ferté-sous-Jouare, Meaux, Provins, Nangis, Sezanne, Champ-Aubert, Montmirail, Vauxchamps, Mormant, Valjouan, Méry, Lisy, Soissons, Reims, Craône, Châlons, Épernay, Bar-sur-Aube, Troyes, Bar-sur-Seine, Fère-Champenoise, Plancy, Arcis et la Ferté-Gaucher, nous arriverons, avec les alliés, sous les murs de Paris, qu'ils avaient résolu d'attaquer, d'après la décision d'un conseil de guerre, tenu à Pougy, chez l'empereur de Russie, et dont Schwartzenberg avait provoqué la réunion. On y donna lecture des dépêches trouvées sur un courrier pris à l'attaque du parc d'artillerie de Macdonald (sur la route de Sézanne à Sommepuis), et par lesquelles Berthier faisait

connaître à ce maréchal la marche et les desseins de Napoléon.

De toutes les pièces officielles, la moins mensongère, l'Almanach impérial a, pour la dernière fois, annoncé le 29 mars 1814; on a combattu à Triport, à Meaux, et à Montsaigle, près Ville-Parisis; la grande armée alliée a passé la Marne, et les souverains, réunis en conseil de guerre, à Bondy, ont décidé que Paris serait attaqué le 30 mars. Un jour de plus, en effet, suffisait pour que Napoléon pût arriver, et il fallait tenter de lui enlever sa capitale, et d'ajouter aux embarras de sa position l'événement probable d'une révolution politique, dont on était à peu près sûr. Tranchons le mot, Bonaparte était usé; son gouvernement militaire pesait trop sur la France; il avait fatigué jusqu'à ses esclaves salariés, qui n'aimaient, de lui, que l'or extrait, goutte à goutte, de la sueur du peuple, et qu'il leur prodiguait.

Paris est attaqué : le feu s'engage au nord et à l'est; et, sur toute cette ligne, le combat devient général. Citoyens et soldats, soldats et citoyens, tous rivalisent de zèle, d'ardeur, de dévoûment et d'intrépidité. Ce n'est ni pour Napoléon, ni pour les Bourbons qu'on expose volontairement sa vie. On est sourd aux cris de

l'égoïsme; la patrie a parlé; c'est la France seule qu'on écoute; c'est elle seule qui produit l'enthousiasme et enfante des miracles.

Honneur! mille fois honneur aux vétérans, aux invalides et à leurs dignes soutiens les élèves de l'école polytechnique, qui servent les pièces; honneur surtout à Moncey! Quand, chargé d'années, et succombant, hélas! sous le poids de l'âge, son heure dernière aura sonné, c'est à la barrière de Clichy que doit s'élever son monument funèbre, et une place être réservée pour Odiot et les braves de la deuxième légion, qui, sous ses ordres, ont rivalisé de zèle avec les troupes de ligne.

Joseph a déserté le champ de bataille; pauvre roi, qui ne sait pas combattre! Sur tous les points, toutefois, on résiste avec un rare courage; mais, sur tous, il faudra bientôt céder à la supériorité du nombre.

Après avoir pénétré au cœur de la France, de cette noble France, qui les avait vaincus pendant vingt-deux ans, les étrangers sont entrés dans Paris (*); le conseil municipal a émis le vœu du rappel des Bourbons au trône de leurs pères; un gouvernement provisoire est créé,

(*) Paris a capitulé le 31 mars, à deux heures du matin : Fabvier et Denis, au nom de Mortier et de Marmont, Orlow

composé de Talleyrand-Périgord, de Dalberg, de Jaucourt, de Beurnonville et de Montesquiou (l'abbé), chargés de pourvoir aux besoins de l'administration, et de présenter au sénat un projet de constitution qui puisse convenir au peuple français; le premier corps de l'état prononce la déchéance de Napoléon, que sa fidèle garde suit à l'île d'Elbe; le comte d'Artois fait son entrée dans Paris; Wellington se vante faussement d'avoir vaincu Soult à Toulouse; Louis XVIII débarque à Calais, donne la déclaration de Saint-Ouen, traverse la capitale, au milieu d'une foule franchement ivre de joie, et va, dans la *métropole*, remercier de son *retour inespéré le Souverain Maître de tout*, celui devant qui tremblent et s'abaissent les vanités terrestres, et qui se joue à son gré des bergers et des rois.

MINISTÈRE DE LA MARINE. — SON INTÉRIEUR.

Stupete gentes (1)! Nations, peuples, familles

et Paër, pour les alliés, ont signé la reddition de la place, qui n'a pas été vaincue, et dans laquelle les trois cent mille étrangers ne seraient jamais entrés, ou y auraient trouvé leur tombeau, si la masse des citoyens, toujours avide de nouveautés, n'eût été plus que fatiguée du despotisme de Napoléon.

(1) SANTEUL.

européennes, restez muettes d'étonnement! Nous sommes dans l'intérieur du ministère de la marine, et aucun signal de reconnaissance n'apparaît à nos yeux étonnés. Quelle tempête subite a causé ce bouleversement général? Des intrus ont usurpé les places. Valets sous Robespierre, rampans sous Napoléon, le masque du royalisme leur sourit, et ils s'en couvrent comme d'une égide, tandis que d'autres, pour plaire au soleil levant, feignent d'être des hommes nouveaux, purs, sans tâche, et blancs comme le panache de Henri IV, dont ils prononcent le nom avec une affection trop marquée, pour qu'on puisse croire à la sincérité de leurs discours.

Dieu! quel chaos! comme les dénonciations, comme les destitutions se succèdent! comme d'anciens services sont méconnus! comme le système d'épuration, faible d'abord, timide même, commence à grandir, et à faire des progrès! Les pétitions, on ne les lit pas; les réclamations, on n'y fait pas droit; la justice, on brise ses autels. On se croirait reporté aux temps de la régence, de l'infâme Dubois, ou du pusillanime Fleury. Vainement le matelot demande du pain, on le repousse avec humeur; il a servi la république, et combattu contre les Anglais. Est-ce donc un crime d'abhorrer un peuple déloyal et

grossier, dont les premières leçons qu'il donne à ses enfans, sont une insulte pour les Français?..

Quel est cet homme désarmé, mais dont l'air martial annonce un brave? C'est un marin de la garde, licencié sans pension, et que la suppression de son corps d'élite laisse dans le dénûment le plus absolu? Que veut-il? Trois sous par lieue pour l'aider à regagner sa ville natale, et on lui refuse les quinze centimes qu'il a le droit d'exiger; on pousse même la félonie jusqu'à lui dire qu'il a servi l'usurpateur. Une feuille de route, au moins? « Rien! sortez, » ajoute la négative machine à écrire. Le malheureux! il avait travaillé au pont du Danube, *à l'époque où, fière* de sa patrie, la *vieille armée* française triomphait à Wagram; et le signe de l'honneur, que certes il n'avait pas gagné dans un bureau, décorait légitimement sa noble poitrine.

Posons ici des bornes à notre indignation, et de tous ceux dont nous avons à nous plaindre (*), ne nommons pas même Boursin, quoiqu'il oc-

(*) Que ce langage ne surprenne personne : une action d'éclat, constatée par un décret spécial, nous donne le droit de le tenir, aujourd'hui surtout que la modestie est la vertu des sots. Nous sommes bien loin d'accuser d'ingratitude notre chère patrie : notre sang a coulé pour elle, sur terre et sur mer, et est prêt à couler encore, lorsqu'elle le réclamera,

cupe un poste éminent au ministère, et que le petit monsieur se croie un personnage. C'est bien assez de nous être publiquement porté son accusateur, dans un écrit signé, et distribué au nombre de cinq cents exemplaires, et à la chambre des pairs, et à celle des députés des départemens. Les rapporteurs furent MM. de Doudeauville et Benoît, tous deux directeurs-généraux, l'un des postes, l'autre des droits-réunis.

Mais quoi! des Anglais dans les bureaux de la marine! Que prétendent-ils? fouiller nos cartons; et on a la lâcheté de les leur ouvrir! Braves insulaires! vous tremblez donc encore? Le sage Colbert, l'ardent Seignelay, Louis xv, la meilleure tête de son cabinet, le maréchal de Saxe et ses projets de descente, toujours possible et inévi-

mais privé d'une distinction qui ne distingue plus guère, comme a daigné nous l'écrire le président Bellart, nous voulons toutefois nous décorer nous-même, et, tout en plaignant ceux qui, payés par la nation pour faire leur devoir, ont négligé de le faire, saisir le burin de l'histoire et en appeler à la postérité. Cette intention, au reste, nous l'avons notifiée au président de la chambre des députés, Ravez. Nous ne désirions qu'un ruban sans pension, et ce ruban encore, qu'on a l'injustice de nous dénier, nous n'y tenions, que parce qu'il sent la poudre, et que nous l'avons plus que mérité.

table, l'auguste Louis XVI, et ses vaisseaux protecteurs de l'indépendance américaine, l'ombre même de la marine française, si lâchement abandonnée par vous, et si horriblement massacrée à Quiberon, portent encore la terreur et l'effroi dans vos âmes mercantiles, boutiquières et calculatrices! Oui, tremblez! la France n'est pas veuve de tous ses héros! Vous le respecterez, le pavillon sans tache! et vous le respecterez, malgré vous! Les forêts de la France sont encore debout, et, pour abattre votre orgueil gigantesque, un mot suffit, mot magique, l'ABORDAGE (*)!

Cependant, que produira, *pour la France*, ce concours affligeant de *circonstances plus affligeantes* encore? des malheurs, et des malheurs que l'apparence seule du courage aurait pu éviter. Au temps de la république, comme nous

(*) Un moyen sûr d'imposer à l'Angleterre sur mer (sur terre les moyens sont connus), serait de n'employer que des frégates, et même des bâtimens de moindre dimension, mais excellens voiliers, et de donner aux équipages tout ce qu'ils pourraient prendre. Vingt hommes choisis parmi les maîtres d'armes et les prevôts de chaque régiment, seraient bientôt millionnaires. Et les amateurs-volontaires!... Cette idée a été suggérée à Bonaparte, qui a commis la faute de ne pas lui donner toute l'attention qu'elle méritait.

..... Uno avulso, non deficit alter.

VIRG.

l'avons remarqué plus haut, un bonnet rouge suffisait pour faire obtenir un commandement; de nos jours, on a vu l'inexpérience présomptueuse compromettre, et le nom français, et l'honneur du pavillon, et l'existence d'infortunés compatriotes. On demande des preuves? bornons-nous à citer le naufrage de la *Méduse* (*), abandonnée, par son propre capitaine, dans les eaux du Sénégal. Nous ne pouvons plus écrire: Anvers est perdu pour la France: l'herbe croît dans les rues de Brest, de Lorient, de Cherbourg, de Rochefort et de Toulon!...

GRÈCE MODERNE. — CANARIS (CONSTANTIN) MET LE FEU AU VAISSEAU AMIRAL TURC.

« O douleur! jour fatal de l'esclavage! je n'ai plus de consolation que dans mes larmes, » disait la Grèce à l'étranger, dans une de ces Messéniennes, qui retentissait, naguère encore, au fond

(*) Les annales de la marine offrent peu d'exemples d'un naufrage aussi terrible que celui de la frégate la *Méduse*. Deux infortunés, miraculeusement échappés à cette catastrophe, se sont imposés la tâche pénible et délicate d'en retracer toutes les circonstances. Ce sont MM. A. Corréard, ingénieur-géographe (libraire), et H. Savigny, chirurgien de marine (médecin).

des vallées du Taygète.... Et l'étranger, insensible aux plaintes de la terre de Pélops, racontait à l'Europe civilisée par les arts d'Athènes, que la Hellade ne renaîtrait jamais de ses cendres. « Les Grecs ont tout perdu, les sciences, les lettres, la valeur, les palmes, les couronnes et les vertus de leurs ancêtres. Le soleil ne promène plus son char sur les campagnes du Pélòponèse, que pour éclairer un peuple perfide et avili. Ses rayons n'échauffent maintenant qu'un ramas de brigands dans les vallées de l'Épire. La Thessalie, veuve de ses centaures guerriers, a vu périr jusqu'à ses cavales bondissantes, que l'*Aquilon fécondait de son souffle, pour engendrer des coursiers généreux*. Athènes n'est habitée que par une populace babillarde, pareille aux oisifs du Pnyx et de l'Agora. Olympie n'a jamais existé!

» On a voulu me vendre, pour seize mille piastres, la plaine de Marathon, » s'écriait le Barde des sauvages harmonies; et, trompée par la voix de l'erreur, l'Europe, plus empressée à condamner un peuple infortuné, qu'à compatir à ses maux, disait : « La Grèce tout entière est descendue dans la tombe (1). » Paroles impies! Quel être dégradé et indigne du nom d'homme a pu

(1) POUQUEVILLE, *Histoire de la Grèce.*

les prononcer? Qui, enfin, a pu les entendre sans frémir d'une juste indignation? l'égoïste et le despote, misérables synonymes, qui souillent les dictionnaires des nations civilisées.

Non! la Grèce est toujours l'auguste et fidèle dépositaire du feu sacré, qui, ravi au ciel par Prométhée, pour animer son ouvrage, a versé et versera encore sur le monde des torrens de cette lumière bienfaisante que seuls redoutent les méchans. Antique patrie des talens, du goût et des lettres, la Grèce, cette terre classique des sciences et des arts, est trop grande aujourd'hui, pour que le succès ne couronne pas les efforts généreux, qu'elle fait, depuis long-temps, pour sortir de la barbarie dans laquelle on voudrait la retenir plongée.

Peuples de l'Occident, de quel droit vous opposeriez-vous à ce qu'une contrée, jadis si florissante, recouvrât au moins quelques parcelles du noble héritage qu'on lui a enlevé, et dont vous avez recueilli les précieux débris? Ouvrez son histoire ancienne, chaque page est un monument d'héroïsme; ses annales modernes sont plus belles encore. Miltiade, Léonidas, Thémistocle et Trasybule revivent dans des successeurs dignes de leurs hauts faits. C'est toujours Marathon, les Thermopyles, Salamine, la haine du

despotisme, l'expulsion des tyrans et la liberté d'Athènes.

Que de héros sacrifient à la patrie et leur fortune et leur vie! Homère et Tyrtée sont présens à leur mémoire; c'est en invoquant le génie de ces poètes sublimes, et en récitant leurs vers, si pleins d'une harmonie toute divine, qu'ils se précipitent dans les champs de l'honneur contre les Barbares du Bosphore. Là, oubliant leur sexe, des femmes, nouvelles Spartiates, arment et montent des corsaires; ici, Odyssée triomphe des Turcs qu'il a mis en fuite; plus loin, Marc et Constantin Botzaris, prodigues de leur sang, se couvrent de gloire; le *premier meurt des suites* de ses blessures, et *meurt* content d'avoir fait mordre la poussière à des milliers d'ennemis, tandis que, ailleurs, Athanase illustre à jamais son nom par le plus sublime dévoûment à la plus sainte des causes, l'auguste liberté! Vainement un parlementaire le somme de livrer ses armes au puissant visir d'Ibraïlof : « Dis à ton maître qu'il vienne les prendre, » répond Athanase, et, suivi de cinquante braves, qui partagent son sort, terrible comme la foudre, il se jette, tête baissée, au fort de la mêlée, et, succombant sous le nombre, il tombe les armes à la main.

Deux guerriers, Cyriaque et Constantin Canaris, honorent particulièrement la marine des Grecs, et le XIXe siècle; car les braves appartiennent à tous les pays. Le premier, rendant grâces à Dieu de lui avoir accordé une mort glorieuse, prie ses soldats de ne pas souffrir « que la tête de Cyriaque tombe jamais au pouvoir des Turcs; » le second se signale par une de ces actions d'éclat, que peut seul produire l'amour de la patrie, que les hommes froids ne sauraient apprécier, et dont la récompense est au-dessus de tout pouvoir humain.

Instruits que les Turcs, livrés à une profonde sécurité, passaient les nuits du ramazan en fêtes, et que, alors, toute surveillance cessait dans leur armée, les Grecs résolurent d'exécuter le projet de venger enfin la cause de l'humanité, en incendiant la flotte ottomane. Ils savaient aussi que, à la nuit tombante, les vaisseaux pavoisés allumaient tous leurs feux, et que l'amiral s'éclairait de la manière la plus brillante, et même en verres de couleur, répartis symétriquement, de distance en distance, et au haut des mâts et dans les galeries qui bordent les huniers.

Fort de ces renseignemens, Constantin Canaris, d'après l'offre qu'il en avait faite, lui-même, part avec deux brûlots, que bénit Anthême, pa-

triarche d'Alexandrie, qui répand l'eau sainte sur les tillacs, et commande aux équipages, au nom du Seigneur, de mettre à la voile.

Conformément à leurs rites, les Mahométans, à l'apparition des premières étoiles, se livraient, depuis près d'un mois, à leurs réjouissances accoutumées, quand les Grecs, qu'avaient contrariés dans leur marche le calme de la mer, et la présence de deux frégates turques, en croisière dans ces parages, reconnurent les feux de l'escadre ottomane.

C'était précisément l'heure à laquelle le capitan-pacha donnait, suivant l'usage, ses audiences, et il avait invité tous les états-*majors de la flotte* à un banquet.

Ennuyées de croiser, les frégates turques, placées en vigies, venaient de jeter l'ancre. Le vaisseau amiral, mouillé en tête de la ligne, se trouvait à une demi-lieue environ de terre, ayant à bord deux mille deux cent quatre-vingt-six personnes. Le crépuscule éclairait encore les objets, quand les deux chebecs incendiaires, qui portaient le cap dans la direction de Smyrne, arrivèrent, d'une seule bordée, si près des vaisseaux ottomans, qu'on leur cria de s'éloigner. Ils obéirent, en virant de bord vers Tchesmé, où l'on perdit leur trace.

Les fêtes avaient commencé; le bruit des clairons, des tambours et des trompettes se faisait entendre lorsque, au bout de quatre heures, revenant, toutes voiles dehors, et favorisé par une brise de terre, Canaris fond, avec la rapidité de l'éclair, sur le vaisseau de quatre-vingts canons, que montait le capitan-pacha en personne. Il enlace sa proue, et, cramponné à son beaupré, il jette ses grappins dans ses bossoirs. Le vaisseau amiral s'embrase au même instant, tandis que, descendant dans sa chaloupe, Canaris et son équipage passent sous la poupe du capitan-pacha, qu'ils saluent de l'acclamation triomphale de « Victoire à la Croix! »

Prévoyant les chances dangereuses d'un événement aussi téméraire, les Grecs voguaient en tenant au milieu d'eux un énorme tonneau de poudre, décidés, s'ils étaient atteints par quelque bâtiment ennemi, à couler avec lui. Mais déjà ils ont dépassé la ligne des croisières, et, dès qu'ils se voient hors de danger, ils tombent à genoux, et remercient le Tout-Puissant d'avoir protégé leur audacieuse entreprise.

Le vaisseau amiral des Turcs a sauté, et son explosion, en éclairant des feux de l'incendie les Barbares campés sur le rivage, les a glacés d'effroi. Cinquante-deux minutes ont vu le commen-

cement, les progrès et la fin d'un des plus beaux faits d'armes que l'histoire ait jamais consacrés dans ses fastes. Trente-quatre matelots ont cueilli des palmes immortelles, et la Grèce régénérée remonte au rang des nations!

SIÉGE DE CADIX. — SURPRISE DU TROCADÉRO.

L'armée française passe la Bidassoa, aux cris de « Vive le roi! » un coup de canon suffit pour mettre en fuite les bandes insurgées, qui osent se présenter devant elle; le duc d'Angoulême fait son entrée à Madrid; les Cortès *quittent* Séville, et entraînent à Cadix Ferdinand et la famille royale; le Trocadero est enlevé; la marine française s'empare du fort de Santi-Petri; Cadix enfin se soumet, le 3 octobre 1823.

A cet événement vient se lier naturellement un mot heureux du prince généralissime. Au moment où le duc d'Angoulême visitait la tranchée, sous le feu de l'ennemi, un boulet laboure la terre, à côté de lui, et couvre de poussière le noble fils de l'invincible France. « Ah! » s'écrie avec effroi Béthisy, qui l'accompagnait. « EH! BIEN, dit le duc, CONVENEZ, MESSIEURS, QUE JE NE POUVAIS MOURIR EN MEILLEURE COMPAGNIE. » Paroles

sublimes et dignes d'un ancien Bourbon, et qui ne seront pas perdues pour la postérité!

ÉTATS-UNIS-D'AMÉRIQUE. — ACTE DE HAUTE RECONNAISSANCE NATIONALE.

Cessez, calomniateurs intéressés, oui cessez de crier à la corruption du siècle! Un grand exemple de haute reconnaissance nationale envers un citoyen français, vient d'être donné par les États-Unis d'Amérique!

C'était l'usage, chez les anciens, ces doctes pères du goût et des belles-lettres, de commencer les discours d'apparat, par une invocation aux dieux immortels; et nous, nous terminons cet ouvrage par des actions de grâces solennelles au génie de l'indépendance américaine, pour avoir inspiré au congrès l'idée d'un décret spécial, portant qu'un vaisseau d'honneur, armé en guerre, sera envoyé en France, et prendra sur son bord hospitalier le général La Fayette.

Toutefois la modestie du citoyen, honneur du département de Seine-et-Marne, qu'il a si consciencieusement représenté à la chambre des députés de la France, s'oppose à l'acceptation d'une offre dont son cœur a senti tout le prix, et le *Cadmus*, nom de bon augure, puisque c'est

celui du premier roi qui ait propagé les lumières, reçoit l'élève et l'ami de Washington, ce sincère et glorieux partisan de la liberté des peuples.

Et toi, bois sacré, fils des antiques forêts, que la valeur française, docile aux ordres de Louis XVI, arracha au joug britannique, *Cadmus*, aborde sans danger aux rives du Nouveau-Monde!

O vaisseau, de Paphos puisse l'aimable reine,
Puisse l'astre brillant des deux frères d'Hélène
. . . .
Te guider sur les mers!
Que le père des vents permette au seul zéphire
De régner dans les airs.

Des jours de La Fayette heureux dépositaire,
Conserve de nos cœurs la *moitié la plus chère*,
Rends-le nous, *tu le dois!*

P. Daru.

FIN DU LIVRE HUITIÈME, ET DU TOME SECOND.



LISTE ET NOMS

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES

Cités, traduits, copiés ou imités dans l'Histoire de la Marine de tous les Peuples.

HÉRODOTE. — Herrera. — Histoire poétique. — Histoire ancienne. — Histoire génerale de la marine. — Histoire d'Angleterre. — Histoire de Normandie. — Horace. — Huet, évêque d'Avranches.

JÉRÔME (saint). — Josèphe. — Joseph-Léonard (Cheverry), *Début Poétique*. — Jouvency. — Journal de Bouillon. — Justin.

LAS CASAS. — La Rochefoucauld-Liancourt. — Lebeau. — Le Clerc. — Lucain. — Lucrèce. — Louis XV (Vie privée de).

MARTIAL. — Marc-Paul (Marco-Paulo). — Martyr (P). — Massillon. — Massieu. — Maury. — Mercure de France. — Mémoires sur la Russie. — Mémoires de Sully. — Mézerai. — Mignot. — Mollevaut. — Montesquieu. — Morisot, *Orbis Maritimi, sivè rerum in Mari et littoribus gestarum, generalis Historia*. — Muller.

NESTOR. — Nikon. — Noël.

OVIDE. — Oviedo.

PEREZ (Antonio). — Petitot. — Pline. — Précis historique, géographique et politique de la Russie. — *Polybe*. — Plutarque. — Poncet de la Grave. — *Pontis* (*Mémoires de*). — Pouqueville, *Histoire de la Régénération* de la Grèce. — Procope. — Puffendorff.

QUINTE-CURCE.

RACINE (J.). — Ramusio. — Rapin Thoyras. — Raynal. — Robertson. — Rollin. — Rousseau (J.-J.). — Révolutions de Paris.

SAINT PHILIPPE, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*. — Salluste. — Sannazar. — Santeul. — Sevelinges (de). — Soulès. — Strabon. — Suétone.

THOMAS. — Tibulle. — Tissot. — Tite-Live.

VARRON. — Vertot. — West. — Virgile. — Victoires et Conquêtes des Français. — Voltaire.

XÉNOPHON. — Xerès.

ZARATA.

TABLE DES LIVRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

